



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

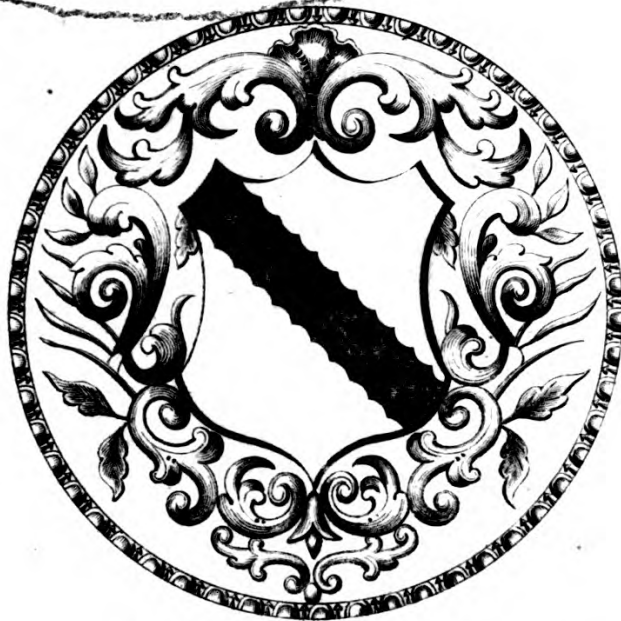
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



h. 156. c. 20



E. BIBL. RADCL.

21
K. 17.
10

~~H. C. 18~~

15164 C



CD R. 11 1/2





DU SIÈGE

ET

DE LA NATURE DES MALADIES,

OU

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS TOUCHANT LA VÉRITABLE ACTION
DU SYSTÈME ABSORBANT DANS LES PHÉNOMÈNES DE L'ÉCO-
NOMIE ANIMALE ;

PAR M. ALARD, D. M. P.,

Chevalier de la Légion-d'Honneur ; Médecin en chef-adjoint de
la maison royale de Saint-Denis ; Médecin consultant des suc-
cursales de cette maison ; Médecin honoraire des dispensaires,
et membre de plusieurs Sociétés de médecine nationales et
étrangères.

*Morborum omnium unus et idem modus est : locus verò ipse eorum
differentiam facit.*

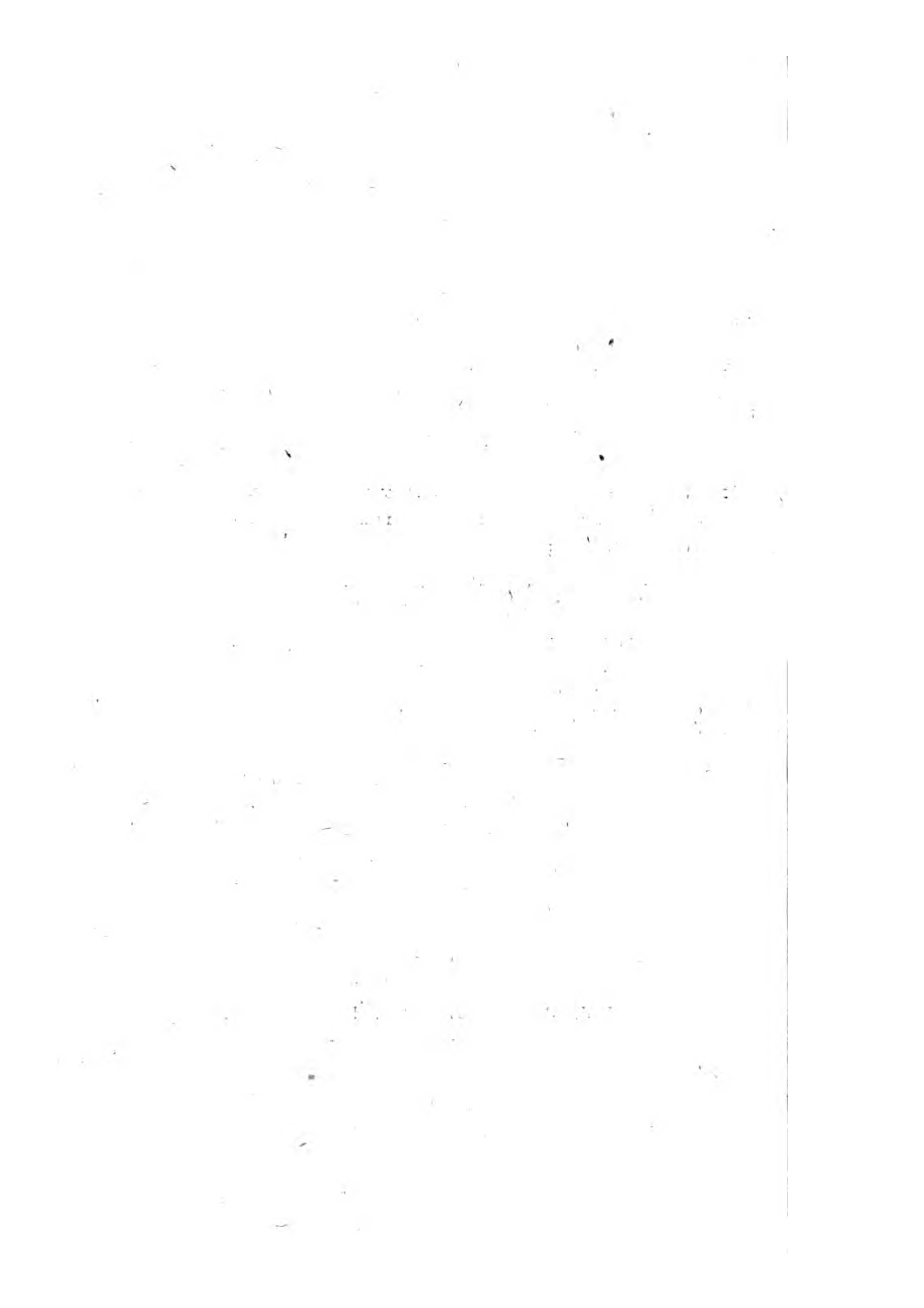
Hippoc., edit. Vander-Lind., de *Flatibus*, § iv.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ J. B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 16.

1821.



DU SIÈGE

ET

DE LA NATURE DES MALADIES.

SECONDE PARTIE.

DE L'ACTION DES VAISSEaux ABSORBANS DANS
LES PHÉNOMÈNES DES MALADIES.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Influence des vaisseaux absor-
bans cutanés, cellulaires et muqueux,
dans les phénomènes fébriles.*

CE n'est pas d'aujourd'hui qu'on a senti la nécessité de déterminer le siège fixe et positif de la fièvre, et d'isoler cette maladie de toutes les complications qui en obscurcissent presque toujours la marche. Le judicieux Quesnay se plaignait déjà de son temps *de ce que les médecins ayant eu des idées si différentes, si vagues, si confuses,*

si obscures de la fièvre, et n'en ayant pas réduit l'essence à une lésion simple, réelle et primitive, n'en avaient pu déterminer ni le mécanisme, ni le siège, ni les effets, ni les symptômes, ni les signes certains; ce qui leur faisait attribuer à cette maladie beaucoup d'effets qui ne lui appartiennent pas, tandis qu'ils en ignoraient d'autres qu'elle produit nécessairement, mais qui se dérobent à nos sens (1). Il disait, que la fièvre était souvent une affection dépendante d'une irritation locale moins manifeste que celle des plaies et des inflammations, et que souvent la cause et le lieu de cette irritation étaient si inconnus que les médecins ignoraient l'espèce de fièvre qu'ils traitaient et les indications qu'ils avaient à remplir. Il se plaignait, enfin, de ce qu'on ne voyait pas assez, par les écrits mêmes des plus grands maîtres, que l'on se fût appliqué à dévoiler cet enchaînement funeste de maux qui se produisent les uns les autres, et naissent originellement d'irritations spasmodiques locales (2).

A la lecture de ces passages remarquables sous plus d'un rapport, on les croirait écrits par un auteur moderne; et toutefois Quesnay lui-

(1) *Traité des Fièvres*, t. 1, pag. 180.

(2) *Ibid*, pag. 217.

même ne put se dégager entièrement des préjugés contre lesquels il s'élevait ainsi, contre lesquels il combattit à plusieurs reprises. Les écrivains qui l'ont suivi dans la même carrière n'ont pas été plus heureux jusqu'à nos jours. Tous ont senti le faible des théories reçues, tous ont fait des efforts pour dégager la vérité de l'erreur, et tous sont retombés dans le vague des abstractions, ou n'ont cessé de confondre les effets avec les causes et les complications avec la maladie essentielle. M. Pinel, dans ces derniers temps, a commencé de soulever une partie du voile qui dérobe la nature à nos yeux. Laissant définitivement aux humeurs le rôle secondaire qui leur convient, le plus souvent, dans les maladies fébriles, il a le premier fondé la classification de ces maladies sur de certaines lésions des organes, et n'a vu dans l'altération, les déplacements ou l'exubérance des humeurs que les suites naturelles de ces lésions organiques : qu'il ait trouvé ou non le véritable siège de la fièvre, peu importe, il a toujours fait le premier pas, et c'est à lui qu'on est redevable de l'impulsion donnée aux esprits de nos jours vers des connaissances plus exactes et plus rigoureuses. Il a conseillé, comme l'avait fait Quesnay, de chercher le siège de la fièvre dans une lésion fixe et positive des organes, d'élaguer les compli-

cations de la maladie essentielle, et il a mieux suivi que lui les conseils qu'il avait donnés.

Il faut cependant convenir que sa théorie, car malgré l'éloignement de cet illustre auteur pour les théories, il en a donné une sans le vouloir sur les causes prochaines, du moment où il a déterminé le siège des lésions qui, selon lui, constituent les fièvres; il faut convenir que sa théorie ne paraît pas reposer sur des bases inébranlables. Déjà plusieurs médecins se sont déclarés contraires à cette doctrine, et lui ont porté des coups qui semblent l'avoir fait chanceler. L'un d'eux a décrit une fièvre simple qui paraît indépendante des accidens locaux sur lesquels ce professeur fonde la distinction de ses six ordres de fièvres; de telle sorte que, d'après cette nouvelle manière de voir, M. Pinel n'aurait décrit que des complications, et ne se serait fait aucune idée de la maladie primitive (1). Un autre, d'une main plus hardie, effaçant la fièvre du catalogue des maladies, veut prouver que l'auteur de la Nosographie n'a décrit que des inflammations et non de prétendues fièvres essentielles,

(1) M. Fizeau, dans le *Bulletin de la Société de l'École de Médecine*, n° v. *Recherches et Observations pour servir à l'histoire des Fièvres intermittentes*. Paris, 1803.

qui n'auraient jamais eu d'existence réelle (1). Des opinions à tel point disparates, s'élevant au sein de l'école moderne, prouvent assez qu'on est loin d'être encore fixé sur la véritable nature de la fièvre, et que cet important sujet appelle de nouvelles méditations.

Peut-être que le lecteur, déjà préparé par le tableau que nous avons tracé de la puissante influence du système absorbant dans l'exercice des fonctions vitales, entrevoit les lueurs qui peuvent en résulter et se répandre sur cette épineuse question. Mais afin d'amener d'une manière convenable les développemens qui vont faire le sujet de ce chapitre, il est bon de remonter jusqu'au célèbre Fréd. Hoffmann, et de se rappeler qu'il a la gloire d'avoir donné, dès l'origine du dernier siècle, des explications, en général, simples et claires des phénomènes des maladies, fondées sur la considération des mouvemens et des affections des puissances motrices, aussi-bien que sur l'exacte analyse des altérations successives qui font passer le corps de l'état physiologique à l'état pathologique; et quoique la théorie qu'il donne des mouvemens fébriles ne soit pas exempte des erreurs de l'époque dans laquelle il

(1) M. Broussais, *Examen des doctrines médicales*, in-8°, 1816.

écrivait, nous verrons cependant qu'elle offre des idées fécondes dont Hoffmann lui-même n'a pu sentir toute la portée, et dont ses contemporains et ses successeurs ont été loin d'apprécier tout le mérite et toute l'importance.

L'observation attentive de la marche de la nature lui avait appris qu'il n'y a aucune espèce de fièvre, soit intermittente, soit continue, soit bénigne, soit maligne, soit lente, soit aiguë, soit sanguine, soit bilieuse, accompagnée ou non d'exanthèmes; qu'il n'y a même pas de fièvre symptomatique dans laquelle on ne remarque plus ou moins le refroidissement des parties extérieures, le resserrement de la surface de la peau et de ses pores, l'affaissement de ses vaisseaux, le frissonnement, la suppression de la sueur; qu'il n'y a point de fièvre où le sang ne soit plus ou moins repoussé de l'extérieur à l'intérieur du corps, de manière à produire des douleurs dans le dos, de la difficulté de respirer et de l'oppression; qu'il ne se guérit, enfin, et ne se résout aucune fièvre, aucun mouvement fébrile, si le resserrement spasmodique de la surface de la peau et de ses petits vaisseaux ne diminue, ou même ne cesse entièrement, et qu'en conséquence la liberté, l'égalité de la circulation et l'abord des liquides aux excrétoires et à l'habitude extérieure ne se rétablissent; d'où

il conclut que c'est ce double mouvement qui constitue l'essence et la nature des fièvres, toujours causées par l'augmentation de la contraction des vaisseaux et des fibres de l'extérieur du corps, source première du reflux des liqueurs de la circonférence au centre, bientôt suivi, dans les bonnes constitutions, de leur retour impétueux du centre à la circonférence (1).

Quoiqu'une telle explication semble entièrement déduite des phénomènes les plus manifestes et les plus constans, journellement observés dans les fièvres, elle produisit peu de sensation, et frappa médiocrement les esprits des contemporains de l'auteur. De nos jours encore elle a été traitée d'absurde, par cela seul qu'Hoffmann plaçait dans les artères le siège de ces contractions spasmodiques, de ce reflux du sang de la périphérie au centre, d'ailleurs si évident dans le début d'un grand nombre de fièvres et de maladies, et qu'il croyait au refoulement de ce liquide vers le cœur et les troncs artériels par une impulsion contraire au cours naturel de la circulation sanguine, ce qu'il est, en effet, impossible d'admettre, et se trouve en opposition

(1) *Oper.*, t. I, pag. 301; et t. IV, *de Febr. circ. initum. Dissert. de vera Motuum febril. indole ac sede*, 1723. *Diss. de Generat februm.* 1715.

avec les lois qui président à la vie. Mais, s'il a faussement présumé du siège et des instrumens de ces déplacemens irréguliers d'humeurs, il ne les a pas moins remarqués l'un des premiers parmi les modernes; il ne les a pas moins bien observés et bien décrits; il n'en a pas moins constaté cette alternative de resserrement et d'expansion, de flux et de reflux de la périphérie au centre et du centre à la périphérie, dont la force, tantôt plus, tantôt moins grande, frappe l'observateur dans toute fièvre, de quelque nature qu'on la suppose, et dont la présence est tellement nécessaire à l'établissement de ces sortes d'affections, qu'il n'est besoin, pour se faire une idée des mouvemens fébriles, que d'en rappeler les principaux effets à la mémoire, que de les peindre à l'imagination. Il semble donc qu'il ne s'agirait, pour mettre cet auteur d'accord avec la nature, que d'attribuer la série de phénomènes qu'il a donnés comme formant l'essence de la fièvre, au seul système de vaisseaux capable de les produire, et que, par cette transposition, l'on pourrait voir sa théorie, devenue plus simple, plus claire, plus lumineuse, rendre parfaitement raison des opérations de l'économie animale dans les diverses modifications fébriles qu'elle présente.

Quoi qu'il en soit, souvenons-nous que le cé-

lèbre Cullen , frappé de la vérité du système d'Hoffmann, s'en saisit et le développa , tout en lui faisant subir des modifications qui ne furent pas heureuses. Souvenons-nous qu'il constata et décrivit comme ce dernier les contractions spasmodiques des vaisseaux de l'habitude du corps, le frisson et le sentiment du froid qui s'ensuivent , le reflux du sang par une espèce de mouvement rétrograde , la sécheresse de la peau , l'aridité des plaies et des ulcères , l'affaissement des tumeurs, tous symptômes qu'il s'imagina devoir attribuer à la faiblesse du système nerveux ; souvenons-nous qu'il constata et décrivit cette réaction du centre à la circonférence , qui fait enfin cesser le spasme des vaisseaux superficiels , produit une chaleur de plus en plus générale et extérieure , et répand bientôt à la surface la sueur qui termine l'accès. La seule différence qu'on remarque entre sa théorie et celle d'Hoffmann, consiste donc en ce que , subtilisant et enchérissant sur les idées de son prédécesseur , il ne se contente pas de regarder l'augmentation des contractions spasmodiques des fibres et des vaisseaux cutanés et la réaction qui lui succède , comme la première cause et l'essence des mouvemens fébriles ; mais qu'il va chercher à ces contractions spasmodiques elles-mêmes une cause antécédente et primitive dans une pré-

tendue faiblesse nerveuse, et dans un *collapsus* du cerveau tout-à-fait imaginaires. On est contraint d'avouer que cet habile théoricien, qui a su d'ailleurs établir avec tant d'évidence la puissante influence de l'action des solides vivans dans la production des maladies, a pourtant obscurci plutôt qu'éclairé la doctrine d'Hoffmann sur les causes de la fièvre, quoiqu'il ait fondé ses raisonnemens sur l'observation des mêmes phénomènes.

Ces phénomènes, l'ordre qu'ils suivent dans leur invasion, l'enchaînement qui les lie dans leur succession et leur marche, n'ont pas cessé d'être l'objet de l'attention des médecins, depuis l'éveil donné par ces deux illustres écrivains. Curry, Grimaud, Voullone, Dumas, etc., parlent tous à-peu-près de la même manière, et de ces frissons, et de ces spasmes cutanés, et de la chaleur et de la sueur qui paraissent en être la suite nécessaire. Ceux mêmes des nosologistes modernes qui, voulant s'abstenir de toute théorie sur les causes prochaines des maladies, ne font connaître la fièvre que par la description qu'ils en donnent, sont les plus fermes appuis de la doctrine d'Hoffmann par l'exactitude de leurs tableaux et l'excellent esprit d'observation qui en a réglé l'ordonnance et choisi les vives couleurs. Par-tout nous retrouvons pour premier phénomène fébrile un spasme périphérique ou cutané,

plus ou moins intense , plus ou moins prolongé ; par-tout nous retrouvons , pour dernier terme de ces affections, une sorte de réaction de l'intérieur à l'extérieur , et des signes manifestes de relâchement ou d'une action plus douce et plus naturelle dans toute l'étendue de l'organe dermoïde.

Comment ce concours unanime de témoignages en faveur d'une lésion essentielle primitivement établie sur la peau dans la plupart des fièvres , n'a-t-il pas fixé l'attention dans un moment où l'on sent plus que jamais la nécessité d'abandonner le langage vague et confus trop long-temps souffert en médecine ; dans un moment où les travaux de notre illustre maître , l'auteur de *la Nosographie* , nous ont appris que toute maladie doit siéger dans l'un ou l'autre de nos organes ? Et comment cet estimable auteur lui-même n'a-t-il pas vu qu'indépendamment des espèces qu'il reconnaissait , il existait encore des mouvemens fébriles qui peuvent s'opérer sans avoir leur source dans quelque une des lésions qu'il avait désignées comme en étant les seules causes ? Comment n'a-t-il pas vu que ces fièvres , qu'on nommera *simples* si l'on veut , ne pouvaient être une pure abstraction ; mais qu'au contraire il était de toute nécessité qu'elles eussent un siège positif dans l'économie animale ?

Or, la lecture attentive des ouvrages d'Hoffmann et des médecins qui ont suivi ses traces, ainsi que l'observation scrupuleuse de la marche de la nature et des phénomènes qu'elle déploie dans les mouvemens fébriles, portent également à croire que ces mouvemens ont leur principal siège dans la peau d'abord, et successivement dans le tissu cellulaire et les membranes muqueuses; que c'est dans l'ensemble de ces trois organes, dont les réseaux absorbans forment, comme nous l'avons vu dans la première partie, une sorte de système capillaire général, que s'opèrent ces déplacemens d'humeurs, ces flux et reflux signalés par tous les praticiens dans les fièvres ou les pyrexies. Dans l'état de santé, l'équilibre n'est heureusement maintenu que par un balancement continuel d'action et de réaction entre la peau et les membranes muqueuses, au moyen du tissu cellulaire qui fait, pour ainsi dire, corps avec ces deux organes essentiels. Pourquoi, dans les maladies, ne verrait-on pas ces organes conserver les mêmes rapports et la même importance? Quelles sont les causes extérieures qui ne les touchent pas d'abord l'un ou l'autre? Quelles sont les causes intérieures qui ne leur envoient pas des irradiations sympathiques? Ouvrez les livres de Sydenham, vous verrez que le froid est la source la plus gé-

nérale des fièvres; que le froid détruit plus de monde que le feu, le fer et la famine; mais sur quel organe agit donc le froid, si ce n'est sur la peau? Vous y verrez que les variations des saisons, les modifications de l'atmosphère produisent cette funeste multitude de fièvres, le fléau de l'espèce humaine; mais sur quel organe agissent donc ces variations, si ce n'est sur la peau, qui leur présente une si vaste étendue? Allez plus loin, et consultez les praticiens de tous les siècles: ils vous diront qu'indépendamment des causes ambiantes qui produisent des fièvres, les excès dans le boire et le manger, les boissons froides prises imprudemment pendant que le corps est échauffé, le trop long séjour des matières fécales, et certaines autres causes de la même nature, suscitent aussi très-fréquemment des mouvemens fébriles; et n'est-ce pas dans ce cas sur les membranes muqueuses que s'appliquent et commencent d'agir ces irritations?

Aussi nous répète-t-on sans cesse que la fièvre est la plus commune, la plus fréquente des maladies: ce qui s'explique, puisqu'elle siège sur les organes les plus exposés à l'action des corps étrangers; qu'elle se joint presque toujours au reste des altérations morbifiques: ce qui s'explique, puisqu'elle siège sur les or-

ganes qui jouissent des rapports sympathiques les plus multipliés ; qu'elle est l'affection la plus facile à produire : ce qui s'explique , puisqu'elle siège sur les organes les plus vastes et les plus sensibles de l'économie animale ; enfin , que tantôt elle constitue une maladie essentielle : ce qui s'explique , parce qu'alors elle se borne à la peau et aux parties superficielles du tissu cellulaire ; et que tantôt elle n'est qu'un symptôme d'une autre maladie : ce qui s'explique encore , parce qu'il est naturel de penser que l'inflammation intense d'un viscère, ou toute autre affection profonde , développe sympathiquement les phénomènes cutanés , cellulaires et muqueux , dont l'ensemble produit cet état qu'on nomme *fièvre* ou *pyrexie* (1).

(1) Tandis que les médecins se livraient à d'obscures théories sur l'essence des fièvres et sur l'altération des humeurs qu'ils supposaient en être la cause , ils en produisaient eux-mêmes , tous les jours , d'artificielles par des moyens analogues à ceux que la nature met en usage pour faire naître ces maladies. Dès le temps de Celse on donnait la fièvre pour guérir certaines affections chroniques , en couvrant beaucoup les malades , et leur procurant ainsi une grande chaleur , de la soif et des sueurs ; on cherchait même à faire changer le type de certaines fièvres continues , en frottant les malades de glace à des jours et à des temps réglés. Van-Swieten assure que les remèdes

Nous avons déjà laissé pressentir quelle est, entre toutes les parties qui composent la peau, celle qui peut être le siège spécial de ces frissonnemens, de ces frissons, de ce développement de chaleur, de ce déplacement de liquides, de cette augmentation d'exhalations qu'on observe dans cet organe pendant les mouvemens fébriles. Pour peu qu'on ait dans la mémoire la série de faits que nous avons rapportés dans

héroïques qu'on vante généralement contre les maux chroniques, n'agissent qu'en excitant des mouvemens fébriles. Les bains froids mêmes, dont les anciens faisaient un si grand usage, suscitent une fièvre passagère suivie de sueurs parfois utiles. Qu'on se donne la peine d'examiner avec attention tous ces médicamens qualifiés de fondans, d'apéritifs, de drastiques même, et l'on ne tardera pas à trouver, en dernière analyse, que ce n'est qu'au pouvoir qu'ont ces médicamens de produire des mouvemens fébriles que doivent être rapportés leurs effets curatifs. Toutes ces matières sont singulièrement propres à exciter le jeu des vaisseaux absorbans. La fièvre artificielle qu'on donne par les bains minéraux et les eaux thermales est absolument du même genre que celle qu'on produit par les moyens que nous venons de citer. Or, que fait-on dans tout cela, si ce n'est de frapper d'une irritation générale la totalité ou la presque totalité des surfaces cutanée et muqueuse, et peut-être aussi d'introduire dans les vaisseaux absorbans des substances stimulantes qui augmentent beaucoup le jeu de ces vaisseaux ?

la première partie sur les propriétés et les fonctions du système des vaisseaux absorbans , on n'aura pas de peine à comprendre que ces vaisseaux seuls peuvent être le siège de tous ces phénomènes ; mais nous pouvons ajouter des considérations d'une autre nature en faveur de cette vérité trop méconnue.

Déjà M. Pujol , auteur recommandable , dont les travaux ont été plusieurs fois couronnés par la Société royale de Médecine , avait dit qu'on paraît autorisé , par la plupart des phénomènes qui surviennent dans le cours des fièvres , à croire que , pendant les grandes effervescences fébriles , le jeu des vaisseaux absorbans l'emporte sur celui du système sanguin. Tout y paraît annoncer , selon cet auteur , que ces vaisseaux agissent alors avec une force prédominante : la langue est souvent sèche et comme torréfiée ; une soif ardente indique que la sécheresse de la bouche se propage dans le canal alimentaire , ce qui est encore marqué par la constipation qui accompagne ordinairement le début de cette maladie : d'autres fois , par un mouvement tout contraire , ces vaisseaux versent sur les surfaces une grande quantité d'humeurs muqueuses et séreuses qui les engouent et les surchargent ; de leur côté , les tégumens sont tantôt dans l'état de la plus grande aridité , tantôt plus ou

moins baignés de sueurs ou d'une douce transpiration, et les cellules adipeuses se trouvent sucées avec tant d'énergie, que l'emboupoint disparaît en très-peu de jours : il n'est pas jusqu'aux urines qui, par leurs qualités lixivielles et leur petite quantité, ne fassent voir à un œil attentif qu'elles perdent par la force du jeu résorbant leur portion la plus fluide et la plus aqueuse. En donnant, dit encore M. Pujol, au système sanguin le privilège de passer pour le siège exclusif des maladies inflammatoires, les médecins ont plutôt écouté le témoignage souvent illusoire de leurs sens, que celui d'une raison saine et dépouillée de tous préjugés ; car leurs sens ont bien plus de prise sur les vaisseaux sanguins qui sont à portée de leur tact, et sur les diverses altérations du sang qu'ils peuvent si facilement soumettre à leur inspection, que sur les vaisseaux et les sucs lymphatiques qui se dérobent à leurs mains, comme à leurs yeux, et que la nature semble avoir voulu soustraire à leurs recherches (1).

L'apparence d'un pouls plein, dur, fort et fréquent, et surtout l'existence d'un état couen-

(1) *Mélanges de Méd.*, t. 1, pag. 277, 278. *Mémoire sur les Maladies du système lymphatique*, couronné par la Société royale de Médecine.

neux du sang, ont sans doute induit en erreur les médecins : ils ont cru voir dans ces symptômes la preuve d'une affection du système circulatoire sanguin. Mais d'abord nous aurons lieu de nous assurer que cette couenne prouve toute autre chose que ce que l'on s'était imaginé d'abord ; et quant aux qualités du pouls , on sait trop combien elles sont variables pour s'y attacher sérieusement. Toutefois , de nos jours encore , on a fait consister l'essence , non plus des fièvres en général , mais de la fièvre inflammatoire en particulier , dans l'irritation , dans l'inflammation du tube des vaisseaux sanguins , quoiqu'on trouve rarement des traces de ces lésions dans les autopsies cadavériques à la suite des fièvres , et que les apparences qui avaient déterminé Franck à soutenir cette opinion aient été regardées par Bichat comme mensongères , et comme de simples résultats de la macération.

Imbus de ces idées , les médecins de nos jours voudront-ils reconnaître le rôle principal que le système des vaisseaux absorbans joue dans ces fièvres comme dans toutes les autres ? S'ils persistent à croire que les artères ont une part active dans les phénomènes fébriles , qu'ils nous donnent la raison pour laquelle , dans des états semblables du pouls , et lorsque le cours du sang paraît conserver la même régularité , l'on

voit survenir des lésions fébriles différentes ; qu'ils nous disent pourquoi l'on peut rencontrer , sous l'influence du même pouls , tantôt une fièvre inflammatoire simple , tantôt une fièvre muqueuse , quelquefois même une fièvre ataxique ; qu'ils nous disent enfin pourquoi le pouls diffère essentiellement dans des affections fébriles d'ailleurs analogues (1).

S'ils persistent à regarder le cœur et les artères comme les principaux agens des fièvres , qu'ils nous disent s'ils pensent que la simple accélération de la circulation sanguine suffise pour produire cette augmentation générale de sécrétions et d'exhalations qui a lieu dans certaines phases de ces maladies , quelle qu'en soit d'ailleurs l'espèce ; qu'ils nous disent comment il en peut résulter tantôt une exhalation considérable de sérosités ou de matière puriforme , tantôt une sécrétion de bile ou de mucosités ; qu'ils expliquent comment les artères , au moyen d'un simple mouvement d'accélération imprimé à la colonne sanguine , non-seulement empêchent la répartition des sucs réparateurs , mais encore enlèvent au corps ceux qu'il possède par des mouvemens destructeurs de l'existence et contraires aux lois de la circulation sanguine ;

(1) Caffin , *Traité des Fièvres essentielles* , t. 1.

qu'ils nous rendent enfin raison, par cette accélération, des crises, des dépôts, des métastases dont les fièvres nous offrent tous les jours de si frappans exemples.

Toutes ces difficultés sont insurmontables si l'on admet le siège des fièvres ou seulement d'une seule fièvre dans les vaisseaux sanguins; car ce qui est applicable à l'une l'est aux autres, sous ce rapport: elles s'expliquent au contraire très-facilement si l'on met les vaisseaux absorbans à la place des artères. En effet, n'est-il pas évident que cet ordre de vaisseaux étant aussi généralement répandu, se trouvant disséminé par-tout, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, aucune impression ne peut lui être étrangère, quelque légère qu'elle soit et quelque lieu qu'elle affecte, comme aussi aucune partie ne peut rester insensible aux irritations qui l'ébranlent? Ne connaît-on pas les mouvemens variés des humeurs dans ce système, le séjour que toutes indifféremment peuvent y faire, sans en excepter même le sang artériel et le sang veineux; le mélange continuel qui s'y opère par la moindre cause et confond toutes les humeurs, soit avec des corps plus solides, soit avec le fluide atmosphérique lui-même introduit par les absorbans pulmonaires et cutanés? Ne connaît-on pas le mode de sensibilité qui préside à l'action des vais-

seaux qui le composent , sensibilité au moyen de laquelle ces vaisseaux attirent ou repoussent selon leurs appétits ou leurs répugnances , s'il est permis de s'exprimer ainsi ? N'a-t-on pas réfléchi sur les phénomènes de la nutrition , cette grande et presque unique fonction de l'économie animale , qui est , pour ainsi dire , toute la vie matérielle , et dont ce système fait à lui seul tous les frais ? N'a-t-on pas réfléchi sur ceux de la décroissance que lui seul peut exécuter ? Ne voit-on pas enfin qu'un tel ensemble de propriétés et d'attributions s'applique parfaitement aux phénomènes fébriles , et que si le physiologiste n'hésite pas à charger les vaisseaux de ce système de la plus importante des fonctions , le médecin ne peut pas balancer à son tour à le présenter comme le siège de la maladie la plus générale , de la maladie qui règne seule sous tant de formes , et qui accompagne presque toujours les autres affections pour peu qu'elles soient intenses (1) ?

Mais , dira-t-on peut-être , si le système des vaisseaux absorbans est aussi répandu , aussi pro-

(1) Voyez notre mémoire intitulé : *Nouvelles observations sur l'Éléphantiasis des Arabes*. Paris , 1811 ; et surtout l'introduction de l'*Histoire de l'Éléphantiasis des Arabes*.

digieusement disséminé dans chacun de nos parties , la moindre lésion de l'une d'elles doit offenser les vaisseaux absorbans ; et si les fièvres ne sont autre chose que l'irritation , que l'exaltation des propriétés vitales de ces vaisseaux , toutes ces lésions seront des fièvres , lors même qu'elles ne seront pas assez fortes pour déterminer les phénomènes connus sous le nom de *pyrexiques*. Nous ne pensons pas que cet argument puisse venir d'un lecteur pénétré de nos développemens antérieurs : toutefois , comme cette difficulté pourrait nous être opposée , nous allons essayer d'y répondre.

Les vaisseaux absorbans , lors même qu'ils ne forment que les premiers linéamens de l'embryon , sont éminemment doués de la faculté de sentir et de se contracter , de pomper les liquides et de les expulser de leur intérieur. De quelque tissu , de quelque parenchyme qu'ils forment la base par la suite , ils conservent toujours les propriétés qui les distinguent. En vertu de ces propriétés , ils entretiennent par-tout la nourriture et la vie , remplacent les anciennes humeurs par de nouvelles , et les choisissent analogues aux fonctions que doivent remplir les organes dont ils font partie. Mais si cette vivifiante activité fait de ces vaisseaux le principal mobile de l'économie animale , elle est aussi la source de toutes

les maladies. Et quoique, dans ce cas, ce soient toujours les mêmes propriétés qui soient mises en jeu, il y a néanmoins autant de phénomènes distincts, autant de sensations nouvelles, qu'il y a d'organes différemment composés.

Cela tient à l'arrangement infiniment varié de cette multitude de petits vaisseaux primitifs; s'ils sont entre-croisés et serrés les uns contre les autres comme dans les nerfs; s'ils sont encore plus étroitement unis, comme dans les tendons, les membranes fibreuses et les os; s'ils sont parallèles et en quelque sorte simplement juxtaposés, comme dans les muscles; d'un autre côté, s'ils sont pénétrés de pulpe cérébrale, de lymphe, de gélatine, de phosphate calcaire ou de la fibrine du sang artériel, toutes ces nuances établissent autant de variétés dans les sensations qui résultent de la même irritation portée sur chacune de ces parties et dans les phénomènes que cette irritation peut développer, quoiqu'en dernière analyse ces phénomènes partent toujours de la même source, l'exaltation des propriétés vitales des vaisseaux absorbans, et produisent toujours le même effet principal, l'afflux ou le déplacement d'une humeur quelconque.

Dans la peau, le tissu cellulaire et les membranes muqueuses, l'entre-croisement de ces vaisseaux étant plus lâche que par-tout ailleurs, le jeu

doit en être plus libre. Un grand nombre de ces vaisseaux se trouvant vides la plupart du temps, ils doivent y jouir d'une existence plus indépendante, d'une action plus vive et plus naturelle ; ce qui, joint à la vaste étendue de ces organes, à leur intime liaison entr'eux et avec les autres parties, au genre et à l'activité de leurs fonctions, à leur position extérieure, qui met l'un en rapport avec l'élément ambiant et l'autre avec une foule de substances étrangères, destinées à l'entretien de la vie, concourt à rendre ces organes le siège de la maladie la plus fréquente, la plus générale, et dont les phénomènes se rattachent toujours par quelques côtés aux phénomènes des autres maladies, concourt à les rendre le théâtre, le point de départ, ou le terme de ces vastes déplacements d'humeurs que doit nécessairement produire l'irritation d'une grande masse d'absorbans à-peu-près libres ; concourt en un mot à les rendre le siège de la fièvre et de tous les phénomènes qui la caractérisent ou qu'elle entraîne à sa suite.

La fièvre s'établissant ainsi sur des appareils où les systèmes absorbans et nerveux confondus, comme ils le sont toujours dans leurs dernières divisions, sont chargés des fonctions les plus actives ; se fixant sur des appareils liés entr'eux par d'innombrables points de contact, liés encore

et pour ainsi dire confondus avec tous les organes, tantôt par cette multitude de canaux filamenteux qui, partant du tissu cellulaire, pénètrent tous les autres tissus, se perdent dans tous les parenchymes; tantôt par ces toiles diaphanes qui servent de gaine et d'enveloppe aux plus petites parties, recouvrent tous les viscères et circonscrivent toutes les cavités, on ne sera plus étonné qu'il en résulte une si grande variété de symptômes; que chaque organe semble participer au trouble général; que toute la machine se trouve agitée jusque dans ses fondemens; que les mouvemens du cœur et des vaisseaux sanguins soient précipités; que la respiration soit courte et pénible; que les excréteurs ne fournissent plus que des humeurs viciées; que les muscles soient frappés de lassitudes spontanées et de faiblesse; que les sensations soient plus ou moins dépravées; que les différens appétits se taisent; enfin, que les organes qui devraient fournir au corps des sucs réparateurs, par des mouvemens opposés à leur destination, lui enlèvent le plus souvent ceux qu'il possède. Tout ce que l'anatomie et la physiologie nous ont déjà fait connaître de l'organisation, des fonctions, des nombreuses sympathies de ces trois organes, et de l'immense proportion des vaisseaux absorbans qui entrent dans leur texture

intime , s'accorde parfaitement avec les phénomènes que développent les diverses irritations qui s'y appliquent accidentellement et nous donnent la clef de ces désordres généraux qu'on s'imaginait être indépendans de toute affection locale, parce qu'on avait négligé de tenir compte des altérations qui se manifestent dans les tissus dermoïde, cellulaire et muqueux durant le cours des effervescences fébriles , et qu'on était loin de se faire une juste idée de l'importance de l'action des vaisseaux absorbans, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

Il convient donc , pour arriver à la solution du grand problème qui depuis si long-temps occupe les médecins , de faire une exacte analyse de cette multitude d'altérations dont la vue de l'observateur est offusquée , et , pour ainsi dire , obscurcie. L'examen des symptômes et de l'ordre dans lequel ils se succèdent après l'application d'une cause extérieure évidente ; l'appréciation de la nature des mouvemens qui les constituent et des effets qui en résultent ; la recherche du peu de traces que ces sortes de maladies peuvent laisser après la mort ; voilà les moyens que nous devons employer pour arriver à la détermination précise du siège des fièvres , et confirmer ou rectifier les idées que nous venons d'émettre sur cet important sujet.

Dans la nouvelle et pénible carrière que nous allons parcourir, nous devons nous tenir en garde contre un écueil qui a déjà causé plus d'un naufrage. Sans doute, il n'est pas de connaissances plus positives que celles que donne l'anatomie pathologique ; mais les inductions qu'on en tire souvent ne sont pas, à beaucoup près, aussi certaines. Nous ne devons pas perdre de vue que la fièvre a été regardée par les meilleurs praticiens comme une maladie susceptible de se guérir par les seules forces de la nature, et qu'on a généralement reconnu qu'elle laissait rarement des lésions qu'on pût retrouver après la mort ; ce qui suppose que les altérations vitales qu'elle produit sont plus fugitives et moins profondes que celles qui résultent des inflammations. Nous devons encore ne pas oublier qu'il n'y a pas de maladie plus sujette aux complications que la fièvre, et que l'on regarde souvent comme en étant des symptômes diverses affections morbifiques qui se rencontrent avec elle et n'en sont pas même des dépendances ; enfin, nous devons savoir que, par l'effet de certaines dispositions individuelles ou acquises, il arrive qu'après qu'une cause extérieure a produit son effet accoutumé sur la peau, l'abdomen devient quelquefois le centre vers lequel convergent les excitations éloignées, et où les résultats

de la lésion cutanée tendent à porter le trouble ; nous devons savoir que les désordres grossissent dans cette région, qu'ils y changent de caractère, et peuvent même y établir un foyer incendiaire d'où partent de nouvelles irradiations qui vont ensuite troubler tout le reste de l'économie animale (1). De telles considérations, toujours présentes à nos yeux, nous engageront à n'user qu'avec réserve des données que pourra nous fournir l'anatomie pathologique, afin de ne pas confondre les désordres qui sont la suite de l'inflammation avec ceux qui ne dépendent que de la fièvre, et de nous préserver par là de ne voir que des fièvres dans les inflammations, ou que des inflammations dans les fièvres.

§ 1^{er}. *Analyse des phénomènes fébriles se déployant sur l'organe cutané et dans le système cellulaire.*

1^o. *De la Fièvre éphémère, ou de la Fièvre produite par l'excitation morbifique des vaisseaux absorbans artériels du tissu réticulaire.*

Commençons donc par examiner ce qui arrive lorsqu'un homme bien portant s'expose à une insolation prolongée, ou que, le corps

(1) *Essai sur la sensibilité* ; par M. Prost. Paris, 1805.

échauffé, il reçoit l'impression subite d'un froid vif, l'action continue d'un vent de nord, ou bien encore lorsqu'il s'est plongé dans un bain très-chaud. Lorsqu'un homme s'est exposé à l'une ou l'autre des causes précédentes, ou à toute autre de même nature, il éprouve peu de temps après, sans autre symptôme précurseur qu'un sentiment de malaise général, un resserrement spasmodique de l'habitude du corps, des horripilations superficielles qui le plus souvent ne vont pas jusqu'au frisson. La chaleur se développe ensuite librement par un mouvement uniforme sur toute la périphérie, et quoiqu'elle puisse acquérir beaucoup d'intensité, elle est cependant douce comme dans l'état de santé, et elle ne porte sur le tact aucune impression d'âcreté. Les vaisseaux blancs du tissu réticulaire se pénètrent d'une quantité plus ou moins grande de sang qui colore la peau : le pouls devient grand, fort, vite, fréquent, mais il reste parfaitement égal, et immédiatement après la terminaison de l'accès, il rentre tout d'un coup dans l'ordre de ses mouvemens accoutumés. La langue est légèrement blanchâtre; l'appétit, tantôt existe, tantôt se trouve diminué ou détruit jusqu'à la fin de l'accès. Au bout de vingt-quatre heures, si rien, dans le tempérament ou les prédispositions du sujet, ne tend à prolonger la maladie, elle se

termine, soit par des sueurs, soit par un écoulement abondant d'urines naturelles.

Tels sont les phénomènes qu'entraîne une irritation médiocrement énergique directement appliquée sur l'organe cutané qui n'a subi aucun affaiblissement préliminaire. Quels sont ici les vaisseaux dont les propriétés vitales sont exaltées ? Quels sont les vaisseaux qui donnent la sensation du frissonnement et des horripilations ? Quels sont les vaisseaux qui, d'abord blancs, deviennent plus ou moins colorés par le sang ? Quels sont les vaisseaux qui procurent le dégagement de la chaleur ? Quels sont enfin les vaisseaux capables d'exhaler la sueur, et de transporter sur la vessie les urines qui terminent l'accès ? Sont-ce les artères, les veines ou les vaisseaux absorbans ? N'est-il pas évident que les plus superficiels ont été les premiers frappés ? Or, nous savons que la partie la plus superficielle de la peau est, après l'épiderme, le tissu réticulaire de Malpighi, et que ce tissu est presque entièrement composé de vaisseaux absorbans. N'est-il pas évident que les plus sensibles et les plus irritables ont été les premiers à répondre à l'irritation par un mode de sensation qui leur est propre ? Or, nous savons que les vaisseaux absorbans le sont beaucoup plus que les artères et les veines, et que c'est par le

frisson qu'ils manifestent certaines de leurs lésions, comme Hunter et Kruikshank l'ont annoncé, et comme Hoffmann le présentait lorsqu'il disait que les excrétoires de la peau étaient sujets à des spasmes qui se reconnaissaient par une manière de frissonnement (1). N'est-il pas évident que les vaisseaux les plus indépendans de l'impulsion du cœur et des lois de la circulation sanguine, ont pu seuls se montrer tantôt vides, tantôt pleins et gorgés, tantôt de fluides blancs, tantôt de fluides rouges ou plus au moins mélangés? Or, nous savons que les vaisseaux absorbans sont placés hors du cercle circulatoire sanguin, qu'ils se vident ou se remplissent, choisissent ou repoussent les humeurs par des mouvemens qu'ils tiennent d'une sensibilité qui leur est spécialement dévolue. N'est-il pas évident, enfin, que le dégagement du calorique, que l'exhalation de la sueur, que le transport des sérosités de la peau sur la vessie sont autant de phénomènes qui dépendent des mêmes propriétés, et que les uns et les autres ne peuvent être uniquement attribués qu'aux vaisseaux absorbans, seuls capables de les produire? On ne peut donc se refuser à voir, dans la supposition présente, une lésion essentielle et primitive éta-

(1) *Oper.*, t. 1, pag. 164, § XIX.

blie sur le tissu réticulaire de Malpighi, c'est-à-dire, sur les vaisseaux absorbans qui en forment la base.

D'un autre côté, comme toute espèce d'affection un peu forte née dans l'économie animale attire de suite les mouvemens du cœur, comme la douleur la plus légère suffit souvent pour y produire des dérangemens, et comme surtout la peau se trouve liée avec cet organe par des rapports de sensibilité si intime, qu'un simple chatouillement, pour peu qu'il soit prolongé, peut produire la syncope, il est naturel de voir paraître ici ce mouvement accéléré qui se communique aux artères, et que les médecins connaissent sous le nom de *pouls fébrile*; comme aussi tout ce qu'on vient de dire pour le cœur peut, et à plus forte raison, s'appliquer à l'estomac, il est aisé de voir pourquoi, par l'effet de la même sympathie, les fonctions de cet organe ont éprouvé quelque altération pendant le cours de ce léger excitements cutané.

Cette affection simple du réseau réticulaire est entièrement dépouillée de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des autres organes, et pourtant, il faut le dire, c'est une fièvre. C'est ce que M. Elsner regarde comme la fièvre exemplaire, dont les autres fièvres ne présentent que des modi-

fications variées (1). C'est le plus léger degré de ce que M. Fizeau nomme *fièvre simple* ; du moins les caractères qu'il indique pour faire connaître cet état pyrexique se rapportent parfaitement au tableau que nous venons de tracer (2). C'est, en un mot, la fièvre éphémère de la plupart des auteurs dans le degré le plus modéré, et tout-à-fait exempte de complications.

Mais si les causes extérieures que nous avons désignées précédemment ont été d'une intensité capable d'imprimer à la peau des spasmes violens ; si l'exposition à l'ardeur du soleil a été prolongée outre mesure ; si l'on a été pénétré d'un froid rigoureux et soutenu ; si l'on a chargé le bain chaud de substances âcres et astringentes, la fièvre qui succède à des causes de cette force débute par un frisson très-marqué, qui subsiste même assez long-temps, et la vivacité de ce début n'en change ni la simplicité ni le caractère. Que si, au contraire, les mouvemens fébriles sont amenés par des causes qui ne frappent pas directement la peau, telles que des

(1) Voyez sa dissertation intitulée : *Varius Febris status*, Regiom, 1789; et Grimaud, *Traité des Fièvres*, t. 1, pag. 211.

(2) *Bulletin de la Société de la Faculté de Médecine*, n° v, pag. 1.

travaux forcés, des excès dans le boire et le manger, des veilles prolongées, de vives émotions de l'âme, on aperçoit à peine de faibles horripilations superficielles, et les douleurs contuses des membres, l'anorexie, la céphalalgie, précédant les phénomènes cutanés, indiquent par cette précoce apparition que ces derniers ne sont alors que sympathiques. Ces mouvemens fébriles, quoiqu'en apparence plus modérés que les précédens, ne présentent plus néanmoins la même simplicité : l'affection primitive s'y trouve fixée sur les parties intérieures. C'est ainsi que, par une réciprocity continuelle d'action et de réaction entre la peau et tous les organes, on voit les symptômes pyrexiques tantôt primitifs, tantôt secondaires, ébranler toute la machine et naître également de causes extérieures et directes, et de causes intérieures qui ne touchent la peau qu'indirectement, et seulement en vertu de la sympathie qui la lie au reste de l'économie animale : disposition essentielle à bien connaître, digne des plus profondes méditations, sur laquelle nous reviendrons plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, et que nous nous contentons d'indiquer ici pour ne pas interrompre la suite de nos suppositions, et des développemens analytiques dont ces suppositions doivent nous fournir le prétexte et la matière.

2^o. *De la Fièvre intermittente, ou de la Fièvre produite par le spasme violent et momentané des vaisseaux absorbans cutanés et cellulaires sous-cutanés.*

Attachons-nous maintenant à considérer les phénomènes qui se produisent lorsque certaines causes prédisposantes ont agi sur l'organe cutané, ont affaibli le ressort des vaisseaux absorbans du tissu réticulaire, relâché les pores de l'épiderme; en un mot, détruit la barrière que ces parties opposent, dans l'état de santé, à l'action nuisible des corps ambiants; lorsque la saison, le climat, la température, l'humidité de l'atmosphère, ont porté l'atonie sur un organe exposé seul à toutes les vicissitudes atmosphériques et qui doit en suivre toutes les variations. Si, dans de telles circonstances, quelque miasme délétère sature l'air, s'introduit dans les vaisseaux absorbans cutanés, et frappe la peau d'une impression spécifique et profonde; ou bien, s'il arrive qu'indépendamment des dispositions précédentes une pluie abondante, une immersion froide fassent subir à l'habitude extérieure du corps une réfrigération subite, pénétrante et plus ou moins prolongée, on voit survenir, au lieu de ces légères horripilations, ou de ces frissons vifs et passagers qui marquent le début

des fièvres éphémères, un état de spasme beaucoup plus prononcé de la peau et des vaisseaux absorbans, avec cette différence pourtant que dans le dernier cas, dans celui de l'immersion froide, les accidens surviennent aussi brusquement que la cause qui leur donne naissance; tandis que, dans le cas où l'origine du mal tient à la lésion produite par de certains miasmes, ou bien à l'affaiblissement progressif de l'organe dermoïde, ils se développent successivement et d'une manière graduelle. Il survient d'abord un malaise général sympathique avec un sentiment léger de froid aux extrémités, des frissons rampent par intervalle le long de l'épine du dos, le froid des extrémités augmente, le visage pâlit. Bientôt les frissons redoublent, tous les mouvemens volontaires et involontaires paraissent suspendus, et le système nerveux, aussi-bien que le vasculaire, semble frappé de stupeur. Le spasme fébrile se produit à l'habitude du corps, ce que prouvent d'une manière évidente le resserrement, le froncement, la contraction de tout l'organe cutané. D'où il résulte que le sang qui est répandu dans les vaisseaux du tissu spongieux et cellulaire, ainsi que la portion de ce liquide que renferment les vaisseaux sanguins capillaires, est refoulé vers les parties intérieures. Le resserrement fébrile n'est pas nécessaire-

ment borné à l'organe de la peau, il appuie plus profondément, selon l'expression de Grimaud; il occupe aussi les plans plus intérieurs du tissu cellulaire; et ce fait est non-seulement prouvé par la diminution que les membres éprouvent dans toutes leurs dimensions, mais encore parce qu'on voit arriver aux ulcères d'une assez grande profondeur; car souvent ces ulcères se dessèchent complètement, et cessent de donner l'humeur ou la sanie qui en coule habituellement.

Ces premiers symptômes s'accompagnent d'abattement et de lassitudes spontanées, suite naturelle de l'état de contrainte et de gêne où se trouvent les muscles, non-seulement à cause du spasme qui occupe toute leur substance, et qui les empêche de se prêter à l'alternative rapide des contractions et du relâchement, mais encore en raison de la compression qu'exercent sur ces organes le tissu cellulaire et la peau fortement contractés. Il survient aussi de l'engourdissement et une extrême propension au sommeil causés par les spasmes légers des plans extérieurs du cerveau (1); car les vaisseaux qui composent la substance du cerveau et des nerfs étant de la même nature que celle qui compose

(1) Grimaud, *Traité des Fièvres*, t. 1.

le tissu cellulaire , la peau et le parenchyme des autres organes sont réellement susceptibles des mêmes mouvemens spasmodiques.

D'un autre côté , la sympathie de l'estomac s'annonce par des angoisses , des anxiétés qui se font évidemment ressentir dans la région épigastrique ; par des nausées , le vomissement , le dégoût des alimens ; et l'irritation des vaisseaux absorbans des membranes de ce viscère se propageant dans toute la longueur de l'œsophage et dans l'intérieur du gosier et de la bouche , décide la sensation de la soif. L'oppression , la gêne de la respiration , la toux fréquente annoncent également la part que les poumons , de leur côté , prennent à l'état violent de la peau. Dans cette contraction générale de toutes les parties , le cœur ne reçoit qu'une petite quantité du sang qui lui arrive par la veine pulmonaire ; et le resserrement spasmodique des vaisseaux absorbans chargés de l'hématose gênant ou suspendant l'action naturelle de ces vaisseaux , ce sang n'arrive plus à cet organe chargé des mêmes principes vivifiants , d'où résultent les phénomènes précurseurs d'un état d'asphyxie , la dispersion d'un sang veineux dans les divers tissus , et l'engouement , l'accumulation du fluide sanguin dans les veines ; d'où résulte la couleur plombée et un peu violette des malades par

suite de l'injection du sang veineux dans un certain nombre de vaisseaux blancs.

Le système circulatoire sanguin est loin de rester étranger à ce profond ébranlement, comme le prouvent les modifications survenues aux battemens du cœur et des artères ; mais le resserrement du tube artériel, bien que très-sensible, n'est pas le phénomène primitif et essentiel de ce premier stade. La contraction spasmodique a commencé dans les vaisseaux absorbans, dont le vaste réseau forme en grande partie la texture de la peau et du tissu cellulaire ; de là, gagnant de proche en proche, ce resserrement a saisi toute l'économie animale. Mais il s'en faut qu'il produise sur les artères les mêmes effets que sur les vaisseaux absorbans : il gêne les mouvemens du cœur, resserre le tube artériel, ralentit la circulation du sang ; mais il ne lui ferme pas le passage, sans quoi la mort s'ensuivrait tout aussitôt ; mais il n'imprime pas à ce fluide des mouvemens déréglés ou rétrogrades, comme on peut s'en convaincre par la régularité plus ou moins grande du pouls, qui ne laisse apercevoir que de la contrainte dans ses mouvemens.

Quoiqu'on rejette aujourd'hui presque généralement l'idée des anciens et de Frédéric Hoffmann, qui voulaient que, dans la période de

froid, le sang se retirât des capillaires extérieurs et fût refoulé dans les viscères, il n'en est pas moins vrai que ce phénomène a constamment lieu, comme il est impossible d'en douter quand on voit les parties externes rétrécies et décolorées, un sentiment de constriction, de plénitude et d'anxiété s'emparer de la poitrine, de l'épigastre, et même de tout l'abdomen, et que d'ailleurs on trouve sur les cadavres les vaisseaux des viscères dilatés, leurs capillaires rompus, leur tissu capillaire inter-parenchymateux rempli de fluides extravasés, et certains d'entr'eux prodigieusement saignans et phlogosés même, lorsque la fièvre a été de longue durée, ou sujette à des retours fréquens (1). Or, ce mouvement de balancement de la circonférence au centre, observé par les plus grands praticiens, n'a été révoqué en doute que parce qu'il ne peut être conçu dans le système capillaire, tel que le représentait Bichat, interposé entre les artères et les veines, et qu'il ne peut cadrer avec la régularité constante de la circulation sanguine que l'on voit se continuer au milieu de cette irrégulière distribution du fluide sanguin. Car,

(1) Senac, *de Reconditâ Febr. intermit. tum remit. naturâ*; et M. Broussais, *Histoire des Phlegmasies chroniques*, t. II.

dans l'hypothèse de ce physiologiste, on suppose que cette inégale et tumultueuse distribution de fluides a lieu dans les mêmes vaisseaux où se passe la principale circulation régulière et indispensable ; ce qui est en effet totalement inadmissible. Mais on ne sera plus forcé de nier des effets organiques aussi bien démontrés et reconnus par les meilleurs observateurs, quand on les placera hors du cercle circulatoire sanguin, et dans cette grande portion du système vasculaire, également susceptible de contenir toute espèce de fluides, et de leur imprimer toutes les sortes de directions et de mouvemens, selon les états divers de la sensibilité qui l'anime.

Nous avons vu que le spasme fébrile est très-généralement accompagné d'une sensation de froid. Cette sensation de froid se modifie dans les différentes espèces de fièvres. Dans les fièvres simples, les éphémères, les continues, c'est un frissonnement qui revient à la moindre occasion, mais qui se dissipe facilement. L'application d'une chaleur externe réussit à soulager le malade, qui peut en quelque sorte prolonger à son gré le soulagement en ne changeant pas de position ; de sorte que c'est plutôt une disposition continuelle à la sensation du froid que l'état actuel de cette sensation. Il n'en est pas ainsi du froid de l'accès de la fièvre qui nous

occupe : c'est le plus souvent un froid si grand , que , du côté du malade , il va jusqu'au frémissement universel de la peau , jusqu'au tremblement des membres , jusqu'au claquement des dents ; et que , du côté des assistans , il se laisse apercevoir par le refroidissement des extrémités , du nez , des oreilles , et surtout de la plante des pieds. Toutefois , cette sensation de froid ne dépend pas toujours et nécessairement d'une diminution réelle de chaleur. Les expériences de Dehaen et de Haller ont prouvé que souvent , dans cette période de la fièvre , la chaleur observée au thermomètre est non-seulement au même degré que dans l'état ordinaire , mais qu'elle passe encore ce degré.

Le froid fébrile dépendant , tantôt d'une sensation trompeuse , tantôt d'une véritable privation du calorique , est une nouvelle preuve de l'affection du système absorbant , puisqu'une cause d'irritation quelconque , portée sur un vaisseau de ce système , ou bien introduite dans son intérieur , suffit pour produire les frissons , qui s'identifient toujours avec la sensation du froid , parce qu'ils en sont les résultats les plus ordinaires quand cette sensation est poussée jusqu'au point d'être irritante ; et puisque nous avons vu dans la première partie ce système chargé seul de maintenir l'équilibre de la température du corps humain par

la propriété qu'il possède de produire ou de soustraire le calorique , suivant les nombreuses variations de la vitalité qui lui est propre. Il est du moins certain que cette fonction et les phénomènes qui en dérivent dans l'état de maladie sont absolument indépendans du système sanguin, à qui l'on a voulu long-temps les attribuer. Dehaen a constaté la permanence de la chaleur naturelle chez un homme qui , pendant tout ce temps , était complètement asphyxié , c'est-à-dire , dans lequel le mouvement des artères avait absolument cessé ; tandis que, d'autre part, il a vu la chaleur complètement éteinte dans un bras paralytique , quoique le pouls s'y soutint dans toute sa force. On rencontre d'ailleurs de certaines fièvres dans lesquelles le malade , brûlé d'une ardente chaleur dans ses viscères intérieurs , éprouve un froid insupportable à l'habitude extérieure du corps. Senac en cite d'autres où la chaleur et le froid se trouvaient inégalement répartis, de telle sorte que les malades éprouvaient un degré considérable de chaleur dans les parties supérieures , et un froid extrêmement vif dans les parties inférieures. Ces différens accidens de la température , indépendans du pouls , sont surtout très-remarquables et très-familiers dans les constitutions nerveuses à l'excès ; ce qui avait fait penser à quel-

ques auteurs modernes que les nerfs étaient les seuls instrumens de la chaleur ; mais l'intime connexion et l'espèce de fusion que nous avons fait remarquer entre les nerfs et les vaisseaux absorbans, nous permettent de regarder l'opinion de ces auteurs comme favorable au sentiment qui nous fait attribuer ce phénomène aux propriétés vitales des vaisseaux absorbans.

Il est bon de rappeler ici que Senac avait déjà noté que le frisson attaque principalement les parties externes, et qu'il atteint rarement les parties intérieures, ou que, du moins, aucune sensation n'y manifeste sa présence ; que, quoique ce frisson produise différentes douleurs sympathiques, soit dans les articulations, soit dans les lombes, soit dans les parties internes, et notamment dans le bas-ventre, l'estomac, la poitrine et la tête, il agit néanmoins spécialement sur l'organe dermoïde, qu'il peut, s'il acquiert une grande intensité, frapper de stupeur, au point qu'on a vu des malades se brûler sans s'en apercevoir.

Pendant que le resserrement convulsif, et, en quelque sorte, spécifique des vaisseaux absorbans de la peau donne à cet organe une froide insensibilité et y suspend presque entièrement les fonctions vitales, l'éréthisme sympathique qui va saisir les organes intérieurs, loin d'avoir des

effets analogues, donne lieu à un surcroît de sensibilité qui se reconnaît à divers symptômes, tels que la toux produite par l'air extérieur, devenu trop irritant pour la membrane pulmonaire, le vomissement des liquides que l'estomac ne peut plus supporter, etc. Il est d'observation que des parties internes s'élève, pendant le frisson, une grande chaleur dont les malades se plaignent souvent, tandis que la superficie de leur corps est refroidie et comme glacée; et il est notoire qu'il s'établit alors dans les parties centrales un mouvement plus intense d'où dérive cette chaleur intérieure qui devient si incommode (1).

Ne reconnaît-on pas dans ces phénomènes le balancement continu d'action qui lie l'organe dermoïde et l'organe muqueux (2)? Ne

(1) Senac, *de Reconditâ Febr.*; et Darwin, *Zoonomie*, t. 1, pag. 252.

(2) Le docteur Symson en rapporte un exemple d'un autre genre, et qui prouve en même temps l'accroissement d'action qui a lieu dans les vaisseaux absorbans pendant les mouvemens fébriles, et la réalité de ces courans qui s'établissent de la peau vers les membranes muqueuses. Un malade qui avait la fièvre avec diarrhée refusant de boire quoiqu'il eût une excessive chaleur, on lui mit les pieds dans l'eau froide. Aussitôt on observa un décroissement notable de l'eau du bain, et de suite après, le malade rendit une selle aqueuse très-abondante.

voit-on pas que le froid fébrile produit le même effet que celui de l'atmosphère ? Ne voit-on pas que , dans les deux cas , la cause qui agit sur la peau d'une manière spéciale agit ensuite secondairement sur le système muqueux , soit par le refoulement du sang que le frisson accumule sur les membranes de ce système , soit par l'irritation sympathique qu'il y produit ? Ne voit-on pas que , pendant le frisson fébrile , comme pendant l'action d'un froid extérieur intense , non-seulement le sang et les liqueurs , mais encore la chaleur et la sensibilité sont chassés de la peau et violemment portés sur les membranes muqueuses , ce qui établit dans ces dernières un état de pléthore , de sur-excitation , de phlogose même , qu'on reconnaît à plusieurs signes non équivoques , ainsi qu'à des altérations organiques encore plus certaines ? Et n'est-il pas évident que ce déplacement de liquides , de fluides gazeux , de principes vitaux quels qu'ils soient , se fait d'une manière aussi rapide qu'instantanée ? N'est-il pas évident qu'il s'opère sur une très-vaste étendue ? Or , comment concevoir que des mouvemens si rapides , si marqués , si généraux , se passent entre les extrémités artérielles et veineuses , comme il le faudrait si l'on admettait le système capillaire de Bichat , et cela sans interrompre le cours

de la circulation sanguine , sans éteindre subitement la vie ? Où trouver des agens capables de les produire , si ce n'est dans le système des vaisseaux absorbans , qui contient les vaisseaux les plus irritables , les plus mobiles , les plus indépendans de la circulation sanguine ? Dans quel lieu rencontrer , enfin , ces sortes de vaisseaux plus favorablement disposés pour opérer ces grands courans que dans les tissus dermoïde , cellulaire et muqueux , liés par tant de points de contact , par tant d'analogies de structure , par tant de propriétés vitales , et ne formant , en quelque sorte , qu'un seul et même réseau , lequel embrasse et pénètre toute l'économie animale ?

Mais bientôt un autre état succède à celui que nous venons de décrire et d'analyser. Dans le premier , la peau était fortement contractée , et ce resserrement lui imprimait une couleur pâle , parce que le sang ne circulait plus dans le tissu réticulaire , ni dans les vaisseaux multipliés qui s'y répandent. Dans le second , au contraire , le sang et les humeurs , qui obéissent à une nouvelle tendance , à une nouvelle direction de mouvemens , se portent avec force vers la peau , qui se trouve alors chargée d'une quantité de sang surabondante. A mesure que la sensibilité , concentrée d'abord sur les organes in-

térieurs , se fait jour à travers les obstacles que lui oppose le spasme fébrile , elle gagne de proche en proche. Les vaisseaux absorbans , reprenant peu à peu leur ton naturel , dégagent du calorique , sucent avec avidité le sang et les humeurs qu'ils repoussaient auparavant ; d'où résulte une excitation nouvelle , une réaction d'autant plus vive que la concentration de la sensibilité a été plus grande. Dès-lors les parties qui sont le siège de cette réaction , loin de garder les proportions naturelles , passent à un excès contraire : la peau , qui s'était progressivement réchauffée , devient brûlante , rouge et comme enflammée ; elle se raréfie , se dilate , se distend et souffre une tuméfaction manifeste. A mesure que ces changemens s'opèrent , le cœur, le poumon, l'estomac , la tête reçoivent de nouvelles impressions sympathiques ; les artères commencent à battre avec plus de force et de développement ; la respiration devient plus grande et plus libre ; les anxiétés précordiales diminuent dans la même proportion ; mais la soif s'exaspère , et la stupeur enfin se trouve remplacée par une violente céphalalgie. La pleine vigueur de ce second stade s'accompagne d'un sentiment de tension et de surcharge dans tout l'organe extérieur et d'une chaleur extrêmement incommode ; sensation qui ne répond point à

l'augmentation réelle de la chaleur , laquelle ne peut augmenter chez l'homme que de douze à treize degrés , quelque brûlante qu'elle soit en apparence. Cet état de vigueur se soutient à-peu-près huit ou dix heures dans une fièvre complètement simple , c'est-à-dire , qui n'affecte primitivement que l'organe extérieur. Vers la fin , l'érétisme des vaisseaux cutanés n'existe plus que dans les plans superficiels , et n'a plus d'autres signes que l'état de sécheresse de la peau ; mais insensiblement cet érétisme se dissipe tout-à-fait , et la sueur qui coule en abondance et d'une manière uniforme de tous les points de la surface cutanée , annonce la solution parfaite de l'accès.

Une remarque essentielle à notre sujet , c'est que dans l'accès d'une fièvre de la nature de celle qui nous occupe , l'évacuation critique se fait , ainsi que dans la fièvre éphémère , par les sueurs. Il est aussi très-remarquable que pendant la convalescence de ces sortes de fièvres , les urines sont très-abondantes , selon l'observation de Torti , Werlhoff , Strack et de plusieurs autres praticiens , ce qui peut servir de rapprochement entre cette fièvre et l'éphémère , la plus simple , la plus superficielle , la plus légère des fièvres. Comme l'éphémère , elle parcourrait aussi ses périodes en un temps très-

court, si son intensité beaucoup plus grande, si l'ébranlement profond qu'elle produit dans toute l'économie animale, et sur le système absorbant et nerveux en particulier, n'établissait une tendance prononcée à des retours réguliers après un repos de plus ou moins de durée ; ce qui donne lieu, pour ainsi parler, à une succession de fièvres éphémères qui prennent dans ce cas le nom d'*accès* ; et dont l'ensemble a reçu le nom de *fièvre intermittente*.

Au reste, ces points d'analogie que nous faisons remarquer entre la fièvre éphémère et l'accès d'une fièvre intermittente, sous le rapport de leur siège et de plusieurs de leurs phénomènes, ne supposent pas une parfaite identité de nature. L'une est le partage le plus ordinaire des jeunes gens forts et vigoureux, ou tout au moins ne suppose aucune débilité antérieure ; l'autre, au contraire, s'attache de préférence aux personnes affaiblies par l'âge, le tempérament, le climat, la température. Dans l'une, le resserrement spasmodique à peine fixé sur une fibre forte et énergique devient le signal d'une prompt réaction qui le dissipe facilement ; dans l'autre, au contraire, la constriction des vaisseaux cutanés, plus profondément établie sur des organes précédemment affaiblis, a le temps de s'étendre et de s'accroître avant d'être arrêtée par les ef-

forts d'une vitalité presque toute concentrée dans les organes internes. D'un autre côté, comme dans la première, les spasmes concentriques sont légers et superficiels, la réaction qui en est la suite est douce et modérée ; tandis que leur intensité, dans la seconde, produit des mouvemens excentriques plus violens et plus rapides. Mais dans l'une comme dans l'autre, ce sont les vaisseaux absorbans superficiels de la peau qui sont primitivement affectés, et d'où le mal se propage de proche en proche. Dans l'un et dans l'autre, il faut distinguer l'affection primitive et essentielle de l'organe extérieur, de l'affection secondaire et sympathique des organes internes : dans l'une et dans l'autre, il faut reconnaître pour effet critique l'exhalation augmentée de la sueur et de la sérosité cellulaire, sérosité qui produit, à la fin de la maladie, des urines aqueuses plus ou moins abondantes.

La présence de cette sérosité dans le tissu cellulaire n'avait pas échappé aux anciens, puisqu'ils étaient dans l'usage de terminer la cure des fièvres intermittentes par des diurétiques suivis pendant un certain temps. Grimaud la reconnaissait également, et il en concluait que le flux abondant d'urines propre à ces sortes de convalescences tient à la même cause que celle qui produit les affections hydropiques. Ces

sortes d'affections peu redoutables à la suite de la fièvre éphémère, quoique cette fièvre produise les mêmes résultats critiques que les accès de la fièvre intermittente, le sont beaucoup dans cette dernière, et la raison en est facile à saisir. Dans l'une, les accidens sont faibles et passagers; dans l'autre, les mouvemens violens, et pour ainsi dire excessifs, que produit chaque accès, se renouvelant pendant un espace de temps assez considérable, il en résulte toujours un abattement extrême des forces et un état de langueur et d'inertie des vaisseaux absorbans, lequel dispose à la génération des maladies qui dépendent de l'atonie de ce système. Hoffmann a dit avec beaucoup de vérité qu'il y avait peu de ces fièvres qui ne décidassent, à la longue, un état cachectique auquel l'hydropisie ne tardait pas à succéder.

Toutefois, il est incontestable que la faiblesse du système absorbant entraînée par la répétition fréquente des accès de la fièvre intermittente, rend plutôt raison de la stagnation des sérosités dans les interstices cellulaires, de l'état cachectique où tombent les malades après une longue durée de cette fièvre, que de la présence et de l'abondante production de cette sérosité. Dans la fièvre éphémère, comme dans les premiers accès de la fièvre intermittente, les urines et les sueurs

entraînent la plus grande partie de cette sérosité surabondante produite par le travail spécifique de l'accès ; mais à mesure que la fièvre se renouvelle , et bien avant que les solides vivans soient tombés dans la faiblesse et le relâchement cachectique , cette sérosité devenant de plus en plus abondante , se loge et s'insinue dans les réseaux réticulaires, dans les aréoles cellulaires et cutanées à la place du fluide sanguin , qui paraît se transformer tout en eau sous l'influence de la nouvelle action spécifique imprimée aux vaisseaux absorbans par l'irritation fébrile : aussi voit-on, après le quatrième ou le cinquième accès, la peau des malades perdre l'incarnat naturel et devenir d'un blanc jaunâtre , signe assuré de ce travail accidentel. Quelle que soit la force antérieure des sujets , quelle que soit l'intégrité des digestions , quelque bonne que soit l'alimentation , à mesure qu'une fièvre intermittente se prolonge , on voit le sang s'atténuer de plus en plus , les sérosités devenir toujours plus abondantes et s'accroître au point de pénétrer tous les tissus , d'accabler et de surcharger surtout l'organe dermoïde et l'organe cellulaire. La faiblesse des solides n'est donc pas la cause première de la cachexie séreuse qui est la suite inévitable des fièvres intermittentes de longue durée , mais bien le mode particulier d'action imprimé dans ces fièvres aux

vaisseaux absorbans cutanés et cellulaires, mode d'action en vertu duquel ces vaisseaux produisent des quantités sans cesse renouvelées d'humours séreuses qui vont abreuver toute l'économie et porter par-tout le relâchement. Ce vicieux accroissement d'action du système absorbant est, au reste, non-seulement prouvé par les phénomènes que nous venons d'exposer, mais encore par le témoignage des auteurs qui rapportent de nombreux exemples d'où il résulte que l'atrophie, la consommation, le scorbut et les engorgemens glandulaires sont trop souvent les suites funestes de fièvres intermittentes.

Ce sont des observations analogues qui ont déterminé Th. Evans et Basilewitzch à placer le siège des fièvres intermittentes dans les glandes absorbantes, et Kortum et Sœmmering à partager leur opinion (1). Ces derniers la poussent même plus loin, comme nous le verrons par la suite, puisqu'ils l'étendent à plusieurs autres espèces de fièvres. Mais ici se présente une grande divergence d'opinions entre les médecins. Si quelques-uns, en petit nombre, ont pensé au rôle que les vaisseaux absorbans pouvaient jouer dans la production des fièvres intermittentes, un nombre bien plus considérable en a placé le siège dans

(1) Sœmmering, *de Morb. vas. obs.*, 1795, pag. 13.

le système nerveux. Les premiers auteurs de cette opinion sont Mundius, Borelli, Morton, Cole, etc. Pour concilier ces deux façons de penser en apparence contraires, il suffit de voir ce que ces médecins entendaient par système nerveux. Guil. Cole nous dit, et il parle d'après Glisson et tous les médecins de son école, qu'il entend par *système nerveux*, non-seulement les nerfs proprement dits, mais généralement tout ce qui constitue les fibres, soit des muscles, soit des membranes, et tous les autres prolongemens nerveux, quelque part qu'ils se trouvent; car il considère le centre du cerveau comme la racine de l'arbre humain se divisant en un tronc, des branches, des rameaux, des ramuscules innombrables (1).

Une telle façon d'envisager le système nerveux ne nous rappelle-t-elle pas ce que nous avons établi touchant le système absorbant, formant d'abord les premiers linéamens de l'embryon, devenant, par une organisation plus avancée, moelle épinière, puis cerveau; puis, à l'aide d'une multitude de variétés de structure, cordons nerveux, tissus cellulaires, fibres musculaires, vaisseaux, constituant en

(1) *Novæ Hypotheses ad explicand. feb. int. nat.*, vol. in-4°, 1618.

un mot le véritable solide vivant ; changeant de propriétés , recevant des modifications de sensibilité , exécutant des fonctions différentes suivant l'arrangement qu'il a primitivement reçu , sans toutefois perdre la continuité, qui en fait un ensemble dont toutes les parties se correspondent , quelques formes qu'elles adoptent naturellement ou par accident, C'est ainsi que le système nerveux est le siège des fièvres intermittentes ; car l'affection primitivement établie sur les vaisseaux absorbans cutanés et cellulaires, gagnant de proche en proche , se propage jusqu'aux cordons nerveux , ou plutôt saisit tout l'ensemble du système sensible.

Quoi qu'il en soit, malgré l'imposante réunion de symptômes que présentent les fièvres intermittentes , il n'en est pas moins vrai que lorsqu'elles sont simples et dépendantes d'une cause extérieure , l'organe primitivement affecté est l'organe superficiel , le tissu cutané et le tissu cellulaire sous-cutané. C'est là que le spasme se fixe d'abord ; c'est de là qu'on le voit partir, pour gagner toutes les autres parties ; c'est là que, par un véritable mouvement de resserrement et de concentration , il vide tous les vaisseaux , les frappe de nullité dans toutes leurs fonctions , ce qui les prive quelquefois de calorique et de sensibilité même ; c'est là que, par une impulsion

contraire , les efforts de la vie ranimant la sensibilité dans le second stade , accumulent la chaleur , le sang et les autres fluides ; c'est enfin sur ces parties que s'opère le travail exhalatoire et le relâchement qui terminent la scène. Il est aisé de concevoir que certains désordres intérieurs assez forts pour réveiller la sympathie de la peau , et , d'ailleurs , de nature à lui imprimer de certaines modifications , produisent à leur tour la fièvre intermittente , en excitant secondairement sur cet organe les mouvemens que nous avons vu résulter d'une cause directe. Nous reviendrons plus loin sur cette importante matière , lorsque nous aurons fait connaître quelques autres phénomènes fébriles susceptibles d'intéresser spécialement la peau et le tissu cellulaire , et de s'établir sur ces organes indépendamment de tout désordre intérieur , de toute irritation profonde placée sur d'autres parties.

3°. *De la Fièvre inflammatoire, ou de la Fièvre produite par l'excitation morbifique des vaisseaux absorbans artériels , ou d'exhalation du derme et du tissu cellulaire.*

Quant à présent , revenant à nos premières suppositions , nous admettrons ici que les mêmes causes que nous avons vu produire la fièvre éphémère viennent agir sur des indivi-

des non-seulement bien portans , mais encore doués d'un tempérament sanguin et d'une grande susceptibilité vasculaire , sur des individus chez lesquels la nutrition et l'hématose s'exécutent avec une grande activité. Dès que l'une des causes déjà mentionnées est venu frapper la totalité de la surface cutanée d'un homme placé dans de telles circonstances , on voit survenir , au lieu d'une fièvre éphémère , une affection plus profonde de l'organe dermoïde , affection dont la durée se prolonge beaucoup plus que dans le premier cas , s'accompagne d'accidens locaux et sympathiques plus marqués , ainsi que de certains phénomènes critiques d'un genre particulier , lesquels décèlent à des yeux attentifs la part que le tissu cellulaire prend à la maladie , et le mode d'action spécifique imprimé aux vaisseaux absorbans pendant ce nouveau genre d'altération morbifique.

Après un frisson vif et passager ou des horripilations plus ou moins prolongées , la peau devient rapidement chaude , rouge , gonflée dans toute son étendue ; la chaleur qui se développe est le plus souvent halitueuse , tantôt accompagnée d'une transpiration qui s'exhale sous forme de rosée et s'échappe de tous les pores , et tantôt d'un prurit incommode et désagréable. Ces premiers signes indiquent assez que le derme

est devenu le siège momentané d'un nouvel orgasme , et que les forces vitales se concentrent sur cet organe et s'y portent avec une certaine énergie (1). D'un autre côté , le cœur et le système sanguin répondent à cette affection de la peau par un pouls plein , dur , fort et fréquent ; l'estomac , par le dégoût des alimens et l'interruption de ses fonctions ; les poumons , par une respiration fréquente , chaude et quelquefois difficile ; le cerveau , par une céphalalgie obtuse , des éblouissemens , des vertiges ; les membranes muqueuses , par une soif intense , la sécheresse générale des organes revêtus de ces membranes , la constipation , la rareté des urines , etc. , etc. On voit ici la force et l'étendue des sympathies indiquer une lésion plus profonde , une lésion qui , non-seulement saisit et pénètre toute l'épaisseur du derme , mais se propage encore à cette vaste couche cellulaire interposée entre l'organe extérieur et toutes les parties de l'économie animale , comme on l'observe dans la fièvre intermittente : seulement , on s'aperçoit en même temps , par la nature des phénomènes , qu'il est ici question de modifications vitales différentes , à beaucoup d'égards , de celles qui constituent et caractérisent cette fièvre.

(1) Caffin , *Traité des Fièvres essentielles.*

La chose deviendra palpable, si l'on considère que dans les fièvres intermittentes nous n'avons remarqué pour toute humeur critique, que des sueurs ou des urines abondantes, et, en général, l'exhalation vicieuse de sérosités, bientôt exhubérantes; tandis que nous trouvons ici, en raison de la nouvelle excitation spécifique portée sur le tissu cellulaire, la production du pus ou de matières puriformes. Ce pus s'infiltré dans le tissu cellulaire, chemine et se disperse dans ce tissu, se trouve résorbé par les absorbans de décomposition, et pénètre bientôt dans le sang (1), au lieu de la sérosité que ces vaisseaux trouvaient auparavant dans les aréoles cellulaires, ou pêle-mêle avec cette sérosité (2). Aussi voit-on le fluide sanguin, tiré du bras après une certaine durée de cet état fébrile, se recouvrir, dans les vases où il repose, d'une humeur blanchâtre, qui prend ordinairement une consistance plus ou moins ferme et tenace, selon que la fièvre est plus ou moins violente. Beaucoup d'observateurs s'accordent à recon-

(1) Dans le cours des fièvres, les vaisseaux sanguins se remplissent d'une matière blanche ou ichoreuse; la portion rouge y disparaît presque entièrement. Senac, *Maladie du Cœur*, in-12, t. II, pag. 316.

(2) Quesnay, *Traité des Fièvres*, t. II, pag. 246.

maître à cette humeur des caractères communs avec le pus proprement dit. Cette formation du pus a été signalée par Quesnay, Hurnius, Cotunni, Sarcone, Dehaen, Scrhoeder, Grimaud, etc. (1); et la plupart de ces praticiens avancement qu'elle est éminemment attachée à la disposition inflammatoire. En effet, on conçoit que toutes les fois qu'il s'établit une excitation du tissu cellulaire plus ou moins vive et longtemps soutenue, comme on le voit dans les plaies et les tumeurs phlegmoneuses, il doit en résulter une exhalation puriforme plus ou moins considérable. Douterait-on que les vaisseaux absorbans du tissu cellulaire ne fussent pénétrés, dans la fièvre qui nous occupe, d'une excitation assez forte pour produire le pus, comme dans les inflammations circonscrites? La pratique nous fournirait mille exemples qui serviraient à prouver que ces vaisseaux n'ont besoin que d'un degré très-moderé d'exaltation de leurs propriétés vitales pour devenir aptes à séparer du sang les matériaux de l'humeur puriforme. Morgagni dit que chez les vieillards, et lorsque les parties sont œdémateuses, le pus peut se former sans fièvre, sans douleur, sans chaleur, sans pulsation, et sans aucun des signes ordinaires

(1) Grimaud, *Traité des Fièvres*, t. 1, pag. 288.

de la suppuration (1). Or, si le pus peut se former dans des circonstances si opposées à l'état inflammatoire, on peut aisément concevoir qu'il peut être produit en abondance dans une maladie qui porte son influence principale sur toute l'étendue du système cellulaire, cutané et sous-cutané, et y développe un degré d'orgasme qui, pour n'être pas aussi violent que dans l'inflammation, n'en est pas moins très-remarquable, et s'accompagne du mode particulier d'action propre à soustraire du sang et des humeurs animales les principes qui doivent servir à composer le pus ou les matières purulentes (2).

On peut, d'ailleurs, suivre les traces de cette humeur purulente jusqu'à la cessation complète de la fièvre, et même au-delà de ce terme. En

(1) Cité par Grimaud, *ibid.*

(2) Hippocrate et Galien avaient remarqué que les matières fournies par la coction des fièvres simples continues sont entièrement semblables au pus que produisent les inflammations qui suppurent, et que ces matières sont l'effet d'une cause de même genre que celle qui produit le pus. Hipp., *de Cris.*, *de Prænot.*; Galen., *de differ. Febr.*, *lib. 1, cap. vi.* On peut remarquer, dit Grimaud, que les pounons et la peau sont les deux organes qui paraissent le plus généralement affectés à la production du pus, *ibid.*

effet, la couenne inflammatoire, qui s'était montrée ferme et épaisse vers le temps de l'augmentation de la maladie, décroît de plus en plus à mesure que la fièvre avance vers son déclin; et c'est alors que les urines, qui étaient d'abord orangées, claires et transparentes, lorsque tous les organes sécréteurs se trouvaient resserrés par un spasme sympathique, laissent voir, à mesure que les symptômes perdent de leur intensité, d'abord un nuage, puis, ce que les médecins connaissent sous le nom de *suspensum*, et déposent enfin dans le fond du vase un sédiment blanc, homogène, que Schrœder dit avoir trouvé parfaitement purulent (1). Ces sortes d'évacuations puriformes n'ont pas lieu seulement par les urines; tous les excrétoires peuvent leur être propres, suivant les circonstances; mais toujours, excepté dans le cas d'abcès critiques, la voie des urines est pour quelque chose dans ces évacuations; et cette voie présente constamment une issue aux humeurs purulentes que le tissu cellulaire produit dans la fièvre inflammatoire, à cause de l'intime liaison établie entre les fonctions de la peau et celles des organes urinaires.

(1) *De exhib. venæ sect. in Febr. Instituenda Præcipuas cautiones*, t. I.

On pense bien que , par la même raison , les intestins , qui suppléent si souvent la peau dans ses fonctions , et dont l'action est si souvent alternative avec cet organe , doivent présenter une facilité presque égale au dégorge-ment de la matière purulente qui s'est accumulée et disséminée dans le tissu cellulaire pendant le cours de l'effervescence fébrile. Aussi voit-on, dans le temps de la crise, les déjections présenter une consistance de purée que les médecins regardent comme le signe le plus certain d'une véritable coction. Mais il est vrai de dire que ces sortes d'évacuations critiques supposent qu'il existait quelques complications; car, dans les cas les plus ordinaires, et lorsque la fièvre inflammatoire est simple et légitime, les voies digestives ne donnent d'autres signes critiques que la cessation de l'érétisme et de la constipation , et leur retour plein et entier à l'intégrité de leurs fonctions , ce qui devient manifeste par les selles naturelles rendues au moment de la crise.

Que si, au contraire , quelque accident , quelque épiphénomène vient à troubler les mouvemens réguliers de la nature ; si une irritation fixée sur quelque point ; si des purgations intempestives changent la direction des mouvemens critiques , l'humeur purulente , vague et mobile dans le tissu cellulaire , est déterminée à

se porter de toute l'universalité du corps vers une seule partie , et à s'y rassembler en peu de temps. Les excrétoires , qui auraient dû lui donner issue , n'en fournissent plus alors aucune parcelle ; les urines , par exemple , reprennent leur état de transparence et de crudité , et il se manifeste un dépôt critique. Dans le cas présent , on n'aperçoit pas d'inflammation préliminaire dans la partie où se rassemble la collection purulente , laquelle existe déjà toute formée par l'effet de la fièvre. Quesnay rapporte un fait curieux qui prouve l'existence et la mobilité de cette matière séro-purulente dans le tissu cellulaire sous-cutané , à la suite des fièvres inflammatoires. Au moment de la crise d'une maladie de cette nature , la plaie d'une saignée faite au bras fut déterminée à s'ouvrir par une légère irritation locale. Les seuls tégumens se séparèrent , et il sortit par l'ouverture , d'abord quelques gouttes de matière assez fluide ; les gouttes devinrent ensuite plus nombreuses , et tellement enfin qu'elles inondèrent en deux ou trois heures une serviette dont on avait enveloppé le bras. Cet écoulement continua pendant deux jours avec la même abondance , et s'arrêta de lui-même au bout de ce temps. La dépuracion critique n'eut besoin que de cette voie , et la guérison fut parfaite. Le tissu cellulaire , dit

Quesnay, fut seul le filtre de cette évacuation (1).

L'humeur purulente qui se forme dans le tissu cellulaire pendant le cours et par l'effet de la fièvre inflammatoire, se trouvant versée dans les veines par les vaisseaux résorbans qui partent des aréoles de ce tissu, du moins en grande partie, augmente beaucoup la fluidité du sang ; car on remarque, dans cette circonstance, que celui qu'on tire par la saignée n'a point la consistance ordinaire ; qu'il est comme en dissolution, et que s'il tombe sur le linge, il s'y étend et le pénètre beaucoup plus facilement qu'il ne le fait lorsqu'il est privé de cette humeur (2). Tant que dure l'état de crudité, c'est-à-dire, tant que dure l'éréthisme des organes muqueux et sécréteurs, cette humeur ne peut s'échapper par ces débouchés naturels des parties hétérogènes qui surchargent le sang ; on n'en aperçoit alors aucune trace dans les sucs excrémenteux. Aussi, tout le temps que cette humeur s'aperçoit dans la masse sanguine, elle marque un état de crudité, selon le langage des praticiens. Mais on observe, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle diminue et disparaît enfin lorsque la coction

(1) Quesnay, *Traité des Fièvres*, t. II, pag. 258.

(2) Quesnay, *ibid.* Grimaud, *ibid.*

purulente s'annonce et s'accomplit , ou , pour employer un langage plus précis , lorsque les divers excrétoires lui donnent un libre passage et l'entraînent au dehors mêlée aux liqueurs qu'ils séparent naturellement du sang. Car le pus doit être regardé comme un genre d'excrément qui , quoique étranger à l'état de santé , a la propriété de pouvoir être expulsé par nos organes indifféremment , comme les excréments qui leur sont naturels. Ainsi , l'humeur purulente rassemblée dans le tissu cellulaire sous-cutané pendant la fièvre inflammatoire , quoique formée contre l'ordre naturel à la santé , s'écoule par les urines , par les crachats , par les selles , quand la maladie est terminée , et devient alors une évacuation naturelle et salutaire.

Il est aisé de comprendre que la fièvre inflammatoire convertissant le tissu cellulaire en un vaste organe sécréteur du pus , et rendant en même temps la digestion impossible ou très-difficile , il doit en résulter que la masse des humeurs n'est pas suffisamment refournie de principes nutritifs pour réparer ce que cet organe en consomme (1). Aussi remarquons-nous que leur

(1) On conçoit , d'après cela , que lorsqu'un état permanent d'irritation , de souffrance ou de travail morbifique d'un organe essentiel , ou toute autre cause de même

reproduction se fait toute aux dépens de la graisse , à laquelle il faut ajouter les sucs gélatineux , ce qui n'empêche pas de voir disparaître une grande partie du sang lui-même. En effet , une fièvre de cette nature , après quelques jours de durée , et sans qu'on ait eu recours à la saignée, n'aura pas laissé que de diminuer sensiblement les forces du malade , et de le rendre aussi pâle que maigre : d'où l'on peut conclure qu'une telle fièvre, dépendant toujours d'une prédisposition pléthorique , suffit seule pour détruire promptement la cause qui l'a produite , et peut , en quelque sorte, devenir son remède (1).

Mais pendant que l'exaltation des propriétés vitales du tissu cellulaire sous-cutané se manifeste , soit par la turgescence de la peau , soit par les phénomènes sécrétoires que nous ve-

nature , détermine sympathiquement le même travail dans le tissu cellulaire et la peau , les malades doivent tomber dans le marasme ; c'est une telle disposition devenue chronique ou habituelle qui fait le fond de ce qu'on nomme *fièvre hectique* ou *fièvre de consommation*.

(1) C'est dans ce sens que Sydenham aurait raison de dire que la fièvre est un instrument de guérison entre les mains de la nature, et qu'elle produit, par rapport à la masse totale des humeurs , le même effet qu'un apostème ou un abcès par rapport aux affections locales.

nous d'exposer , l'excitation sympathique du réseau de Malpighi se montre de son côté dans toute son évidence par la coloration de l'habitude extérieure , et par l'exhalation continuelle d'une légère transpiration qui se convertit , vers le déclin de la maladie , en des sueurs plus ou moins copieuses. Il arrive même quelquefois , quoique fort rarement , que chez des sujets très-pléthoriques les vaisseaux du réseau réticulaire , au lieu de sérosité , versent le sang lui-même , que les mouvemens excentriques naturels à cette espèce de fièvre avaient déjà fait passer en plus grande abondance dans leur intérieur. Zacutus Lusitanus fait mention d'un homme robuste et bien constitué , qui se trouvait atteint à chaque printemps d'une fièvre , se terminant spontanément et de la manière la plus heureuse par une sueur générale de sang vers le sixième ou le septième jour. Au moment où l'hémorrhagie commençait , le malade ressentait un prurit incommode sur toute la surface du corps (1). Fabrice de Hilden cite un autre exemple de fièvre hémorrhagique sur un jeune garçon de douze ans , à la suite d'excès de vin et d'une marche forcée. Dans cette fièvre , qui n'était pas aussi simple , aussi su-

(1) *De Prax. medic. admir. , lib. III , observ. LXXII.*

perficielle que la précédente, l'hémorrhagie eut lieu ; non-seulement par la peau, mais par quelques points des membranes muqueuses (1).

Toutefois, les hémorrhagies qui surviennent dans la fièvre inflammatoire, laquelle semble pourtant affecter la peau d'une manière spéciale, arrivent rarement sur le siège de l'affection primitive et essentielle. Les membranes muqueuses tenues dans un état d'orgasme sympathique pendant toute la durée du travail fébrile de la peau et du tissu cellulaire, laissent échapper, au moment où le relâchement s'établit dans les solides, une certaine quantité du fluide sanguin, dont leurs vaisseaux se trouvent d'autant plus gorgés que les sécrétions naturelles ont été suspendues ou beaucoup diminuées pendant la maladie ; et ce sang, qui s'échappe le plus souvent des narines, est le signe heureux de la cessation du spasme et le prélude du rétablissement des fonctions. C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager les hémorrhagies ainsi que la sortie des humeurs qui sont le produit des mouvemens fébriles, et non les regarder comme une véritable dépuración des prétendues causes de la fièvre. Car la cessation

(1) *Obs. chirurgic., cent. vi.*

subite et la terminaison de la maladie sont en quelque sorte indépendantes de la sortie de ces humeurs, lesquelles ne sont pas malfaisantes par elles-mêmes, du moins dans cette fièvre, et peuvent être évacuées en détail par différentes voies, sans que leur présence plus ou moins prolongée renouvelle les accidens.

Ce qui prouve d'ailleurs que les hémorrhagies muqueuses n'ont, dans le cas présent, de valeur que comme signe heureux, sans doute, mais peu important en lui-même, c'est que d'abord elles ont leur siège sur un organe qui n'est que sympathiquement affecté; c'est que toutes les fois que la même nature d'ébranlement émeut l'économie animale, elles se représentent sans opérer ni bien ni soulagement, comme nous l'avons souvent observé dans le second stade des fièvres intermittentes; enfin c'est que les praticiens ne les regardent comme vraiment critiques que lorsqu'elles s'accompagnent des autres signes de la coction purulente; de sorte que l'évacuation de la matière puriforme, soit par les urines, soit par les selles, soit par les crachats, accompagnée de l'éruption de la sueur, suffit seule pour manifester la terminaison de la maladie sans l'hémorrhagie, et que l'hémorrhagie ne produit et n'indique rien de positif, même avec la sueur, sans la présence de la ma-

tière purulente mêlée à l'une ou l'autre de nos excrétiens (1).

Dans le tableau que nous venons d'exposer d'une affection générale et essentielle de la peau et du tissu cellulaire, produisant, au moyen des nombreuses sympathies de ces organes, des effets si notables dans l'économie animale, nous avons pu distinguer, comme dans les précédens, un dégagement considérable de chaleur, le passage du sang dans les vaisseaux blancs, l'exhalation de la transpiration à la superficie, et de plus que dans la fièvre éphémère, le gonflement du tissu cellulaire sous-cutané, qui doit, si l'on en juge par l'analogie des bourgeons charnus, s'être plus ou moins pénétré de sang; nous avons remarqué la sécrétion et l'exhalation du pus dans les aréoles du tissu cellulaire, la transmission de cette humeur dans les veines, sa présence dans le sang manifestée par la couenne, et l'expulsion subséquente de cette humeur par divers émonctoires, lorsque les mouvemens vitaux reprennent leur rythme naturel. Ces phénomènes ont pu présenter à l'esprit des anciens une image de désordre et de confusion dans les mouvemens des solides, de dissolution et de pourriture dans la composition des

(1) Quesnay, *Traité des Fièvres*, t. II.

humeurs. Aussi Prosper Martian disait-il que , pour produire la fièvre , il fallait nécessairement une disgrégation des humeurs ; mais l'on se fait une idée de ce qu'il entendait par cette disgrégation , quand on lui voit conseiller l'opium pour prévenir les mouvemens fluxionnaires, regardés par lui comme la cause de cette disgrégation (1).

Depuis que les travaux des anatomistes modernes nous ont appris et l'existence et les propriétés des vaisseaux absorbans , nous pouvons rendre raison d'une manière plus positive de ce que l'illustre praticien romain n'exprimait que d'une manière vague , et seulement comme un homme qui entrevoit une vérité sans pouvoir entièrement la saisir. Nous devons admirer la pénétration qui lui fit avancer le siècle où son observation , restée confuse , peut recevoir la plus grande clarté de l'anatomie , et devoir à cette science des développemens susceptibles d'en démontrer toute la vérité. N'est-il pas évident que les vaisseaux absorbans sont le siège de la sorte de disgrégation opérée dans les humeurs dans le cours des fièvres ? Que c'est l'irritation de ces vaisseaux qui , exaltant , modifiant leur sensibilité , leur fait tantôt pomper le sang dans leur intérieur ,

(1) *De Locis in homin.* , vers. CXLV.

tantôt séparer de ce fluide les matériaux de la matière puriforme ; tantôt verser cette matière dans les veines , tantôt la refuser , tantôt la recevoir dans les organes excréteurs ; tantôt même livrer passage au sang lui-même à travers les radicules dont ce système de vaisseaux couvre toutes les surfaces , suivant les innombrables modifications qu'il reçoit de la cause de la maladie , du siège qu'elle occupe , du tempérament , du sexe et de l'âge des malades ?

Nous avons déjà vu les raisonnemens et les faits allégués par M. Pujol en faveur de cette opinion. Il nous a également été facile de juger du peu de solidité des argumens avancés pour établir l'action des artères dans la production de ces phénomènes. Reviendrons-nous , avec M. Caffin , aux vaisseaux décroissans de Boerhaave ? Mais il faudrait d'abord démontrer l'existence d'un tel ordre de vaisseaux. Distinguerons-nous soigneusement avec lui la fièvre de la pyrexie ? Mais il faudrait d'abord pouvoir se faire une idée d'une fièvre sans pyrexie ou d'une pyrexie sans fièvre , et prouver que ces deux mots ne sont plus synonymes , n'expriment plus la même idée.

Ne tiendrait-on pas un langage plus clair et plus conforme aux lois connues de l'économie animale , si l'on disait que l'affection primitive des vaisseaux absorbans de la peau et du tissu

cellulaire sous-cutané produit un ensemble de phénomènes locaux et sympathiques inséparables et nécessairement liés quoique successifs, lesquels constituent ce que les médecins connaissent sous les noms de *fièvre éphémère*, de *fièvre inflammatoire*, de *fièvre intermittente*, selon le degré de pénétration ou d'intensité de l'irritation, et selon le mode spécifique d'action que cette irritation imprime à ces sortes de vaisseaux; si l'on disait que cette série des symptômes locaux et sympathiques peut être directement déterminée par une cause externe agissant sur l'ensemble du tissu dermoïde, comme aussi elle peut être sympathiquement produite par l'altération d'un organe profond, par une cause intérieure; de sorte que toute affection qui produit une fièvre symptomatique agit sur la peau comme l'aurait fait une cause extérieure, et donne lieu à tous les accidens que nous venons de voir dériver de l'irritation directe de cet organe, dont la sensibilité aboutit à toutes les parties? Ce nouveau point de vue pourrait concilier toutes les divergences d'opinions entre les médecins qui regardent la fièvre inflammatoire, par exemple, comme le produit d'une diathèse générale sans affection locale, et ceux qui supposent cette fièvre toujours entée sur l'inflammation de quelque organe. Car il est bien évident que

les partisans de la première opinion ne pouvaient parler que des organes internes et distincts de la peau et du tissu cellulaire, puisqu'ils montraient ces dernières parties gorgées de pus après la mort, afin de prouver la diathèse générale (1); tandis que les partisans de la seconde se trouvaient embarrassés des argumens de leurs adversaires, qui leur citaient des fièvres sans altération des organes internes, parce qu'ils ne voyaient pas plus que les autres que la peau et le tissu cellulaire étaient le véritable siège de l'affection essentielle et locale qui constituait la fièvre inflammatoire, laquelle cependant ils sentaient bien ne pouvoir attribuer à une disposition vague de l'économie animale.

C'est en raison de la situation extérieure de la peau qui l'expose à l'action de toutes sortes de causes irritantes; c'est en raison de la correspondance intime qu'elle entretient avec le reste des parties, que, de toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est pas d'aussi fréquente que la fièvre: car, selon nous, ce mot, pris dans toute sa simplicité, dans toute sa généralité, indique toujours l'affection primitive et essentielle de cet organe. Ce sont ces dispositions particu-

(1) Selle, *Pyretol.*; Hewson, *Experiment. inquir. into the lymphat. System.*, pag. 118.

lières à l'organe cutané qui rendent cette maladie propre à tous les âges, à tous les sexes, à tous les climats, à toutes les saisons, et font que, tantôt maladie essentielle, tantôt symptôme des autres maladies, elle se joint à presque toutes les altérations un peu fortes de l'économie animale, et leur donne ou en reçoit toutes les formes, tous les types possibles et connus. Les causes externes et les causes internes pouvant également y donner lieu, ce doit être l'affection la plus commune et la plus facile à produire. Un exercice violent de la part des muscles, une augmentation d'activité dans les organes intérieurs, une température élevée ou refroidie, et beaucoup d'autres causes en apparence aussi légères, augmentent la chaleur et la rougeur de la peau, troublent ou accélèrent la sécrétion de ses fluides naturels, ce qui est bientôt suivi de la précipitation des mouvemens du cœur, et de tous les autres phénomènes qu'entraîne à sa suite l'irritation générale de l'organe dermoïde, tant cet organe est facile à émouvoir, tant l'économie entière est disposée à participer aux troubles et aux désordres dont il peut être le siège, tant lui-même, à son tour, reçoit facilement l'impression des mouvemens tumultueux qui peuvent se produire à l'intérieur !

Au reste, si l'ensemble de symptômes qui

constituent la fièvre commence par la peau et se propage successivement au cœur et aux autres organes intérieurs, il arrive aussi que, dans la terminaison de ces maladies, la plupart des effets sympathiques ont cessé quelques jours avant que le travail local de la partie principalement affectée s'arrête entièrement, et que les vaisseaux absorbans de cette partie reprennent le ton naturel de leur sensibilité et l'intégrité de leur action. Dehaen a reconnu qu'après les fièvres, de quelque nature qu'elles soient, terminées spontanément ou par les secours de l'art, la chaleur se soutient assez constamment, pendant sept ou huit jours consécutifs, à quatre ou cinq degrés au-dessus de la température ordinaire. On doit conclure de là que lorsqu'une fièvre paraît dissipée et qu'elle ne produit plus aucune marque de son existence, cette fièvre subsiste encore d'une manière extrêmement faible et absolument insensible pour celui qui l'éprouve (1), et ne se dissipe guère qu'à mesure que le travail du tissu cellulaire pour opérer l'évacuation successive de l'humeur purulente se trouve appliqué de nouveau à la nutrition et à la réparation des parties. La fièvre se décompose de

(1) Cité par Dumas, *Mémoire sur les Fièvres*; et par Grimaud.

la sorte, et arrive à sa fin par des degrés obscurs et presque inappréciables, sous l'influence du même ordre de vaisseaux qui l'avait produite, quoique par une marche inverse et moins rapide.

4°. *De la Fièvre adynamique, ou de la Fièvre produite par l'excitation morbifique des vaisseaux absorbans veineux du tissu cellulaire, surtout du tissu cellulaire abdominal.*

Nous avons vu que l'affection des vaisseaux absorbans cutanés et cellulaires qui produit la fièvre inflammatoire, n'arrive qu'aux individus en qui la nature est toute puissante, aux individus chez lesquels les solides sont doués d'un ressort et d'une excitabilité remarquables, chez lesquels les fluides sont bien élaborés et pénétrés sans doute eux-mêmes d'une dose considérable de vitalité; chez lesquels enfin les poumons et les organes digestifs exécutent facilement leurs fonctions, produisent une grande quantité de sang, lequel porte en tous lieux l'énergique effet du stimulus qu'il renferme, en même temps qu'une prompte et constante restauration.

Mais lorsqu'on s'est trouvé soumis à des circonstances en grande partie semblables à celles qui disposent à recevoir l'impression d'où dérivent les fièvres intermittentes; lorsque ces circonstances, non-seulement ont relâché le tissu

dermoïde, mais encore ont porté sur l'ensemble du solide vivant une action beaucoup plus profonde; lorsque enfin à ces circonstances sont venues se joindre une nourriture malsaine ou insuffisante, des évacuations excessives, l'immodération dans les plaisirs vénériens, des fatigues extrêmes, des veilles ou des études prolongées, des passions tristes, en un mot, tout ce qui peut affaiblir, énerver, ruiner les forces, on voit les mêmes variations atmosphériques, les mêmes écarts dans le régime qui ont déterminé les mouvemens inflammatoires, produire une fièvre d'un autre genre, et dont les effets principaux, tout en dérivant jusqu'à un certain point de l'atonie, comme les fièvres intermittentes, indiquent néanmoins une nouvelle modification de l'économie animale.

Lorsque les causes déterminantes viennent de l'extérieur, cette sorte de fièvre survient inopinément au milieu d'une apparente santé. Mais, le plus souvent, elle est annoncée quelques jours à l'avance par une pesanteur et une faiblesse considérable, des douleurs dans les membres, de l'anorexie, de la stupeur, et par quelques autres phénomènes de ce genre, indices toujours certains d'une lésion plus ou moins générale. La fièvre débute chez les uns par un frisson qui dure peu; chez les autres, par une alterna-

tive de froid et de chaleur. La chaleur est d'abord douce au toucher, puis insensiblement plus vive, mordicante, et paraissant arriver des régions les plus profondes du corps, selon la remarque de Boerhaave. Les pommettes se colorent d'un rouge foncé; le pouls est fréquent, un peu développé, et peut même aller jusqu'à la dureté. Ces premiers mouvemens, qui sont quelquefois poussés au point de simuler le début d'une fièvre inflammatoire (1), sont bientôt suivis de la prostration des forces que l'on voit survenir plutôt chez les vieillards que chez les jeunes-gens. La chaleur et la fréquence du pouls diminuent alors peu à peu; la peau devient terne et livide; les malades exhalent très-promptement une odeur cadavéreuse; les sueurs, quand il en existe, sont partielles, visqueuses, d'une odeur désagréable; mais le plus souvent la surface cutanée est sèche, et se recouvre d'une poussière roussâtre. L'on y aperçoit, dans les cas graves, des pétéchies, des vibices, des ecchymoses d'une couleur noirâtre; la langue, d'abord blanche ou jaune, se sèche et se recouvre de fuliginosités brunâtres qu'on détache avec peine, et qui se reproduisent bientôt après. La soif est vive, et même devient inextinguible; un sang noirâtre s'échappe sou-

(1) Roux, *Traité sur la Fièvre adynamique.*

vent des membranes muqueuses ; les urines sont bourbeuses et puantes , et les selles , d'abord nulles , deviennent abondantes , liquides , involontaires , noires et fétides. Enfin les affections gangréneuses se produisent avec la plus grande facilité pendant le cours de cette fièvre , soit sur la peau , soit sur les membranes muqueuses.

Sans doute que la stupeur et l'abattement des traits , que la pâleur du corps qui succède à la rougeur momentanée du début , que la lenteur et la difficulté des mouvemens , que l'engourdissement des sens , que l'excrétion involontaire des urines et des excréments , que la dépression et la rareté du pouls qui ne tardent pas à se montrer , que la formation d'escharres gangréneuses , que l'apparition des taches pétéchiales , sont autant de phénomènes propres à manifester l'affaissement plus ou moins considérable du solide vivant. Mais , d'un autre côté , la fétidité spéciale des sueurs , du sang , de l'urine , des excréments ; l'odeur particulière de l'haleine , le changement de couleur de la salive , du mucus buccal , et les altérations visibles du sang , n'indiquent-ils pas un changement de nature dans toutes les humeurs , changement qui ne peut s'être opéré qu'en raison de certaines modifications et d'une excitation spécifique des vaisseaux

chargés de les élaborer dans l'état naturel ? Ne trouve-t-on pas , d'ailleurs , dans les symptômes de la fièvre adynamique ou putride dont il est ici question , des preuves multipliées de l'excitation insolite et spéciale de ces vaisseaux ? N'est-ce pas à cette cause qu'il faut rapporter les modifications de la chaleur cutanée , la soif intense , les diarrhées , souvent colliquatives , les hémorragies funestes et souvent intarissables qu'on y remarque ?

Certes , tous ces phénomènes , et tant d'autres que nous passons sous silence , ne sauraient être les produits de la faiblesse seule ; Hildenbrandt observe même avec raison qu'ils ne s'y rapportent presque en aucune façon (1). L'homme , en effet , peut parcourir tous les degrés de faiblesse , jusqu'à périr d'inanition , sans être atteint de la fièvre adynamique. D'ailleurs , la diminution de l'excitation et de l'activité vitales n'est jamais la cause immédiate de la fièvre ; car on ne peut produire artificiellement aucune espèce de fièvre au moyen de la faiblesse , tandis qu'on peut au contraire en produire par les stimulans , appliqués , soit sur un individu fort , soit sur un individu faible ; et dans ce dernier cas , à quelque degré de faiblesse que tombent les

(1) *Traité du Typhus.*

mouvements vitaux, on peut toujours remarquer que la fièvre a débuté par une excitation plus ou moins vive, plus ou moins prolongée, plus ou moins long-temps soutenue (1).

Bien plus encore; quoiqu'il soit vrai de dire que les individus faiblement constitués, ou bien affaiblis par des causes accidentelles, soient plus particulièrement saisis de la fièvre qui nous occupe, ou doit convenir que ceux qui sont doués d'une bonne constitution peuvent en être atteints, comme on le voit arriver, par exemple, durant le cours d'une épidémie. Dans cette circonstance, du moins, faudrait-il croire à l'action d'une cause inappréciable et spécifique répandue dans l'atmosphère, laquelle imprime tout-à-coup à l'économie animale la modification particulière d'où dérivent la prostration des forces et l'altération profonde des humeurs qui caractérisent la fièvre adynamique ou putride. Tel est, au reste, l'effet de certains poisons, lesquels abattent les forces, et jettent le corps dans une langueur mortelle. Ces délétères portent le trouble et le désordre dans toute l'économie animale, non-seulement en éteignant la chaleur du corps par l'arrêt de l'action des vaisseaux qui la produisent, mais encore en

(1) Hildenbrant, *ibid.*

suscitant de certains mouvemens particuliers dont quelques-uns ont des effets analogues aux principaux phénomènes des fièvres adynamiques ou putrides. Le poison de la vipère, par exemple, agit sur le solide animal, source de tous les mouvemens vitaux, de telle sorte qu'il produit la fièvre et la prostration des forces, que des points gangréneux se forment autour des plaies, que le corps des animaux infectés devient noir, et présente tous les signes d'une mortification prochaine; qu'après la mort, on trouve dans le tissu cellulaire et les viscères des engorgemens, des épanchemens de sang noir, des gangrènes, en un mot, des altérations analogues à celles qu'on remarque à la suite des fièvres adynamiques les plus intenses et les plus funestes (1). Cette analogie du poison de la vipère et des causes de la fièvre putride, n'avait point échappé à Huxam, à Milman, et

(1) Fontana, *Traité sur le venin de la vipère*, t. 1, pag. 151 et 152. Les effets de ce poison sont les mêmes sur l'homme que sur les animaux. Quesnay rapporte, d'après Saviard, l'histoire d'un apothicaire qui fut mordu au doigt par une tête de vipère détachée du corps, et chez lequel, après un frisson prolongé et quelques autres symptômes très-violens, le bras et tout le côté s'enflèrent et se recouvrirent d'une ecchymose de couleur noire. (*Traité des Fièvres*, t. II.)

à plusieurs autres praticiens, et nous pensons qu'elle peut jeter un grand jour sur la nature des mouvemens qui constituent cette sorte de fièvre.

En effet, l'action spécifique imprimée dans ce cas à toute l'économie animale, et les altérations remarquables qui en résultent dans les fluides, laissent peu de doute sur le système de vaisseaux qui se trouve encore ici mis en jeu. Les vaisseaux absorbans sont les seuls capables de produire de tels mouvemens et une telle disgrégation d'humeurs. Mais pour bien comprendre ce qui se passe dans ce cas, il faut se rappeler que le système absorbant se divise en plusieurs portions distinctes, dans le nombre desquelles nous avons reconnu les absorbans de nutrition ou d'exhalation, et les absorbans de décomposition ou de résorption. Les premiers s'implantent aux parois des artères capillaires par d'innombrables radicules, exhalent les différens sucs nutritifs dans les réseaux et les aréoles parenchymateux; siège d'un travail continuel, ils reçoivent et pompent souvent dans leur intérieur le sang artériel qu'ils soumettent à une élaboration dont les lois nous sont inconnues, quoique la nature la mette chaque jour sous nos yeux dans la formation des cicatrices et du cal des os. Les seconds pren-

nent leur source dans les aréoles du tissu cellulaire , et partent de la profondeur des parenchymes, où ils puisent tous les résidus désormais inutiles à la nutrition, tous les fluides épanchés çà et là, pour les verser dans les capillaires veineux, les intestins ou la vessie. Ces deux portions du système absorbant, confondues par la faculté d'absorber qui leur est commune, se distinguent par certaines modifications de sensibilité qui les met plus particulièrement en rapport, l'une avec le sang rouge, l'autre avec le sang noir, et paraissent avoir pour centres principaux, la première, les poumons et la peau; la seconde, le foie et les organes abdominaux, où le sang noir s'élabore et se convertit en bile et en sucs digestifs et excrémentitiels de plusieurs natures.

Ajoutez à cela que, par une disposition particulière de l'économie animale, les vaisseaux absorbans de nutrition étant, en quelque sorte, les premiers vivans, les premiers dans une activité qui ne se ralentit qu'au terme de l'accroissement, ils sont les premiers épuisés, et que leur action fait place à celle des vaisseaux absorbans ou de décomposition; ajoutez encore qu'un tel antagonisme est non-seulement le résultat secondaire des opérations qu'amènent les deux âges extrêmes de la

vie, mais la suite nécessaire de l'organisation qui fait que lorsque l'épuisement, au lieu d'être le produit de l'âge, n'est que l'effet de quelques circonstances accidentelles, la première de ces portions du système absorbant est dans une inertie plus ou moins grande, tandis que la seconde conserve des restes plus ou moins considérables d'excitabilité. L'on conçoit que, dans de telles dispositions, les causes de maladie, ou ne déterminent sur les vaisseaux absorbans artériels qu'une faible excitation aussitôt effacée qu'établie, ou même ne parviennent pas à les faire sortir de leur inertie; tandis que, trouvant les vaisseaux absorbans veineux dans un moindre degré d'atonie, ces causes produisent sur ces derniers des effets qu'il est impossible de méconnaître, et qui se présentent avec des caractères tout-à-fait opposés à ceux qui distinguent la lésion des absorbans artériels dans les fièvres éphémères et inflammatoires.

Effectivement, si, dans la fièvre inflammatoire, le sang rouge paraît en mouvement de toutes parts, dans la fièvre adynamique, le sang noir est le seul qui se montre quand la maladie est bien établie; si, dans la fièvre inflammatoire, les propriétés du sang rouge répandu de tous côtés hors des voies de la circulation sanguine se manifestent par une excitation

toujours croissante , dans la fièvre adynamique , les propriétés sédatives du sang noir se font reconnaître en ajoutant à la stupeur , à la lenteur des perceptions , à la prostration des forces (1). Si , dans la fièvre inflammatoire , le sang artériel imprime à la peau une teinte rouge plus ou moins vive , dans la fièvre adynamique , le sang noir donne à la surface extérieure du corps une couleur terne ou plombée , produit des taches livides et pourprées , colore en brun les mucosités de la langue et des gencives , les déjections alvines , les urines et les sueurs mêmes. Enfin , si , dans les fièvres inflammatoires , le sang

(1) On connaît le défaut de force et de chaleur vitale qui résulte de la maladie bleue , ainsi que les effets de la présence du sang noir sur nos parties dans l'asphyxie.

Voyez le Traité des maladies du cœur, par M. Corvisart ; et celui de la *Vie et la mort*, par Bichat.

Voyez aussi l'histoire d'une fille qui devint bleue , et chez laquelle les forces se prostrèrent , à la suite d'une affection paralytique sur les vaisseaux absorbans pulmonaires chargés de l'hématose , sans maladie du cœur , sans même aucun autre dérangement organique apparent : la seule présence du sang noir et le défaut de la transformation de ce sang en sang artériel , causèrent seuls tous les accidens de faiblesse et de prostration , et entraînent la mort après quelques mois de langueur. (Bibliothèque médicale étrangère , janvier 1808 ; Bibliothèque médic. , t. xx , pag. 375.)

rouge s'exhale des membranes muqueuses, le sang noir s'échappe également de ces membranes dans les fièvres adynamiques, non par suite de l'heureuse terminaison des mouvemens fébriles, mais, au contraire, par le funeste effet de ces mouvemens désordonnés.)

D'un autre côté, l'on n'ignore pas que déjà Ludwig et Sarcone avaient observé que, dans les fièvres putrides, les stases se font dans les *petites veines*, qu'ils supposent dans un état de faiblesse relative; on sait que Lancisi rapporte avoir trouvé dans les mêmes circonstances des congestions de sang noirâtre dans les vaisseaux du cerveau (1); on sait enfin que Selle et quelques autres médecins distinguent les inflammations putrides de celles qui sont le produit d'un véritable état inflammatoire, en ce que les premières sont formées par le sang veineux, et que les secondes le sont par le sang artériel (2); et, ce qui est digne de remarque et prouve dans quel système de vaisseaux se passent tous ces mouvemens désordonnés, c'est que, tandis que le sang noir est répandu çà et là dans le tissu cellulaire, dans le tissu cutané, dans le

(1) *Lib. II, Epid. 1, cap. VI, n° 5.*

(2) Ludwig, *Instit. med.*; Sarcone, *Maladies de Naples*; cités par Selle, *Pyretol.*

tissu muqueux, et paraît teindre la plupart des excrétiens, celui qu'on tire des veines est souvent d'un rouge clair, et ne présente plus aucun des caractères du sang veineux. Cependant les battemens du cœur et des artères n'ont cessé d'être réguliers pendant le cours de la maladie, et de donner la preuve de l'intégrité des mouvemens dans le cercle circulatoire sanguin : tant il est vrai que tout le désordre se passe hors de ce cercle circulatoire, et dans un système de vaisseaux qui s'en trouve tout-à-fait indépendant.

Plus nous avancerons dans l'analyse des phénomènes de cette fièvre, et plus nous nous convaincrions que les vaisseaux absorbans veineux s'y trouvent principalement affectés, soit que le corps, déjà considérablement affaibli et exténué, les causes physiques extérieures ne trouvent plus que ces vaisseaux capables de réagir contre leur impression, soit qu'un délétère spécifique répandu dans l'atmosphère et introduit par les pores cutanés ou muqueux porte son action sur ces vaisseaux par une sorte de prédilection, comme semble l'indiquer l'effet du venin de la vipère; soit enfin, comme nous le verrons plus tard, que les organes abdominaux se trouvent le foyer d'où le mal se propage par ces sortes de vaisseaux à tout le reste du corps. Dans tous les cas, on pourra se convaincre que l'é-

nervation du solide vivant n'est pas absolue et générale dans cette maladie, puisqu'elle s'accompagne d'une chaleur profonde plus ou moins intense et durable, de sécrétions viciées, à la vérité, mais abondantes, et le résultat évident d'une action quelconque des vaisseaux, d'une disgrégation des humeurs telle qu'elle suppose l'activité en même temps que la perversion des fonctions de certaines parties du système absorbant, et démontre l'existence d'une action spécifique, laquelle dure jusqu'à la terminaison de la maladie, produit et la prostration des forces musculaires et l'altération profonde des humeurs, et ne cesse qu'au moment de la crise, et lorsque les solides reprennent leur ton naturel et rentrent dans leur état de tranquillité habituelle.

En effet, s'il est permis de penser, d'après certaines apparences inflammatoires, sans doute bien fugitives, que présente le début de cette maladie dans certains sujets, qu'il s'établisse d'abord dans le tissu cellulaire sous-cutané un travail suppuratoire analogue à celui de la fièvre inflammatoire, on ne peut douter que bientôt, au lieu d'un pus blanc et louable, produit constant d'une vie active, cet organe ne laisse suinter de ses porosités, frappées d'atonie et d'une modification particulière de sensibilité, qu'une

sorte de mélange incohérent de sang et de sérosité vicieusement élaborés; et que cette sérosité sanguinolente et ichoreuse (1) se mêlant au sang dans les capillaires veineux n'en détruit la couleur et la consistance; car le sang qu'on tire du bras dans ces sortes de fièvres, au lieu d'être coagulable et de se recouvrir de la couenne purulente, est d'un rouge pâle, se coagule difficilement, ou même pas du tout, et abonde en sérosité rougeâtre (2), du moins quand les accidens sont d'une grande intensité, et que l'excitation des vaisseaux absorbans artériels est tout-à-fait tombée (3).

(1) Grimaud regardait les observations de Dehaën sur la formation de la matière purulente dans les fièvres comme incomplètes, parce que cet observateur n'avait reconnu qu'une espèce de diathèse purulente; savoir celle qui dépend des maladies inflammatoires, tandis qu'il doit y avoir autant d'espèces de pus qu'il y a de maladies différentes. (T. I, pag. 299, *note.*)

(2) Le sang tiré de la veine dans la fièvre putride est d'un rouge vermeil, d'une consistance tendre, et donnant une grande quantité de sérosité d'un rouge très-clair, comme du vin de Bourgogne, suivant l'expression de Huxam. (Grimaud, t. III, pag. 30.)

(3) Chez les sujets où la fièvre adynamique se complique avec une sur-excitation du système vasculaire, le sang diffère peu, du moins en apparence, de celui des personnes en santé. (Roux, *Traité sur la fièvre adynam.*)

On ne peut également douter que l'organe biliaire, et en général tous les organes sécréteurs, d'abord sympathiquement crispés, comme dans le cours de la fièvre inflammatoire, ne produisent bientôt une très-grande quantité d'humeurs qu'un travail imparfait a dépravées, et que la présence de ces matières, irritant les voies digestives, n'augmente le désordre par une funeste réciprocité de sympathies, de même qu'en redoublant l'excitation dans le foyer principal des vaisseaux absorbans veineux; on ne peut douter enfin que les humeurs tout-à-fait confondues par l'irrégularité ou l'incertitude du jeu des vaisseaux absorbans, ne trouvant plus dans l'action d'une partie de ces vaisseaux le pouvoir vivifiant qui les constituent humeurs animales, ne tendent vers une sorte de décomposition spontanée, et que leur circulation ne devienne une nouvelle source de désordres et de faiblesse.

Cependant si, à l'aide d'une médication tonique et sagement administrée, on soutient, on relève les forces du solide vivant, on peut voir insensiblement l'ordre se rétablir, les symptômes adynamiques disparaître, et les sécréteurs reprendre leur ton naturel et l'intégrité de leurs fonctions. Le tissu cellulaire, au lieu de sérosité sanguinolente, se remet insensiblement alors à ne plus produire que du pus; et lorsque la maladie

se termine heureusement, c'est encore par la présence de cette matière dans les urines et dans les selles, ou sous forme de dépôt dans le tissu cellulaire, qu'il est facile de juger que la fièvre a complètement parcouru toutes ses périodes.

C'est ici, comme dans la fièvre inflammatoire, le système absorbant qui a été primitivement frappé par la cause de la maladie ; ce sont les mêmes mouvemens qui ont été excités. La différence consiste seulement en ce que, dans l'une, la cause a porté son action sur un corps vigoureux et capable d'une réaction soutenue, qu'il a fallu plutôt modérer qu'exciter ; et que, dans l'autre, elle a trouvé une nature faible et débile qui s'est laissé déconcerter au premier effort, et qu'il a constamment fallu soutenir. La différence consiste encore en ce que, dans l'une, la sensibilité des vaisseaux absorbans artériels a été principalement exaltée, et que ces vaisseaux ont, en quelque sorte, arrêté les effets nuisibles de l'irritation dans le tissu cellulaire sous-cutané ; tandis que, dans l'autre, les vaisseaux absorbans veineux, spécialement irrités, tendent à aggraver les accidens produits par les causes énervantes de la maladie, en disséminant le sang veineux dans toutes nos parties, ce qui met la vie en danger jusqu'à ce que, par une médication excitante et tonique, on soit parvenu à produire artifi-

ciellement des mouvemens inflammatoires qui ramènent le tissu cellulaire à la sécrétion purulente.

Mais, s'il est facile de trouver des exemples de fièvres adynamiques présentant dans leur début et dans leur terminaison les mêmes phénomènes que la fièvre inflammatoire, il ne l'est pas, à beaucoup près autant, de les montrer dénuées de toute complication intérieure, et ne prenant leur source que de l'extérieur. M. Pinel dit que la fièvre adynamique, dans la forme la plus simple, est presque toujours compliquée avec une surcharge des premières voies; et l'on en trouve la raison dans l'excitation malade que cette fièvre imprime aux vaisseaux absorbans veineux. En effet, nous avons vu, dans la manière dont se forme le tempérament bilieux, quelle étroite correspondance de sensibilité et d'action il existe entre l'organe biliaire et cette partie du système absorbant. Nous n'avons pas oublié que l'accroissement d'action du foie, que la concentration des forces de la vie sur cet organe, sont le signal et le principe du grand travail de résorption qui amène les phénomènes de la vieillesse et de la décrépitude; et l'anatomie nous apprend que l'importante sécrétion qui s'y opère s'applique en grande partie sur le sang veineux. Or, les vaisseaux absorbans de cet organe étant

presque tous contigus à des veines , et le fluide qu'ils sécrètent provenant du sang veineux , il résulte , entre ces vaisseaux et les vaisseaux absorbans de résorption , une même modification de sensibilité qui les rend susceptibles des mêmes impressions. Les choses étant ainsi , l'on peut aisément concevoir que l'affection plus ou moins générale des vaisseaux absorbans de résorption ne peut manquer d'amener une affection consécutive des vaisseaux absorbans veineux du foie , d'où résulte la dépravation des sucs biliaires , leur sécrétion plus abondante , leur résorption dans cet état vicié , et leur mélange avec le reste des humeurs , auxquelles ils communiquent bientôt les caractères particuliers que la maladie vient de leur imprimer ; d'où résulte encore leur séjour dans l'estomac et les premières voies , qui donnent la puanteur de l'haleine , des vomissemens porracés , des déjections d'autant plus fétides , que les sucs ont trouvé dans les intestins plus de matières stercorales dont ils ont hâté la corruption. C'est , la plupart du temps , à la présence de ces sucs bilieux ainsi dégénérés qu'on doit l'irritation générale ou partielle qui produit tantôt les diarrhées , tantôt le gonflement et la sensibilité des hypochondres , tantôt le météorisme , trop souvent le triste cortège de la fièvre adynamique , lors même que cette fièvre ne pa-

rait due qu'à des causes extérieures, et qu'elle ne prend pas sa source dans l'altération des organes internes (1).

On demande encore aujourd'hui si l'altération des humeurs qui se fait remarquer dans la fièvre adynamique ou putride est essentielle et primitive, ou seulement subordonnée à celle des solides. Nous avouons qu'il nous paraît difficile, ou, pour mieux dire, impossible de concevoir dans les sucs animaux quelque altération qui ne soit pas subordonnée aux solides. Nos humeurs ont trop de qualités vitales pour obéir pendant la vie à un mouvement spontané de décomposition : aussi les altérations que leur font éprouver les maladies ne ressemblent en rien à la dissolution qui s'en empare après la mort ; mais ces humeurs n'en possèdent pas assez pour devenir le siège de mouvemens organiques capables de produire les changemens qu'elles nous présentent dans les dérangemens de la santé. Les plus animalisées n'ont de vie que ce qui leur en faut

(1) On cite des observations avec des autopsies très-détaillées, dans lesquelles on n'a trouvé aucune trace d'inflammation ni sur les membranes muqueuses intestinales, ni sur aucun autre organe à la suite de ces fièvres, dans les thèses de MM. Guitard, 1819, n° 61, Cazenave, n° 150, Jallon, n° 99.

pour les disposer à passer à l'état de solide vivant au moyen du travail de nutrition et d'accroissement, et pour offrir aux solides une excitation conforme aux lois de la vie, et propre à l'entretien des mouvemens. L'altération qu'éprouve le sang, par exemple, dans la fièvre adynamique, est légère au début, et devient successivement plus considérable à mesure que le mal acquiert plus d'intensité. Il en est de même des autres humeurs. C'est une disgrégation que leur fait subir le spasme des vaisseaux, comme le jugeait fort bien Prosper Martian. Et s'il arrive souvent que, dans la fièvre putride, les effets de cette disgrégation se montrent presque en même temps que la maladie, ce n'est pas lorsque cette dernière a été produite par des causes extérieures qui frappent des sujets en pleine santé; mais bien lorsqu'elle est le résultat de mouvemens intestins analogues à ceux de cette fièvre, lesquels la préparent de longue main, et s'établissent sur des sujets dont la faiblesse est voisine de ce que les anciens médecins désignaient sous le nom de *cacochymie*. Nous disons seulement voisine, car il paraît, d'après l'observation de Finke, que l'âge trop avancé, et même une habitude extérieure du corps trop lâche et phlegmatique, dans laquelle le tissu cellulaire serait gorgé de sucs inertes, sont des causes capables

de s'opposer au développement de la fièvre (1).

On a pu voir, par ce qui précède, que plus les fièvres simples sont accompagnées de faiblesse et plus elles s'éloignent de ce caractère de simplicité qui circonscrit leur siège dans la peau et le tissu cellulaire. Nous avons déjà constaté que la fièvre intermittente confondait par sa violence les symptômes primitifs avec les secondaires. La fièvre adynamique, dans laquelle se remarque l'extrême atonie des vaisseaux absorbans artériels, à côté d'une certaine exaltation de la sensibilité des vaisseaux absorbans veineux, produit encore des résultats plus généraux et plus confus. C'est avec la plus grande peine que l'observateur peut y saisir et analyser ce qui tient au caractère de cette fièvre, ce qui n'est que le produit de la sympathie, ou ce qui résulte d'une complication réelle. Aussi nous pensons que cette maladie doit servir de passage entre les fièvres purement cutanées ou cellulaires, c'est-à-dire simples, et les fièvres composées, et qu'elle tient un peu des caractères de l'une et l'autre de ces deux espèces.

Mais il importe de faire ici connaître ce que nous entendons par *fièvres composées*; car s'il faut réserver le titre de *fièvres simples* à celles de

(1) *De Morbis bil. anomal.*

ces maladies dont le siège primitif et principal est fixé sur les vaisseaux absorbans artériels cutanés et cellulaires, on doit convenir qu'entre ces sortes de fièvres et celles qui s'accompagnent de l'affection fixe et inflammatoire de l'un ou de l'autre de nos organes, il y a des nuances qu'il ne faut pas laisser échapper. Il arrive, en effet, très-souvent que la fièvre, d'abord primitivement cutanée, imprime dans tel ou tel organe, sans doute déjà prédisposé, une excitation plus vive que dans les autres. Plus souvent encore une sur-excitation, une lésion d'action de quelque organe principal, introduit dans l'économie animale certains désordres qui finissent par exciter plus ou moins vivement la sympathie de la peau et du tissu cellulaire général, de manière à produire les phénomènes pyrexiques avec des variétés qui ont été notées jusqu'ici par les observateurs sous le nom de *fièvre bilieuse ou gastrique*, de *fièvre pituiteuse ou muqueuse*, de *fièvre maligne ou ataxique*. Quant aux fièvres inflammatoire et adynamique ou putride, elles sont, on n'en peut douter, aussi fréquemment que les premières suscitées par des causes internes; mais il n'en demeure pas moins vrai qu'alors même qu'elles prennent évidemment leur source de l'intérieur, on les voit naître tous les jours sans lésion spéciale d'aucun organe in-

terne en particulier, tandis qu'il est impossible de concevoir une fièvre bilieuse sans lésion des organes épigastriques et biliaires, une fièvre muqueuse sans lésion des follicules intestinaux, qui portent ce nom, une fièvre ataxique sans lésion des organes cérébraux et nerveux. Prenez garde que nous disons *lésion*, et non pas inflammation, parce qu'il n'est question ici que d'un certain degré d'exaltation des propriétés vitales de ces parties, qui va bien jusqu'à troubler leurs fonctions, accroître leur sensibilité, leur faire porter une action plus ou moins vive de sympathie sur la peau, le tissu cellulaire, le cœur, mais qui ne monte pas encore jusqu'au degré de l'inflammation, sans quoi la maladie prendrait d'autres caractères, et présenterait des phénomènes, une marche et des résultats différents; sans quoi ce serait la fièvre avec une *inflammation*, c'est-à-dire deux maladies qui marcheraient simultanément, et non une seule et même maladie, tantôt ayant son principe à la peau et de là se propageant aux organes internes, et tantôt naissant dans les organes internes et se propageant ensuite aux tissus cellulaire et dermoïde.

§ II. *Analyse des phénomènes fébriles se développant sur les membranes muqueuses et dans le tissu cellulaire sous-muqueux.*

Nous connaissons ce qui peut survenir dans le système des vaisseaux absorbans à la suite d'un changement brusque de température ou d'un écart dans le régime sur des individus chez lesquels toutes les fonctions nécessaires à la vie sont bien disposées; chez lesquels les mouvemens s'exécutent avec ordre et suivant leur destination naturelle; chez lesquels enfin les fonctions maintiennent entr'elles une sorte d'équilibre et d'activité qui constitue la santé. Nous connaissons ce qui peut arriver lorsque le ton et l'excitabilité des solides, poussés au-delà d'une juste modération, établissent dans le corps cette disposition connue des praticiens sous le nom de *diathèse phlogistique*; nous connaissons encore ce qui survient à la suite des mêmes causes déterminantes lorsqu'une disposition toute contraire, une faiblesse profonde, un défaut de ton et d'excitabilité, se trouve depuis long-temps établie dans l'économie animale, et l'a conduite à un degré plus ou moins considérable d'énervation, sans toutefois qu'il soit extrême, car l'extrême faiblesse s'oppose aux mouvemens fébriles.

1°. *De la Fièvre bilieuse, ou de la Fièvre produite par l'excitation morbifique des vaisseaux absorbans du foie et des organes épigastriques.*

Mais lorsqu'il existe dans le tempérament une prédominance marquée d'action dans l'organe hépatique, on conçoit que l'excitation occasionée sur la peau par un changement brusque de température doit produire sur cet organe des effets sympathiques bien plus prononcés que dans le cas d'une santé bien équilibrée, et qu'il doit en résulter plus ou moins promptement, au lieu du simple éréthisme sympathique qui supprime d'abord les sécrétions des organes intérieurs dans la fièvre inflammatoire, un surcroît du travail accoutumé du foie, la production d'une bile plus ou moins altérée, se répandant dans l'estomac et les intestins, ou se trouvant résorbée par les vaisseaux absorbans; et, par une suite naturelle, tous les signes qui ont coutume de caractériser les fièvres bilieuses. L'observation de cas semblables a fait dire à Grimaud qu'il arrive assez souvent qu'une fièvre inflammatoire dans le principe devient ensuite bilieuse dans son cours.

Il faut convenir pourtant que la plupart du temps ce n'est pas sur la peau que s'applique la

cause déterminante de la fièvre bilieuse, et que cet organe n'est le plus ordinairement affecté que sympathiquement. La cause peut même être assez faible ou l'individu assez peu facile à émouvoir pour que l'altération qui en résulte se borne aux organes sur lesquels elle s'est appliquée d'abord, sans que le tissu dermoïde y participe en rien, et dans ce cas, on observe ce dérangement de la santé connu sous le nom d'*embarras gastrique ou intestinal*.

Au contraire, si un homme fort et d'un tempérament bilieux, surtout s'il a long-temps abusé des liqueurs alcooliques, ou s'il vit sous l'influence d'une température élevée, avale un verre d'eau fraîche pendant que le corps est très-échauffé, commet un excès de table, ou se livre à la colère, il ne tarde pas à éprouver une douleur dans la région épigastrique, quelquefois même assez vive. Sa langue est légèrement blanche les matins; une petite soif se fait ressentir, et une légère augmentation de chaleur, des sueurs qui ne soulagent point, indiquent le premier degré d'affection sympathique de la peau, bientôt suivi, ou plutôt accompagné de celle de la tête et des muscles, qui se manifeste par un sentiment de pesanteur frontale, des lassitudes, et même des douleurs dans les membres; ou tout au moins un sentiment de fourmillement

et de reptation dans les muscles. Après une durée plus ou moins longue de ces pénibles avant-coureurs, car si les affections fébriles inflammatoires, en quelque sorte superficielles, ont pour caractère d'attaquer tout d'un coup, au milieu de la plus brillante santé, les fièvres composées et plus profondes ont celui d'être précédées de prodromes plus ou moins longs. Lors, donc, que ces avant-coureurs ont duré quelque temps, les symptômes épigastriques s'accroissent, se convertissent en anxiétés, en dégoûts, en nausées. La fièvre débute en même temps, c'est-à-dire que l'affection sympathique de la peau se montre plus décidément par un frisson, ou plutôt par un mouvement d'horripilation; car le malade éprouve moins un sentiment de froid décidé qu'une sensation analogue à celle que ferait éprouver un millier de petites pointes dont la peau serait percée. Une chaleur intense, âcre et brûlante, suit bientôt ce frisson; la peau se colore comme dans la fièvre inflammatoire; mais dans les places dépourvues de sang, elle présente une nuance de jaune plus marquée autour du nez et de la bouche dans les cas ordinaires, répandue plus généralement, et plus ou moins foncée lorsque les accidens ont une grande intensité; la transpiration se supprime, et toute la surface cutanée

est aussi sèche que brûlante; enfin le cœur répond à cette vive excitation par des pulsations fortes et fréquentes. Cependant, la douleur de l'épigastre, principal foyer de la maladie, est devenue plus marquée; Finke dit même qu'il peut arriver que cette douleur simule assez bien une hépatite (1). Elle s'irrite par le tact, se fait même parfois ressentir intérieurement jusque vers le dos, et s'accompagne de vomissements et d'angoisses. La tête participe à ce désordre par une céphalalgie frontale déchirante, le délire et des insomnies (2). La présence de la bile dans les vaisseaux absorbans des membranes muqueuses, aussi-bien que dans ceux de la peau, devient manifeste par le sentiment d'amertume répandu dans la bouche, par la couleur jaune de l'excrétion membraniforme qui recouvre la langue, et par la teinte citrine que prend le blanc de l'œil. L'extrême irritation des vaisseaux absorbans se reconnaît à la sécheresse des membranes muqueuses des narines et de la bouche, à la constipation, aux diarrhées symptomatiques, à la rareté, à la rougeur, à l'épaisseur des urines, qui ont perdu, par l'action résorbante de ces vaisseaux, leur partie la plus fluide; enfin, à ce ca-

(1) *Ibid.*

(2) Grimaud, *Traité des Fièvres.*

ractère remarquable , surtout dans la fièvre bilieuse , qui consiste en ce que la peau , pénétrée d'une chaleur âcre , est cependant sujette à des frissonnemens pour peu qu'une partie soit exposée à l'air ; car nous avons pu voir en plus d'un lieu que c'est par ces sortes de frissonnemens que les vaisseaux absorbans , du moins ceux de la peau , manifestent leur irritation.

Si l'on veut bien analyser ce qui se présente durant le cours de cette fièvre , on sera forcé de convenir qu'elle se compose évidemment de deux ordres de phénomènes : les uns locaux et fixés dans la région de l'estomac et du foie , et les autres symptomatiques , et se montrant sur la peau , sur les organes muqueux et sur les sécréteurs ; ou plutôt on verra que l'irritation directe qui a exalté la sensibilité des vaisseaux absorbans , dont la partie active du foie et de l'estomac se compose , a été vivement ressentie dans tous les points de ce système , et y a produit des modifications diverses de sensibilité , et des phénomènes différens , suivant les nuances de vitalité et d'organisation primitivement établies dans chacune de nos parties ; de telle sorte qu'il en résulte sur la peau le frissonnement , la chaleur âcre , la coloration en rouge ou en jaune ; sur les membranes muqueuses , la soif , la sécheresse , les sécrétions amères et viciées ou trop abon-

dantes ; sur les muscles , des lassitudes , des douleurs contuses , de la disposition aux convulsions ; sur le cœur , des battemens plus fréquens et plus forts. On s'aperçoit enfin que l'on retrouve dans ce cas la plupart des accidens que nous avons vu caractériser l'affection primitive des vaisseaux absorbans artériels de la peau et du tissu cellulaire , si ce n'est qu'on y remarque une plus grande intensité , et qu'ils s'accompagnent d'une exaltation particulière des propriétés vitales du foie , d'une sécrétion plus abondante de bile , et d'une bile plus ou moins altérée , d'un état plus douloureux de l'estomac et des premières voies , et de la résorption de la bile par les vaisseaux absorbans de la plupart de nos parties.

C'est la présence de cette humeur qui imprime aux symptômes de cette fièvre quelque chose de plus violent et de plus aigu que ce qui a lieu dans la fièvre purement cellulaire et cutanée , lors même qu'une sur-excitation considérable du système vasculaire donne à cette dernière des caractères éminemment inflammatoires. Car nous avons vu que l'excitation produite par le sang est douce et balsamique , tandis que celle de la bile a quelque chose d'âcre et de stimulant. Aussi la nature de la chaleur qui se développe sur la peau est-elle brûlante et acri-

monieuse ; aussi cet organe , au lieu d'être couvert d'une douce transpiration , est-il d'une sécheresse remarquable ; aussi le spasme qui précède , au lieu d'être un simple frisson , est-il plutôt un sentiment de picotement ; aussi les douleurs frontales prennent-elles un caractère déchirant. Au reste, mille observations répandues dans les livres des praticiens prouvent qu'on a fréquemment observé cet alliage de l'affection inflammatoire ou cutanée avec les symptômes bilieux. Ces deux états se mêlent, se combinent, présentent des nuances variées à l'infini, depuis le degré connu sous le nom de *fièvre ardente*, jusqu'à la fièvre bilieuse la plus bénigne. Tantôt les symptômes épigastriques l'emportent sur les symptômes cutanés ; tantôt ce sont ces derniers qui prennent de la prépondérance sur les autres, surtout lorsque quelque circonstance de température agit directement sur le derme : aussi remarque-t-on que c'est vers la fin du printemps et le commencement de l'été, ou bien vers la fin de l'automne et le commencement de l'hiver, que les phénomènes inflammatoires deviennent tranchans dans les fièvres bilieuses, pour peu que les malades se trouvent déjà prédisposés par l'âge, le tempérament, le sexe, le genre de vie. Cette marche simultanée des phénomènes cutanés et cellulaires et des phénomènes tenant à

l'organe biliaire se dévoile en produisant, au moment de la crise, les effets qui doivent en résulter. Si la fièvre se termine au premier septénaire, les sueurs, une hémorrhagie du nez et le *suspensum*, sont les seuls produits apparens de l'affection superficielle qui se joignent aux déjections bilieuses. Mais il n'en est pas de même de celle qui s'étend jusqu'au quatorzième jour : celle-ci se termine par une coction parfaite ; c'est-à-dire que le pus formé dans le tissu cellulaire sous-cutané est évacué par les couloirs naturels de l'urine, ainsi que par les voies intestinales, en même temps que la bile. C'est cette matière purulente qui donne, dans ce cas, aux déjections alvines la consistance de purée, signalée par les praticiens comme le gage d'une heureuse terminaison.

La fièvre bilieuse légitime se compose donc d'une affection des organes biliaires et épigastriques, presque toujours primitive, mais pourtant quelquefois secondaire, en même temps que d'une affection des tissus dermoïde et cellulaire presque toujours secondaire, quoique pouvant être primitive. Les auteurs ont beaucoup parlé de cet état particulier de combinaison, sous le titre de *complication de la diathèse phlogistique avec l'affection des premières voies*. Grimaud dit qu'elle peut se présenter sous trois

formes différentes : sous la forme de dominance du génie phlogistique , sous la forme de dominance de l'affection des premières voies , et sous une forme mixte qui paraît présenter , dans un rapport à-peu-près égal , l'une ou l'autre de ces deux affections. Or, nous le demandons : peut-on se faire l'idée d'une fièvre bilieuse légitime sans la faire rentrer dans l'un de ces trois cadres ? Et ce que Grimaud regarde comme une complication n'est-il pas l'état de la plus grande simplicité possible de la maladie connue des médecins sous le nom de *fièvre bilieuse* ? Les degrés du ton et de l'excitabilité des solides des individus qui en sont atteints, les différences de l'âge, du sexe, des saisons et de la température peuvent bien en varier l'intensité, mais n'en changent point la nature intime.

Que si, au lieu d'attaquer un sujet fort et robuste, les causes qui produisent la fièvre bilieuse agissent sur un homme d'un âge avancé, ou que toute autre circonstance a profondément affaibli, l'on voit naître d'autres phénomènes, et l'affection bilieuse s'accompagne d'une toute autre modification de l'économie animale. Medicus disait que les congestions de bile dans l'estomac pouvaient développer une altération phlogistique ou une altération putride selon les circonstances; ce qui prouve que les causes des

maladies circonscrites dans les premières voies peuvent, à beaucoup d'égards, être assimilées aux causes extérieures, par la faculté qu'elles ont de produire des effets tout différens, suivant que le corps est différemment disposé.

Quoi qu'il en soit, on éprouve dans ce dernier cas à-peu-près les mêmes symptômes que nous venons de décrire; mais l'amertume de la bouche est accompagnée d'une puanteur de l'haleine qui peut aller jusqu'à paraître cadavéreuse; mais les matières bilieuses rejetées par le vomissement ont déjà quelque analogie avec les liqueurs putréfiées; mais les douleurs des membres sont accompagnées d'un sentiment profond de faiblesse musculaire. La langue est encore jaunâtre; les pommettes sont colorées; mais la prostration prenant de rapides accroissemens, les traits du visage s'altèrent, la langue devient brune; et successivement on voit les symptômes adynamiques étouffer entièrement les symptômes bilieux, les plaies des vésicatoires devenir noires et sans suppuration, la peau se couvrir de pétéchies, la face prendre une teinte violette, l'irritation principalement fixée sur les vaisseaux absorbans avec lesquels la bile et le sang noir sont le plus particulièrement en rapport, produire dans le système abdominal des inflammations et des stases dont la présence du sang veineux indique suffi-

rompre l'heureux équilibre qui préserve ces maladies de l'adynamie. Hippocrate avait déjà dit dans ses ouvrages que les pertes de sang *développent la bile*. Avicenne exprimait cet axiome de pratique en disant que le sang *est le frein de la bile*, et Piquer, de son côté, confirmait la même vérité en avançant que les saignées *irritent cette humeur* (1); il est, en effet, d'observation que plus la turgescence saburrale est considérable, moins la fièvre se rapproche du type inflammatoire; et l'on sait également que la bile prédomine dans presque toutes les fièvres putrides.

Aussi les fièvres bilioso-*adynamiques* et les fièvres *adynamiques* simples se confondent dans presque tous leurs phénomènes, et se confondent davantage à mesure qu'elles approchent de leur terme; car leur seule différence consiste dans les symptômes épigastriques et bilieux, plus ou moins intenses, comme la fièvre bilieuse légitime présente des analogies avec la fièvre inflammatoire, sauf l'état des organes épigastriques et la surabondance de la bile. Dans le premier cas, la cause de la maladie trouvant déjà le corps dans une sorte d'exténuation et dans la modification particulière de sensibilité qui prépare et constitue l'adynamie,

(1) Piquer, *Traité des Fièvres*.

la présence d'une bile profondément altérée met le comble au désordre , et produit des accidens de décomposition dans les humeurs , de spasme et de prostration dans les solides , plus rapides , plus étendus , plus irremédiables que dans la fièvre adynamique simple. Tandis que , dans la fièvre bilieuse légitime et bénigne , la maladie s'emparant d'une nature forte et vigoureuse , les mouvemens qui en résultent s'écartent le moins possible de leur rythme naturel , la sécrétion de l'organe biliaire est plutôt augmentée que pervertie , la quantité de la bile est accrue ; mais cette bile elle-même ne subit point d'altération , ou n'en subit que de très-légères : d'où il résulte que les qualités naturellement stimulantes de cette humeur qui n'a point encore perdu ses caractères physiologiques , n'ont d'autre effet que d'exaspérer les accidens , et que de produire une sur-excitation , une sorte d'acuité qu'on ne remarque pas dans la fièvre inflammatoire.

Il s'agit maintenant de savoir si les fièvres bilioso - adynamiques ne peuvent pas être le produit de ferments putrides renfermés dans nos humeurs , comme l'ont pensé long-temps les médecins , et comme un grand nombre d'entre eux le croit encore. On ne peut douter , par exemple , que dans la saison de l'été , surtout

dans les climats chauds, la bile devenue épaisse et visqueuse par l'excessive augmentation du jeu des vaisseaux absorbans hépatiques, sympathiquement ranimée par l'action presque continuelle d'un soleil brûlant sur la peau, ne s'accumule facilement dans la vésicule, où elle contracte par la stagnation ou par certaines lésions des propriétés vitales du foie, une altération quelquefois très-intense. Si l'on met de côté l'action primitive du soleil et de la chaleur sur la peau, et l'exaltation de sensibilité qui en résulte dans l'organe hépatique, on pourra dire que c'est le foyer bilieux et putride renfermé dans la vésicule qui est la cause de ces maladies constitutionnelles. Long-temps avant leur invasion, toute l'économie animale prend en quelque sorte un caractère bilieux, ce que démontre la couleur des urines, des selles et surtout de la peau, laquelle, chez quelques sujets, approche de celle des ictériques. Pendant leur cours, la nature des accidens ne laisse aucun doute sur l'exubérance de cette humeur dégénérée, et l'ouverture des cadavres à la suite de ces fièvres montre constamment la vésicule distendue et même quelquefois très-volumineuse, remplie par une bile gluante et déjà plus ou moins alcaline. Mais on trouve en même temps les vaisseaux absorbans des environs teints au loin par

des sucs jaunâtres et bilieux qu'ils ne peuvent avoir pompés que dans la vésicule malade (1). Il est donc évident que c'est par le moyen des vaisseaux de ce système que la bile atteint et pénètre l'économie animale, et que lors même qu'on supposerait la dégénérescence spontanée de cette humeur dans la vésicule, indépendamment des causes premières que nous avons assignées dans l'action du soleil sur nos solides et spécialement sur l'organe cutané, la funeste activité de cette humeur dégénérée s'éteindrait dans ce foyer sans le jeu des vaisseaux absorbans qui la dissémine dans toutes les parties, et les dispose ainsi à la réaction spécifique qui est le résultat ordinaire de sa présence, et dont il dérive tantôt des fièvres bilieuses intenses et de longue durée, presque toujours terminées par l'adynamie; tantôt des fièvres bilioso-putrides dans lesquelles l'adynamie se montre, pour ainsi dire, de prime-abord.

Mais n'existe-t-il pas une autre source humorale d'où l'on pourrait, avec plus de vérité, voir découler la plupart de ces fièvres? Ne doit-on tenir aucun compte de ces vastes foyers de putridité que renferment les premières voies? Dans ce cas, du moins, tout porte à croire qu'une

(1) Pujol, *OEuvres divers de Médecine*, t. 1.

dégénérescence plus ou moins spontanée des matières contenues est la première cause du désordre.

En effet, si l'habitude prolongée de l'intempérance, en même temps qu'elle provoque de la part du foie une sécrétion immodérée de bile, affaiblit le ressort des intestins, de manière qu'ils ne chassent pas promptement et en des temps réglés le résidu des digestions, tout le canal alimentaire se convertit en un vaste cloaque où séjournent pêle-mêle une bile excédente et bientôt altérée, et des matières à moitié digérées dont le mélange informe subit, au moins, un premier degré de décomposition putride, et dont la présence, irritant la membrane muqueuse sur laquelle il séjourne, ne tarde pas à faire pleuvoir de toute la surface intestinale des sucs diversement altérés par l'action pervertie des vaisseaux de cette surface membraneuse. Le mélange qui résulte de toutes ces causes peut acquérir une telle âcreté, que Morgagni a rencontré des sujets chez lesquels le vomissement de semblables matières avait occasionné l'érosion de l'œsophage. Sans doute, les mouvemens généraux qui résultent de la présence de ces ferments putrides doivent être, en grande partie, attribués à l'irritation qui, du canal alimentaire, se propage par voie de sympathie à toute l'étendue de l'économie animale; mais n'y a-t-il là qu'un

effet purement sympathique ? Il sera très-difficile qu'un praticien à portée d'apprécier tous les jours les désordres qui ont lieu dans ces maladies, et le bouleversement qu'elles produisent dans la crase des humeurs, ne pense pas qu'il existe une autre cause de tous ces désordres. Non, encore ici, les levains délétères se répandent, par le moyen des vaisseaux absorbans, du foyer putride dans le reste des humeurs (1). C'est dans ce cas surtout qu'on pourrait dire avec Huxam que cette humeur moitié bilieuse, moitié stercorale et corrompue venant à passer dans l'économie animale, détruit la composition des fluides, irrite le genre nerveux, et convertit les sucs lymphatiques en une sanie corrosive, du moins dans les cas les plus funestes. Voilà donc une cause humorale dont l'action évidemment primitive, paraissant naître de l'intérieur, vient répondre à la superficie, et toucher en quelque sorte tous les points de l'économie animale.

Mais qu'on veuille bien se rappeler l'analogie de structure de l'organe muqueux et de l'organe dermoïde ; qu'on se rappelle que l'un et l'autre sont chargés de recevoir le contact des corps étrangers, et d'être les sentinelles vigilantes de l'économie animale ; enfin qu'on

(1) Pujol, *ibid.*

se rappelle que ces deux vastes membranes sont dans un balancement continuel d'action et de réaction qui les fait se suppléer dans leurs fonctions , de manière qu'on pourrait , en quelque sorte , dire que les membranes muqueuses sont une peau intérieure , comme la peau n'est qu'une vaste muqueuse superficielle , et l'on sentira que les résidus de la digestion , corrompus par leur séjour dans les premières voies , ne sont pas une cause moins extérieure que celle qui est appliquée sur la peau , et transmise au moyen des pores absorbans qui s'ouvrent dans tous les points de sa surface. Cette humeur dégénérée se produisant , en quelque sorte , dans le vestibule de l'économie animale , séjournant longtemps dans le vaste canal où viennent aboutir toutes les humeurs rejetées de l'intime profondeur de nos parties , où ne font , en quelque sorte , que passer les matières susceptibles d'animalisation , n'est donc qu'une cause étrangère réellement extérieure reçue par les vaisseaux absorbans , et déterminant sur ces vaisseaux des effets d'où résulte l'altération des humeurs vivantes. Ce qui prouve , du moins , que le système circulatoire sanguin n'en est pas affecté d'une manière sensible avant le développement de la fièvre , c'est que le docteur Huxam assure que lorsqu'on a eu la témérité de saigner dans ces

espèces de fièvres, même aggravées par une influence contagieuse, le sang de la première saignée était ordinairement vermeil, consistant et quelquefois couenneux; celui qu'on tirait vingt-quatre heures après était déjà livide et ténu; celui de la troisième saignée se trouvait livide, dissous et sanieux (1) : de telle sorte qu'il est évident que cette liqueur animale ne se décompose, même dans ce cas, que par l'effet successif des mouvemens fébriles, dont le propre est d'établir une sorte de disgrégation dans les humeurs, comme l'a si judicieusement noté Prosper Martian. Cette observation d'Huxam n'est pas la seule de ce genre; Quesnay, Sarcone et plusieurs autres praticiens ont constaté l'intégrité, du moins apparente, du sang dans les premiers momens qui suivent l'invasion des fièvres qu'ils nomment *humorales*, et son altération subséquente à mesure que la fièvre s'établit et prend de l'intensité; ce qu'on paraît en droit d'attribuer à ce que l'exhalation puriforme, sanieuse, ou de toute autre nature, qui s'opère alors dans la vaste étendue du tissu cellulaire, a le temps, dans cet intervalle, d'être produite et d'être versée dans les veines au moyen des vaisseaux absorbans de résorption; car,

(1) *Traité des Fièvres.*

plus nous avancerons , et plus nous nous convaincrions que le système absorbant est le principal acteur des scènes de la maladie , comme il est l'artisan par excellence des phénomènes de la santé.

On en trouverait peut-être une preuve nouvelle , si l'on fixait son attention sur l'un des phénomènes les plus bizarres que produise l'irritation des intestins suscitée par la présence des matières saburrales , ou par les mouvemens spéciaux de ces sortes de fièvres : nous voulons parler des météorismes. Wepfer a démontré par de nombreuses expériences que jamais une matière âcre ne s'applique sur les intestins sans qu'aussitôt on ne les voie se contracter violemment , non-seulement dans le point irrité , mais encore dans les parties voisines , de manière qu'ils se ferment rapidement comme s'ils étaient serrés avec un lien , et s'élèvent en vessies au moyen de l'air qui se dégage dans leur intérieur (1). Or , nous avons vu , dans la première partie, qu'il faut attribuer à l'action des vaisseaux absorbans la production des fluides gazeux , tout aussi-bien que celle des liquides différens qu'ils ont la propriété de pouvoir extraire du sang. Nous avons vu que c'est à l'action spéciale de ces

(1) *De Cicut. Aquat.*, pag. 89.

vaisseaux qu'on doit rapporter le dégagement du calorique , et même des différens airs qui se produisent à l'occasion de quelques irritations dans le tissu cellulaire , ou dans l'estomac chez certains vaporeux. Nous avons même puisé des exemples dans les classes inférieures d'animaux, où nous n'avons plus retrouvé , pour ainsi dire , que le système absorbant , et chez lesquelles nous avons admiré la faculté de produire à l'aide d'organes particuliers, véritablement sécréteurs, tantôt l'électricité , tantôt le phosphore , tantôt le gaz hydrogène , ou tout autre principe aussi subtil. Pourquoi , d'après ces curieux phénomènes , n'attribuerions-nous pas à une irritation spéciale des intestins , plutôt qu'aux produits d'une fermentation toujours équivoque , ce dégagement subit des fluides aériformes d'où résultent les météorismes ? Si cet air n'était pas un produit de la vie , s'il était la suite d'une simple opération chimique, le météorisme n'arriverait-il pas toutes les fois que des matières corrompues stagnent dans les premières voies ? Attendrait-il pour se produire l'exaspération des symptômes et une exaltation plus grande de la sensibilité des intestins ? Serait-il si souvent la suite de l'abus des purgatifs , qui devraient avoir entièrement balayé ces humeurs en putréfaction ? Ces considérations n'avaient point échappé à

Sarcone , qui a fort bien vu que le météorisme a de nombreux rapports avec l'hydropisie sèche, la colique venteuse , la tympanite et l'empyème. Morgagni remarque également que les anciens placèrent , avec raison , le météorisme au rang de ces sortes d'hydropisies : toute la différence se réduit au temps où naît ce symptôme , à la violence des douleurs qui l'accompagnent et à sa durée. Les anciens ont poussé si loin l'observation sur ce genre d'affection , que l'on trouve dans Hippocrate la description de l'hydropisie sèche , dont Baglivi parle aussi comme d'une maladie très-aiguë et d'un danger imminent ; et que Galien traite d'un *cholera flatulent* (1).

Il paraît donc difficile de se refuser à croire que le dégagement de l'air dans les intestins , d'où dérive le météorisme, trop souvent observé dans les fièvres bilioso-putrides et adynamiques , ne soit , aussi-bien que le dégagement du calorique qu'on y remarque , aussi-bien que l'augmentation des sécrétions , aussi-bien que le mélange des humeurs et leurs mouvemens désordonnés , l'effet de l'exaltation , de l'altération , de la perversion plus ou moins grande de l'action des vaisseaux absorbans , laquelle produit des effets

(1) Cité par Sarcone, *Maladie de Naples*, t. II, nat. 301.

différens suivant des nuances ou des degrés qui varient en raison du genre ou de l'intensité des maladies, des organes qui se trouvent plus particulièrement affectés, de la nature des causes irritantes et de la structure des parties sur lesquelles ces causes se sont appliquées de préférence.

2°. *De la Fièvre muqueuse, ou de la Fièvre causée par l'excitation morbifique des vaisseaux absorbans, lactés et lymphatiques.*

Mais toutes les causes affaiblissantes ne produisent pas les mêmes effets, soit qu'elles aient une nature différente, soit qu'elles agissent sur des individus différemment disposés. Si, par exemple, l'humidité de l'air, au lieu de s'accompagner de chaleur, est constamment froide, comme il arrive en hiver et dans les pays du Nord bas et marécageux, cette modification de l'atmosphère, loin d'agir directement ou indirectement sur le foie, paraît influer de préférence sur les intestins, sans doute en affectant d'abord l'organe cutané, dont l'énervation se communique si promptement aux organes digestifs; si, d'un autre côté, ces causes rencontrent des individus précédemment disposés par un tempérament lymphatique ou pituiteux, sans énergie, sans activité, soit à cause de l'âge, soit à cause du sexe; si surtout ces

individus n'ont coutume de faire usage que d'alimens végétaux , farineux et acescens , les causes déterminantes connues des maladies fébriles ne donnent plus lieu cette fois à des phénomènes bilioso-putrides ou primitivement adynamiques; mais à une série de phénomènes très-remarquables , dont les caractères tranchés indiquent encore une nouvelle lésion spécifique de l'économie animale.

Premièrement , à l'inappétence viennent se joindre des rapports nidoreux fatigans ; on éprouve un sentiment de pesanteur à l'épigastre ; la bouche devient fade et pâteuse , se remplissant , la plupart du temps , d'une salive visqueuse ; la langue se recouvre d'un enduit blanchâtre et humide ; toutes les parties extérieures sont d'une couleur pâle , d'un blanc laiteux et légèrement livides ; la peau est comme empâtée de sucs muqueux ou pituiteux , empatement surtout remarquable vers la région épigastrique. Bientôt surviennent les nausées , les vomissemens , non plus de bile , mais d'une matière visqueuse , fade , quelquefois acide , quelquefois sucrée , blanche ou colorée en jaune. La sympathie de la peau paraît répondre au désordre intérieur d'une manière incertaine , fugitive et peu assurée ; le frisson , précurseur , ne frappe que les plans superficiels , et c'est moins

un frisson décidé qu'un sentiment de froid qui glisse entre cuir et chair, selon l'expression vulgaire. La chaleur qui succède ne se montre elle-même qu'après une pression prolongée. Le cœur participe à peine à ces mouvemens, ou s'il en reçoit quelque impression, les battemens s'en trouvent plutôt ralentis qu'accélérés. La tête est très-ordinairement affectée, mais plutôt d'un engourdissement, d'une pesanteur que d'une douleur réelle, et l'on éprouve des tournoiemens et des vertiges.

A mesure que la maladie avance dans son cours ou prend de l'intensité, l'abdomen devient sensible à la pression, et laisse entendre des borborygmes et de flatuosités; quelquefois on ressent des coliques; il y a constipation ou diarrhée muqueuse, ou bien éjection de quelques vers; la bouche, la langue se tuméfient, deviennent douloureuses, se recouvrent d'aphtes, de légères ulcérations, et des pustules miliaires se montrent en même temps sur la peau, circonstance qui doit nous rappeler que Van-Swieten regardait les aphtes comme un accident corrélatif à cette sorte d'éruption cutanée, et que Stoll trouvait cette analogie d'autant mieux fondée qu'il avait vu que, dans le principe, les aphtes ont une forme absolument semblable aux taches miliaires, lesquelles paraissent appar-

tenir aux maladies muqueuses, comme les pétéchies sont, d'après cet auteur, le propre des maladies bilieuses (1).

L'urine est à-peu-près la même que dans l'état naturel, et pour la consistance et pour la couleur : seulement elle est plus abondante et plus pâle ; quelquefois même on la voit devenir aqueuse, caractère également propre aux maladies pituiteuses et aux affections du système nerveux. Enfin, cette fièvre s'accompagne de douleurs profondes, et pour ainsi dire ostéocopes, de douleurs articulaires et rhumatismales membraneuses ; car le système musculaire proprement dit paraît moins affecté que dans les autres fièvres. Les malades se meuvent facilement, et se lèveraient même tous les jours sans les vertiges qu'ils éprouvent, du moins quand la fièvre n'est pas très-intense et reste sans complication (2).

On observe dans cette maladie une sécrétion plus abondante des follicules muqueux du canal alimentaire. La surface interne du ventricule et des intestins est surchargée d'une mucosité fort épaisse et gluante, et au-dessous de cette croûte pâteuse on trouve une très-grande

(1) *Médecine-pratique.*

(2) *Grimaud, Traité des Fièvres.*

quantité de follicules développés et s'élevant en autant de petites têtes. Ces globules se rencontrent également en nombre considérable dans la substance du foie, ce qui donne à ce viscère une apparence granulée, dans les cadavres des personnes qui ont été les victimes de cette fièvre : phénomène, au reste, qui n'est pas particulier à cette seule circonstance, mais se retrouve dans les hydropisies et dans quelques autres maladies du système absorbant (1).

En général, cette fièvre laisse rarement les glandes lymphatiques intactes, pour peu qu'elle acquière d'intensité : presque toujours alors ces organes sont diversement affectés. Cotugno a vu les glandes mésentériques, les plus voisines des intestins, augmentées, et comme dans un état de nutrition vicieuse (2). Si la maladie se porte sur les poumons, disent Rœderer et Wagler, tout le système des glandes conglobées s'enflamme, et les glandes bronchiales et thoraciques principalement engorgées se trouvent farcies d'une matière crue, etc. Les mêmes observateurs ont encore remarqué, dans l'épidémie qu'ils décrivent, que la chaleur de l'été agissant plus énergiquement sur les glandes super-

(1) Rœderer et Wagler, *de Morbo mucoso*.

(2) Cité par Sarcione, *Maladie de Naples*.

ficielles , le caractère muqueux s'évanouissait graduellement, et l'épidémie devenait presque entièrement ce qu'ils nomment *lymphatique* , c'est-à-dire , que les glandes du cou, des aînes, des bronches s'affectaient en même temps que celles du mésentère. D'un autre côté, quand la fièvre muqueuse était de longue durée, ces praticiens ont vu les malades périr quelquefois dans un état de marasme ; et d'autres fois, ils ont vu résulter de cette fièvre tantôt des squirrhés internes, tantôt l'obstruction des glandes lymphatiques, tantôt l'œdème des pieds, et tantôt même l'hydropisie.

Si la matière purulente est généralement disséminée dans l'économie animale durant le cours des fièvres inflammatoires, si la bile résorbée imprègne nos parties dans la fièvre bilieuse, si la fièvre adynamique les infecte d'une sérosité ichoreuse et délétère qui ne tarde pas à porter sa funeste impression sur toutes nos fonctions, on ne peut douter, d'après diverses observations rapportées par des praticiens recommandables, que les matières muqueuses et lymphatiques ne soient aussi généralement répandues dans la fièvre qui nous occupe. La couleur pâle et laiteuse et l'empâtement du derme et du tissu cellulaire en sont les premiers indices pour un œil attentif. L'état du sang tiré

par les saignées en est un plus positif encore. Sarcone a singulièrement multiplié les observations sur ce point intéressant pendant l'épidémie de Naples. Il voyait toujours ou presque toujours le sang, rarement de la première saignée, quelquefois de la seconde, le plus souvent de la troisième, se couvrir d'une croûte glutineuse et grisâtre, qu'il a eu soin de distinguer, par plusieurs expériences, de la couenne inflammatoire. Il voyait cette croûte visqueuse, d'ailleurs infiniment variée suivant les sujets et le degré de simplicité ou d'intensité de la maladie, augmenter de plus en plus jusqu'à la fin du second septénaire, devenir alors d'une consistance plus molle, et finir par se perdre, en quelque sorte, dans une sérosité blanchâtre ou cendrée, à mesure, sans doute, que les mouvemens critiques s'établissant, débarrassaient l'économie animale de ces mucosités superflues et errantes, et que la sensibilité des vaisseaux absorbans lymphatiques reprenant le ton naturel, ces vaisseaux cessaient d'en produire ou d'en dévier en aussi grande abondance; et lorsque, dans la première semaine, au lieu d'apercevoir à la surface du sang la croûte glutineuse, on ne tirait de la veine qu'un sang noirâtre, bientôt divisé en une masse sanguine tendre, et facile à dissoudre, et en

une sérosité laiteuse que la chaleur coagulait comme du blanc d'œuf, cette disposition insolite lui paraissait le signe d'une colliquation imminente et rapide.

Après avoir scrupuleusement examiné cette matière lymphatique dans le sang, le même auteur la suit, au moyen des autopsies cadavériques, dans presque toutes les parties : il la montre, tantôt recouvrant la plupart de nos viscères comme d'une efflorescence muqueuse ; tantôt encombrant d'une grande quantité de concrétions polypeuses la tête, la poitrine, le cœur, les gros vaisseaux ; tantôt entourant les poumons d'une substance gélatineuse, de manière que ce viscère en paraissait inondé ; tantôt produisant dans la tête une effusion mortelle de sérosités ; tantôt abreuvant la dure-mère d'une lymphe visqueuse et tenace ; tantôt remplissant d'humeurs de même nature les ventricules et même le canal vertébral ou le tube de la moelle épinière ; tantôt enfin transsudant sur les cadavres à travers tous les pores de la peau, sous forme d'une sueur visqueuse, ou plutôt d'une eau glutineuse (1).

Si, dans nos climats tempérés, la maladie est rarement poussée au degré d'intensité décrit par Sarcone, si les complications qu'il a rencon-

(1) Sarcone, *Maladie de Naples*, t. II.

trées ne sont parmi nous ni aussi fréquentes, ni aussi fortement prononcées, la considération des phénomènes critiques, dans les cas ordinaires, nous fournira des données suffisantes qui viendront à l'appui des faits que nous venons d'extraire des ouvrages de ce praticien. D'abord, quoique cette fièvre ne produise pas de crise à la manière des fièvres inflammatoires, cependant on voit paraître dans son cours quelques excrétiens qu'on doit considérer comme les produits d'autant de crises partielles, qui toutes ont pour principal caractère de contenir, d'expulser des mucosités et des sucs lymphatiques non purulens. Les vomissemens et les selles, quand il s'en présente, sont en grande partie composés de matières muqueuses; les urines, lorsqu'on y peut apercevoir un sédiment, le montrent blanc, muqueux, cohérent ou floconneux, quelquefois même graisseux, mais rarement purulent; enfin l'expectoration fournit aussi des crachats muqueux, cuits et dépourvus de tout autre caractère.

D'un autre côté, les glandes servent souvent de décharge à la nature dans cette fièvre, et très-souvent les produits de la coction s'évacuent par les salivaires et coulent par la bouche pendant plusieurs jours sous forme d'une sérosité plus ou moins épaisse. Dans des cas moins favorables, il

arrive que cette matière séreuse se porte sur d'autres glandes et produit des dépôts aqueux très-opiniâtres. Ces dépôts sur les glandes et les métastases qui s'y portent fréquemment dans ces maladies sont une preuve bien sensible que c'est vraiment dans le système de ces glandes que s'exerce d'une manière spéciale la cause matérielle de ces fièvres, comme le pensait Grimaud. Nous n'avons nous-mêmes besoin que de nous rappeler quelle est la portion du système absorbant à laquelle se rattachent les glandes ou ganglions lymphatiques, pour comprendre que c'est cette portion qui est le plus particulièrement mise en jeu dans ces sortes d'affections.

Il est un phénomène remarquable qui pourrait peut-être servir encore à manifester la nature de l'humeur mise en mouvement, et la portion du système absorbant affectée dans la fièvre muqueuse. Nous voulons parler de la production des vers dans les intestins pendant le cours de cette fièvre. N'est-il pas probable que ces animaux pullulent facilement dans ce cas et dans cette seule fièvre, parce que l'humeur vitale la plus éminemment disposée à s'organiser, la lymphe, est épanchée hors de ses vaisseaux et stagne dans les voies digestives? On sait du moins que les hydatides semblent n'avoir besoin pour naître que de la stagnation

de cette humeur dans un renflement des vaisseaux qui la font circuler (1).

Huxam avait bien pénétré la nature de cette fièvre, puisqu'il disait, dans ce langage vague et quelquefois profond employé par les anciens observateurs privés des connaissances positives que donne aujourd'hui l'anatomie : « les fièvres putrides, malignes et pétéchiales affectent particulièrement le sang, au lieu que les fièvres lentes nerveuses (on sait qu'il avait décrit sous ce nom la fièvre muqueuse compliquée d'ataxie) n'affectent que les sucs nerveux et lymphatique. Les premières entraînent la corruption des humeurs et la dissolution du sang; et les secondes durent quelquefois un temps considérable sans causer la moindre putréfaction. En supposant que les unes et les autres naquissent de contagion, ajoutait-il, je comparerais volontiers l'action des effluves morbifiques, dans le premier cas, au venin de la vipère, qui affecte, détruit la contexture des globules sanguins, et les corrompt en peu de temps; et dans le second cas, au venin du chien enragé, lequel agit très-lentement, paraît affecter la lymphe et le suc nerveux, et ne donne aucun signe de corruption (2). »

(1) Grimaud, *Traité des Fièvres*, t. III.

(2) *Traité des Fièvres*, cité par Grimaud, t. III, p. 108.

Cette comparaison, si juste dans la première partie, paraît évidemment exagérée dans la seconde, lors même qu'on se souvient que l'observateur anglais a décrit sous le même titre la complication des deux affections muqueuse et ataxique. Mais il serait facile de trouver dans les contagions animales des analogies plus rapprochées avec la fièvre muqueuse.

En effet, les maladies vénériennes, de même que les maladies muqueuses, montrent des maux de gorge, des espèces d'aphtes, des engorgemens glanduleux, des déplacemens ou des stases de sucs visqueux, des douleurs profondes et ostéocopes, avec le singulier caractère, dans l'un et l'autre affection, d'augmenter constamment vers le soir, de durer toute la nuit, et de ne diminuer que vers le matin. Les maladies vénériennes, comme les muqueuses, ont une marche lente, influent peu sur les mouvemens du cœur et des vaisseaux sanguins, et se rapprochent encore, s'il en faut croire l'observation de Grimaud, par l'action avantageuse du mercure dans les unes comme dans les autres. Mais nous reviendrons sur ce parallèle, qui pourrait ici nous entraîner dans une trop longue digression.

Quoique la fièvre muqueuse attaque plus particulièrement les sujets qui s'y trouvent disposés par un tempérament lymphatique et par un

régime atténuant long-temps prolongé , il arrive aussi quelquefois que des sujets sanguins ou bilieux se trouvent placés dans des circonstances propres à développer cette fièvre. Aussi Rœderer et Wagler disent avoir vu quelques complications des phénomènes inflammatoires avec la fièvre muqueuse. A la vérité , la seule histoire qu'ils en rapportent (Hist. XII) n'est pas très-concluante. Sarcône , qui exerçait dans un climat chaud , a été plus à portée de les rencontrer, et l'on en voit de nombreuses traces dans les descriptions générales qu'il nous a données. Nous observons nous-mêmes presque tous les ans cette complication dans la Maison royale de Saint-Denis, sur de jeunes personnes arrivées à l'époque de la puberté. Les joues sont vivement colorées , au lieu d'être pâles ; le pouls est accéléré , plein , quelquefois dur ; au lieu d'être lent , petit et faible ; la tête n'est pas seulement pesante , mais douloureuse : du reste , la langue est enduite d'une épaisse mucosité blanchâtre , la bouche est fade et pâteuse ; les vomissemens font rendre des suc muqueux , et quelquefois des vers ; les sueurs sont acides , les redoublemens sont très-sensibles vers le soir et dans la nuit ; tantôt il y a constipation , tantôt diarrhée muqueuse , l'une et l'autre accompagnées d'un sentiment de douleur dans le bas-

ventre ; les urines , rendues avec douleur , sont rares , épaisses et colorées , au lieu d'être claires ; enfin , les crises successives de la fièvre muqueuse , les aphtes , les sueurs nocturnes abondantes et acides , les diarrhées muqueuses coïncident avec une hémorrhagie nasale ou l'éruption des règles , et les urines déposent une humeur mucoso-purulente.

Il est facile de comprendre , d'après cet exemple , que dans les sujets pléthoriques d'un autre âge et d'un autre sexe , les vaisseaux absorbans exhalans du tissu dermoïde et cellulaire peuvent conserver assez de vie et de sensibilité pour répondre avec vivacité aux irritations spécifiques qui produisent les fièvres muqueuses ; et c'est sans doute ce qui donne si souvent aux symptômes de cette maladie cette acuité marquée par la précipitation des mouvemens du cœur relatée dans les tableaux des épidémies que nous ont transmis certains auteurs. Røderer et Wagler avaient fort bien observé que les pléthoriques ont le visage fleuri et quelquefois les extrémités rouges pendant toute la durée de la maladie , et Stoll (1) et Grimaud avancent également que la fièvre pituiteuse peut se compliquer avec l'affection phlogistique. La pratique

(1) *Médecine-pratique*, t. II, pag. 27.

nous offre journellement ces sortes de combinaisons multipliées à l'infini, et nous montre, au contraire, très-rarement, les maladies dans leur état de parfaite simplicité. Si, par exemple, l'irritation spéciale des follicules muqueux et des vaisseaux absorbans lymphatiques, d'où dérivent la fièvre muqueuse, survient, par des causes accidentelles, sur un homme d'une constitution sanguine, et communique un ébranlement sympathique aux vaisseaux absorbans artériels cellulaires et cutanés, déjà dans un état de sur-excitation habituelle, il y aura nécessairement une rougeur plus ou moins considérable de la peau, une réaction plus vive du cœur; et si l'on n'aperçoit pas le reste des phénomènes qui sont la suite ordinaire de ces deux premiers, c'est qu'ils sont masqués, étouffés par les accidens de la maladie principale. Mais lors même qu'ils ne sont pas sensibles par les apparences qu'ils ont coutume de produire quand ils investissent seuls l'économie animale, un œil exercé les reconnaît encore aux changemens qu'ils introduisent dans l'ensemble des symptômes; c'est un composé binaire, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans lequel se fondent, pour ainsi dire, les caractères des deux composés, de manière toutefois que ceux de la base principale restent les plus saillans.

C'est ce qu'on peut voir plus manifestement encore lorsque la fièvre muqueuse reçoit la complication de l'élément bilieux. Il n'est pas difficile de concevoir que ce mélange est encore plus fréquent que le premier, soit à cause du voisinage du foie, soit à cause des connexions qui doivent résulter entre cet organe et le principal foyer de la maladie, de leur concours simultané pour l'accomplissement de la même fonction. Dans ce cas, les vaisseaux absorbans hépatiques chargés de sécréter la bile acquérant un surcroît d'action, cette humeur coule en plus grande abondance. On la voit se mêler aux vomissemens, aux déjections, à la mucosité qui recouvre la langue, aux humeurs qui se répandent durant les mouvemens fébriles dans le tissu cellulaire. La réaction plus vive qui résulte de la présence de cette humeur se marque, dès le début, par un frisson très-vif, quelquefois accompagné de tremblemens et suivi d'une forte chaleur; par la fréquence et la dureté du pouls; en un mot, par la récrudescence de tous les symptômes. Mais à quelque degré que soit poussée d'abord la réaction sympathique, cette réaction est toujours suivie d'effets plus fugitifs et plus faibles que ceux qui résultent de l'irritation spéciale, première source de la maladie, et bientôt ils se trouvent en quelque sorte

enveloppés par ces derniers , sans pourtant cesser d'imprimer à l'ensemble des phénomènes le cachet propre de l'élément dont ils dérivent. Les observateurs rapportent une foule d'exemples de fièvres muqueuses où la complication bilieuse est manifeste , non-seulement par la présence de cette humeur , mais aussi par une sorte d'acuité dans les phénomènes, qui les éloigne plus ou moins du type essentiel de cette fièvre. Ils en rapportent d'autres où l'élément inflammatoire se joint à l'élément bilieux pour compliquer l'affection muqueuse , du moins dans les premiers jours , ce que l'on reconnaît au mélange des effets que chacun de ces élémens a coutume de produire ; mais le plus souvent , dans ce cas, après quelques jours de durée, on les voit insensiblement disparaître , surtout l'élément inflammatoire , pour faire place à l'adynamie , funeste complication qui n'est que trop ordinaire dans les maladies muqueuses.

Comment , en effet , cette complication ne serait-elle pas très-fréquente dans une affection qui imprime de si violens mouvemens aux vaisseaux absorbans veineux du bas-ventre , pour peu qu'elle acquière un haut degré d'intensité ? Comment ne le serait-elle pas quand on voit la fièvre muqueuse s'attacher de préférence aux individus faibles et délicats ? Aussi Rœderer et

Wagler trouvaient une grande analogie entre la maladie muqueuse et le scorbut, qui en a lui-même une si frappante avec la fièvre adynamique. Cette dernière espèce de complication est presque inévitable, s'il s'est montré dès le principe une complication bilieuse; car alors le centre même des vaisseaux absorbans veineux profondément ému, l'ébranlement se communique aux parties les plus éloignées de ce système, soit à l'aide des rapides communications de sensibilité qui lient tout l'ensemble des vaisseaux absorbans, soit à l'aide de la grande affluence d'une bile altérée dont l'action spécifique sur la portion de ce système qui s'applique aux veines est très-remarquable. De là vient que toutes les inflammations qu'on trouve après la mort sur les intestins ont une couleur bleuâtre qui est même quelquefois poussée jusqu'à la noirceur du sphacèle: de là viennent ces énormes déplacemens du sang veineux qui engouent des vaisseaux auparavant blancs et imperceptibles, tandis que les branches veineuses mésentériques restent à sec, comme l'ont noté les observateurs de Goettingue (1). Or, un tel déplacement ne peut s'opérer, un tel désordre dans les mouvemens des vaisseaux absorbans contigus

(1) Rœderer et Wagler, *de Morb. mucos.*

aux veines, ne peut avoir lieu d'une manière générale sans entraîner les phénomènes de la fièvre adynamique ; et les tristes effets qui en résultent se confondant avec ceux qu'a déjà produits la fièvre muqueuse, portent le dernier coup aux forces vitales. Ce serait de toutes les combinaisons la plus terrible qui pût survenir dans la fièvre muqueuse, si l'état nerveux n'en produisait pas une encore plus funeste.

§ III. *Analyse des phénomènes de la fièvre se développant dans le système nerveux.*

C'est surtout dans les affections nerveuses que les efforts de la nature paraissent disproportionnés au principe qui les occasionne : il n'est point de maladies qui reconnaissent aussi facilement une cause morale ; il n'y en a point qui se transportent d'une partie sur une autre aussi fréquemment, aussi brusquement, aussi complètement ; il n'y en a point qui, lorsqu'elles se terminent, tranchent aussi nettement avec le rétablissement parfait de toutes les fonctions ; il n'y en a pas surtout qui laissent après elles moins de traces de leur passage, ce qui avait déterminé les anciens à les ranger parmi les maladies qui n'ont pas de principe matériel, *morbi sine materiâ*.

Pour rendre raison de ces phénomènes, si

éloignés de ce qu'on voit dans les autres maladies, il est besoin de ne pas perdre de vue la structure particulière du système nerveux ; il est besoin de se rappeler ces milliers de faisceaux cylindriques et creux, collés, croisés entre eux, juxta-posés de la manière la plus intime, recouverts d'une première membrane chargée de la nutrition qui leur est propre, et d'une dernière enveloppe de nature fibreuse ; il est besoin de se rappeler enfin les centres principaux auxquels ces nerfs aboutissent ou desquels ils partent, centres doués eux-mêmes de l'intime organisation que nous venons de remarquer, montrant les mêmes petits cylindres remplis de la même humeur onctueuse et diaphane, enveloppés des mêmes membranes, et recevant une protection encore plus efficace de deux boîtes osseuses qui les renferment. Comment, avec de telles dispositions, ce système pourrait-il être, dans les maladies, le théâtre de grands déplacements d'humeurs, comme le système cellulaire et le système absorbant muqueux et cutané, dont les vaisseaux, mobiles, entrecroisés avec une laxité plus ou moins grande, forment de vastes réseaux par-tout étendus, admirable résultat d'anastomoses divisées à l'infini. Quoique ces réseaux soient formés en dernière analyse par les cylindres primitifs qui

ne sont, comme on a pu le voir, que l'épanouissement des faisceaux nerveux; quoiqu'il y ait, par conséquent, une continuité réelle entre les nerfs et les vaisseaux absorbans, la différence de structure établissant une différente manière de sentir, nous voyons l'irritation produire sur les nerfs des phénomènes tous différens de ceux qui en dérivent sur les autres parties.

Tant que la santé n'est pas dérangée, il paraît exister entre les nerfs et les vaisseaux absorbans un égal degré de vigueur et d'activité. L'on peut croire alors que le système nerveux et le système absorbant reçoivent chacun la même portion de l'influence vitale, et qu'ils ont tous deux la même mesure de mobilité. Dans les maladies nerveuses, ainsi que dans les fièvres, cet heureux équilibre se trouve rompu, mais dans un sens contraire: durant le cours des effervescences fébriles, ce sont les vaisseaux absorbans qui paraissent recevoir un excès de cette puissance vivifiante, tandis que les nerfs semblent réduits au-dessous de leur portion moyenne: aussi voit-on, pendant toute la durée de la fièvre, que les malades ont coutume d'éprouver un affaïssement insolite, et que tous leurs sens restent émoussés. Il arrive toute autre chose dans les maladies nerveuses: le système vasculaire semble alors languir et perdre de sa vigueur, tandis

que le système nerveux est surchargé de vie et de mobilité. Si l'irritation concentre cette mobilité sur quelque portion particulière du système nerveux, elle donne lieu à des affections qui ont reçu des noms variés, suivant le siège qu'elles occupent : telles sont l'épilepsie, l'hystérie, l'hypochondrie, etc.

Mais si des causes plus générales ont porté une atteinte profonde au système nerveux dans son ensemble, on voit naître, à la moindre cause occasionnelle, une série de phénomènes que les médecins connaissent sous le nom de *fièvre ataxique*, lesquels tout en conservant éminemment les caractères des maladies nerveuses, montrent le plus souvent que les systèmes absorbant et vasculaire en général sont mis en jeu de la manière la plus irrégulière. La peau est alternativement et par places glacée ou brûlante, pâle ou rouge, sèche ou couverte d'une sueur tantôt chaude, tantôt froide, tantôt visqueuse. Cet organe est le siège de frissons fugaces, alternant avec des bouffées de chaleur. Le pouls est variable dans chaque région et souvent même, dans la même artère, grand et petit, fort et faible, fréquent ou lent, régulier ou intermittent. D'autre part, les sécrétions et les exhalations éprouvent des changemens prompts, opposés et alternatifs ; on voit un surcroît dé-

sordonné de bile à côté d'une sécrétion bien ordonnée des urines ; il se forme des congestions instantanées et fugaces de sang rouge ; il s'en forme d'autres de sang noir. Certaines parties sont même frappées de gangrène comme par une sorte de sidération. Souvent, à côté du calme apparent et insidieux du système vasculaire , on voit une sorte de précipitation des mouvemens musculaires qui se manifeste par des convulsions fortes , fréquentes et soutenues ; plus souvent encore la même précipitation des mouvemens fixés sur les vaisseaux absorbans , entraîne les fluides vers les intestins ou la peau , et le corps se résout , pour ainsi dire , par des colliquations exorbitantes. Pendant que ces désordres se manifestent sur les organes dont les fonctions s'exercent au moyen du système vasculaire , le système nerveux , principal foyer du mal , est loin d'être dans un état plus tranquille ; la sensibilité des organes des sens est obtuse ou dans une exaltation excessive. Le malade éprouve des insomnies , de la somnolence, des vertiges , du coma ou le délire ; et s'il arrive qu'il conserve l'intégrité du jugement , son esprit est troublé de tristesse , de terreurs , de désespoir ; ses larmes coulent involontairement et sont brusquement remplacées par un rire immodéré qui n'a pas de causes plus naturelles ; enfin ,

l'insensibilité de la peau , la perte de la voix , de l'ouïe , de la vue , des paralysies partielles , sont les préludes ou sont les témoignages de l'anéantissement total des forces nerveuses.

Il n'est pas rare de voir cette fièvre débiter d'une manière insidieuse sous le voile d'une apparente bénignité. Mais bientôt quelque signe funeste, quelque aberration extraordinaire de l'une ou de l'autre des fonctions essentielles ou des phénomènes de la sensibilité, vient donner le triste pressentiment que les sources mêmes de la vie sont profondément attaquées, et la subite prostration des forces, qui survient plus tôt ou plus tard, tourne ce pressentiment en certitude. Nous avons déjà vu la faiblesse dominer d'une manière remarquable dans les fièvres qui ont pris de ce symptôme le nom d'*adynamique*. Toutefois il y a cette différence que, dans ces dernières, la résolution des forces n'est ni aussi prompte, ni aussi subite, ni aussi instantanée, du moins lorsqu'il ne se présente aucune complication ataxique. Quoique l'action musculaire et même cérébrale soit plus éteinte dans le début des fièvres adynamiques que dans celui des fièvres inflammatoires, bilieuses ou muqueuses, il est facile cependant de s'apercevoir que, dans ces fièvres, les forces subissent de jour en jour une diminution progressive, et que les organes ne sont ramenés à leur

état naturel que par les effets réguliers et successifs du travail critique. Dans la fièvre ataxique, au contraire, on ne retrouve plus aucune de ces nuances ; la stupeur des forces est tout-à-coup entière, profonde, radicale, et cette stupeur disparaît aussi brusquement qu'elle s'était présentée, sans que cet heureux changement soit annoncé par aucune gradation qui paraisse y préparer. C'est évidemment le système nerveux qui est essentiellement affecté dans ce dernier cas, au lieu que, dans la fièvre adynamique, ce système ne l'est que secondairement, et en conséquence de l'affection du système absorbant abdominal.

Les auteurs admettent une autre particularité propre à distinguer la fièvre ataxique des autres maladies fébriles : c'est qu'ils supposent que cette fièvre se termine presque toujours sans crise. Mais comment admettre que des spasmes vasculaires aussi intenses, aussi multipliés que ceux qu'on lui voit produire, n'entraînent pas le déplacement, le mélange, la sécrétion, l'exhalation de beaucoup d'humeurs que leur confusion seule rendrait hétérogènes à l'économie animale, et que les mouvemens naturels rétablis doivent reporter vers les différens émonctoires ? Pourquoi le jeu des vaisseaux absorbans, moins violent et moins dé-

sordonné dans les autres fièvres , serait-il suivi de résultats qui manqueraient dans celle-ci ? On avouera sans doute qu'il est plus probable que les fièvres ataxiques se termineraient toujours , comme les autres , par des évacuations ou des dépôts critiques , si ces fièvres n'étaient pas trop souvent au-dessus des ressources de l'art , et si un événement funeste ne tranchait les jours du malade avant l'époque où l'on pourrait voir finir le cours naturel de ces maladies.

D'un autre côté , dans le petit nombre d'exemples de guérison recueillis par les praticiens , on voit presque toujours que les accidens ont eu peu d'intensité ; quelquefois même le désordre a de très-peu dépassé les limites du système nerveux proprement dit , du moins , dans ce cas , n'a-t-on remarqué que des mouvemens très-légers dans le système absorbant. Aussi le surcroît d'action n'ayant eu lieu que dans ce tissu serré qui compose les nerfs , n'a pu produire de grands déplacemens de fluides : il s'en est opéré toutefois ; car ce n'est guère qu'à l'épanchement et à la stagnation de ces humeurs errantes dans l'intime organisation des nerfs et le cerveau qu'on peut attribuer les convulsions , les paralysies , la perte de mémoire que ces fièvres laissent assez souvent après elles , et qui restent incurables ; ou si quelquefois la guérison survient

sans aucun de ces accidens et sans crise apparente , les mouvemens fébriles et la chaleur cutanée qui se maintiennent pendant une longue convalescence ne sont-ils pas des indices suffisans qu'il s'établit une solution insensible de la maladie à la manière de celle qui termine les fièvres muqueuses ? Les praticiens ont d'ailleurs remarqué dans d'autres cas que des métastases sur les glandes , des sueurs générales , des urines sédimenteuses , des diarrhées , des éruptions miliaires , signalaient aussi dans ces fièvres la cessation des spasmes et le retour à la santé ; d'où l'on peut conclure , ce semble , avec raison , 1^o que les crises terminent les fièvres ataxiques comme les autres fièvres ; 2^o que lorsque les crises sont moins apparentes , la maladie s'est bornée au système nerveux proprement dit , ou s'est propagée peu au-delà ; 3^o que , dans les cas où l'irritation se continue jusqu'au système absorbant , les crises sont bien apparentes , et variées suivant les points de ce système où le désordre s'est plus particulièrement porté , de sorte qu'on a pu voir paraître ensemble ou séparément les crises appropriées à chacune des fièvres précédentes ; 4^o enfin que la mort , qui survient dans le plus grand nombre des cas , borne l'observation des médecins aux circonstances les plus graves , et qui prêtent

le moins au travail critique ou sécrétoire, parce que l'irritation est restée concentrée sur le système des nerfs.

Les mouvemens ataxiques ont pour caractère de se compliquer facilement avec tous les autres mouvemens fébriles. Prosper Alpin remarque qu'il n'y a aucune espèce de fièvre qui, par accident, ne puisse prendre cette nuance, observation répétée par beaucoup d'autres praticiens de différens siècles (1). Piquer a même constaté qu'il suffisait d'une altération notable dans la constitution de l'atmosphère pour opérer ce changement dans une fièvre d'abord régulière et d'une bonne nature. Cette facilité de combinaison, reconnue dans les mouvemens ataxiques, a déterminé quelques médecins à penser qu'il n'y avait pas de fièvre essentielle portant uniquement le type de ce mode particulier d'altération. Cette opinion se trouvait fortifiée par le langage vague presque toujours employé par les auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Toutefois il en existe de cette nature, comme le démontrent les observations des médecins modernes. A la vérité, ces maladies, ainsi que les autres, se présentent rarement simples, et tout en conservant jusqu'à la fin leur principal caractère,

(1) Cité par Piquer, *Traité des Fièvres*

elles reçoivent fréquemment des modifications de l'un ou l'autre élément fébrile , et souvent de plusieurs à la fois. On conçoit, en effet , que , selon les prédispositions des malades et les influences qui ont pu modifier leur tempérament, des phénomènes d'abord presque entièrement nerveux , et partant exclusivement de ce système , doivent propager l'irritation , tantôt sur les vaisseaux absorbans artériels ou d'exhalation , tantôt sur les vaisseaux absorbans veineux ou de résorption , tantôt sur les vaisseaux absorbans lymphatiques , et de là s'ensuivre des complications inflammatoires adynamiques muqueuses , selon que ces diverses fractions du système absorbant sont elles-mêmes dans un état relatif de prédisposition plus ou moins considérable (1).

Nous n'ignorons pas que , de nos jours , des auteurs très-recommandables font difficulté d'admettre la complication de l'état inflammatoire avec l'état nerveux. Cependant, qui n'a pas été le témoin de ces sortes de fièvres attaquant , dans

(1) Roderic à Castro , dans son opuscule intitulé : *Quod ex quibus* , lib. 1 , cap. vi , avait déjà remarqué qu'il se fait de fréquentes translations des maladies des nerfs aux vaisseaux , et des vaisseaux aux nerfs. Voyez aussi Pujol, *Mémoires sur les Maladies chroniques* ; et Tissot, *Maladies des nerfs* , t. II , part. II.

l'âge de la puberté, des jeunes personnes d'ailleurs fortes et vigoureuses? Qui n'a pas remarqué la vive coloration de la peau, la force et la fréquence mêlées à l'irrégularité du pouls; les diverses congestions de sang rouge dont ces maladies s'accompagnent dans cette circonstance, tantôt à leur début, tantôt même pendant une grande partie de leur durée? Qui n'a pas été tenté de saigner, qui n'a pas même tiré du sang, au moins par les sangsues, quoique les symptômes ataxiques ne laissassent d'ailleurs aucune équivoque sur la véritable nature de la maladie? Enfin, quel médecin n'a pas rencontré, chez des jeunes-gens d'un tempérament sanguin, des fièvres conservant jusqu'au septième, au neuvième, au dixième jour, les caractères inflammatoires les plus marqués, quoique d'ailleurs quelque ataxie plus ou moins obscure tint le jugement en suspens sur le véritable caractère de la maladie, bientôt après manifesté par les signes nerveux les moins équivoques? Comment, d'après de pareils faits journellement observés, ne pas admettre la complication inflammatoire dans les fièvres ataxiques? Ce sont, sans doute, des exemples de ce genre qui avaient engagé Sylva et quelques autres médecins à conseiller la saignée du pied comme le principal remède de l'inflammation du cerveau, à laquelle ils attribuaient

cette maladie. On ne peut se dissimuler qu'il est facile de confondre les phénomènes de l'inflammation de quelques points de la masse cérébrale avec ceux qui dépendent de cette sorte de fièvre ; et ce ne peut être que dans des cas analogues que Home et Willis ont trouvé des engorgemens sanguins ou purulens dans la masse cérébrale. Mais il est également incontestable, qu'après avoir été le témoin d'apparences qui faisaient pancher vers l'opinion de Sylva, l'on ne retrouve plus, la plupart du temps, à l'ouverture des cadavres, d'autres traces que l'épanchement de quelques sérosités dans les ventricules (1).

Quoi qu'il en soit, à des époques plus éloignées de la puberté, et à mesure que les vaisseaux absorbans d'exhalation approchent du terme de leur repos, les fièvres ataxiques ne se

(1) Quelques auteurs modernes ont pensé que lorsqu'on ne rencontrait pas de traces d'inflammation dans le cerveau et ses membranes, la maladie était le produit d'une phlegmasie des membranes muqueuses digestives ; mais depuis qu'ils ont émis cette opinion, plusieurs praticiens ont recueilli des observations bien constatées, dans lesquelles on n'a trouvé aucune espèce de lésion apparente, ni dans la tête, ni dans le bas-ventre, à la suite de ces fièvres. (*Voyez* la thèse de M. Jacquet. Paris, juin 1817 ; et celle de M. Jallon, mai 1819.)

revêtent plus de formes inflammatoires. Dans un âge plus avancé, ces fièvres reçoivent plus facilement des nuances bilieuses, adynamiques ou muqueuses, suivant les saisons et le tempérament des sujets qui s'en trouvent atteints. Grimaud pense que la fièvre ataxique, qu'il appelle *maligne*, a particulièrement une grande tendance à s'unir avec la fièvre pituiteuse, à cause des rapports intimes établis entre les nerfs et le système de la nutrition. L'on a vu que le célèbre Huxam avait déjà placé le siège des fièvres ainsi compliquées dans les vaisseaux lymphatiques et les origines des nerfs (1). Ces deux modifications de l'économie animale doivent avoir, en effet, quelque point de contact, puisqu'on y découvre des phénomènes semblables. Dans l'une comme dans l'autre, il y a presque toujours des urines claires; dans l'une comme dans l'autre, les vaisseaux absorbans artériels sont rarement affectés; dans l'une comme dans l'autre, on ne trouve que des crises imparfaites ou peu apparentes. Ces rapprochemens ne pourraient-ils pas s'expliquer par les fonctions qui paraissent exclusivement réservées à cette portion du système absorbant que nous avons essentiellement nommée *lymphatique*, à cette portion

(1) *Traité des Fièvres*, pag. 21.

exclusivement chargée de reprendre dans toutes les parties le résidu de ce fluide nutritif qui contient les principes du solide vivant, et doit concourir, avec les matériaux de la digestion, à la réparation journalière du fluide sanguin ? On doit supposer que les expansions nerveuses, arrivant dans la profondeur des parties pénétrées de cette humeur éminemment nourricière et solidifiable, et les vaisseaux absorbans lymphatiques partant au contraire de ce point pour rapporter au centre de la circulation, non pas, à la vérité, cette humeur telle qu'elle paraît être dans les nerfs, mais une lymphe qui semble en être en grande partie formée, il ne peut manquer de se trouver entre ces deux ordres de vaisseaux un grand nombre de points de contact, une grande analogie de sensibilité, puisqu'ils agissent d'ordinaire sur des fluides à-peu-près de même nature, et dès-lors une sympathie plus vive, qui leur fait mieux ressentir les désordres qui les troublent mutuellement. Aussi voit-on les maladies fixées d'abord sur les organes nerveux, l'hystérie, l'hypochondrie, etc., se convertir, après une longue durée, en un marasme incurable, comme l'on voit les fièvres muqueuses entraîner avec encore plus de facilité des phénomènes ataxiques. Au reste, ne poussons pas ces idées trop loin. Peut-être même

trouvera-t-on que l'état adynamique s'associe tout aussi fréquemment à l'ataxie que l'état muqueux : il est du moins très-difficile d'établir rien de positif à ce sujet. Ces diverses combinaisons dépendent d'une foule de circonstances relatives au tempérament, à l'âge, au genre de vie des malades, à l'état particulier de l'atmosphère ; et l'on sait, combien il importe d'éviter l'absolu dans les théories médicales.

§ IV. *Résumé de ce chapitre, et considération sur la différence des fièvres et des inflammations.*

Nous nous sommes efforcés de donner une idée claire et succincte des principaux élémens fébriles. Le premier, l'inflammatoire, attaquant toujours une nature vigoureuse et sensible, a son siège spécial sur les vaisseaux absorbans artériels ou d'exhalation, et paraît affecter d'une manière particulière la peau et le tissu cellulaire sous-cutané en général. Lorsque la fièvre a une marche régulière et bénigne, il n'en résulte, sur les membranes muqueuses et les divers organes sécréteurs, que de légères irradiations sympathiques. Les viscères pectoraux sont ceux qui répondent le plus vivement à l'irritation de cette portion du système absorbant. Les mou-

temens de cette fièvre produisent la dissémination d'une plus grande quantité de sang rouge dans les parties blanches, la coloration et l'excitation qui s'ensuivent, l'exhalation du pus dans le tissu cellulaire et le passage de cette humeur dans le sang, rendu manifeste par la couenne inflammatoire et par son expulsion, mêlée aux urines, aux selles, aux crachats, lorsque la nature rentre dans l'ordre accoutumé.

Le second, l'adynamique, frappant de préférence des individus affaiblis, usés par les excès, la misère ou les progrès de l'âge, siège spécialement sur cette partie du système absorbant qui est chargée d'élaborer le sang veineux dans certaines parties principales, ou qui, partant des réseaux parenchymateux et cellulaires, aboutit aux veines capillaires et aux différens émonctoires, sur les vaisseaux absorbans veineux ou de résorption. Les membranes muqueuses digestives, surtout celles des intestins grêles, paraissent plus particulièrement affectées, ainsi que le système cellulaire abdominal. La peau ne ressent ici que de faibles sympathies. Le foie est celui des organes principaux qui est le plus facilement ému par les désordres adynamiques. Les mouvemens de cette fièvre font passer une plus grande quantité de sang veineux dans les parties blanches, d'où la couleur terne et plombée

de la peau, les ecchymoses, les épanchemens et les stases d'un sang noirâtre dans les réseaux cutanés muqueux ou cellulaires ; d'où la noirceur des excrétions, la production d'une sorte de sanie roussâtre et ichoreuse qu'on retrouve encore après la mort dans les aréoles cellulaires (1) ; d'où la faiblesse progressive du solide vivant et la profonde altération des humeurs animales ; désordres qui ne cessent que lorsque les forces étant relevées et mieux dirigées par le traitement, la sensibilité des vaisseaux absorbans d'exhalation, d'abord ranimée, puis montée, pour ainsi dire, jusqu'au ton nécessaire à la production de la matière purulente, ramène ensuite l'équilibre convenable à la santé ; ce qu'annonce la présence de cette matière dans les excrétions au moment de la cessation de la fièvre.

Le troisième élément fébrile, le bilieux, est si étroitement lié avec le premier par une partie de ses phénomènes, et avec le second, par le siège qu'il occupe, que l'on peut assurer qu'il participe des deux natures, comme l'âge dans lequel il sévit de préférence tient le milieu entre l'époque de nutrition et celle de décomposition. Les vaisseaux absorbans du foie et des

(1) *Dissertation sur la Fièvre adynamique*, par M. Cazenave. Paris, 1819, pag. 26.

organes épigastriques en sont le siège primitif et spécial; de là l'élément bilieux s'étend d'une manière inégale, suivant les individus qu'il attaque. S'il trouve un sujet vigoureux, dont les vaisseaux absorbans artériels soient doués de force et d'énergie, toute cette portion du système absorbant reçoit un ébranlement plus violent, même, que dans les fièvres inflammatoires: S'il rencontre un sujet affaibli par l'âge ou par toute autre cause, l'action sympathique se porte de préférence sur les vaisseaux absorbans veineux déjà vivement émus par l'irritation fixée sur l'un de leurs principaux centres, et les phénomènes bilieux s'accompagnent du triste cortège de l'adynamie. Les mouvemens propres à cet état fébrile produisent un surcroît plus ou moins considérable de bile, comme le prouve la grande quantité que les malades en rejettent par haut ou par bas, la résorption de cette humeur dans toutes les parties, suffisamment indiquée par la couleur de la peau et du blanc de l'œil (1);

(1) Il n'est pas rare que la fièvre bilieuse laisse après elle des jaunisses générales ou partielles qui se forment tout d'un coup ou graduellement. Malgré cet accident, la maladie, parvenue à son état critique, se termine heureusement, et l'expulsion de l'humeur bilieuse s'opère avec facilité, parce que tous les solides sont dans le relâchement, et que les mouvemens fluxionnaires sont diri-

et , d'ailleurs , des phénomènes à-peu-près semblables à ceux de l'un ou de l'autre des élémens fébriles précédens , phénomènes distingués seulement par une intensité beaucoup plus grande.

Le quatrième élément fébrile , le muqueux , ayant son siège de prédilection dans les vaisseaux absorbans lactés et lymphatiques , et son foyer principal dans les follicules qui servent d'origine aux vaisseaux lactés. Le système glandulaire en reçoit un profond ébranlement ; les

gés , à cette époque , vers les organes excrétoires. Si les jaunisses se montrent dès le commencement de la maladie , leur présence est alors doublement fâcheuse ; d'abord , parce qu'elles indiquent qu'un état violent de spasme des vaisseaux absorbans du foie complique la maladie ; ensuite , parce que la présence de l'humeur bilieuse dans les premiers mouvemens de l'effervescence fébrile aggrave beaucoup les accidens. On voit , par ce qui précède , quel rôle important l'organe hépatique joue dans cette fièvre , et d'autant plus que ces jaunisses ne sont jamais l'effet de calculs dans la vésicule , ou de quelqu'autre cause d'obstruction du canal cholédoque , ainsi que s'en sont assurés , par des autopsies cadavériques , Home , Pringle et Monro , mais qu'il faut toujours les rapporter à des mouvemens nés dans la fièvre , et s'éteignant avec elle dans les cas favorables. (Selle , *Pyrétol.* ; Grimaud , t. II , pag. 225 ; Quesnay , *Traité des Fièvres* , t. II.)

vaisseaux absorbans artériels répondent faiblement à l'irritation, concentrée cette fois sur le système lymphatique proprement dit. Selon l'observation de Grimaud, le cerveau paraît être le seul des centres principaux qui reçoive une impression spéciale des mouvemens qui s'établissent dans cette circonstance. Ces mouvemens répandent dans toute l'économie animale une grande quantité de sucs muqueux ou lymphatiques, lesquels donnent à la surface extérieure une couleur d'un blanc laiteux, empâtent le tissu cellulaire, encombrent les premières voies, y favorisent la production des vers, se retrouvent dans le sang tiré du bras des malades, et font, par leurs qualités douces et peu irritantes, que, malgré la grande sensibilité des vaisseaux mis en jeu dans cet état particulier de maladie, les accidens conservent toujours un certain degré de modération; d'où il résulte même assez souvent des crises incomplètes et obscures, mais toujours plus ou moins marquées par la sortie de ces humeurs mucoso-lymphatiques, soit par les urines ou les selles, soit par les organes glandulaires.

Le cinquième élément fébrile, l'ataxique ou le nerveux, saisit tous ceux que des chagrins prolongés, des travaux de l'esprit, des excès vénériens ou toute autre cause semblable ont

plongés dans l'énerivation accompagnée d'une trop grande susceptibilité nerveuse. Cet élément fébrile siège dans l'organe cérébral et les nerfs, c'est-à-dire, dans ces faisceaux cylindriques resserrés dans un étui fibreux jusqu'au moment de leur épanouissement. La sensibilité attaquée ici dans son centre et dans ses organes spéciaux est profondément lésée, souvent totalement anéantie, et la vie éteinte en peu de jours, sans que le désordre paraisse outre-passer les limites du système nerveux et se continuer jusqu'au système vasculaire : telle est cette fièvre dans son effrayante simplicité. Mais le plus souvent les sources du sentiment, moins subitement taries, propagent les effets de leur irritation sur tous les systèmes d'organes simples ou composés, d'où résulte une foule de phénomènes disparates et confus, et une scène de désordre dont la mort n'est que trop souvent le terme.

Tous les élémens fébriles peuvent se rencontrer ensemble ou séparément avec la fièvre ataxique; et l'élément ataxique étant susceptible lui-même de venir aggraver toutes les autres fièvres, tantôt les crises ne sont pas apparentes, tantôt on les trouve très-incertaines ou confuses : toutefois cette fièvre en a selon sa nature; mais les résultats en restent cachés, la plupart du temps, dans l'intime organisation du

systeme nerveux , et les détails que l'anatomie pathologique a déjà recueillis suffiraient pour faire voir que ces crises sont produites par des mouvemens de même nature que celles qui sont la suite des autres fièvres : la différence n'existe que dans les parties où s'en est établi le siège dans ces différentes circonstances.

Tels sont les élémens fébriles réellement essentiels, puisqu'ils ont un siège distinct, et peuvent exister indépendamment les uns des autres et de toute autre maladie. Telles sont les fièvres qui se montrent tour-à-tour dans la succession des âges ; telles sont les fièvres que les révolutions des saisons ramènent annuellement, quelquefois isolées, mais bien plus souvent combinées deux à deux, trois à trois, ou compliquées avec d'autres affections ; telles sont les fièvres dont les principaux phénomènes se retrouvent dans toutes les contagions qui s'accompagnent de mouvemens pyrexiques ; telles sont même les fièvres symptomatiques, c'est-à-dire, causées par quelque affection locale ; car quelle que soit la cause qui allume une effervescence fébrile, le praticien retrouvera toujours l'un des cinq élémens que nous venons d'analyser et de faire connaître, mais plus souvent encore une combinaison plus ou moins compliquée de plusieurs de ces élémens. C'est ainsi que nous avons vu la forma-

tion des tempéramens s'appuyer sur l'action accrue ou ralentie des mêmes portions du système absorbant , qui sont la source des phénomènes fébriles ; de telle sorte qu'on pourrait assurer que les tempéramens sont comme le premier degré ou le prélude des mouvemens d'où dérivent les fièvres.

Au reste , il est impossible de se dissimuler que ces divers états de maladie diffèrent si peu les uns des autres dans la forme et dans l'essence , qu'il est difficile de les observer entièrement dégagés les uns des autres. Ici , comme par-tout ailleurs , la nature refuse de s'assujettir à nos classifications arbitraires. Toutefois , nos grands maîtres , ceux qui l'ont le mieux étudiée , le mieux connue , nous ont transmis des tableaux si vrais , si précis de la marche de ces fièvres dans leur état de plus grande simplicité possible , que les faits dont nous leur sommes redevables , éclairés des lumières que peut fournir l'anatomie pathologique , doivent nous aider à poser des limites d'une certaine précision entre toutes ces nuances d'affections aiguës. Sans doute , quand on porte un coup-d'œil général sur l'ensemble des phénomènes fébriles , on est étonné de la multitude comme de la variété des symptômes ; mais à travers la confusion qui semble en résulter , on voit toujours quelques-

unes de nos humeurs principales devenir exubérante ; on voit toujours quelque action organique prédominer et persister avec plus de constance durant le cours de la maladie , et la nature de ces humeurs et de ces symptômes indique d'une manière assez positive le siège de la maladie principale , et quels sont les désordres qu'on ne doit attribuer qu'à la correspondance sympathique établie entre toutes nos parties ; car nous n'avons pas besoin de répéter que les humeurs n'éprouvent de dérangemens ou de notables altérations qu'il ne se soit établi, d'une manière quelconque, un point d'irritation sur les vaisseaux chargés de les élaborer ou de leur imprimer des directions favorables au maintien de la vie. Si le sang rouge colore une multitude de parties auparavant blanches , on doit en conclure que les vaisseaux le plus particulièrement en rapport avec ce liquide, que les vaisseaux qui, dans l'état de santé, le puisent dans les artères, et lui font éprouver une élaboration spéciale, d'où résulte la nutrition, sont le siège de l'irritation principale, et que les autres mouvemens qui surviennent à cette occasion, d'ailleurs plus faibles, moins prononcés, moins durables, ne sont que des mouvemens accessoires. On en peut dire autant lorsque le sang noir ternit et plombe les surfaces,

lorsque la bile les jaunit , et que la lymphe leur imprime une couleur blanche. D'un autre côté, si l'excitation spéciale qui est le résultat du passage du sang rouge dans des vaisseaux plus irritables que les artères se montre, et se maintient pendant toute la durée de la fièvre ; s'il s'opère pendant ce temps le même travail dont nous sommes témoins lorsqu'une plaie a mis le tissu cellulaire à découvert ; en un mot, s'il se forme une grande quantité de matières puriformes , tout cela n'indique-t-il pas encore le siège essentiel du mal , quelque ébranlement qui en résulte dans le reste de l'économie animale ? Combien il serait facile d'étendre ces considérations , et de les appliquer aux différens phénomènes que nous venons de passer en revue !

Mais ici se présente une difficulté qu'il faut essayer de surmonter avant d'aller plus loin. S'il est vrai qu'on puisse réduire les fièvres à n'être que le produit pur et simple de l'irritation de certaines portions du système absorbant , irritation qui donne naissance à des phénomènes diversifiés suivant la nature des parties affectées , et des humeurs que ces parties contiennent , produisent ou font mouvoir , il sera facile d'en dire autant des phlegmasies , et avec une bien plus grande apparence de raison , puisque les preuves de l'irritation y sont encore plus manifestes.

N'en pourrait-on pas conclure que les fièvres ne sont en réalité que des phlegmasies; que la fièvre bilieuse n'est qu'une gastrite ou une hépatite; que les fièvres adynamiques et muqueuses ne sont que des entérites, et qu'il serait désormais superflu d'étudier cette classe nombreuse de maladies improprement qualifiées de *fièvres essentielles*? Prenons garde d'abord qu'en raisonnant de la sorte on embarrasse la médecine dans un dédale inextricable. La plupart des maladies pouvant, en dernière analyse, se réduire à une irritation, tel auteur d'un traité sur les fièvres ramènera tout à des fièvres; tel autre ne verra que des inflammations, et, disputant sans trop s'entendre, chacun d'eux pourra former une secte dont les arguties ne laisseront pas que de mettre en peine le praticien qui ne se sera pas fait des principes certains. Mais une irritation peut varier, soit par la nature de la cause qui l'a produite, soit par les divers degrés d'intensité, soit par l'étendue plus ou moins grande du point qu'elle occupe, soit par la vitalité primitivement dévolue à la partie qu'elle affecte, soit enfin par le mode particulier d'action qui a lieu sous son influence; et, quoique, dans le fond, tout cela se réduise à des nuances d'irritation, nous devons en conclure que la diversité des maladies se forme de ces nuances, sans que, pour

cela, nous soyons autorisés à les réduire toutes à n'être que des fièvres, ou que des inflammations, ou que tout autre genre d'affections qu'il nous plairait d'adopter de préférence.

Sans perdre de vue que nos classifications ne sont que des méthodes artificielles dont nous aidons la faiblesse de notre esprit dans l'étude des lois de la nature, voyons si ces nuances ne sont pas assez tranchées, ne s'observent pas assez souvent indépendantes les unes des autres, pour qu'il nous soit permis de les considérer d'une manière isolée; voyons surtout s'il est possible d'établir en quoi ces nuances consistent positivement. Reprenons, à ce dessein, la supposition déjà plusieurs fois établie dans le cours de ce chapitre. Suivons les effets d'une insolation prolongée sur un homme, d'ailleurs bien portant; l'examen attentif des divers phénomènes que peut présenter la peau dans cette circonstance répandra plus de clarté sur nos raisonnemens, et nous amènera peut-être insensiblement à la vérité que nous cherchons.

Si l'on reste long-temps exposé au soleil pendant l'été, surtout lorsqu'on a l'habitude de se tenir à l'abri de ses rayons, la peau rougit, s'échauffe, se gonfle, et devient le centre d'un travail d'exhalation dont les produits s'échappent sous forme d'abondantes sueurs. Jusqu'ici la

cause, trop peu prolongée, n'a produit qu'une augmentation considérable des fonctions de l'organe cutané, que le repos dans un lieu frais pourra facilement faire cesser. Mais si l'action solaire a été plus prolongée ou plus forte, quoiqu'elle ait agi à travers des vêtemens plus au moins épais, il en sera résulté une excitation si vive sur les vaisseaux absorbans superficiels, la susceptibilité de ses vaisseaux se sera tellement accrue, que les moindres impressions suffiront pour les irriter; de telle sorte que, bientôt après cette insolation prolongée, on verra naître un frisson plus ou moins vif, à la suite duquel se représenteront tous les phénomènes locaux qu'avait produits la chaleur du soleil, accompagnés d'autres phénomènes sympathiques sur la plupart des organes: c'est ce qu'on a coutume de nommer *fièvre éphémère*. Que si les rayons solaires ont trouvé la totalité du corps assez protégée par les vêtemens, tandis que le visage ou le cou se présentaient à découvert, leur action plus directe sur ces parties nues, après avoir donné lieu à l'augmentation des phénomènes naturels, à l'afflux du sang, au dégagement du calorique, à l'exhalation de la sueur, finit par porter l'excitation, la susceptibilité des vaisseaux absorbans au-delà du ton physiologique et même fébrile. Ces vaisseaux, au lieu de con-

tinuer leur action naturelle , se crispent ou se livrent à des mouvemens déréglés , et la sueur s'arrête. Le sang qu'ils ont attiré dans leurs innombrables réseaux , au lieu de déterminer sur eux la douce excitation qui leur fait produire la sueur, devient, pour la sensibilité exaltée de ces vaisseaux, un nouvel irritant qui augmente le désordre. La rougeur de ce point de la peau s'accroît d'une manière considérable ; la tension, la chaleur , la douleur qu'on y remarque , annoncent qu'il s'est formé là un érysipèle , une inflammation. Cependant le reste de la peau, si le sujet n'est pas très-irritable, n'abandonne pas l'état physiologique , et aucune altération sympathique ne s'observe dans les principaux foyers de la vie.

Voilà donc , dans cette supposition , qui présente les cas les plus simples, d'un côté, l'irritation légère mais générale du tissu cutané produisant tous les phénomènes dont la collection porte le nom de *fièvre* ou de *pyrexie* ; de l'autre, l'irritation bornée sur une seule partie, mais plus forte, faisant naître, non pas simplement une légère précipitation des mouvemens vitaux, mais une perversion locale de ces mouvemens, une telle exaltation de la sensibilité dans le point affecté , que le contact des humeurs contenues dans les vaisseaux absorbans accroît à chaque instant l'irritation , et

qu'il en résulte des douleurs plus ou moins vives ; faisant naître , en un mot , l'ensemble de symptômes que les médecins sont convenus de désigner sous le nom d'*inflammation*. De ce que la fièvre éphémère et l'érysipèle ont le même siège et peuvent avoir les mêmes causes, en doit-on inférer que ces deux maladies n'en font qu'une ; que la fièvre éphémère est une phlegmasie , ou que l'érysipèle est une fièvre éphémère ? Non sans doute , et l'absurdité d'un tel rapprochement saute aux yeux d'abord. S'il arrive dans quelques circonstances que ces deux maladies se trouvent réunies sur le même individu à l'occasion de certaines dispositions particulières , il n'en sera pas moins vrai qu'elles ont une existence indépendante l'une de l'autre , qu'elles se distinguent par leurs symptômes , leur marche , leur terminaison , comme par l'étendue et l'intensité des causes qui leur ont donné naissance.

Il est encore facile de voir que les mêmes causes , également appliquées sur la peau , peuvent produire des effets plus intenses , une altération plus profonde , si les sujets qu'elles frappent sont pléthoriques , et qu'une abondante hématoxe entretienne chez eux une sur-excitation habituelle du système absorbant artériel , en même temps qu'elle imprègne la peau et le

tissu cellulaire d'une grande quantité de sang rouge bien élaboré. Ce ne sont plus ici les affections superficielles connues sous le nom de *fièvre éphémère* et d'*érysipèle*, mais bien des maladies qui pénètrent le derme dans toute sa profondeur, et qui vont même intéresser le tissu cellulaire : c'est, en un mot, la fièvre inflammatoire et le phlegmon, car le phlegmon est à la fièvre inflammatoire ce que l'*érysipèle* est à la *fièvre éphémère*. Entre ces quatre maladies, siège et causes, tout est commun, tout, excepté quelques nuances d'intensité, d'étendue et de profondeur. Faudra-t-il donc encore les confondre ?

En suivant ainsi l'effet immédiat des causes qui s'appliquent sur l'organe cutané, l'on voit, avec la dernière évidence, qu'il suffit de quelques nuances d'intensité ou d'étendue dans ces causes pour déterminer des nuances correspondantes dans l'économie animale. Ainsi l'on voit qu'une irritation modérée, mais générale et prolongée, sur l'organe dermoïde, réveillera dans cet organe tous les mouvemens qu'il a coutume de présenter dans cet état qu'on nomme *fièvre éphémère*, *fièvre inflammatoire*, mouvemens constamment et nécessairement suivis de dérangemens sympathiques spéciaux dans les principaux centres de la vie. Ainsi l'on voit qu'une irritation bornée sur un seul point,

mais plus vive , concentrera l'action vitale sur ce point , y exaltera la sensibilité jusqu'à le rendre douloureux, et jusqu'à lui faire très-péniblement ressentir , non-seulement l'impression des corps étrangers , mais encore celle des humeurs qui lui apportent ordinairement la vie et la nourriture. Ces deux états, quoique partant de la même source, quoiqu'occupant le même siège, quoique pouvant se mêler et se compliquer , ne peuvent jamais se confondre et devenir une seule et même chose. La différence en est aussi tranchée qu'elle peut l'être ; et nous devons nous trouver suffisamment autorisés à les classer séparément dans une méthode artificielle. Disons plus , nous devons le faire si nous voulons éviter la confusion dans l'étude des dérangemens de l'économie animale.

Mais si nous avons trouvé quelque facilité à suivre les effets des causes irritantes sur la surface dermoïde , où tout est , pour ainsi dire , sous les yeux de l'observateur , il ne sera peut-être pas aussi facile de les saisir sur les membranes muqueuses qui revêtent les organes intérieurs , et peut-être pourra-t-on croire qu'il est impossible d'y bien distinguer les accidens fébriles des accidens inflammatoires. Toutefois, en nous laissant guider par l'analogie , nous pouvons espérer de retrouver sur ces mem-

branes les mêmes distinctions à faire que sur le système dermoïde. En effet, si une irritation modérée, mais plus ou moins étendue, plus ou moins permanente ou répétée, vient agir sur la membrane alimentaire et les organes de la digestion, cette irritation produit, suivant les différentes dispositions des sujets, tantôt une sur-excitation dans le système biliaire, tantôt un surcroît d'action dans le système folliculaire, lacté ou chylifère, etc.; et ces mouvemens, loin de se concentrer comme ceux d'une inflammation, gagnent de proche en proche, ébranlent tout le système absorbant et cellulaire abdominal, et finissent par envahir toute l'économie animale; d'où il résulte, tantôt des fièvres bilieuses, tantôt des fièvres muqueuses, tantôt le mélange des mouvemens propres à chacune de ces fièvres. Que si, au contraire, l'irritation a été plus vive et s'est bornée à certains points particuliers des organes digestifs, vous voyez survenir tantôt une douleur vive de l'estomac et le vomissement des boissons, si la cause agit de préférence sur cette partie; tantôt une douleur aiguë dans le côté droit, et tous les signes de l'hépatite; tantôt de violentes tranchées et une diarrhée; tantôt des épreintes, le ténésme, des déjections mucoso-sanguines, selon l'organe ou la portion du tube intestinal qui re-

çoit l'impression de la cause irritante, ou qui, se trouvant déjà dans un état quelconque de sur-excitation, en éprouve les atteintes les plus vives. Mais rien ici ne ressemble à ces mouvemens plus ou moins modérés, mais expansifs et tendant à devenir généraux, presque toujours exempts de douleurs locales, n'en présentant du moins jamais d'intenses, que les médecins désignent sous le nom de *fièvres*. Voudrait-on inférer de ce qui précède que les fièvres ne sont que le commencement, le premier degré des phlegmasies; que la fièvre bilieuse, par exemple, est un commencement de gastrite? Mais pourquoi, dans ces cas, ce grand développement de phénomènes généraux, tandis que, lors même que la gastrite est intense et doit être mortelle, on la voit marcher quelque temps sans phénomènes fébriles bien apparens? Pourquoi, dans le premier cas, voit-on un pouls fort et plein, tandis que le second présente un pouls petit, serré, concentré? Pourquoi, dans la fièvre bilieuse, les malades peuvent-ils étancher leur soif par des boissons copieuses que l'estomac reçoit sans en être offensé, tandis que, dans la gastrite, la moindre quantité de liquide pèse et se trouve bientôt rejetée par le vomissement? Pourquoi, dans la première de ces affections, voit-on l'abondante sécrétion de bile qu'on

ne remarque pas dans la seconde? Enfin, pourquoi, dans l'une, les médecins de tous les siècles se sont-ils bien trouvés de l'administration des vomitifs, tandis que ce remède, comme tout autre moyen irritant, serait suivi, dans l'autre, des résultats les plus funestes? Voudrait-on dire, au contraire, que les fièvres sont le plus haut degré d'intensité des phlegmasies muqueuses? Mais cette opinion n'est pas soutenable quand on voit ces fièvres s'emparer presque toujours brusquement d'un individu et le faire passer en vingt-quatre ou quarante-huit heures de la santé à la maladie. Et lors-même que certains prodromes annoncent de certaines fièvres à l'avance, peut-on reconnaître dans ces signes avant-coureurs les véritables caractères et la marche d'une phlegmasie qui va bientôt se trouver au plus haut degré d'intensité? Non, certes; car, non-seulement les signes de l'un et l'autre état différent par la violence, mais encore le plus souvent ils ne se ressemblent en aucune façon. Enfin, lors même qu'on y remarquerait quelques apparences semblables, on n'en pourrait rien conclure, puisque ce que nous venons de dire pour combattre la première supposition s'applique à plus forte raison à la seconde.

Dans toute fièvre, il existe donc une affection spécifique des réseaux absorbans cutanés cellu-

lares et muqueux, qui constitue par elle-même tout le caractère de la maladie, renferme la raison de tous les phénomènes locaux et généraux, et peut s'établir indépendamment de toute phlegmasie de ces organes ou de tout autre. Dans ce nouvel état d'excitation, ces trois importantes parties de l'économie animale sont, comme dans l'état physiologique, dans un balancement continu d'action et de réaction réciproque, et conservent leurs rapports sympathiques avec les différens foyers de la vie. On peut dire que l'effervescence fébrile est une sorte d'orgasme général des vaisseaux absorbans ou de quelques divisions de ce système vasculaire, pendant lequel on voit ces vaisseaux pomper avidement les liquides sur certaines parties, et les sécréter ou les exhaler précipitamment sur d'autres. Aussi l'on a toujours observé, dans les fièvres, des humeurs exubérantes dont l'existence ou la formation trop abondante appartient aux mouvemens fébriles : telle est l'humeur purulente, telles sont les humeurs bilieuses et mucoso-lymphatiques, et telles sont encore ces humeurs si étrangement dépravées qui se produisent pendant le cours des fièvres adynamiques et bilioso-adynamiques. L'état particulier d'excitation dans lequel se trouvent les organes pendant la durée de la fièvre a cela de remarquable que, poussé

au point de déterminer une augmentation et une modification dans les humeurs , il n'est pas assez intense , dans les cas les plus ordinaires , pour concentrer la sensibilité sur un seul point , en quelque sorte , aux dépens de tous les autres , et qu'il montre , au contraire , un degré de modération qui favorise les mouvemens précipités des solides , et la rapide circulation des nouvelles humeurs qui s'engendrent , loin de les accumuler comme les inflammations , et de les forcer à dégénérer sur place , en détruisant les rapports de cohésion des parties solides qui s'en trouvent gorgées accidentellement. Aussi les fièvres simples laissent rarement des lésions qu'on puisse apercevoir après la mort ; parce que , nous ne saurions trop le redire , les altérations vitales qu'elles produisent sont moins intenses , moins profondes , moins fixes que celles qui résultent des inflammations , tandis qu'elles sont plus expansibles et beaucoup plus étendues.

An reste , quelque effort que nous fassions dans la vue de poser des limites entre les fièvres et les inflammations , nous sommes loin d'oublier ou de vouloir méconnaître par combien de points ces affections se touchent et souvent se confondent. Nous savons qu'il n'y a rien d'absolu dans les lois de l'organisation , et ce qui est vrai

pour les fièvres et les phlegmasies l'est également pour les autres désordres de l'économie animale. Il est facile de s'en convaincre par la facilité avec laquelle on voit toutes les maladies se changer de l'une en l'autre, ou s'amalgamer, en quelque sorte, par d'innombrables complications. Faudra-t-il en conclure qu'il est inutile de les distinguer et de les classer? Ne voit-on pas qu'il suffit au médecin que, dans une circonstance donnée, tel groupe de phénomènes soit produit avec une succession, une marche, une durée, une terminaison qui se représentent toujours dans les mêmes circonstances pour l'autoriser à former de cet ensemble une sorte d'individu qu'il place dans ses cadres nosologiques (1)? Que peut-il faire de mieux quand des observations multipliées depuis des siècles lui font voir cette collection de phénomènes, lorsqu'on les abandonne aux seules lois de la nature, parcourir des périodes toujours uniformes, tandis que d'autres phénomènes forment à leur tour des groupes d'une autre espèce, jouissant

(1) Il faut supposer, dit Piquer, que chaque maladie est un être naturel qui a une existence propre et des caractères particuliers : cela posé, si l'on s'applique à les connaître par l'observation, il ne sera pas facile de les confondre. (*Fièvres*, pag. 372.)

de semblables prérogatives, et pouvant en quelque sorte se montrer d'une manière isolée et indépendante ? S'il doit y gagner du soulagement pour son esprit dans l'étude des maladies, il doit y trouver aussi des ressources pour la pratique ; car chaque altération de la santé nécessite une variété nouvelle dans les moyens qu'on doit mettre en usage pour rétablir l'intégrité des fonctions. Il importe donc, sous plusieurs rapports, de chercher à bien distinguer ces altérations dans leur état de plus grande simplicité possible ; il importe de les saisir et de les étudier dans cet état, quelque rarement qu'il se présente ; il importe de les ranger ainsi dans un ordre méthodique, malgré les complications qui trop souvent détruisent cette simplicité, ou bien plutôt à cause de ces complications elles-mêmes, et pour être plus en état de se retrouver dans le dédale où ces complications embarrassent parfois le médecin le plus expérimenté, le praticien le plus sage.

CHAPITRE II.

De l'Influence des vaisseaux absorbans dans les phénomènes des contagions fébriles.

NULLE part ces complications ne sont aussi frappantes et aussi funestes que dans les contagions fébriles ; c'est là que les phénomènes de la fièvre se confondent bien réellement avec ceux de l'inflammation. Il résulte même de ce mélange une combinaison particulière très-bien saisie par les praticiens , laquelle participe également du caractère des fièvres et de celui des inflammations. Aussi voyons-nous ces composés , ces mixtes , si l'on peut s'exprimer ainsi , partager les sentimens des nosologistes , et se trouver rangés par les uns dans la classe des fièvres , et par les autres dans celle des inflammations. Mais, quelles que soient les analogies que le siège et la marche de ces maladies permettent d'établir entre elles et les fièvres , on ne peut oublier qu'elles présentent des différences telles qu'il est difficile de les regarder comme essentiellement de la même nature. A la tête de ces différences , il faut placer les causes

et leur mode d'action. Ce n'est plus ici , comme dans les fièvres proprement dites , l'impression des corps étrangers sur la peau ou sur les voies digestives agissant par leurs propriétés physiques ; ce ne sont plus de simples écarts dans le régime , ou des affections morales plus ou moins prolongées qui donnent lieu à la nouvelle collection de phénomènes qui se présente. Il est nécessaire , pour que ces phénomènes se montrent , qu'un germe , produit et développé par une maladie semblable , s'applique sur quelques-unes de nos parties , et s'introduise , par la voie des vaisseaux absorbans , dans l'intérieur du corps. Ce germe , imprégné des modifications qu'il a reçues de l'organisation et de la vie , agit par des propriétés qui nous sont inconnues , mais qui tiennent quelque chose de l'organisation , et sont tout-à-fait étrangères aux qualités physiques suffisantes pour déterminer les fièvres essentielles. D'un autre côté , l'on ne voit pas ici , comme dans les inflammations , une affection circonscrite , dont la fièvre est proprement le symptôme ou l'effet , mais une maladie dans laquelle la fièvre donne lieu , ou tout au moins précède l'exanthème , une maladie dans laquelle le désordre est aussi répandu que dans la fièvre , et dont les effets généraux se montrent quelque temps avant l'affection locale.

Au reste, l'analyse rapide des symptômes qui caractérisent les contagions fébriles suffira pour faire comprendre et les analogies et les différences qu'il importe d'établir. Et d'abord l'attention la plus superficielle fera reconnaître que dans les contagions fébriles comme dans les fièvres, le siège du mal se trouve fixé tantôt sur la peau et le tissu cellulaire sous-cutané, tantôt sur les organes digestifs et le tissu cellulaire abdominal (1); que tantôt les vaisseaux absorbans artériels sont spécialement lésés, et que tantôt ce sont les vaisseaux absorbans veineux ou lymphatiques, et le plus souvent plusieurs de ces systèmes de vaisseaux ensemble et conjointement avec le système nerveux. Mais, au lieu que, dans les fièvres éphémères et inflammatoires, l'excitation des réseaux absorbans cutanés est générale, uniforme et modérée, l'irritation se concentre ici sur plusieurs points de l'organe dermoïde, s'y montre plus intense et sous une forme particulière; au lieu que les poumons et les membranes muqueuses supérieures n'éprouvent, dans le premier cas, qu'un léger res-

(1) On ne saurait douter, dit M. Caillot, que certaines contagions semblent avoir une préférence marquée pour le système digestif, tandis que d'autres se portent aux tégumens. (*De la Fièvre jaune*, pag. 92.)

serrement sympathique, ces parties montrent, dans le second, une simultanée d'affection qui devient manifeste par la rougeur des yeux, l'écoulement des narines, la toux fréquente, l'oppression péripneumonique, les maux de gorge, etc.; au lieu que dans la fièvre adynamique, les membranes muqueuses peuvent rester intactes même lorsque la maladie a été mortelle; au lieu que, dans les fièvres bilieuses et pituiteuses, le mal est rarement porté au-delà d'un certain degré de modération qui laisse peu de traces après la mort sur l'organe hépatique et les voies digestives, on remarque, au contraire, dans le typhus, la fièvre jaune, la peste, des lésions bien plus profondes, et souvent même une désorganisation portée à son comble sur ces organes; enfin, au lieu que les sympathies de la peau sont peu sensibles dans les premières de ces maladies, elles vont jusqu'à produire, dans les secondes, d'abondantes éruptions pétéchiales ou miliaires, l'ictère le plus intense, de vastes ecchymoses, des sueurs sanguines ou des charbons gangréneux.

§ I^{er}. *Analyse des phénomènes produits dans les maladies contagieuses cutanées.*

Toutes les contagions qui exercent une action spéciale sur les vaisseaux absorbans cutanés, plus particulièrement en rapport avec le sang

artériel, développent le caractère inflammatoire, bornent leurs effets à la peau et au tissu cellulaire sous-cutané, et produisent un violent ébranlement dans le système respiratoire. Selle reconnaît l'analogie des maladies qui en dérivent avec la fièvre inflammatoire, et trouve que le même traitement leur est applicable (1). Ces maladies, la rougeole, la scarlatine, la petite-vérole, se contractent plus facilement dans l'enfance et la jeunesse, comme la fièvre inflammatoire. Les mêmes saisons, les mêmes climats favorisent leur développement; elles attaquent de préférence les sujets doués d'un tempérament sanguin. Les mouvemens fébriles par lesquels elles débutent annoncent, comme ceux de la fièvre inflammatoire, un orgasme considérable des vaisseaux absorbans cutanés, produisent le passage d'une quantité considérable de sang artériel dans les réseaux réticulaires, et ces sortes de préludes leur sont communs à toutes indifféremment; on n'y trouve que des différences graduées qu'il est même quelquefois difficile d'apercevoir. Combien de fois n'a-t-on pas confondu la première éruption d'une petite-vérole discrète avec celle d'une rougeole boutonée! La scarlatine et la rougeole ont encore entre elles des

(1) *Pyretolog.*

analogies plus frappantes, et tellement que Morton pensait que ces maladies ne différaient que par le degré. C'est toujours par des phénomènes cutanés analogues à ceux des mouvemens fébriles inflammatoires que débutent ces sortes d'exanthèmes. Et si l'on aperçoit, à mesure que le mal avance dans son cours, des effets sympathiques spéciaux et plus intenses, des altérations locales particulières qui servent à distinguer ces exanthèmes l'un de l'autre, ces sympathies et ces altérations locales, loin de les éloigner des fièvres inflammatoires, dévoilent au contraire à nos yeux des phénomènes que la modération des accidens nous avait dérobés dans ces sortes de fièvres.

En effet, on voit bientôt la rougeole déterminer, sur l'habitude extérieure, des boutons plats, sous forme de taches rouges, rapprochés et réunis en grappes, et laissant entre eux des intervalles où la peau reste blanche; on voit à la fin de la maladie l'épiderme tomber en écailles farineuses; on voit, dès le commencement, et le plus souvent quelques jours à l'avance, une affection catarrhale des yeux, du nez, des voies aériennes, marquer la sympathie ou plutôt la coïncidence d'affection établie sur les membranes muqueuses de ces parties; on voit d'autre part la scarlatine couvrir la surface de la peau

de larges taches érysipélateuses un peu moins superficielles que celles de la rougeole , d'un rouge beaucoup plus vif , et ne laissant point d'espace où la peau reste de couleur naturelle ; on voit le derme se gonfler et s'épaissir , la maladie locale se terminer par la desquamation et la chute de l'épiderme , qui s'enlève par larges plaques , et les sympathies muqueuses se manifester, moins par l'ophtalmie et le coryza que par des maux de gorge et la difficulté d'avaler , presque toujours accompagnées d'une petite toux sèche et d'oppression. Les médecins sont tous d'accord aujourd'hui que le désordre a pour siège , dans ces deux maladies , le tissu réticulaire plus ou moins profondément lésé ; ce qui paraît de la dernière évidence, d'abord par la forte coloration que reçoivent les réseaux blancs de ce tissu , ainsi que par le grand dégagement de chaleur qui s'y opère ; ensuite par l'exhalation des sérosités qui soulèvent l'épiderme et tiennent les malades dans une disposition prochaine aux gonflemens hydropiques , pour peu que l'impression de l'air froid crisper et resserre les orifices par lesquels ces sérosités ont coutume de s'évaporer pendant la convalescence. Si ce résultat , tout aussi-bien que leur siège, rapproche la rougeole et la scarlatine de la fièvre éphémère , les tumeurs articulaires et les engorgemens glan-

doureux qu'ils entraînent assez souvent à leur suite, seront également de sûrs témoignages des altérations que ces maladies impriment au système absorbant, tout aussi-bien que les fièvres intermittentes, dont certains auteurs ont voulu, par cette raison, placer le siège dans ce système, comme le rapporte Sœmmering (1).

Doit-on attribuer ici les différences qui distinguent ces exanthèmes des deux fièvres que nous venons de leur comparer sous quelques rapports, et qui servent à les différencier eux-mêmes, à de seules nuances d'intensité ou de profondeur? Ou bien voudra-t-on les faire dépendre d'une certaine action spécifique placée par la nature dans ces causes déterminantes? Si la dernière supposition est admise comme la plus probable, car il est difficile de comprendre comment une seule et même irritation sur la peau pourrait produire tantôt un symptôme local, tantôt un autre; tantôt un mode sympathique, tantôt un autre, peut-être en pourrait-on tirer une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé dans la première partie, savoir que le système des vaisseaux absorbans, loin de former un ensemble subordonné dans toutes ses parties, est disséminé

(1) *De Morb. Vas. absorb.*

dans le corps sous forme de petits systèmes isolés, de telle sorte qu'il y a, pour ainsi dire, autant de systèmes absorbans qu'il y a d'organes ou de parties distinctes dans l'économie animale. On conçoit que les extrêmes ramifications de certains de ces systèmes, peut-être même de tous, venant se perdre et se confondre dans l'étendue du tissu cutané cellulaire ou muqueux, y rencontrent des germes délétères ou contagieux, qui peuvent affecter tantôt les uns, tantôt les autres, suivant le mode de sensibilité dont se sont trouvés primitivement pourvus ces petits centres d'absorption.

Rien ne prouve mieux et le siège exclusif de ces maladies sur le tissu réticulaire et le mode spécifique d'action qui les constitue, que l'histoire de certaines épidémies où, par l'effet de quelques circonstances, de quelques modifications inconnues de l'atmosphère, on les a vues réunies et poussées au plus haut degré d'intensité. Quel monstrueux amalgame de ces deux affections ne trouve-t-on pas dans le tableau que nous a transmis Lorry, sous le nom d'*érysipèle universel* ! La maladie dont il s'agit régna dans l'année 1777, et sévit sur les enfans et les adultes. Après un court frisson survenait une ardeur brûlante de la peau ; la langue était sèche, la gorge rouge et enflammée, les yeux

scintillans , la tête lourde , la respiration courte , fréquente , chaude. Vingt-quatre heures après , des taches rouges , les unes séparées , les autres réunies , se montraient sur la face , les bras , les lombes ; la respiration devenait plus courte , plus difficile ; le pouls restait dur , fréquent , concentré. Au bout de quelques heures , les taches couvraient tout le corps ; la peau était rugueuse , comme parsemée de granulations , et la chaleur extrêmement ardente. Le mal croissait tellement en douze heures , que non-seulement la surface extérieure de la peau était gonflée , dure , tendue , mais encore que le tissu cellulaire sous-cutané se gonflait , que les lèvres , le nez , le cou , les membres devenaient énormes , et d'une dureté , non pas œdémateuse , mais rénitente. A cette époque , les malades étaient dans la stupeur , la peau paraissait insensible ; mais cette partie était si chaude , qu'elle produisait sous les doigts l'impression du feu.... Les malades qui guérissaient éprouvaient pour la plupart une hémorrhagie , et tous rendaient une salivation copieuse ; leur épiderme se détachait , et la peau laissait continuellement échapper une vapeur humide. Dans cette terrible épidémie , l'irritation cutanée fut poussée jusqu'au point de produire la gangrène , et pourtant on n'y voyait pas les phénomènes suppura-

toires qui servent à caractériser la petite-vérole ; on y trouvait , au contraire , toujours avec le passage du sang dans les vaisseaux blancs du tissu réticulaire , si fortement pénétrés et distendus par ce liquide , qu'ils en perdaient leur ressort , et qu'après la mort ils ne se vidaient pas comme il arrive dans les cas ordinaires ; mais que , selon l'observation de Lorry , la peau restait livide et recouverte d'aspérités telles qu'en produisent les injections anatomiques ; on y trouvait , disons-nous , une énorme exhalation de sérosités qui s'écoulait par les salivaires , ou se dissipait en vapeurs humides dès l'instant que ces accidens perdaient de leur intensité (1). N'est-ce pas une preuve évidente que le mal , quelque violent qu'il soit dans la rougeole et la scarlatine , reste essentiellement fixé sur le tissu réticulaire , et que les mouvemens qui s'établissent , loin de dépendre seulement des différens degrés où peut monter l'irritation , tiennent à une modification particulière des vaisseaux absorbans , laquelle a toujours pour produit l'exhalation de la sérosité , modification que l'on retrouve dans la fièvre éphémère et dans les accès des fièvres intermittentes ?

(1) Burser , *Institut. Med. pract.* , t. II , pag. 63 ; et *Mémoires de la Société royale de Médecine* , t. II.

Les praticiens avaient déjà bien remarqué la disposition en quelque sorte séreuse de ces exanthèmes. Plusieurs s'étonnent même de ce que ne produisant sur la peau que des boutons qui passent rapidement de la rougeur à la dessiccation et à l'efflorescence, ils déterminent toutefois assez souvent des foyers purulens dans les parties internes (1). Mais les suppurations intérieures qui surviennent dans cette circonstance sont loin de pouvoir être assimilées aux dépôts critiques résultant quelquefois des fièvres inflammatoires ; la collection purulente s'est ici formée sur place à la suite d'une inflammation locale, tandis que nous avons vu, dans les véritables dépôts critiques, la matière déjà existante se rassembler de tous les points du tissu cellulaire pour venir faire tumeur, tantôt sur une partie, tantôt sur une autre. La cause particulière et inconnue de ces maladies établit un état de sur-excitation dans les vaisseaux absorbans artériels qui s'étend à toute l'économie animale, et dispose surtout aux affections locales pulmonaires : aussi le docteur Mead faisait-il toujours saigner dans le début de ces exanthèmes, parce qu'il craignait l'inflammation des poumons. La plupart des observateurs ont également noté

(1) Selle, *Pyretologie*.

cette disposition inflammatoire. Cullen va plus loin , et pense que lorsque la maladie a cessé , la diathèse inflammatoire subsiste encore et peut se porter sur quelque partie ; que les maladies qui surviennent dans cette circonstance en sont même aggravées , et il assure que le docteur Watson défendait , par cette seule raison , qu'on pratiquât l'inoculation après la rougeole. L'on sait que telle était aussi l'opinion de Sydenham , lequel recommandait spécialement les saignées pour guérir les diarrhées rebelles que laissent quelquefois après elles ces sortes d'affections. On cessera donc de s'étonner que la rougeole et la scarlatine ne déterminant pas essentiellement la production de la matière puriforme , comptent pourtant dans les suites qu'elles entraînent des collections purulentes , puisqu'il résulte de ce qui précède que ces collections ne sont pas le produit immédiat du travail morbifique qui les constitue ; mais la suite de l'état de sur-excitation établi dans tous les vaisseaux absorbans artériels , sur-excitation qui les dispose à produire plus particulièrement des inflammations dans l'organe pulmonaire , leur centre principal (1).

(1) Home paraît avoir observé quelquefois , à la suite de ces maladies , des dépôts qu'il assure avoir présenté tous

Mais si la rougeole , la scarlatine , et en général toutes les éruptions aiguës du tissu réticulaire , comprises vulgairement sous le nom de *fièvres rouges* , établissent dans l'économie animale une disposition plus ou moins grande aux inflammations , et présentent elles-mêmes le caractère inflammatoire , on peut en dire autant , et à bien plus forte raison , de la petite-vérole. En effet , les mêmes circonstances d'âge , de tempérament , de saison , de température , favorisent au même degré le développement de tous ces exanthèmes ; mais la fièvre qui précède l'éruption de la petite-vérole est ordinairement accompagnée de symptômes plus intenses , de sympathies plus violentes sur le cerveau , l'estomac , et surtout les poumons. Les accidens peuvent même être poussés à un tel point chez des sujets forts et robustes , que ces malades sont quelquefois enlevés par une frénésie ou par une affection péripneumonique : nous en

les caractères critiques et métastatiques. On conçoit que la chose puisse arriver ainsi ; mais nous pouvons assurer , de notre côté , que l'observation attentive de plusieurs épidémies de rougeole et de scarlatine nous a toujours fait voir les collections purulentes produites par une inflammation locale distincte de la maladie principale , quoique née sous son influence.

avons vu dont l'estomac ne pouvait supporter la moindre quantité de liquide , et qui étaient tourmentés de vomissemens continuels pendant toute la durée de cette fièvre. D'un autre côté , la face et les yeux sont très-rouges , le pouls est fréquent , plein et tendu ; la respiration brûlante , courte et laborieuse ; l'oppression extrême , la chaleur excessive , la soif très-vive , la langue sèche ; enfin , la nature indique le besoin des évacuations sanguines artificielles par des hémorrhagies nasales répétées , et le sang qu'on tire par les saignées est cohérent et recouvert de la couenne purulente.

L'éruption qui termine cette fièvre commence d'abord par les parties supérieures comme les précédentes ; mais , en général , les boutons en sont bientôt plus saillans et plus séparés. Ces boutons s'élèvent , grossissent , et , vers le huitième jour , les intervalles qui les séparent , restés jusque là de couleur naturelle , rougissent , s'élèvent , ce qui est accompagné d'une douleur tensive assez aiguë , d'un nouveau mouvement fébrile , et les pustules commencent à blanchir en même temps qu'un cercle de couleur rose les environne. La sérosité qui s'y était d'abord formée s'épaissit et prend une teinte jaunâtre , ou plutôt se convertit en une sorte de matière purulente ; il survient un gonflement général de la peau et

surtout de celle de la face et des mains. La suppuration fait ensuite place à la dessiccation , et dès-lors les symptômes fébriles diminuent insensiblement , ainsi que la tuméfaction.

Ne retrouve-t-on pas , dans les principaux traits que nous venons de rassembler , tous les caractères qui constituent une maladie inflammatoire par excellence ? Et s'il est vrai , comme nous avons cherché à l'établir , que la fièvre inflammatoire consiste dans un état d'irritation plus ou moins intense des vaisseaux absorbans artériels de l'organe dermoïde et du tissu cellulaire sous-cutané , n'est-il pas également certain que la petite-vérole occupe le même siège que cette fièvre , participe de la même nature ? Les modifications qu'impriment la contagion variolique et le mode particulier d'éruption qui en dérive nécessairement ne peuvent détruire une analogie fondée sur tant d'autres circonstances. Nous devons même dire ici , comme à l'occasion des exanthèmes réticulaires , que les phénomènes plus saillans et plus intenses qui se produisent nous dévoileront le secret de la nature, que les mouvemens beaucoup plus modérés des fièvres inflammatoires dérobent trop facilement à nos regards.

Que se passe-t-il , en effet , dans la peau et dans le tissu cellulaire cutané et sous-cutané

durant le cours de l'exanthème variolique ? Rappelons-nous que de l'extérieur de la couche cellulaire sous-cutané se détachent une infinité de prolongemens qui pénètrent dans les aréoles contiguës du chorion , s'introduisent ensuite dans celles qui sont plus extérieures , et se terminent aux pores nombreux par lesquels sortent les vaisseaux , les nerfs et les poils après avoir traversé ce tissu cellulaire ; rappelons-nous qu'on peut , en conséquence de cette disposition , concevoir le chorion comme une espèce d'éponge dont les aréoles représentent les interstices , et que le tissu cellulaire pénètre de toutes parts ; rappelons-nous que Bichat a constaté que , dans le furoncle , tout ce qui remplit les intervalles dermoïdes disparaît par la suppuration , de sorte que les fibres écartées par le gonflement des parties présentent une espèce de crible , disposition qui détermina cet anatomiste à conclure que le furoncle diffère d'une foule d'autres éruptions cutanées en ce qu'il attaque le tissu cellulaire des aréoles du chorion , tandis que la plupart des autres maladies éruptives n'ont leur siège que sur le corps réticulaire. Or , c'est aussi , du moins en grande partie , le cas du bouton variolique ; c'est précisément l'essentielle différence qui le distingue des efflorescences superficielles de la rougeole

et de la scarlatine ; en un mot , c'est ce qui rapproche la petite-vérole de la fièvre inflammatoire , que nous avons vue si particulièrement intéresser le tissu cellulaire.

Cotunni rapporte avoir disséqué des pustules varioliques commençantes , et il s'est assuré que l'épiderme était soulevé sous forme de bouton par un petit corps ressemblant à de la gélatine épanchée autour du bulbe pileux ; cette dissection lui a fait aussi trouver la cause de la dépression ombilicale que présentent les pustules varioliques dans l'adhérence de l'épiderme autour du poil qui se trouve constamment au centre de la tumeur (1) ; de sorte qu'il est évident que le gonflement et l'infiltration partent de ce tissu cellulaire traversé par les poils , les nerfs et les vaisseaux à leur sortie des aréoles du chorion. Il s'est également assuré que les boutons contenaient tantôt une humeur lymphatique et gélatineuse , tantôt une matière purulente , selon leurs divers degrés de maturité , et que cet épanchement abreuvait en même temps , et l'épiderme , qui était , au-dessus de chaque bouton , trois fois plus épais que dans l'état ordinaire , et le corps entier de la peau , qui s'en trouvait singulièrement imprégné , et le tissu cellulaire sous-cutané , qui en était gorgé

(1) *De Sedibus Variol.*, fig. 2, § XIV, pag. 21 et suiv.

comme dans les infiltrations œdémateuses , ce qui démontre avec la dernière évidence que l'ensemble du tissu cellulaire cutané et sous-cutané se trouve essentiellement lésé dans cette maladie exanthématique.

D'un autre côté , nous devons remarquer que l'affection variolique se partage , en général , en deux périodes distinctes : la première , marquée par l'éruption des boutons , et dans laquelle la peau se trouve essentiellement affectée ; la seconde , marquée par la suppuration des boutons , l'enflure et le dégorgement des tégumens , et qui semble plus particulièrement intéresser le tissu cellulaire sous-cutané (1). L'une , opérée par une action plus prompte , plus vive , accompagnée de tous les caractères d'un état inflammatoire , paraît appartenir de préférence aux vaisseaux absorbans d'exhalation ; l'autre , déterminée par une action plus tardive , accompagnée de mouvemens plus lents lorsqu'elle se fait régulièrement , semble plus spécialement tenir à un accroissement d'action des vaisseaux absorbans de résorption ; et l'on sait que beau-

(1) Voyez , sur ce double travail de la petite-vérole , un mémoire fort intéressant de M. le professeur Hallé , dans le journal intitulé : *la Médecine éclairée par les Sciences physiques* , t. II , pag. 21.

coup de praticiens lui ont reconnu quelques rapprochemens avec la fièvre adynamique (1). Les mouvemens de la première dispersent, en quelque sorte, leurs produits à la surface de la peau. Les mouvemens de la seconde ont pour résultat de faire refluer vers les capillaires veineux et les différens émonctoires, les humeurs lymphatico-purulentes dont se trouvent gorgés la peau et le tissu cellulaire sous-cutané, à l'occasion du travail morbifique établi dans la première période. Ces deux sortes de mouvemens cessent d'être sensibles après la desquamation et après le dégonflement; mais l'un et l'autre continuent, sans doute, de se faire insensiblement pendant un temps auquel il est difficile de fixer des limites.

On conçoit, d'après ce que nous venons de dire, que ces deux périodes si différentes doivent porter une influence variée et remarquable sur le sang et sur les urines, et que les altérations diverses de ces humeurs ne peuvent manquer d'être en raison de la nature particulière des phénomènes qui se montrent tour-à-tour sur la peau et sur le tissu cellulaire. Aussi, tout le temps que durent l'état inflammatoire et le travail superficiel qui produit les pustules varioliques, le sang est

(1) Selle, *Pyrétoz.*

riche , consistant et légèrement couenneux ; les urines sont claires , rares et de couleur foncée ; mais les mouvemens n'ont pas plutôt pris une tendance vers l'intérieur après la dessiccation des boutons , que les urines déposent un sédiment blanc très-abondant , et que le sang devient semblable à celui des pleurétiques , et peut même présenter des apparences qui le rapprochent tout-à-fait du pus , comme Sydenham dit l'avoir trouvé , dans les cas graves , le vingtième jour de la maladie (1) , tandis que les mêmes mouvemens de résorption évacuent les humeurs exubérantes , tantôt par les glandes salivaires , tantôt par les poumons , tantôt par les voies intestinales.

Au reste , la moindre réflexion suffira pour faire comprendre que les deux nuances que nous venons de remarquer , et qui ont paru si tranchées et si disparates à certains praticiens , ne sont autre chose que l'état de crudité et de coction successivement observés dans les fièvres inflammatoires , à cela près d'une beaucoup plus grande intensité dans les accidens locaux. Aussi , quoique l'ébranlement considérable imprimé aux vaisseaux absorbans veineux pendant le cours de la fièvre secondaire de la

(1) *Epist. ad Guil. Cole.*

petite-vérole, joint à la grande quantité d'humeurs lymphatico-purulentes que ces vaisseaux reportent dans la masse sanguine (1), donne à cette fièvre quelques caractères qui la rapprochent de la fièvre adynamique, il est pourtant certain que la disposition inflammatoire, c'est-à-dire, la sur-excitation des vaisseaux absorbans d'exhalation, prédomine toujours dans la constitution, et se conserve même quelque temps après la terminaison de la maladie. Il n'est pas rare, en effet, de voir se former, pendant la convalescence des confluentes, quelques inflammations pleurétiques, péripneumoniques, angi-neuses, ophthalmiques; des tumeurs phlegmo-neuses aux bras, aux articulations, aux mains, aux pieds, lesquelles entraînent quelquefois des suppurations abondantes, quelquefois des ulcères fistuleux avec carie des os, et un état plus ou moins prompt de consommation et de dépérissement.

Mais une circonstance qu'il est bon de ne pas laisser échapper, c'est la grande facilité avec laquelle la variole développe la disposition scrophuleuse; car il doit résulter de cette observation de nouveaux éclaircissemens sur la nature

(1) Scemmering, de *Morb. Vas. absorb.*, pag. 21; John Gardiner, on the *Gout*, pag. 227.

de l'action spécifique établie sur la peau par l'effet du virus contagieux qui a produit cet exanthème. L'ébranlement particulier des vaisseaux absorbans lymphatiques, d'où résultent les scrophules, ne se montre jamais à la suite des fièvres inflammatoires; mais il faut dire aussi que pendant tout le cours de la petite-vérole, cette portion du système absorbant se trouve dans une excitation relative beaucoup plus considérable, laquelle imprime même aux accidens locaux une physionomie particulière qui les distingue des inflammations phlegmoneuses franches. Cette action spéciale du virus variolique se manifeste d'une manière très-évidente dans l'inoculation, qui rend les glandes les plus voisines de l'insertion douloureuses et gonflées quelques jours avant que la fièvre éruptive se développe; de sorte qu'il paraîtrait que les vaisseaux de ce système sont les premiers et les plus spécialement affectés par la contagion; ce qui explique pourquoi Mead avait observé que la petite-vérole était très-utile à ceux qui portaient depuis long-temps des engorgemens indolens des glandes lymphatiques.

D'un autre côté, si nous avons comparé le bouton variolique au furoncle sous le rapport du siège qu'il occupe dans les aréoles du chorion, il est évident qu'il en diffère par sa nature intime.

Le furoncle ne présente jamais cette apparence gélatineuse trouvée par Cotunni dans le bouton varioleux commençant ; le furoncle ne détermine pas autour de lui cette effusion considérable de lymphe qui abreuve les alentours du bouton , et le convertit lui-même en une poche entièrement remplie de cette humeur ; le furoncle , enfin , ne fournit qu'un pus blanc et onctueux qui coule de la plaie au lieu de s'épaissir et de se concréter sur place , comme l'humeur lymphatico-purulente de laquelle provient la croûte varioleuse. La présence de la lymphe , mêlée au sang et à l'humeur purulente dans l'intérieur des pustules et du tissu cellulaire du chorion , démontre donc l'excitation particulière imprimée par la petite-vérole aux vaisseaux spécialement destinés aux mouvemens de cette humeur , aussi-bien que l'engorgement des glandes lymphatiques qui précède l'éruption ; aussi-bien que la disparition des engorgemens indolens de ces glandes durant le cours de la maladie ; aussi-bien que les inflammations subséquentes qui se développent quelquefois dans ces organes lorsqu'elle a terminé son cours ; aussi-bien enfin que la disposition scrophuleuse qui lui succède assez fréquemment. Ce mélange de la sur-excitation des vaisseaux absorbans artériels et de la sur-excitation des vaisseaux

absorbans lymphatiques qui prédomine dans cette circonstance, donne à tous les accidens que la petite-vérole entraîne parfois après elle, un caractère particulier propre à les distinguer plus ou moins des inflammations légitimes, en même temps qu'une tendance à devenir chroniques, et à produire de funestes consommions (1).

Au reste, on comprend facilement que, malgré l'affinité du *contagium* variolique pour les tempéramens sanguins et lymphatico-sanguins, ce principe contagieux n'épargne pas toujours les personnes faibles et phlegmatiques qui s'y trouvent soumises. Huxam remarque avec raison qu'on ne s'aperçoit jamais mieux des variations que la différente constitution des solides et des liquides apporte dans la même maladie, que par la contemplation des phénomènes de la petite-vérole. Ces phénomènes manifestent avec la même évidence les altérations que peuvent introduire dans l'économie animale les qualités alternatives et mobiles de l'air; et il n'est pas rare de voir les effets de la contagion se revêtir,

(1) Grimaud avait déjà remarqué, dans son *Traité des Fièvres*, que la petite-vérole, qui intéresse bien évidemment le tissu cellulaire, a un caractère muqueux, en vertu duquel cette maladie montre une très-grande disposition à porter sur les glandes.

sur de certains individus, ou bien en de certaines saisons et en de certains temps, d'apparences remarquables et insolites qui tiennent à la nature de la fièvre qui les accompagne accidentellement. C'est ainsi que, durant les saisons qui prédisposent aux fièvres pituiteuses, et chez des sujets déjà profondément frappés du caractère muqueux, la petite-vérole est accompagnée d'un pouls faible, de la pâleur de la face, d'une médiocre chaleur, d'une soif peu intense, d'urines aqueuses, de pesanteur de tête, de vertiges, de douleurs dans les membres, etc. L'exanthème, privé dans ce cas de l'action des vaisseaux absorbans artériels, par conséquent de la présence du sang rouge, livré à la seule influence des vaisseaux absorbans lymphatiques, est retardé dans sa marche, et les boutons qui le constituent sont pâles, crus, déprimés, ne suppurent jamais, et se convertissent en ampoules remplies d'une humeur séreuse et lymphatique, laquelle finit par former une croûte cendrée ou brunâtre. C'est encore ainsi que, dans les sujets prédisposés aux affections adynamiques, on voit paraître, avec les symptômes généraux de cette fièvre, des pustules d'abord violettes, et qui deviennent sanguines, noires, déprimées, parsemées de taches rouges et livides, et que des pétéchies, des ecchymoses, des vibices accom-

pagnent ces pustules. Nous aurions pu remarquer également les mêmes nuances dans la rougeole et dans la scarlatine, surtout la dernière, qui s'accompagne dans toutes ces maladies, d'une tendance surprenante aux affections gangréneuses. On voit donc ici, comme dans les fièvres, mais bien plus manifestement, la présence du sang rouge, du sang noir ou de la lymphe, hors des voies de leur circulation habituelle, déterminer tantôt la modification inflammatoire, tantôt la modification adynamique, tantôt la modification pituiteuse, ou bien plutôt, témoigner ouvertement quelle est la portion du système absorbant qui se trouve le plus exaltée, ou de celle qui est en rapport avec le sang rouge, ou de celle qui est en rapport avec le sang noir, ou de celle qui est en rapport avec le fluide lymphatique. La chose est, dans ce cas, d'autant plus évidente, que l'intensité des symptômes, et le siège superficiel qu'occupent les maladies éruptives, mettent, en quelque sorte, sous les yeux de l'observateur, des phénomènes que leur moindre intensité et leur position plus profonde lui dérobaient dans les affections purement fébriles.

A la vue de cette exubérance de sucs plus ou moins confondus, qui s'engendrent pendant le cours des petites-véroles, voudrait-on revenir aux idées surannées de ferments délétères,

d'humeurs corrompues , de matières peccantes, et rejeter toutes les preuves que nous venons de donner du siège fixe et positif de cette maladie dans le tissu cellulaire du chorion , et dans les vaisseaux absorbans artériels et lymphatiques de cette partie ? Mais il suffit à tout esprit non prévenu de savoir qu'une application extérieure du calorique développe un grand nombre de pustules sur les parties échauffées ; que les places couvertes d'emplâtres irritans en présentent une plus grande quantité que les autres , ainsi que le côté du corps sur lequel les enfans restent couchés ; qu'on peut convertir , en quelque sorte , à volonté , une petite-vérole discrète en une petite vérole abondante , et suivie d'une suppuration proportionnée , en couvrant beaucoup les malades , comme nous avons vu certains médecins anciens produire la fièvre inflammatoire à l'aide d'un procédé tout-à-fait analogue ; que c'est surtout sous l'influence du régime échauffant et sudorifique dans lequel on étouffe les malades sous le poids des couvertures , et en les tenant dans des chambres dont la température est très-élevée , qu'on voit survenir cette exubérance d'humeurs purulentes qui engouent la peau et le tissu cellulaire , et passent de là dans le torrent de la circulation ; qu'on voit naître, en un mot, tous les accidens qui

ont servi de texte aux théories humorales ; tandis qu'on sait , d'un autre côté , que , par des procédés contraires , par l'exposition à l'air frais , par la légèreté des couvertures , on atténue beaucoup l'intensité des symptômes fébriles et cutanés , et l'on réduit à très-peu de chose la production de ces matières purulentes , qu'on regardait avant comme la cause du mal et comme une dépuration indispensable dont il n'était pas possible de se garantir. Certes , des faits de cette nature , précédés de tous ceux qui nous ont permis , en quelque sorte , de toucher au doigt le siège de la petite-vérole dans le tissu cellulaire dermoïde , doivent éloigner l'idée de toute cause interne et humorale , surtout quand on peut ajouter que l'on a vu , dans leurs expériences , Currie et Gerard couper par l'affusion froide la fièvre éruptive de la scarlatine et de la petite-vérole , et prévenir ainsi ou simplement mitiger le développement des affections locales et sympathiques , ainsi que la production des humeurs qui s'engendrent de coutume sous l'influence des mouvemens naturels à ces maladies éruptives (1). Tous ces effets contraires pourraient-

(1) Giannini, *de la Nature des Fièvres*, pag. 166 ; et Currie , *Medical-Reports on the Effects of Water, etc.*, 1798.

ils avoir lieu par de tels procédés, si les exan-
tèmes de la rougeole, de la scarlatine et de la
petite-vérole n'avaient pas tous également leur
siège dans la peau et dans le tissu cellulaire cu-
tané et sous-cutané; si les causes de ces mala-
dies ne venaient pas frapper ces organes et s'y
fixer primitivement; si tous les mouvemens
qui se produisent dans ces affections ou qui les
constituent ne dépendaient pas de l'irritation
plus ou moins grande, plus ou moins spéciale
des vaisseaux absorbans composant en grande
partie la texture dermoïde et cellulaire?

§ II. *Analyse des phénomènes produits dans les
maladies contagieuses mucoso-nerveuses.*

Mais si les contagions inflammatoires, pour
ainsi dire circonscrites sur l'organe extérieur,
présentent une sorte de simplicité qui permet
de les isoler et de les suivre dans leurs phéno-
mènes locaux et sympathiques, il n'en est pas
de même des autres contagions fébriles qu'une
certaine prédilection porte sur les membranes
digestives et les organes intérieurs. Ici l'éco-
nomie animale, plus ou moins profondément
ébranlée, présente de tous côtés une extrême
confusion causée par l'affection successive ou
simultanée de la plupart des centres d'absorp-

tion et de sensibilité que nous avons vu déterminer tour à tour les différentes espèces de fièvres essentielles, et même les exanthèmes inflammatoires ; affection qui rappelle plus ou moins les caractères adynamiques muqueux et bilieux, toujours mêlés aux caractères ataxiques, et quelquefois même confondus avec ces derniers, d'une manière si terrible que l'imagination est épouvantée des tableaux que les observateurs nous ont tracés de certains typhus, de la fièvre jaune et de la peste, produits constans de ce déplorable mélange.

Pendant le cours des vastes contagions typhoïdes qui ont ravagé l'Europe à la suite des dernières guerres, on a vu les jeunes-gens présenter au début de ces maladies un état d'irritation catarrhale et de rougeur de la peau, premiers et fugitifs témoignages de l'intromission du virus et de l'irritation des vaisseaux absorbans artériels, comme les engorgemens glandulaires, préludes des parotides symptomatiques, qui paraissaient en même temps, annonçaient l'irritation des vaisseaux absorbans lymphatiques. Mais les nausées, les vomissemens répétés, l'amertume de la bouche, les pesanteurs d'estomac, les embarras du ventre, la fétidité des selles, qui avaient souvent lieu vers la même époque, annonçaient de quel côté l'o-

rage allait se porter avec le plus de violence. En effet, cette première période inflammatoire, en quelque sorte extérieure, rarement bien sensible, et sans mélange d'accidens d'un plus funeste augure, disparaissait bientôt, et la peau devenait sèche, brûlante et n'exécutait plus ses fonctions, tandis que des douleurs d'entrailles se manifestaient avec une disposition singulière aux diarrhées putrides et aux dysenteries causées par un état de phlogose des intestins plus ou moins léger, plus ou moins intense, mais le caractère constant du typhus. Le foie, dans une excitation morbifique très-prononcée, fournissait une très-grande quantité de bile altérée qui, versée dans les intestins, en accroissait l'inflammation, ou bien, absorbée dans les secondes voies, suscitait des accidens nerveux et vasculaires très-marquans. Le désordre des facultés de l'entendement, la stupeur des sens, la lésion de la sensibilité et de l'irritabilité musculaire, les tremblemens, les soubresauts dans les tendons, les convulsions, les crampes, les spasmes étaient les indices certains de l'irritation du système nerveux; tandis que la dépravation des sucs, rendue manifeste par la nature des garde-robes; l'extravasation du sang veineux dans les réseaux muqueux, cellulaires et cutanés; l'apparition de pétéchies violacées, d'hé-

morrhagies passives, et beaucoup d'autres tristes avant-coureurs d'une dissolution prochaine, indiquaient la profonde lésion de la vitalité des vaisseaux absorbans veineux, rendue plus manifeste encore après la mort par les congestions sanguines, noirâtres, par les injections inflammatoires également noires et formées par le sang veineux que l'autopsie cadavérique faisait découvrir sur les voies digestives, surtout vers les intestins grêles, et sur l'organe encéphalique et les membranes qui lui servent d'enveloppes (1).

Mais, soit que la contagion, prenant sa source sur des individus doués d'une constitution lymphatique et pituiteuse, encore affaiblis par l'humidité de l'atmosphère et du climat, par une habitation basse et malsaine, et par un genre de nourriture propre à donner plus de force aux causes précédentes, reçoive de ce concours de circonstances une nature spécifique propre à développer des symptômes d'une nature particulière; ou, soit que le même germe contagieux, trouvant des individus différemment disposés, porte son influence tantôt sur de certaines parties, tantôt sur d'autres, nous avons vu, dans nos climats, des contrées entières ravagées par une maladie présentant aussi vers son début

(1) Hildenbrant, *Histoire du Typhus*.

quelques signes d'irritation catarrhale, particulièrement sur la gorge et le larynx, présentant dans son cours tantôt des parotides, tantôt même des bubons quand elle était poussée à un très-haut degré d'intensité (1), mais surtout offrant des douleurs profondes dans les membres, une très-grande anxiété précordiale, des vomissemens de matières pituiteuses, un pouls faible et lent, une langue humide sans soif, et des redoublemens du soir très-marqués. A mesure que le mal avançait dans son cours, on voyait croître la chaleur, le dégoût, les anxiétés; les malades éprouvaient la sensation d'un feu brûlant dans les entrailles, et rendaient des selles muqueuses mêlées de vers lombricoïdes; le ventre se météorisait, les urines sortaient avec douleur, la peau se recouvrait plus tôt ou plus tard d'une éruption le plus souvent blanche et cristalline accompagnée de bouffissure et de sueurs acides d'une odeur particulière. Il n'était pas rare de trouver le fond de la bouche recouvert de pustules miliaires semblables à celles de la peau, et lorsque ces dernières s'écaillaient et farinaient, les premières commençaient à s'ulcérer de manière à former de petits ulcères dis-

(1) Lepecq de la Clôture, *Épidémie du Gros-Theil*, *malad. epid.*, 1770, pag. 334.

tincts et blanchâtres : du moins c'est ainsi que Stoll dit avoir vu les apthes sous deux formes dans ces sortes de fièvres (1).

Si la plupart de ces accidens annoncent une lésion profonde dans le système absorbant lymphatique et les follicules muqueux, source de l'une des branches principales de ce système, la présence de la stupeur, du délire, des soubresauts des tendons, des convulsions, annonçaient dans l'organe cérébral une coïncidence d'affection ; de même que les pétéchie, tantôt violettes, tantôt noires, que l'on voyait assez généralement accompagner ou précéder les pustules cristallines, témoignaient l'ébranlement simultanément du système des vaisseaux absorbans veineux. Aussi les inflammations qu'on rencontrait, après la mort, dans les viscères abdominaux et dans le cerveau lui-même, étaient-elles de couleur noire ; et avec les phlogoses gangréneuses des intestins, trouvait-on des amas de vers lombriciformes enveloppés d'une matière muqueuse abondante (2), preuves irrécusables d'un autre genre de cette simultanéité d'affections entre les membranes intestinales et le cerveau, ainsi qu'entre les vais-

(1) *Médecine-pratique*, t. II, pag. 157.

(2) Lepecq, *ibid*, ancien *Journal de Médecine*, t. LXIX, pag. 449 et suiv.

seaux absorbans lymphatiques et les vaisseaux absorbans veineux. Au reste , pendant que les phénomènes principaux et l'ensemble de cette funeste maladie démontraient que l'irritation s'y trouvait plus spécialement concentrée sur les vaisseaux absorbans lymphatiques , l'hydropisie du thorax , l'anasarque , la leucophlegmatie , l'œdème , les douleurs arthritiques , les flux d'urine trop abondans , qui en étaient les suites ordinaires , rendaient encore cette vérité plus incontestable.

On ne peut méconnaître, dans les deux contagions fébriles dont nous venons d'esquisser les traits principaux, une affection grave et profonde des membranes muqueuses et des organes du sentiment , tandis que le système cutané ne paraît être que le siège de quelques phénomènes pour ainsi dire secondaires. Car il est bien rare que les exanthèmes pétéchial et miliaire envahissent la peau dans une aussi grande étendue que le font ceux de la rougeole , de la scarlatine et de la variole. Le plus souvent ces exanthèmes ne consistent qu'en un petit nombre de taches ou de pustules plus ou moins éloignées les unes des autres. Les maladies qui ont coutume de les présenter peuvent même parcourir entièrement leur marche sans qu'il s'en produise ; et lors même qu'il en existe en grand

nombre, leur apparition est inconstante et passagère, leur figure variable et souvent peu apparente, et ces sortes d'éruptions se manifestent ou disparaissent sans altérer le cours ordinaire de la maladie qu'elles accompagnent. Certes, un symptôme aussi vague, aussi peu régulier, aussi léger comparativement à ceux qui se montrent à l'intérieur, ne peut être le phénomène constituant et essentiel de la maladie. Sans doute, on cite également des fièvres varioleuses sans éruption; mais ces fièvres, toujours du genre des inflammatoires, occupent du moins le même siège, ébranlent le même système de vaisseaux, et l'on peut concevoir qu'un degré de plus d'activité de la part du virus aurait développé les boutons. Ces cas sont d'ailleurs tellement rares, que beaucoup de praticiens les révoquent en doute, malgré le témoignage des plus illustres observateurs, qui disent en avoir rencontré de semblables pendant le cours d'une épidémie; mais les éruptions pétéchiales et miliaires ne peuvent nullement être comparées à la petite-vérole sous ce rapport. D'un côté, l'on rencontre beaucoup de malades qui en sont exempts dans les épidémies typhoïdes; et de l'autre, les désordres sont si éloignés de la peau dans ces sortes d'affections, cet organe se trouve dans un tel état de

sécheresse et d'inertie, qu'il est impossible d'admettre qu'il y puisse jouer un rôle principal. Ainsi, que ces sortes d'épiphénomènes soient la suite d'un traitement incendiaire, comme le croyait Dehaën, et comme nous l'avons fréquemment observé nous-mêmes (1), ou qu'ils soient le résultat de la contagion, toujours est-il vrai que, dans les deux cas, ils indiquent les désordres intérieurs, et ne constituent pas la maladie essentielle; maladie que la nature spécifique du virus a fixée sur les membranes digestives et les vaisseaux absorbans veineux et lymphatiques, en même temps

(1) Une pratique de douze années dans les dispensaires nous a souvent fourni l'occasion de faire ces sortes d'observations. Nous avons vu des miliaires, des pétéchies produites dans des maladies muqueuses et bilieuses d'ailleurs fort ordinaires, par le régime incendiaire que les gens du peuple ont coutume de mettre en usage dès qu'ils se sentent indisposés. D'un autre côté, nous avons presque toujours vainement cherché des pétéchies chez nos malades qui avaient contracté le typhus en servant d'infirmiers dans les hôpitaux provisoires établis en 1814 à Paris, parce que nous avons eu soin de faire entretenir un courant d'air frais dans leurs chambres et autour de leurs lits, et de défendre qu'ils ne fussent trop couverts, tandis que nous ayons borné le traitement à des moyens fort simples.

que sur le système nerveux ; car les virus contagieux , ainsi que les poisons , attaquent de préférence différentes parties du corps , comme si ces parties leur étaient assignées et dévolues.

Mais si ces germes contagieux , tout meurtriers qu'ils sont trop souvent parmi nous , participent néanmoins en quelque chose de la modération du climat ; s'il est possible d'apercevoir , dans le début de nos maladies typhoïdes , la réaction salutaire des vaisseaux absorbans artériels , malheureusement trop fugitive et trop tôt anéantie , il n'en est pas de même de la fièvre jaune et de la peste , affreux produits des contrées brûlantes de l'Occident et de l'Orient. Ici le poison mortel va directement frapper les principales sources de la vie , sans que la peau marque son passage par aucun signe sensible d'utile réaction. De là vient que , dès le principe de la fièvre jaune , on ressent , en même temps que les frissonnemens , un état d'irritation vive et de spasme fixé sur les organes épigastriques , lequel est le résultat direct de l'infection ; de là vient qu'on éprouve d'abord plus d'efforts pour vomir que des vomissemens réels et considérables , des éructations et des nausées douloureuses , qu'on pourrait comparer au ténésme qui accompagne les affections dysenté-

riques (1). La tête devient ensuite extrêmement douloureuse au-dessus des yeux et derrière les orbites ; tous les membres sont rompus et les mollets déchirés ; le pouls est petit et fréquent ; une chaleur vive , une ardeur dévorante , succèdent bientôt aux premiers symptômes ; et cette chaleur , qui souvent n'occupe que le tronc , est surtout intérieure , et livre le malade à une agitation extrême , comme s'il désirait la chasser au dehors (2). En effet , l'haleine est brûlante , et la peau du tronc produit elle-même sous le tact un sentiment d'ardeur mêlé d'agacement ; une douleur forte se fait ressentir sous les fausses côtes droites et les régions lombaires ; le coloris de la face est violet ; celui des lèvres est brun ; on croirait voir sur le blanc sale de la cornée opaque un treillis rouge étendu et saillant ; la région épigastrique se tend à mesure qu'elle devient douloureuse ; il y a une rénitence bien marquée dans la région du foie ; les lombes et l'hypogastre ne supportent pas le toucher ; l'abdomen entier s'empâte et devient souffrant ; les vomissemens ne s'effectuent qu'après des efforts violens et réitérés : les premiers n'entraî-

(1) Berthe , *Précis historique de la maladie qui a régné en Andalousie en 1800.*

(2) Pugnoet , *Fièvres du Levant.*

ment au dehors que des boissons et des mucosités, tandis que le produit des autres s'épaissit, se colore et devient jaune ou verdâtre. Bientôt ce premier état de violente irritation venant à s'abattre, le malade tombe dans l'affaissement : alors la matière des vomissemens est tachée de sang ; cette matière noircit enfin, ou plutôt elle offre un composé noir-verdâtre, de consistance de lie de vin, lequel exhale une odeur ammoniacale et corrode toutes les surfaces qu'il touche en sortant (1). Les selles et les urines subissent des changemens analogues. En même temps, les yeux, le visage, toute la surface cutanée se colorent en jaune, tantôt d'une manière uniforme, tantôt avec un mélange de taches d'un rouge brun ou de larges ecchymoses. Le sang ne s'extravase pas seulement ainsi dans le tissu cellulaire, mais il s'échappe fréquemment, avec une couleur noire, par la bouche, les narines, l'anus et le vagin.

Au reste, les accidens ne sont pas toujours poussés à cet effroyable degré de violence : on sait par combien de nuances successives passe la même contagion depuis son origine jusqu'à sa disparition. Le genre de vie, le tempérament, la force ou la faiblesse des sujets, et même l'âge

(1) *Ibid.*

et le sexe , y peuvent apporter des diversités sans nombre. Mais les principaux symptômes que nous venons de retracer se retrouvent toujours avec plus ou moins de constance, quoiqu'avec beaucoup moins d'intensité; mais toujours le malaise, les frissons, l'inappétence, les douleurs de l'épigastre, celles des lombes, la teinte jaune des yeux, de la langue, l'amertume de la bouche, la sécheresse de la peau, les nausées, les vomissemens qui signalent le début et la marche de cette maladie, indiquent par combien de points elle se rapproche de la fièvre bilieuse. Ici, comme dans toutes les lésions profondes, l'affection principale ne perd jamais son caractère primitif; et lorsque les malades sont assez heureux pour revenir à la santé, les accidens étrangers sont les premiers à disparaître, tandis que la longue durée de la faiblesse des organes digestifs prouve qu'ils étaient le siège de la maladie (1).

(1) Caillot, *Traité de la Fièvre jaune*, 1815. Lind et Pringle considèrent nos fièvres bilieuses estivales et automnales comme le premier degré de la fièvre jaune. M. Berthé embrassé cette idée et lui donne des développemens. Les ouvrages de Lancisi, de Torti, et tout récemment de Frank, prouvent jusqu'à un certain point la justesse de ces rapprochemens. (Caillot, pag. 73.)

L'autopsie cadavérique le prouve mieux encore , puisqu'on trouve l'estomac très-distendu et néanmoins fort épais , rempli de la glu noirâtre qui était rejetée par les vomissemens , et d'un gaz ammoniacal suffocant la membrane externe jaunâtre et l'interne rouge et gangrenée ; puisqu'on retrouve dans les intestins , surtout dans les intestins grêles , le même gaz , la même humeur et les mêmes altérations ; puisqu'à travers la phlogose noirâtre et générale des viscères que la virulence de la contagion a déterminée dans toutes les cavités ; à travers l'engorgement du pancréas , des reins , des glandes du mésentère , on reconnaît que l'affection du foie est de beaucoup la plus profonde ; que toute l'épaisseur de la substance de cet organe est dure , caverneuse et parsemée de petits dépôts sanguinolens , et que les phénomènes que peut avoir présentés la peau durant la maladie , lesquels se retrouvent , à peu de chose près , dans les cadavres , secondaires pour l'ordre d'invasion , le sont encore pour l'intensité , et se bornent à l'infiltration du système cellulaire et absorbant cutanés , abreuvés d'une sérosité sanguinolente , chargés d'une teinte jaunâtre ou verdâtre. Au reste , le tissu cellulaire , comme , en général , tous les solides , sont flasques et mollasses , dénués de ressort beaucoup plus encore qu'ils ne le

sont à la suite des fièvres bilioso-putrides de nos climats (1).

Quant à l'altération des liquides, poussée au dernier degré dans cette maladie, on peut aisément s'apercevoir qu'elle est le résultat de l'extrême désordre des mouvemens qui s'opèrent dans le système absorbant hépatique et veineux. Du moins, toutes les humeurs corrompues qui se présentent, et dans le tissu cellulaire, et dans les grandes cavités, et dans l'épaisseur des organes, et dans la vésicule, et dans l'estomac, et même dans le ventricule droit du cœur et les veines caves, ne semblent être qu'un informe mélange de bile et de sang veineux étrangement altérés. Une suffusion générale de bile se répand dans toutes les parties et pénètre même jusque dans leur intime organisation. Toutes les stases sanguines sont noires ou violettes ; il n'est pas jusqu'à l'encéphale et aux méninges qui n'en soient ternis, ce qui explique la profonde stupeur et la prostration des forces qui s'emparent des sujets dans la dernière période de cette affreuse maladie.

Si le mélange incohérent des humeurs est l'effet des mouvemens désordonnés des vaisseaux absorbans, n'est-ce pas à la même cause qu'il faut

(1) Pugno, *ibid.*; Caillot *ibid.*

rapporter leur transport d'un lieu dans un autre, leur accumulation excessive tantôt dans une partie, tantôt dans une autre ? On a vu cette bizarre transposition donner subitement la mort, et quelquefois même sans que le virus contagieux ait eu le temps d'ébranler l'organe sur lequel il paraît avoir une action spécifique. M. Dalmas rapporte que M. Benezech, l'un de nos administrateurs les plus habiles et les plus intègres, fut frappé, au milieu de la contagion qui sacrifia tant de victimes dans l'armée de Saint-Domingue, d'un coma profond dont il périt en trois jours, sans vomissement, sans hémorrhagies, et sans laisser d'autres traces qu'un épanchement, dans le tissu cellulaire, d'un liquide gris cendré, comme si la matière cérébrale se fût dissoute et répandue dans les aréoles cellulaires. Un autre malade n'était point jaune, n'avait point de nausées ; mais il suffoquait, et sa peau était livide et froide comme le marbre. A l'ouverture du cadavre, on trouva les viscères du bas-ventre dans l'état naturel ; mais les deux poumons regorgeaient d'un sang noir et sanieux ; les glandes, les cellules bronchiques en étaient remplies ; on voyait des placards noirs ou violets sur la plèvre et le médiastin ; le péricarde contenait une quantité considérable de liqueur jaunâtre et puante ; une pinte environ d'une sérosité jaune, onctueuse

et grasse , était épanchée dans les deux cavités (1). De tels mouvemens, et tant d'autres que l'on remarque dans le cours de la fièvre jaune , quoique moins promptement funestes et susceptibles même de se régulariser , peuvent-ils s'opérer au moyen des vaisseaux sanguins artériels et veineux ? peuvent-ils se passer dans le cercle circulatoire que doit incessamment parcourir le sang pour aller du cœur au cœur ? pourraient-ils s'y opérer sans altérer la régularité plus ou moins grande du pouls , qui se montre constamment, dans cette maladie, petit, fort ou faible , fréquent et précipité , mais qui ne présente jamais l'extrême irrégularité qu'on lui trouve , par exemple , lorsqu'une inflammation quelconque est fixée sur les parois des vaisseaux sanguins , et porte directement le trouble dans l'exercice de leurs fonctions ? D'un côté , les désordres sont extrêmes hors des voies circulatoires sanguines , et les épanchemens , les stases , les infiltrations , les injections , dans des vaisseaux auparavant blancs , d'une multitude de fluides de couleur et de nature différentes , et du sang lui-même , sont les témoignages irrécusables des mouvemens vasculaires les plus déréglés et les plus extraordinaires, tandis que la circulation san-

(1) Dalmas , *Recherches sur la Fièvre jaune.*

guine n'éprouve que de la gêne, de la contrainte, ou de la précipitation dans son cours. De l'autre côté, l'intermittence, l'irrégularité, la faiblesse, la fréquente interruption, les désordres des pulsations artérielles, qui sembleraient indiquer les plus grandes altérations, les plus vastes déplacements de liquides dans l'économie animale, ne laissent pourtant d'autres traces, après la mort, qu'une phlogose plus ou moins étendue de quelque branche principale du tube artériel, tandis que toutes les autres parties sont dans une parfaite intégrité (1).

La plupart de ces réflexions doivent s'appliquer à la peste, fléau plus terrible encore que la fièvre jaune. Mais ici le grand trouble qui se fait remarquer dès l'origine dans le système nerveux indique suffisamment que le germe contagieux agit de préférence sur les sources mêmes du sentiment. La prostration des forces est subite et entière ; une pesanteur de tête considérable et des étourdissemens tiennent le malade comme dans un état d'ivresse ; il est accablé, sans raison, d'une tristesse profonde ; sa vue est fixe, terne, égarée, marquant l'épouvante et

(1) *Quelques observations pour servir à l'histoire de l'Artérite, ou inflamm. des artères*, par M. Dalhaut. Diss. inaug., Paris, 1819.

le désespoir ; sa voix est faible , plaintive , entrecoupée ; il éprouve de fréquentes syncopes , des nausées , des vomissemens ; son pouls est faible , petit , inégal , et semble fuir sous la plus légère pression ; sa langue , légèrement blanche ou rouge , est lisse , se dessèche bientôt , se gerce , et prend la couleur d'un charbon éteint ; il est dévoré d'une excessive chaleur interne et d'une soif inextinguible , tandis que les extrémités sont froides et le reste de la peau modérément chaud , mais excessivement aride ; toutes les excrétions sont supprimées ; la douleur de tête , de plus en plus violente , se prolongeant le long de la colonne vertébrale , amène bientôt le délire , des convulsions auxquelles on ne résiste pas , ou bien encore un assoupissement mortel. Souvent les bubons , les charbons n'ont pas le temps de se montrer , et le malade est presque aussitôt frappé par la mort que par la maladie.

Si la peste se présentait toujours dans cet état d'effrayante simplicité , ce serait une ataxie poussée à un extrême degré d'intensité ; mais on n'y retrouverait pas le caractère des contagions fébriles , qui se compose d'une disposition toute particulière aux complications de désordres de différentes natures. Mais le plus souvent , au contraire , les phénomènes nerveux se trouvent mêlés à des phénomènes vasculaires divers

et multipliés, qui se passent dans le système des vaisseaux absorbans lymphatiques et veineux, et même, quoique très-rarement, dans les vaisseaux absorbans artériels, comme on paraît l'avoir observé dans la peste qui sévit sur notre armée d'Égypte. Il suit de là que cette contagion présente ordinairement un mélange confus de symptômes adynamiques muqueux, et quelquefois inflammatoires, avec les terribles accidens nerveux qui en forment le caractère principal. M. Pugnet dit avoir observé quelquefois une variété de la peste en Syrie, qu'il qualifie d'*inflammatoire*, et dans laquelle le pouls était plein, dur, accéléré, les yeux brillans, la face rouge, la peau chaude et moite; dans laquelle l'état des forces se soutenait et le cours des évacuations naturelles était à peine troublé; dans laquelle paraissaient, le troisième ou le quatrième jour, avec une sueur copieuse, des bubons qui se résolvaient quelquefois, mais qui, le plus souvent, s'ouvraient et fournissaient une louable suppuration; dans laquelle, enfin, ou des pétéchies rosacées ou des hémorrhagies nasales terminaient quelquefois les accidens (1). On voit, par ce tableau, que, dans la peste même, toutes les fois que des circonstances particulières ébranlent

(1) *Mémoire sur les Fièvres du Levant, etc.*

de préférence les vaisseaux absorbans artériels ; la réaction salutaire de ces vaisseaux et l'espèce de mouvement qu'ils établissent dans l'économie animale, tendent à soutenir les forces, et à maintenir la vie contre les influences les plus funestes.

Malheureusement, cette disposition est la plus rare ; et trop souvent, au contraire, on observe l'espèce putride, dans laquelle la douleur de tête concourt avec un sentiment de malaise, de pesanteur à la région précordiale, et une chaleur ardente de la peau. Dans cette espèce se présentent des vomissemens bilieux, ou érugineux, ou sanglans ; le pouls, d'abord dur et petit, devient de plus en plus obscur et inégal ; la langue, grise et jaunâtre, passe rapidement à un état de sécheresse et de noirceur ; les selles, les urines, les sueurs sont d'une fétidité remarquable ; l'abattement des forces est extrême, et les membres sont engourdis ; les bubons, très-douloureux, se gangrènent très-facilement et sans inflammation préliminaire, ou bien après s'être recouverts d'une légère rougeur érysipélateuse qui se convertit bientôt en escharre gangréneuse. Quelquefois, au lieu de bubons, on voit paraître des charbons très-crisans ou d'autres exanthèmes de mauvais caractère ; et toujours la présence du sang noir indique que l'affection spéciale du système absorbant veineux se mêle aux

phénomènes nerveux, et vient ajouter au danger de la maladie.

Dans d'autres circonstances, on voit la peste marquer son début par un frisson très-superficiel, un grand mal de tête, une espèce d'enrouement, une affection plus ou moins grave de l'estomac, un dégoût universel, surtout pour les substances douces et sucrées, l'accablement de toutes les forces, un profond abattement de l'âme, et des engorgemens glanduleux déterminant constamment un ou plusieurs bubons. A ces premiers symptômes succèdent un léger tremblement, des nausées, des vomissemens de matières visqueuses et insipides, des vertiges, un délire morne, des syncopes; le corps exhale une odeur fade insupportable, l'haleine est douceâtre, la déglutition gênée, l'ouïe dure, le ventre tendu, les redoublemens du soir très-sensibles. Dans son état, la maladie s'accompagne d'hémorrhagies qui ont lieu par toutes les ouvertures naturelles, de pétéchies, de pustules, d'ecchymoses, de flux de ventre involontaires, de selles argileuses très-liquides, mêlées de vers. Les urines, d'abord abondantes, claires et limpides, s'obscurcissent, deviennent jumentuses, se teignent en noir, et se convertissent en sang, ou, dans les cas très-favorables, réunissant les signes ordinaires de coction, sor-

tent avec quelque douleur. Au nombre des moyens de solution que la nature fait souvent concourir dans cette espèce particulière avec une sueur modérée, on doit compter une abondante expectoration d'une salive qui passe successivement par tous les degrés de consistance propres à cette humeur. Quelquefois on l'a vu se terminer par une abondante éruption de boutons semblables à ceux de la petite-vérole (1).

Que de preuves ne trouve-t-on pas dans ce court exposé d'une affection plus spécialement fixée cette fois sur le système des vaisseaux absorbans lymphatiques ! combien d'analogies n'y remarque-t-on pas avec les fièvres muqueuses ! Au reste, l'apparition de la peste ne paraît pas interrompre l'ordre des maladies constitutionnelles. Cette contagion leur imprime seulement son funeste caractère, et peut en conséquence présenter tour-à-tour les diverses nuances que nous venons d'indiquer, suivant que les modifications de l'atmosphère ou les variations des saisons établissent dans l'économie animale les dispositions qu'elles ont coutume d'y produire ; ou plutôt la peste envahit toutes ces maladies, en retenant de chacune d'elles quelques modifications toujours subordonnées à cette affection profonde du sys-

(1) Pugno, *ibid.*

tème nerveux qui forme la base essentielle de cette effroyable contagion.

C'est à cause de cette profonde lésion nerveuse que, chez les individus qui ont le bonheur d'être sauvés, la convalescence est extrêmement longue, sans doute en raison de ce que le système des nerfs ne revient que lentement de l'état d'engourdissement et de stupeur où l'avaient plongé les effets de la contagion. La plupart de ces individus, d'ailleurs rendus à la santé et remplissant toutes les fonctions animales par lesquelles la vigueur de la vie se soutient et se manifeste, demeurent longtemps dans une espèce d'hébètement qui atteste jusqu'à quel point leurs organes intellectuels ont été troublés, et conservent même, quelques années encore après, une faiblesse de perception et de mémoire très-remarquable. C'est ainsi que nous avons vu la fièvre jaune laisser les organes digestifs dans une langueur manifeste quand tous les autres symptômes de cette redoutable affection avaient entièrement abandonné les malades.

Au reste, si dans cette dernière maladie l'autopsie cadavérique a démontré que la plus profonde lésion se trouvait fixée dans le foie, l'autopsie démontre également que, dans la peste, c'est le cerveau qui est le plus essentiellement in-

téressé; car, ce qui frappe davantage à l'ouverture des cadavres est le *collapsus* du cerveau et du cer-velet, l'espèce de fluidité qu'ont acquis les deux substances qui le composent; enfin, l'excès de plénitude des sinus et des autres vaisseaux veineux répandus sur les membranes qui enveloppent ces organes. Le défaut de consistance dont se trouve frappée la pulpe cérébrale ne permet aucune recherche dans son intérieur; tout y est effacé, jusqu'aux ventricules mêmes, tandis que l'estomac, le foie, les intestins, sont loin de présenter des altérations aussi profondes et aussi générales que dans la fièvre jaune. Il s'en présente toutefois de fort graves, telles que des affections gangréneuses répandues par taches, et quelquefois par plaques, sur les membres, le météorisme du ventre, l'augmentation de volume des organes parenchymateux, la dilatation excessive du ventricule droit du cœur, et par-tout des stases plus ou moins considérables, des injections nombreuses et très-étendues d'un sang noirâtre et veineux. Dans la variété muqueuse, la substance des glandes lymphatiques présente aussi de grandes modifications qui justifient de plus en plus nos idées sur le siège spécial de ces sortes d'affections. Cette substance est ordinairement couenneuse, d'un gris clair, tachetée en rouge brun. On reconnaît parfaite-

ment les troncs distendus des vaisseaux blancs qui se portent vers ces organes ; leur développement égale celui de tout le système veineux, et celui-ci se trouve évidemment formé aux dépens du système artériel, qu'on rencontre de toutes parts dans un état de vacuité et d'affaïssement extrêmes. Le tissu cellulaire sous-cutané, tantôt infiltré d'un sang noirâtre qui forme de larges ecchymoses, tantôt soulevé par des tumeurs emphysémateuses produites par des gaz d'une fétidité extrême, a d'ailleurs perdu toute consistance (1).

Si la multitude infinie des vaisseaux blancs gorgés de sang noir qu'on trouve, après la peste, sur toutes les membranes et dans l'étendue du tissu cellulaire sous-cutané, donne une idée du désordre extrême qui a pu exister pendant la vie dans les mouvemens vasculaires, la présence de certains symptômes, comme les vomissemens sanguins, les selles et les urines sanglantes, les hémorrhagies excessives, les diarrhées énormes et immodérées, qui sont loin d'être rares dans cette maladie, indiquent bien évidemment une disposition particulière dans les vaisseaux absorbans de toute nature qui les porte à exé-

(1) Pugno, *ibid.* ; Larrey, *Mém. de Chirurg. milit.* ; Senac, *Traité de la Peste.*

cuter des mouvemens désordonnés et convulsifs presque indomptables, disposition connue des médecins sous le nom de *colliquation*. Les observateurs de la peste de Marseille disent qu'il est arrivé plusieurs fois, après avoir appliqué la pierre à cautère sur des bubons, quoiqu'il n'y eût que les seuls tégumens de brûlés, et par conséquent de très-petits vaisseaux cutanés ouverts, que le sang est néanmoins sorti en si grande abondance, qu'on n'a jamais pu en arrêter l'écoulement, et que les malades sont tombés dans des syncopes funestes. Nous ne devons plus craindre d'être taxé de préoccupation lorsque nous plaçons le siège de toutes ces colliquations dans le système des vaisseaux absorbans. Comment, en effet, concevoir la possibilité d'un mouvement progressif de la colonne sanguine, tout faible, tout inégal, tout contraint qu'il se montre dans la peste, si ces énormes déplétions, si ces congestions locales et momentanées, en un mot, si tous ces courans contraires et rapides en interrompaient à tout instant la marche? Ne voit-on pas d'ailleurs que, pendant que tous les vaisseaux exhalans rejettent un sang rouge ou brun par le vomissement, les selles, les urines, les sueurs; par toutes les voies naturelles ou artificielles, les saignées ne font sortir assez ordinairement des veines qu'une sérosité bour-

beuse revêtue de tous les caractères de la dissolution la plus complète; qu'un sang blanchâtre ou d'un rouge pâle, aqueux, liquide et incoagulable (1). Et pourtant le tissu cellulaire, tous les tissus membraneux, auparavant blancs, ceux que le sang rouge colorait, se trouvent gorgés d'un sang brunâtre qui a tous les caractères extérieurs de celui qui parcourait les veines avant la maladie. Le cœur a-t-il pu injecter ainsi ces parties, lui dont la force s'éteint de jour en jour dans ces funestes affections; lui qui ne peut les injecter de la sorte lorsqu'il est dans sa pleine vigueur? N'est-il pas, au contraire, de toute évidence que les vaisseaux qui n'exercent leurs fonctions qu'à l'aide d'une vitalité tantôt plus, tantôt moins exaltée ou ralentie, sont ceux qui, dans cette maladie comme dans toutes les autres, reçoivent de la différente nature des causes des modifications qui leur font ici pomper des liquides qu'ils n'ont pas coutume de recevoir (2), là sécréter des humeurs qu'ils ne produisent

(1) Pugno, *ibid.*; Samoïlowitz, *Opuscule sur la Peste de Moscow*, pag. 57.

(2) Chicoyneau cite un pestiféré qui avait un énorme bubon à l'aîne gauche; ce bubon au lieu d'abcéder, diminua peu à peu de volume, et à mesure que cette tumeur s'affaissait, les urines entraînaient une matière que les médecins reconnurent pour être du véritable pus,

pas dans l'état de santé, et par-tout mêler, confondre et distribuer ces liquides hétérogènes, ou les verser par les surfaces en si grande abondance que le corps entier se consume, en quelque sorte, par l'effet de ces énormes déplétions?

Il est vrai que l'autopsie cadavérique montrant constamment une énorme distension de l'oreillette droite du cœur et un engorgement considérable du système veineux, tandis que l'oreillette gauche et le système artériel se trouvent dans un affaiblissement et une vacuité remarquables, on avait pu croire que la source de la plupart des désordres que nous venons de relater était dans le cercle circulatoire sanguin, avant de connaître les effets produits par l'extinction de la vitalité des vaisseaux pulmonaires. Quesnay, par exemple, ne manque pas d'attribuer cette inégalité de répartition du sang entre les artères et les veines au spasme qui, fermant les premiers de ces vaisseaux, leur fait refuser le sang, lequel, par cela même, est forcé de refluer dans les veines. Mais on sait aujourd'hui que cet effet est commun à l'asphyxie, à toutes les maladies terminées par une longue et vio-

ce qui dura plus de deux mois. Des faits de cette nature se sont présentés à plusieurs reprises sous les yeux des observateurs de Marseille. (Senac, *Traité de la Peste*, pag. 319.)

lente agonie , au scorbut comme à la fièvre jaune et à la peste , et qu'il tient , ainsi que toutes les nuances et tous les degrés qu'il présente , à la cessation plus ou moins lente , plus ou moins subite , plus ou moins partielle , plus ou moins complète de l'action vitale de l'organe chargé de la respiration et de l'hématose , et à l'arrêt de la circulation dans cet organe. Or , il est facile de concevoir que , dans les affections qui portent une atteinte si profonde sur le système nerveux , les vaisseaux pulmonaires chargés de mêler au sang veineux les principes qui doivent le constituer sang artériel , les vaisseaux pulmonaires destinés à reconduire ce liquide au cœur et aux artères , ne peuvent manquer de participer à la prostration générale des forces du reste des solides vivans , ainsi qu'au désordre de leur action. C'est même à cette double cause qu'il faut attribuer l'aggravation des phénomènes adynamiques qui a constamment lieu vers le déclin de ces maladies. C'est un état violent d'asphyxie qui vient se joindre aux premiers accidens , qui vient accroître de jour en jour la proportion du sang veineux dans l'économie animale , et par conséquent la faiblesse et le relâchement des solides , qui engoue de plus en plus les poumons et le système veineux d'un sang noirâtre , rejeté de toutes les parties ,

non-seulement comme inutile à l'entretien de la vie , mais encore comme nuisible et délétère ; d'un sang qui ne trouve plus dans l'acte respiratoire, presque entièrement réduit au pur mécanisme de l'inspiration et de l'expiration , les principes vivifiants que les vaisseaux absorbans puisaient, durant l'état de santé, dans l'air introduit dans les vésicules pulmonaires. C'est encore, selon toute apparence, à l'action excessive et dépravée de certaines portions du système absorbant situées dans les poumons et dans le foie , qu'on doit attribuer l'espèce de violence avec laquelle le sang , rejeté dans le système veineux, s'y trouve retenu, violence telle que les autopsies montrent l'oreillette droite rompue dans certaines circonstances , et les veines caves énormément distendues par suite des désordres de la peste.

Au reste , ce n'est pas dans les seules circonstances où le mal est arrivé au dernier degré de violence que le système absorbant donne des signes de son affection dans les contagions pestilentiennes. Pendant que la peste exerce ses plus grands ravages , on voit des individus assez heureux pour n'en ressentir d'autre influence que quelques malaises , quelques douleurs sur le trajet des principaux troncs lymphatiques ; et les bubons qui se développent sur ces individus , le plus souvent sans beaucoup de fièvre et sans

les arrêter dans leurs travaux , attestent mieux que des accidens plus compliqués l'ébranlement que le principe contagieux communique au système absorbant , et ne laissent aucun doute sur la voie que parcourt le virus avant d'atteindre aux parties plus profondément situées.

Ainsi , quelle que soit la funeste influence des principes contagieux sur l'économie animale , quelque profonde altération qu'ils impriment à nos parties , quelque extraordinaires que soient les effets qu'ils produisent , on retrouve toujours le même ordre de mouvemens que suscitent aussi les causes physiques , on voit toujours ces mouvemens dépendre du même système de vaisseaux , et les traces de la lésion de ce système sont même ici plus nombreuses et plus manifestes encore que dans les fièvres ; on retrouve toujours l'ébranlement général des vastes réseaux absorbans , cutanés , cellulaires et muqueux , mais s'accompagnant ici d'une sorte de concentration de l'irritation sur certains points déterminés , selon la diversité de nature des miasmes contagieux. On retrouve toujours les mêmes produits , les mêmes humeurs , hors des voies de la circulation sanguine , engorgeant des vaisseaux auparavant blancs , stagnant dans le tissu cellulaire ou dans les cavités , ou bien encore s'échappant avec profusion par les orifices des

vaisseaux exhalans : seulement ces humeurs sont ici et plus abondantes , et plus mêlées , et plus confuses , et plus dépravées. On retrouve toujours le mal spécialement fixé tantôt à la peau , comme dans les fièvres éphémères et inflammatoires , tantôt sur les organes épigastriques , tantôt sur les membranes muqueuses intestinales et le tissu cellulaire abdominal , tantôt sur le système nerveux , comme dans les fièvres bilieuses adynamiques , muqueuses , ataxiques : seulement ici ces différentes lésions ne marchent jamais isolées , ou simplement escortées de sympathies secondaires comme dans les fièvres essentielles ; mais elles se présentent toujours deux à deux , trois à trois , et déterminent des accidens locaux si intenses , qu'il en résulte toujours une altération véritable de tissu plus ou moins grave , plus ou moins irremédiable.

C'est surtout dans les maladies de cette espèce que les inflammations se mêlent tellement avec les fièvres qu'il est difficile de les distinguer , et qu'il est aisé de les confondre. Mais ce serait s'exposer aux plus grossières erreurs que de prendre exemple des contagions fébriles pour établir qu'il n'y a pas de fièvres sans inflammation locale. N'y a-t-il pas une fièvre éphémère et des rougeoles , des scarlatines , des éruptions fébriles réticulaires de plusieurs espèces ? N'y

a-t-il pas une fièvre inflammatoire et des éruptions fébriles varioliques , soit bénignes , soit confluentes ? Et quoique ces diverses maladies occupent le même siège , participent de la même nature , exigent , en général , la même méthode curative , ne convient-on pas qu'il faut les nommer et les classer différemment ? Pourquoi ce qui a lieu sur la surface cutanée ne nous indiquerait-il pas ce qui s'opère sur les membranes muqueuses dans des circonstances tout-à-fait semblables ? Or , s'il ne nous est pas permis de regarder la fièvre éphémère comme une inflammation de la peau , quoique nous trouvions cet organe enflammé dans la rougeole et dans la scarlatine , on ne sera pas plus en droit d'avancer que les fièvres adynamiques , bilieuses , muqueuses , sont des phlegmasies intestinales , parce qu'on aurait trouvé des plaques phlogosées , des éruptions aphteuses , ou toute autre désordre inflammatoire sur les voies digestives à la suite des contagions typhoïdes et pestilentielles.

On peut encore ajouter à ce qui précède une considération d'une autre nature. Sans doute les contagions fébriles présentent pour caractère une sorte d'amalgame de phénomènes fébriles et de phénomènes inflammatoires ; mais , de même que les premiers s'éloignent par quelques points des fièvres essentielles , de même les seconds se

distinguent par plusieurs circonstances de ce que les médecins connaissent sous le nom d'*inflammations légitimes*. Et, pour prendre toujours nos exemples de ce qui se passe sous nos yeux, il est facile de voir que la rougeole ou la scarlatine n'ont ni l'aspect, ni la marche, ni la durée de l'érysipèle; il est facile de voir que le bouton variolique ne ressemble pas davantage au furoncle, ou la variole confluente au phlegmon.

D'un autre côté, l'on sait que déjà les praticiens ont fait la remarque importante que les phlogoses qui surviennent sur les membranes muqueuses par suite des contagions, se distinguent également de l'état inflammatoire qui constitue les véritables esquinancies, les gastrites, les antérites, etc., soit par le peu de profondeur qu'elles présentent, soit par leur moindre durée, soit par la facilité extrême avec laquelle on les voit se recouvrir d'une pellicule gangréneuse (1). On sait également qu'on ne peut retrouver une péripneumonie, une hépatite, dans la prompte désorganisation, dans l'espèce de sidération dont les effets contagieux frappent tout-à-coup les viscères. Sous quelque point de vue qu'on envisage les contagions fébri-

(1) Rosen, *Maladies des Enfans*; Plenciz, *Opera medico-physic. tract. III.*

les , on les verra donc constamment présenter des nuances qui n'appartiennent qu'à elles seules, qui ne permettent pas de les confondre avec les fièvres , ou bien avec les inflammations , et qui forcent de leur assigner une place intermédiaire et distincte entre ces deux genres d'affections , loin qu'on puisse arguer des phénomènes qu'elles présentent pour déterminer la véritable nature des fièvres ou des inflammations.

CHAPITRE III.

Influence des Vaisseaux absorbans dans la production des phénomènes inflammatoires.

Tous les médecins , depuis Galien jusqu'à nos jours , n'ont cessé de répéter qu'une partie enflammée rougit , s'échauffe , se gonfle , et qu'il se développe , dans son intérieur , de la douleur et des pulsations ; tous se sont accordés à dire que le sang y abonde en plus grande quantité et avec plus de véhémence que dans l'état naturel. Mais les premiers successeurs de Galien croyaient , avec cet ancien , que l'inflammation dépendait d'un sang plus chaud , se portant en

plus grande abondance sur une partie , et traversant les pores inorganiques des vaisseaux , pour se répandre dans les parenchymes sous forme de rosée , sans qu'ils eussent compris pourquoi le sang affluait ainsi dans la partie affectée. Les médecins qui vinrent ensuite , infatués des théories chimiques , regardèrent tantôt l'effervescence du sang comme cause de l'épanchement , tantôt l'afflux de ce liquide comme cause de l'effervescence , et firent dériver l'inflammation de ces deux circonstances étrangères à la vie. Vanhelmont aperçut le premier l'influence des parties vivantes et sensibles sur la production de ces phénomènes ; mais cette première étincelle du génie fut étouffée par cet auteur lui-même , au milieu d'un informe tissu d'absurdes raisonnemens , d'explications chimiques obscures et presque inintelligibles , et d'indications ou chimériques et illusoires , ou fausses et dangereuses.

Enfin , l'anatomie fit d'immenses progrès , et la circulation du sang fut découverte ; mais les résultats de ce grand événement ne furent pas aussi heureux pour la pathologie qu'on aurait dû s'y attendre : les partisans des systèmes mécaniques et mathématiques , en vigueur à cette époque , s'étayèrent de ces nouvelles connaissances anatomiques pour expliquer , par l'arrêt

du sang dans les petits vaisseaux , et par l'obstacle qu'ils supposaient en résulter pour la circulation , les phénomènes locaux de l'inflammation , et la fièvre , ou ce qu'on nommait la réaction du cœur, qui, le plus souvent, accompagne ces phénomènes : erreur manifeste , puisqu'on voit des obstructions considérables exister, même dans les organes les plus essentiels à la vie , sans être suivies des symptômes que ces auteurs donnaient pour le type des inflammations , tandis que la plus petite irritation , exercée sur une partie très-sensible , en excite souvent de très-graves et de très-considérables. Le seul avantage qu'on put tirer alors de la découverte de la circulation relativement à l'explication des phénomènes inflammatoires , se borna donc à faire abandonner l'idée que le sang se répandait en rosée dans les parenchymes, à travers les pores inorganiques, et à fixer le siège de ces phénomènes dans le système vasculaire.

La science en était à ce point , lorsque Vieussens , ayant démontré , par des injections faites avec le mercure , l'existence des vaisseaux lymphatiques qui sortent des parois des artères capillaires , établit le premier , parmi les modernes , que , dans l'inflammation , le sang passe des vaisseaux sanguins dans ces sortes de vais-

seaux (1). « L'on croit communément, disait
 » Helvétius, l'un des plus zélés partisans de
 » cette nouvelle théorie, que l'inflammation
 » n'est autre chose qu'un embarras et un en-
 » gorgement du sang dans les vaisseaux san-
 » guins ; mais il est impossible d'en rendre rai-
 » son de cette manière : car, comment expli-
 » quer la rougeur considérable qui arrive à la
 » partie enflammée, surtout lorsqu'elle est na-
 » turellement blanche ? Il est d'ailleurs très-dif-
 » ficile de concevoir que le sang puisse s'embar-
 » rasser dans les vaisseaux sanguins, où il jouit,
 » surtout pendant la fièvre, d'un mouvement
 » très-rapide et très-violent. La rougeur de
 » l'œil, par exemple, vient évidemment de ce
 » que le sang a passé des vaisseaux sanguins
 » dans les vaisseaux lymphatiques de cette par-
 » tie ; et il en est ainsi des autres. Qu'on fasse
 » attention, ajoutait-il, au nombre infini de
 » petits vaisseaux que les injections fines met-
 » tent en évidence ; que l'on considère qu'ils ne
 » paraissent ni rouges, ni remplis de sang pen-
 » dant la vie et dans l'état naturel, et l'on sen-
 » tira qu'ils ne peuvent être et ne sont en effet
 » que des vaisseaux lymphatiques, quoique

(1) *Nov. Vas. Systema*, 1705.

» plusieurs anatomistes nous les donnent pour
» des vaisseaux sanguins » (1).

Ces dernières paroles d'Helvétius font allusion au système dont Boerhaave était l'inventeur (2), système créé vers la même époque où Vieussens démontrait, par ses injections, l'existence des vaisseaux lymphatiques s'implantant aux parois des artères; système formé des débris des théories chimiques et des principales idées de Bellini, appuyées sur de certaines connaissances nouvellement acquises par Leuvenhœck, à l'aide de son microscope, et par Ruysch au moyen des injections que cet anatomiste avait poussées au dernier degré de perfection, quoique la matière colorante rouge qu'il employait l'ait fait tomber dans de graves erreurs. Boerhaave supposait, dans le corps humain, plusieurs séries d'artères décroissantes, et d'un diamètre proportionné au volume des globules destinés à les parcourir : il supposait ces ramifications artérielles divisées presque à l'infini, et chaque branche, chaque rameau, chaque ramuscule, de forme conique, se continuant avec une veine correspondante, et allant former enfin les organes sécréteurs. Dans cette

(1) *Idée de l'Économie animale*, pag. 42.

(2) Ce système parut, pour la première fois, vers l'année 1709, dans les ouvrages de Boerhaave.

supposition, il croyait que, si, par la raréfaction du sang et l'augmentation du mouvement de ce liquide, ou bien si, par l'atonie des artères, les orifices de ces vaisseaux venaient à se dilater d'une manière quelconque, le sang rouge entrerait alors dans les premières divisions destinées aux globules séreux, le sérum dans les secondes destinées aux globules lymphatiques, et ces fluides, forcés de s'arrêter dans ces canaux, à cause de la disproportion de leurs molécules, formaient l'obstruction, d'où l'inflammation par erreur de lieu, etc.

En se prêtant même à toutes les idées mécaniques de l'époque où les deux explications de Vieussens et de Boerhaave virent le jour, on conviendra facilement que celle du premier écrivain était de beaucoup la plus simple et la plus naturelle. Des expériences faciles, des maladies vulgaires en faisaient toucher au doigt la vérité; la raison s'accommodait très-bien de ce troisième ordre de vaisseaux, déjà signalé par plusieurs autres anatomistes sur différentes parties, consacré à la circulation des fluides séreux et lymphatiques, et se remplissant accidentellement de sang dans les inflammations. Mais la raison était révoltée de cette série décroissante de vaisseaux que l'anatomie n'avait jamais démontrée, que les phénomènes de la santé et

des maladies ne démontraient pas davantage, que les élèves et les commentateurs de Boerhaave n'osèrent admettre qu'avec des restrictions plus ou moins nombreuses ou considérables; et pourtant l'ascendant de ce grand homme l'emporta; toute l'Europe reçut aveuglément sa théorie et son erreur de lieu; on ne voulut voir, dans les névro-lymphatiques de Vieussens, qu'une imitation des artères décroissantes de Boerhaave, et les successeurs de ce brillant théoricien ne firent, de ces deux choses, qu'une seule et même découverte, et s'accoutumèrent à n'en rapporter la gloire qu'au seul professeur de l'école de Leyde. Cependant, l'un avait réellement vu les vaisseaux névro-lymphatiques dont il parlait; l'autre avait puisé dans son imagination les séries décroissantes qui faisaient la base de son système. Mais si le premier avait plus de connaissances positives en anatomie, le second avait plus d'érudition et d'éloquence, et ces deux qualités lui attiraient de nombreux auditeurs qui portèrent l'honneur de son nom dans tout le monde savant, et firent prévaloir ses opinions dans les plus célèbres universités de l'Europe.

Au reste, la seule vérité d'un grand intérêt pour la théorie de l'inflammation qu'on puisse extraire des ouvrages de ces deux grands médecins, qui n'ont su se défendre ni l'un ni l'autre

des rêveries chimiques et mécaniques de leur siècle, c'est que le sang, au lieu de se répandre en rosée dans les parenchymes, comme le croyaient les anciens, au lieu de s'arrêter dans les vaisseaux naturellement rouges pendant l'inflammation, passe dans les vaisseaux habituellement blancs, et ne contenant, pendant la santé, que des fluides séreux et lymphatiques; et la première idée et les preuves matérielles de cette vérité doivent être uniquement attribuées à Vieussens parmi les modernes. On peut même dire que Boerhaave, en faisant de ses vaisseaux séreux une dépendance du système artériel, et en imaginant cette série de canaux décroissans qu'on a été forcé d'abandonner par la suite, a fait perdre la trace de cette précieuse découverte de Vieussens, a rejeté pour long-temps les pathologistes dans la fausse route des mécaniciens hydrauliques, a même été cause que les médecins qui ont mieux senti l'influence de la vitalité sur la production des phénomènes inflammatoires, ont été portés à donner aux vaisseaux artériels des propriétés qui ne leur sont pas dévolues par la nature; erreur qui s'est propagée jusqu'à nos jours, et qui règne encore presque généralement.

En effet, on ne tarda pas à voir que l'obstruction d'un ou plusieurs rameaux artériels ne pou-

vait pas accroître la force de l'impulsion du cœur et le mouvement du sang vers le point obstrué, comme le prétendait Boerhaave, et J. de Gorter, son élève, se refusa le premier à croire que de l'obstruction dérivât l'inflammation ; mais il lui parut évident que le mouvement vital augmenté de quelque branche artérielle en était la véritable cause, ainsi que de tous les symptômes qui l'accompagnent. Depuis cet auteur, les médecins, d'une voix presque unanime, attribuèrent un rôle actif aux artères dans la production des phénomènes inflammatoires ; et mêlant toujours les idées d'obstruction à celle d'inflammation, les uns prétendaient que l'irritation déterminait ces vaisseaux à pousser le sang avec plus ou moins de violence dans les vaisseaux décroissans ou latéraux ; les autres, que cette même irritation les crispait, les resserrait, et produisait ainsi l'arrêt du sang : ce qui n'empêchait pas qu'aucun de ces auteurs ne pensait à exclure du nombre des causes éloignées de cette maladie les diverses altérations chimiques et les autres vices des humeurs, qu'ils faisaient toujours entrer en ligne de compte (1).

(1) Scavini, *Histoire de l'Inflammation* ; et Burser., *Instit.*, t. 1.

Cependant, à mesure qu'on avançait on se dégageait de plus en plus des préjugés accrédités par les sectes chimique et mécanique, et l'on sentait de plus en plus le vide du système de Boerhaave. On se rappela que Stahl avait voulu mettre, à la place des machines que faisaient jouer dans l'économie animale les médecins de son temps, l'autocratie de la nature; et cette idée s'accordant mieux avec tout ce qu'on venait de découvrir sur la sensibilité et l'irritabilité dont se trouvent pourvus les solides vivans, fit tout-à-fait abandonner les anciens systèmes.

« Laissons, s'écriait un de ces nouveaux Stah-
» liens, laissons aux partisans de Boerhaave le
» soin de défendre comme ils voudront, ou
» comme ils pourront, son système de l'arrêt
» du sang dans les extrémités des vaisseaux ar-
» tériels; permettons à d'autres d'appeler, avec
» Vanhelfmont, l'inflammation une épine pi-
» quante, et arrêtons-nous uniquement à con-
» sidérer les phénomènes qui rendent l'inflam-
» mation sensible.... Tout cet appareil, ajou-
» tait-il, disparaît au moment de la mort; il
» appartenait donc exclusivement au principe
» de la vie. En effet, par des incisions, on
» produit sur le cadavre des épanchemens; par
» des compressions ménagées, on y produit
» des engorgemens et des tumeurs; mais, qui

» jamais y a fait naître de véritables inflamma-
» tions?... Dans le siège de l'inflammation , on
» voit un excès manifeste dans les mouvemens ;
» d'un autre côté, l'impossibilité où se trouve
» la partie enflammée de supporter le plus
» léger ébranlement sans douleur, ce qui an-
» nonce que le ton de la fibre sensible s'y trouve
» porté au-dessus du rapport qu'il devrait avoir
» avec les fonctions auxquelles cette fibre est
» destinée. Or, puisque l'essence de la vie phy-
» sique de chaque partie de l'animal, comme
» de l'ensemble de ces parties, consiste dans la
» mobilité et la sensibilité, n'est-il pas évident
» que, dans les parties attaquées ou même me-
» nacées d'inflammation, la nature est dans
» un état d'effort pénible et violent ; qu'elle y
» soutient l'énergie vitale bien au-delà de ses
» justes limites ; qu'elle excède ces limites d'au-
» tant plus que l'inflammation est plus vive ;
» et que, si l'inflammation est enfin portée au
» degré le plus extrême, le triste fruit de ce
» travail de la nature ne peut être que l'épui-
» sement et la mort, car c'est une véritable
» mort que la gangrène? » (1).

Sans doute ces idées sont pleines de philo-
sophie, conformes aux lois générales qui régis-

(1) Voullone, *Mémoire sur la Médecine expectante.*

sent l'économie animale ; mais elles sont trop vagues , trop abstraites pour donner une explication convenable et satisfaisante des phénomènes locaux de l'inflammation. Fabre paraît avoir mieux deviné les secrets de la nature , et il est enfin venu soulever une partie du voile qui les dérobaient à tous les regards. Cet ingénieux physiologiste , voyant que l'irritation était la seule cause de l'inflammation , voyant en même temps que toutes les causes irritantes ne déterminent pas nécessairement ce genre de maladie ; que non-seulement il leur fallait un certain degré d'intensité capable d'attirer le sang vers le point irrité , mais encore qu'il fallait que ces causes fussent d'un genre propre à produire cet effet ; car , selon la remarque de Quesnay , si , parmi les substances nuisibles , il y en a qui produisent l'inflammation , il s'en trouve d'autres qui éteignent l'action des vaisseaux , produisent la gangrène , tantôt accompagnée d'un sentiment d'ardeur brûlante , tantôt d'un sentiment de froid très-supportable ; d'autres qui irritent les nerfs , et produisent des convulsions ; d'autres enfin qui , au lieu de la partie rouge du sang , n'attirent que des sucs blancs et lymphatiques , et produisent des tumeurs ou des écoulemens qui ont les caractères des humeurs dont ils sont formés. Ce physiologiste

voyant, d'un autre côté, que la piqure d'une guêpe ou d'un animal venimeux donnait naissance sur-le-champ à une tumeur qui augmentait à vue d'œil ; que lorsqu'un instrument contondant avait frappé la tête, il s'élevait, aussi promptement, une bosse sphérique rénitente, d'un volume proportionné à la violence du coup, conclut de ces observations diverses que la force par laquelle les fluides affluent vers le point irrité pour former l'inflammation, est indépendante de celle du cœur et des artères, et lui est même bien supérieure, puisqu'elle soulève les lames osseuses dans les exostoses. Cette vérité lui était d'ailleurs démontrée par la manière dont cette maladie peut se résoudre ; car il suffit que l'irritation qui en est la cause cesse, ou que son effet soit seulement suspendu, pour que les fluides reprennent leur cours, et ne soient plus attirés vers la partie souffrante (1).

Ces nouvelles vues d'un physiologiste français assez mal apprécié de son vivant, ont fait faire un pas immense à la science, touchant le point qui nous occupe ; elles ont servi de base aux théories par lesquelles on explique, de nos

(1) Fabre, *Essais de Physiol.*, t. 1, pag. 97 et suiv. jusqu'à la pag. 105.

jours, les phénomènes de l'inflammation. Bichat, surtout, les a développées de la manière la plus précieuse dans ses ouvrages. Malheureusement Fabre, au lieu de porter ses regards en arrière, et de consulter les annales de l'anatomie pour s'assurer quelle était la nature des vaisseaux chargés d'exécuter ces mouvemens vasculaires, indépendans des lois de la circulation sanguine qu'il venait de signaler aux pathologistes; au lieu de se rappeler les découvertes de Vieussens concernant des vaisseaux d'un autre genre que les vaisseaux sanguins, au lieu d'appliquer à sa théorie les connaissances acquises depuis le commencement du siècle, et surtout à des époques récentes, sur les vaisseaux lymphatiques ou absorbans, tomba dans la faute qu'avait commise Boerhaave. Il substitua aux séries décroissantes de ce dernier un système de vaisseaux intermédiaires entre les artères et les veines, système imaginaire comme le premier, et qui joint à l'inconvénient de n'être qu'une pure fiction, celui de ramener toujours à l'idée que les artères jouent un rôle actif dans la production des phénomènes inflammatoires, malgré même l'intention formelle de son auteur; car, comment séparer les extrémités capillaires des artères de leurs troncs principaux? Comment supposer aux premières des propriétés vitales

qui manquent aux seconds ? Comment croire , avec Fabre et Bichat , que les troncs artériels sont passifs dans l'acte de la circulation , et que néanmoins ces vaisseaux , devenus capillaires , sont doués d'une sensibilité , d'une vitalité qui les rend susceptibles des mouvemens les plus variés , les plus instantanés , les plus opposés à la direction naturelle de la colonne sanguine ? Fabre a vu dans l'inflammation , comme dans les phénomènes de la santé , des mouvemens vasculaires évidemment indépendans de la force du cœur et des artères : voilà son titre de gloire , voilà ce qu'il faut recevoir de lui avec reconnaissance. Mais , pour expliquer ces mouvemens , il a morcelé contre toute vraisemblance , contre toute autorité , le cercle circulatoire sanguin : voilà la faute qu'il a commise , faute imitée par Bichat , et par tous ceux qui suivent aujourd'hui les théories de ces auteurs , faute qu'on doit soigneusement éviter si l'on veut s'entendre.

Pour donner une explication naturelle et raisonnable des précieuses observations de Fabre sur les mouvemens vasculaires suscités par une irritation , et tout-à-fait indépendans des lois de la circulation sanguine , il faut donc se reporter à la découverte anatomique de Vieussens , et reconnaître , comme Helvétius , Hoffmann et

quelques autres pathologistes, que, pendant l'inflammation, le sang passe des vaisseaux sanguins dans les vaisseaux lymphatiques : ou plutôt, mieux éclairés que ces médecins sur les phénomènes de la sensibilité et sur les propriétés vitales de ces derniers vaisseaux, dire qu'à l'occasion d'une irritation quelconque, ces vaisseaux attirent et pompent le sang ou les autres liquides dans leur intérieur en plus ou moins grande quantité, d'où résulte l'afflux qui vient toujours gonfler le point irrité. Cette explication est d'ailleurs justifiée par la rapidité du gonflement inflammatoire, peu compatible avec les mouvemens réguliers nécessaires au maintien de la circulation sanguine, ainsi que par cette expansibilité active que plusieurs auteurs ont reconnue dans le tissu cellulaire, cet organe éminemment absorbant, laquelle contribue, en grande partie, à former les tumeurs inflammatoires ; elle est justifiée par la fréquence des inflammations dans ce tissu, presque entièrement dépourvu d'artères, et qui est telle que le phlegmon est regardé comme le type par excellence de ces affections ; elle est justifiée par le siège de l'engorgement inflammatoire, toujours placé en dehors du cercle circulatoire sanguin et n'influant presque jamais, comme obstacle mécanique, sur les mouvemens de cet appa-

reil , mais seulement par continuité d'irritation ou par sympathie ; elle est justifiée par l'observation de Hunter , lequel assure qu'une partie enflammée cesse d'opérer l'absorption qui lui est naturelle , et qu'indépendamment du sang qui s'y rassemble , il s'y porte aussi une grande quantité de sérum et de lymphe coagulante ; que cette extravasation lymphatique, plus grande au point d'inflammation , devient de plus en plus faible à mesure qu'on s'en éloigne , et se perd insensiblement dans les parties environnantes (1) , ce qui prouve que les fonctions des vaisseaux absorbans sont lésées ou interverties , et que le sang n'est pas le seul fluide mis en mouvement dans les inflammations ; ce qui doit nous donner enfin la conviction que Sœmmering a eu raison de dire que dans toute inflammation, soit de cause interne , soit de cause externe , le système des vaisseaux absorbans paraît être plus affecté que celui des vaisseaux sanguins (2).

En effet , s'il est vrai , comme Hunter l'avait déjà démontré dans l'un de ses plus ingénieux ouvrages , qu'il y ait une intime liaison entre la fièvre et l'inflammation (3) ; s'il est vrai , comme

(1) *Traité du Sang et de l'Inflammation* , t. II.

(2) *De Morb. Vas. absorb.* , pag. 1.

(3) *Ibid.* , pag. 180.

le disait le docteur Selle, que la fièvre et l'inflammation reconnaissent la même cause matérielle, et ne diffèrent que par quelques circonstances (1); s'il est vrai qu'entre ces deux sortes de maladies il n'existe que des nuances d'intensité, d'étendue, de profondeur, comme nous avons cherché à l'établir dans les précédens chapitres, on ne doit pas manquer de retrouver dans les inflammations le même genre de mouvemens que dans les fièvres; on doit y retrouver la lésion des mêmes vaisseaux et la production de phénomènes, sinon tout-à-fait semblables, du moins très-analogues. C'est aussi ce que l'observation de la nature démontre de la manière la plus évidente, et ce qu'il est impossible de méconnaître. L'observation démontre également que, de même que la fièvre inflammatoire ne peut être le type unique de toute espèce de fièvres, de même le phlegmon qu'on nomme *légitime* ne doit pas en servir au reste des inflammations; elle démontre que si l'irritation plus ou moins étendue, plus ou moins vive, plus ou moins soutenue des vaisseaux absorbans artériels produit et ce genre de fièvre et ce genre d'inflammation, l'irritation des vaisseaux absorbans veineux produit à son tour

(1) *Pyretolog.*

la fièvre adynamique et les inflammations gangréneuses ; l'irritation des vaisseaux absorbans lymphatiques produit , de son côté , la fièvre pituiteuse et les inflammations blanches , lardacées , gélatineuses , etc. Peut-être pourrait-on ajouter même que l'irritation des faisceaux cylindriques nerveux produit également et les fièvres ataxiques , et une espèce particulière d'inflammation dans la substance cérébrale et nerveuse : du moins est-il probable que les névralgies et la plupart des maux de nerfs tiennent à une cause de cette nature , comme le pensent certains médecins , d'après des faits d'anatomie pathologique assez concluans.

Or , comme il est impossible de concevoir , dans le corps humain , une partie organique , une partie qui répare et renouvelle sa substance , sans la supposer composée de vaisseaux chargés de puiser dans le sang artériel les matériaux de la nutrition ; de vaisseaux chargés de reprendre et de faire refluer , vers le sang veineux ou les émonctoires , les résidus de cette nutrition ; de vaisseaux chargés de ramener au centre de la sanguification l'excédant de ces matériaux , qui n'a pu se trouver mis en œuvre ; de vaisseaux chargés de répandre en tous lieux les élémens de ce solide vivant , qui fait le fond et le canevas de tous les organes , on doit s'attendre à

d'une considération secondaire dans un ouvrage de la nature de celui que nous écrivons.

La seule méthode qui nous convienne est celle que nous avons déjà mise en usage pour l'examen et l'appréciation des fièvres, c'est-à-dire, celle qui consiste à soigneusement considérer les phénomènes des diverses sortes d'inflammations sur la peau et sur le tissu cellulaire sous-cutané, qui sont les parties les plus apparentes et les plus à portée de nos yeux, comme elles sont les plus exposées aux causes extérieures et accidentelles, d'où dérivent, pour l'ordinaire, des maladies simples et peu compliquées; afin que, passant du tissu dermoïde aux organes plus profondément situés, nous puissions juger par l'analogie des phénomènes que nous retrouverons dans les mêmes circonstances sur les principaux de ces organes, par la similitude des mouvemens également suscités à l'occasion des causes irritantes dans toute l'économie animale, de l'identité de nature des vaisseaux dont la lésion produit par-tout ces mouvemens.

§ I^{er}. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans artériels du tissu réticulaire cutané.*

Déjà nous avons dit quelques mots de l'érysipèle et du phlegmon , et nous avons fait sentir les rapprochemens qui existent entre ces deux inflammations et les fièvres éphémère et inflammatoire. Ce qu'un premier coup-d'œil nous a fait apercevoir , un examen plus approfondi va bientôt nous le confirmer : et , pour ce qui concerne l'érysipèle , il suffira presque de la description de cette maladie pour nous en convaincre. En effet , lorsque l'ardeur des rayons solaires , l'action d'un froid vif et piquant , l'application d'une substance grasse ou toute autre cause , est venue porter l'irritation sur cet inextricable lacis de vaisseaux blancs étendu sur le chorion et faiblement protégé par l'épiderme , on voit une rougeur plus ou moins vive , plus ou moins foncée , se répandre brusquement sur une assez grande surface , en même temps que les phénomènes généraux de la fièvre se manifestent à des degrés divers ; la superficie de la peau s'élève en cet endroit légèrement et d'une manière égale ; on y sent une tension manifeste ; il s'y développe une chaleur vive , une douleur cuisante plutôt que pulsative , et la

maladie parvient ainsi à son plus haut période. Bientôt la peau de la tumeur devient inégale, l'épiderme se soulève sous forme d'ampoules, le plus souvent petites, quelquefois de diverses grandeurs, toujours remplies d'une sérosité claire ou jaunâtre, et la diminution de la rougeur, l'affaissement de la peau, qui se retire, le dessèchement de l'épiderme, qui tombe en écailles, ne tardent pas à manifester le déclin et la terminaison des accidens.

Que le sang soit ici passé dans des vaisseaux qui ne contenaient, pendant la santé, que des liqueurs blanches, la chose est trop évidente pour être contestée; que le tissu réticulaire de Malpighi soit l'unique siège de cet afflux sanguin, il est facile de le croire, lorsqu'il suffit d'appuyer légèrement le doigt sur la tumeur pour faire disparaître la couleur rouge, lorsqu'on voit l'érysipèle changer rapidement de place et se transporter d'un lieu dans un autre, du visage, au cou, au bras, à la poitrine; de l'une des extrémités sur l'autre, remonter même quelquefois des membres abdominaux vers le tronc et vers la tête, ou se reporter sur les parties qu'il avait précédemment occupées, sans laisser d'autres traces qu'une sorte de desquamation: c'est ainsi que la chaleur voyage dans certaines circonstances sur ce vaste réseau qui nous enveloppe. Que les vais-

seaux capillaires qui sont le siège spécial de ces mobiles phénomènes fassent partie du système des vaisseaux absorbans , c'est ce dont il est impossible de douter , lorsqu'on voit la nature et la variété des humeurs qu'ils reçoivent habituellement , l'irrégularité des mouvemens qu'ils impriment à ces humeurs , l'indépendance dans laquelle ils se trouvent de l'impulsion du cœur , les propriétés vitales qu'ils manifestent , les fonctions qu'ils exercent , enfin les sérosités qu'ils produisent dans leurs maladies.

Nous avons déjà reconnu que ces sérosités s'exhalent en sueurs dans la fièvre éphémère , et nous les voyons ici soulever l'épiderme , produire des ampoules de différentes grandeurs , le plus souvent même se mêler au sang qui forme l'engorgement inflammatoire , et donner à la teinte rouge de la tumeur une nuance jaunâtre et orangée. Cet effet généralement connu , mais mal apprécié , joint à ce que l'irritation des premières voies par la présence d'une bile surabondante et dépravée entraîne quelquefois sympathiquement des rougeurs érysipélateuses sur la peau , n'avait pas manqué de faire croire aux anciens médecins que cette sorte d'inflammation était produite par la bile. On voit comment la bile peut être , chez quelques sujets , la cause éloignée qui la détermine , quoi-

que cette humeur ne contribue probablement jamais à la former réellement. Si les sérosités qui découlent d'une surface érysipélateuse sont plus jaunes ou plus consistantes que les sueurs naturelles, c'est uniquement parce que la maladie vient de leur imprimer un premier degré d'altération : aussi peut-on observer, si l'irritation se prolonge au-delà du terme ordinaire dans l'érysipèle, qu'au lieu de ces sérosités il ne se produit bientôt plus qu'une matière puriforme. C'est ce qui arrive aux plis de la peau trop long-temps en contact chez les personnes très-grasses ; c'est aussi ce qui se passe sur les vésicatoires que l'on veut faire suppurer au moyen d'une application irritante tous les jours renouvelée. On peut donc assurer, d'après ces exemples connus, et, pour ainsi dire, vulgaires, que l'érysipèle *légitime*, c'est-à-dire, celui qui survient aux personnes sanguines et dans la jeunesse ou la vigueur de l'âge, ne diffère des autres inflammations produites par l'irritation des vaisseaux absorbans artériels, et le passage du sang de l'intérieur des artères dans ces sortes de vaisseaux absorbans, que par le siège superficiel qu'elle occupe, que par la légèreté et la brièveté des accidens, comme nous avons vu la fièvre éphémère ne pas offrir d'autres marques de distinction qui la séparent de la fièvre inflammatoire.

Au reste, quelque superficielle que soit cette maladie, on ne doit pas penser qu'une action puisse naître et s'établir dans l'économie animale, sans que les parties voisines n'en soient émues d'une manière plus ou moins notable. Aussi voit-on, dans ce cas, les vaisseaux absorbans du tissu cellulaire sous-cutané s'ébranler, et verser dans les aréoles de ce tissu des sérosités beaucoup plus abondantes que dans l'état naturel; d'où il résulte d'ordinaire un œdème tantôt plus, tantôt moins considérable ou étendu. Cet œdème gonfle surtout extrêmement la peau, décolore le point enflammé, lui donne un aspect rosacé, et pénètre très-profondément chez les personnes affectées d'un certain état de cachexie, dans lequel le système des vaisseaux absorbans est frappé de la modification de sensibilité qui le dispose à produire des quantités considérables de sérosités. C'est là ce que les nosologistes désignent sous le nom d'*érysipèle œdémateux*, variété qui peut se développer sur une partie saine en apparence, mais qui, le plus souvent, envahit les membres déjà leucoplegmatisés. Depuis long-temps, les praticiens ont reconnu l'extrême facilité avec laquelle les parties infiltrées de la sorte se recouvrent de plaques érysipélateuses. Il n'est pas possible de croire que cette disposition tienne à la seule

distension de la peau, car si cela était ainsi, les femmes devraient voir paraître fréquemment ces rougeurs inflammatoires sur la peau de leur ventre durant la grossesse, temps où l'on sait que cette partie souffre une distension bien plus considérable. Ne pourrait-on pas croire que cela tient plutôt à une certaine analogie d'action et de sensibilité qui s'établit dans quelques portions du système absorbant pendant le cours de l'un et de l'autre état de maladie? N'est-on pas autorisé à penser de la sorte, lorsqu'on voit que dans les deux cas les résultats de l'action organique sont les mêmes; lorsqu'on voit dans les deux cas la production de sérosités exubérantes être le terme de cette action, comme nous avons vu qu'elle l'était de l'action qui détermine la fièvre éphémère et la fièvre intermittente?

§ II. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans veineux du tissu réticulaire cutané.*

Quoi qu'il en soit, la disposition accidentelle que nous venons de signaler n'est pas la seule qui puisse convertir l'érysipèle *légitime* en une inflammation *bâtarde* et même funeste. Dans l'enfance, la jeunesse ou l'âge adulte, chez les

sujets forts et robustes, l'érysipèle, toujours formé par l'afflux du sang artériel dans les vaisseaux absorbans d'exhalation du tissu réticulaire, présente une couleur rouge très-vive. Chez les vieillards, au contraire, et chez les personnes prématurément affaiblies, les vaisseaux absorbans artériels, privés d'une grande partie de leur énergie vitale, ne se livrent qu'à des mouvemens incertains et peu soutenus, tandis que les vaisseaux absorbans veineux, ranimés par la lassitude même de leurs antagonistes et par le nouveau travail de résorption, au moyen duquel ces vaisseaux préparent et avancent la décrépitude, se trouvent plus disposés à réagir sous l'influence des irritations diverses, et font aborder le sang noir sur le point irrité. L'on voit, dans ce cas, une teinte bleuâtre ou violacée venir nuancer insensiblement la surface rouge de la tumeur, et finir par lui imprimer la noirceur du sphacèle. Quelquefois même à peine s'aperçoit-on du plus léger ébranlement dans les vaisseaux absorbans artériels, et la couleur sombre que la partie malade présente dès le principe annonce que le sang veineux en doit former presque à lui seul l'engorgement. On conçoit, d'ailleurs, que ce qui arrive de prime-abord par l'effet d'une vieillesse naturelle ou anticipée, peut également être la

suite de la violence des accidens , poussée au point d'entraîner l'épuisement de la vitalité des vaisseaux absorbans artériels ; et dans ce cas , la maladie, marchant avec rapidité , réunit dans un petit espace de temps , sous les yeux de l'observateur , les deux extrêmes opposés : l'excès de la vie , et la mort suivie d'une prompte décomposition.

Quelle que soit la cause qui détermine cet afflux du sang veineux dans le réseau réticulaire , la présence de ce liquide est presque toujours l'indice d'une action destructive que les impressions sédatives et délétères qu'il porte dans les parties où il se trouve dévié hors de ses voies naturelles, aggravent encore incessamment (1). Aussi ne tarde-t-on pas à voir se former sur ces inflammations veineuses, lorsque les moyens que l'art met en usage pour en arrêter le cours n'ont pas été couronnés de succès, des phlyctènes remplies d'une sérosité rougeâtre et ichoreuse , bientôt remplacées par des plaques noires de diverse grandeur , lesquelles

(1) Ce sont surtout ces érysipèles gangréneux dont M. Ribes a pu faire la dissection , parce qu'ils sont presque les seuls graves et mortels , et c'est à cette circonstance qu'il doit d'avoir toujours trouvé le désordre plus marqué du côté des veines. (Voy. *Mém. de la Soc. méd.*, t. VIII.)

se détachent en escharres membraneuses, c'est-à-dire , plus étendues que profondes.

Toutefois, gardons-nous de croire que la limite du siège occupé par le mal primitif reste fixée d'une manière invariable , et que la gangrène s'y tienne toujours renfermée dans cette circonstance. Nous devons répéter ici la même observation que nous avons déjà faite au sujet de l'ébranlement qui se communique aux vaisseaux absorbans situés dans le voisinage d'une inflammation , et ajouter que peu d'affections se propagent avec une plus funeste rapidité que les inflammations gangréneuses ; de sorte qu'il n'est pas rare de rencontrer des escharres intéressant le derme bien au-delà du tissu réticulaire, quoique la maladie se fût primitivement établie sur ce tissu. Telle était , selon toute apparence , la disposition qui caractérisait cette sorte d'érysipèle connue des médecins et des historiens mêmes, sous le nom de *feu sacré*, de *mal des ardens*, de *feu Saint-Antoine*, disposition qui, dans les onzième et douzième siècles, lui fit immoler tant de victimes dont les chairs tombaient en lambeaux.

§ III. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans lymphatiques du tissu réticulaire cutané.*

Mais quel nom donnerons-nous à ces phlegmasies cutanées superficielles et souvent colorées comme l'érysipèle, rampantes et mobiles comme l'érysipèle, soulevant et détruisant l'épiderme, produisant des humeurs limpides ou jaunâtres comme l'érysipèle, offrant, en un mot, de si frappantes analogies avec cette phlegmasie, que les médecins anciens et modernes les ont également remarquées? Les nommerons-nous des érysipèles, ou leur consacrerons-nous des noms particuliers, comme étant d'une nature distincte? Il est vrai qu'elles diffèrent de l'érysipèle *légitime*, produit constant de l'irritation des vaisseaux absorbans artériels, et par leur marche, qui tend à devenir chronique, et par les faibles sympathies qu'elles déterminent sur le cœur et sur les vaisseaux sanguins, et par la sensation particulière qu'elles produisent, laquelle n'est plus une douleur cuisante, mais un prurit insupportable; il est vrai qu'elles en diffèrent par la nature, moins séreuse que lymphatique et albumineuse, des humeurs exhalées, lesquelles s'épaississent, se convertissent en

écailles furfuracées ou forment des croûtes bizarrement variées; il est vrai qu'elles en diffèrent encore par leur disposition à devenir constitutionnelles, à produire des engorgemens glanduleux, des indurations blanches des viscères, le marasme et l'hydropisie, lorsque, après une longue durée, le mal a été porté à son comble.

Tels sont, à vrai dire, les caractères qui rapprochent et qui distinguent les affections herpétiques des affections érysipélateuses. Les analogies que nous venons de remarquer ne prouvent-elles pas que ces deux sortes d'affections occupent le même organe? Les différences qui nous ont frappé ne démontrent-elles pas de leur côté que l'irritation est ici portée sur une autre branche du système absorbant, les vaisseaux absorbans lymphatiques? N'est-ce pas ce genre de vaisseaux que nous avons vu produire les fièvres les plus longues et les plus susceptibles d'entraîner à leur suite des maux chroniques? N'est-ce pas ce genre de vaisseaux dont nous avons vu l'irritation à peine ressentie sur les organes de la circulation sanguine dans les fièvres de cette nature? N'est-ce pas ce genre de vaisseaux qui fournit au bouton varioleux les sucs concrécibles qui le convertissent en croûte sèche et consistante? N'est-ce pas ce

genre de vaisseaux qui nous a paru se charger d'imprégner la constitution des principes qui déterminent les divers genres de contagion ? En un mot, ne retrouvons-nous pas ici les principaux phénomènes qui nous ont déjà manifesté dans plusieurs circonstances les lésions de cette branche importante du système absorbant ? Il suffit, d'ailleurs, pour se convaincre que l'irritation s'y trouve fixée dans ce cas, d'examiner attentivement le siège du mal avec une forte lentille : on y aperçoit une foule de petites vésicules lymphatiques, chacune desquelles est entourée par un disque rougeâtre ; et l'on découvre plus profondément, à travers les fentes qui se trouvent entre ces vésicules, un réseau de vaisseaux blancs qui paraît avoir pris accidentellement une couleur jaunâtre et sale. C'est là le fond de toute espèce de dartres, quels que soient les noms différens que reçoivent ces maladies, suivant les diverses formes des pustules ou des produits crustacés qui les recouvrent (1).

Nous n'ignorons pas, au reste, qu'il est d'autant moins besoin d'insister sur ce point, que les médecins conviennent généralement aujourd'hui qu'il faut attribuer ces maladies aux désor-

(1) Lorry, *de Morbis cutaneis*, pag. 299.

dres du système lymphatique. Déjà le célèbre Lorry, s'étant aperçu de l'analogie des accidens intérieurs produits par les dartres invétérées et par les scrophules, de l'échange assez ordinaire de l'une de ces maladies en l'autre, de la facilité avec laquelle la rétrocession des efflorescences dartreuses déterminait des engorgemens glandulaires, de l'apparition fréquente de ces efflorescences à la suite de la petite-vérole chez les enfans, expliquait par là pourquoi ces affections se trouvent si souvent accompagnées de la tuméfaction des glandes voisines, pourquoi elles se trouvent si souvent coïncider avec des maux de gorge, des coryza, des vices de la voix, et pourquoi leur longue durée entraîne si souvent la phthisie pulmonaire. Il est vrai que, suivant la méthode des anciens, qui voyaient les causes des maladies dans les effets de la lésion de organes sur les humeurs, il ne parle que de l'altération des sucs lymphatiques (1). Mais ces idées, rectifiées de nos jours, n'en établissent pas moins la vérité de son observation. Nos connaissances plus positives sont loin de contredire le fond de la pensée de cet illustre auteur; elles nous donnent seulement l'avantage de pouvoir mieux déterminer quel

(1) *Ibid.*, pag. 302, 303, 304.

est le point fixe de l'économie animale où se trouve la première source du mal , et de pouvoir reconnaître que les affections herpétiques sont le produit de l'irritation des vaisseaux absorbans lymphatiques , disséminés dans le réseau réticulaire de Malpighi , comme l'érysipèle proprement dit est le produit de l'irritation des vaisseaux absorbans exhalans ou bien artériels de ce même réseau , comme les érysipèles gangréneux sont eux-mêmes le produit de l'irritation ou d'un mode quelconque d'excitation des vaisseaux absorbans , résorbans ou veineux , lesquels font aussi partie , dans une certaine proportion , de ce réseau réticulaire.

Sans doute qu'entre des variétés de vaisseaux si rapprochées , si intimement unies , et qui ne paraissent distinguées que par les délicates nuances d'une sensibilité très-vive et très-mobile , il doit s'établir une fréquente simultanéité d'affections , une sorte d'ébranlement qui se communique facilement des unes aux autres lorsque l'une d'elles est le siège spécial d'une irritation , et qu'il doit résulter de cette manière d'être des complications inévitables et fréquentes. Aussi voit-on souvent des érysipèles offrir l'aspect et les phénomènes herpétiques , des dartres débiter , et marcher accompagnées de la rougeur et de l'acuité des affections érysipélateuses , et les

uns et les autres se confondre et se perdre assez souvent dans les sombres couleurs d'une gangrène commençante, suivant les nombreuses modifications qu'une multitude de causes peuvent imprimer à l'économie animale. Nous voyons, par un effet naturel de ces dispositions, les descriptions que les auteurs nous donnent de ces maladies varier autant que ces maladies elles-mêmes, et présenter un grand nombre de distinctions, de divisions, de subdivisions, suivant la prédominance de telle ou telle humeur dans la partie malade, suivant la couleur ou le degré de consistance de ces humeurs, c'est-à-dire, suivant que l'irritation s'est plus particulièrement fixée sur l'un de ces trois genres de vaisseaux, et suivant le degré d'ébranlement que cette irritation a développé sympathiquement ou par continuité sur les autres fractions du système absorbant qui concourent à former le réseau vasculaire étendu sur la surface cutanée. Ce n'est même, à vrai dire, qu'à cette sorte d'ébranlement par continuité que la peau doit l'aspect rougeâtre qu'elle présente assez souvent dans celle de ces portions qui se trouve frappée de l'inflammation lymphatique d'où résultent les dartres, puisque cette rougeur, lorsqu'elle se montre, loin d'être le produit d'une injection par-tout égale du sang dans les vaisseaux absorbans exhalans, n'est

autre chose que le produit d'une multitude d'aréoles rougeâtres déterminées par la présence d'un égal nombre d'ampoules lymphatiques circonscrites par ces aréoles ; tandis que les ampoules elles-mêmes et le développement d'un réseau de vaisseaux blancs gorgés d'un fluide jaunâtre forme réellement le fond et l'essence de la maladie , ce qui reçoit le plus grand degré d'évidence par l'état de consistance lardacée dans lequel se trouvent les parties après la mort , lorsque la violence et la tenacité du mal ont fait succomber les malades (1).

Il n'est pas difficile de reconnaître la nature lymphatique des affections dartreuses à tous les caractères que nous venons d'exposer ; mais peut-être y pourrait-on trouver plus de difficulté si l'on envisageait ces maladies sous un autre point de vue. Si l'on considère , en effet , ces démangeaisons analogues aux cuissons de l'érysipèle ; si l'on considère ce prurit insupportable , cette ardeur brûlante , ces élancements difficiles à décrire ; si l'on considère même ces violens mouvemens de fièvre que déterminent certaines variétés de ces maladies , on ne retrouve plus , dans la vivacité de ces sensations

(1). Alibert , *Précis théorique et pratique sur les Maladies de la peau* , t. 1 , pag. 338.

et de ces mouvemens, l'espèce de calme et de tranquillité, la froideur, en quelque sorte, qui préside à la fièvre muqueuse, et, en général, à toutes les affections qui siègent spécialement sur cette branche du système absorbant. Mais, dans l'appréciation des phénomènes que présentent les maladies, il faut toujours faire entrer en ligne de compte la structure particulière de l'organe malade; et, par exemple, il faut ici se rappeler qu'indépendamment de l'entre-croisement, de l'intime liaison, de l'espèce de fusion que nous avons remarquée entre toutes les sortes de vaisseaux qui composent le tissu réticulaire, cet organe est encore traversé par une multitude presque infinie de papilles nerveuses qui viennent s'épanouir à la surface dermoïde, et la constituent l'instrument des perceptions tactiles. Or, si le voisinage de l'irritation suscite un ébranlement sympathique ou de continuité sur les vaisseaux, ce voisinage doit en susciter, à plus forte raison, un tout semblable sur les parties nerveuses, reconnues pour être des foyers plus concentrés de sensibilité: de là viennent, selon toute apparence, ces ardeurs dévorantes, ces élancemens quelquefois intolérables qui, dans certains cas, tourmentent les malades, et persistent même long-temps après que les phénomènes locaux dépendans du sys-

tème vasculaire se sont évanouis (1). On doit également se souvenir que les follicules sébacés ne restent pas insensibles au désordre qui les environne, comme le prouve l'humeur onctueuse dont la peau se trouve recouverte au début de certaines éruptions dartreuses; et ces follicules, morbifiquement excités, versant, sur la partie douloureuse et enflammée, des quantités sans cesse renouvelées d'humeurs plus ou moins dépravées, la présence et le contact de ces humeurs deviennent, pour les papilles nerveuses et pour les vaisseaux eux-mêmes, des causes toujours persistantes d'irritation, lesquelles ne peuvent qu'accroître la violence et la complication des accidens. C'est en effet par de telles raisons qu'une inflammation blanche, produit de l'irritation spéciale des vaisseaux absorbans lymphatiques, presque inaperçue dans la plupart des autres parties, se présente, sur le tissu réticulaire de Malpighi, sous des apparences qui la rapprochent quelquefois des inflammations sanguines, et développe des phénomènes qui pourraient en faire méconnaître la véritable nature.

(1) Alibert, *ibid.*, pag. 282.

§ IV. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans artériels du chorion, et du tissu cellulaire sous-cutané.*

Ce serait ici le moment de placer quelques considérations touchant certaines maladies des organes nerveux ou corps papillaires placés sous l'épiderme, s'il était vrai que ces maladies fussent le résultat d'une action organique semblable à celle qui produit l'inflammation ; mais les données que nous possédons sur ce difficile sujet sont si vagues et si peu nombreuses, qu'il vaut mieux avouer notre ignorance et nous borner au peu de mots qui précèdent. En nous imposant désormais la même retenue dans tout le cours de ce chapitre, nous nous réservons de traiter séparément des maladies qui se fixent sur le système nerveux, non pas tant dans la vue de nous conformer à l'usage établi, que dans l'espérance de trouver, plus tard, les esprits mieux préparés à recevoir les nouvelles idées que nous exposerons concernant la nature de ces maladies. Quant à présent, suffisamment éclairés sur les différens modes inflammatoires qui peuvent tour-à-tour ou simultanément altérer la partie la plus superficielle de la peau, notre unique soin doit être de porter

nos regards dans l'épaisseur même de cet organe, afin d'y saisir les principaux traits qui doivent nous faire reconnaître ces modes divers, au milieu de la confusion qu'entraînent nécessairement les propriétés générales de tissu que l'irritation y développe. Nous ferons surtout nos efforts pour démêler, à l'aide d'une exacte analyse, la simplicité de ces affections, des complications déterminées par le voisinage et l'intime liaison des vaisseaux qui peuvent être le siège isolé, tantôt des unes, tantôt des autres.

Il suffit, en effet, que des causes semblables à celles qui produisent l'érysipèle, mais plus intenses, frappent un sujet d'ailleurs plus fortement prédisposé, pour qu'on puisse voir naître et se développer, dans l'épaisseur même du derme et dans les couches cellulaires sous-jacentes, des phénomènes qui prouvent que les vaisseaux absorbans artériels de ces parties sont dans un état d'exaltation inflammatoire. Le point qui doit être le siège du mal devient douloureux, rouge, gonflé, tendu comme dans l'érysipèle, avec cette différence pourtant que la douleur, au lieu d'être cuisante, est gravative, poignante et bientôt pulsative; que la chaleur est très-vive, sans être mordicante; que le gonflement présente une base plus profonde; que la rougeur, plus foncée, ne disparaît plus

sous la pression du doigt, va décroissant du centre à la circonférence, pour se perdre insensiblement dans la nuance de la peau saine ; que la tension, enfin, est accompagnée de beaucoup plus de rénitence que dans la première maladie. Les parties circonvoisines se tuméfient et s'engouent d'humeurs séroso-lymphatiques, lesquelles affluent vers ce point en quantité toujours proportionnée à la violence de l'inflammation ; tandis que, d'un autre côté, ces phénomènes locaux s'accompagnent, pour peu qu'ils soient prononcés, de mouvemens pyrexiques généraux, quoique, à vrai dire, il ne soit pas rare de les voir marcher indépendans de toute sympathie du cœur et de toute accélération des mouvemens circulatoires.

Lorsque, par l'effet d'une réaction modérée des forces vivantes, par la faiblesse ou le peu de persistance de la cause morbifique, ou par l'efficacité des secours administrés, cette inflammation se trouve arrêtée dans sa marche, les accidens décroissent bientôt au lieu d'augmenter ; la douleur s'apaise et cesse d'être pulsative ; la rougeur se ternit et s'efface de jour en jour ; la tumeur devient moins rénitente et moins dure ; un empâtement presque indolent s'étend au loin sur le membre et se dissipe par des gradations insensibles : les médecins disent

alors que la maladie se termine par résolution ; Que si l'inflammation dépasse, au contraire, sans amendement, l'époque après laquelle on doit cesser d'espérer la résolution, les phénomènes redoublent d'intensité, l'engorgement acquiert plus de consistance et d'étendue, la chaleur et la rougeur deviennent plus vives, la douleur, plus aiguë, s'exaspère encore par les pulsations réitérées qu'on ressent dans la partie. Peu à peu le centre de la tumeur se ramollit et prend une teinte blanchâtre ; ce ramollissement et cette blancheur gagnent en peu de temps la circonférence ; et l'on sent enfin qu'une ondulation de liquides se rapproche de plus en plus de l'épiderme : la douleur et l'irritation paraissent, à ce degré, céder la place à un sentiment de pesanteur, bientôt soulagé lui-même par l'issue d'une quantité plus ou moins considérable de matière purulente mêlée de sang, laquelle se fait jour à travers le point le plus saillant et le plus aminci. Telle paraît être la terminaison la plus ordinaire du phlegmon ; telle est sa marche ; tels sont les phénomènes extérieurs qu'il présente ; et telle est aussi la nature de l'humeur produite par le mode d'action vasculaire qui s'établit dans la partie malade durant le cours de cette affection.

L'autopsie cadavérique fait connaître, d'au-

tre part, que, dans l'intérieur de ces tumeurs phlegmoneuses, le tissu cellulaire est d'un rouge vif et paraît généralement injecté de sang, lequel se trouve même souvent épanché dans les aréoles de ce tissu. Les incisions pratiquées sur ces tumeurs, pendant la vie, démontrent bien mieux encore la vivacité de cette couleur rouge et la grande affluence de sang artériel qui la produit (1), en même temps qu'elles permettent de voir, en quelques circonstances, le pus formé, dès les premiers jours, dans un nombre plus ou moins considérable de cellulosités (2). Il n'est donc pas possible de douter que le phlegmon ne soit l'effet d'un certain mode d'exaltation des propriétés vitales des vaisseaux absorbans artériels, ou d'exhalation qu'on sait former l'une des principales bases du tissu cellulaire cutané et sous-cutané; que le phlegmon ne soit l'effet d'une modification particulière de la sensibilité qui dispose ces vaisseaux à pomper le sang et à retirer de ce fluide les matériaux de l'humeur purulente. On comprendra facilement, d'après ces données, que cette humeur, exhalée dans les aréoles cellulaires, s'y accu-

(1) Hunter, *Traité sur le Sang et les Inflammations*, t. II, pag. 171 et suiv.; t. I, pag. 123.

(2) Quesnay, *Traité de la Suppuration*, pag. 26.

mule sans pouvoir en être résorbée, les vaisseaux absorbans se trouvant, dans la première période du mal, les uns dans un état de forte constriction, les autres livrés à des mouvemens exagérés d'exhalation, d'où il résulte que le sang et le pus distendant ces petites cavités, il se produit de très-vives douleurs. On comprendra tout aussi facilement que ces derniers accidens sont même ici d'autant plus prononcés, que la plus grande partie du tissu cellulaire enflammé se trouve engagée dans les porosités du chorion, auquel on sait que Bichat a reconnu tous les caractères des membranes fibreuses, et que ce tissu cellulaire, gorgé, distendu par la grande quantité de sang et de fluides que l'irritation lui fait, en quelque sorte, assumer, érigé, d'ailleurs, par une espèce de force de turgescence qui lui est propre, distend à son tour le chorion dans tous les sens, nouvelle cause qui contribue, peut-être plus que la première, à rendre les douleurs du phlegmon poignantes et gravatives.

D'un autre côté, l'on n'aura pas de peine à concevoir que le battement des petites artérioles engagées dans la tumeur venant frapper continuellement sur des parties dont la sensibilité est extrêmement exaltée, doit, non-seulement être aperçu, mais encore devenir douloureux, et que

telle est en partie l'origine des douleurs pulsatives qui ne manquent pas d'accompagner et de caractériser ces sortes de tumeurs. Mais ce serait méconnaître les lois de la vitalité que de ne pas admettre dans l'explication de ce phénomène l'exaltation de la sensibilité des parois artérielles elles-mêmes. Quelle que soit l'apparente insensibilité de certaines parties dans l'état physiologique, il n'en est aucune dans l'économie animale qui ne puisse devenir douloureuse par l'inflammation dans son tissu propre, ou dans les organes qui lui sont contigus. On sait que la peau devient douloureuse au toucher vis-à-vis le point enflammé de la plèvre, et que les côtes elles-mêmes peuvent non-seulement acquérir une sensibilité plus ou moins vive, mais participer réellement à cette inflammation, comme le prouvent des faits d'anatomie pathologique très-intéressans, rapportés par M. le professeur Chaussier (1). Pourquoi les artères d'où naissent les vaisseaux qui sont, dans le phlegmon, le siège de l'irritation inflammatoire, seraient-elles plus impassibles au milieu de l'exaltation de sensibilité qui les entoure? Elles ne peuvent,

(1) Dans les notes dont ce savant a bien voulu enrichir la traduction de la *Pyrétiologie* de Selle, donnée par M. Nauche.

certes, pas rester étrangères à un désordre qui les touche de si près. Aussi les voit-on s'ébranler lorsque l'accumulation du pus, distendant les aréoles cellulaires, ajoute, par cette cause mécanique, à la vivacité des douleurs, et monte le ton de la sensibilité des vaisseaux et des nerfs disséminés dans la tumeur au degré le plus élevé. Aussi la dilatation de leurs tubes est-elle alors douloureuse par elle-même, indépendamment des tiraillemens et des froissemens qu'elle doit occasioner dans les portions vasculaires enflammées qui s'implantent sur ces tubes (1); aussi l'impulsion que ces vaisseaux impriment à la colonne sanguine, subordonnée, dans l'état de santé, à la grande impulsion du cœur, s'en affranchit-elle, en quelque sorte, dans une tumeur phlegmoneuse, et produit-elle des mouvemens plus précipités, qui ne se trouvent plus en harmonie avec ceux de la grande cir-

(1) M. Ribes a trouvé dans ces sortes de tumeurs, lorsqu'il a eu l'occasion d'en examiner quelque'une après la mort, l'extérieur des artères et même des veines floconeux, et la surface interne des artères rouge et enflammée, fait d'autant plus remarquable qu'il vient à l'appui des injections de Vieussens et de Bleuland, et justifie pleinement notre manière de voir sur cette origine des vaisseaux absorbans et sur le siège de l'inflammation phlegmoneuse. (*Mém. de la Soc. méd.*, t. VIII, pag. 621.)

culation , surtout lorsque l'inflammation n'influe pas assez sur l'état général du malade pour déterminer des phénomènes fébriles (1).

Au reste, on ne doit pas trouver étrange de nous voir attribuer la douleur pulsative du phlegmon à la dilatation du tube artériel devenu lui-même trop sensible, quand on sait que ce phénomène se présente dans le cours de certaines fièvres ardentes et dans les accès de certaines douleurs hystériques, sans qu'il soit possible de l'expliquer dans ce cas par le froissement des parties enflammées circonvoisines. On doit

(1) Hunter, tout en croyant que l'action inflammatoire se passe dans les petits vaisseaux, puisqu'elle peut être bornée à un point seul où les petits vaisseaux existent, et puisque, selon lui, les gros vaisseaux ne doivent être considérés que comme les porteurs de la matière, pour que les plus petits en disposent et agissent sur elles, n'en avait pas moins noté cette participation des gros vaisseaux à l'exaltation d'une partie enflammée dans laquelle ils aboutissent, et il en déduisait la raison des pulsations douloureuses de ces tumeurs. Il avait même observé que si l'inflammation est très-considérable dans le panaris, l'artère, jusqu'au poignet, paraît très-affectée (t. II, p. 108).

M. Ribes a vu, chez des malades morts avec des dépôts phlegmoneux, les parois des petites artères épaissies, et leurs tuniques rouges et enflammées, tandis que la tunique interne des veines était à peine colorée. (*Ibid.*)

s'étonner encore moins , aujourd'hui qu'on est désabusé, d'attribuer l'inflammation à des causes mécaniques d'obstruction et d'arrêt du sang , de nous voir parler de cette fièvre locale , de cette accélération du mouvement circulatoire , d'ailleurs si constamment observé dans les artérioles entourées de l'engorgement inflammatoire phlegmoneux (1) ; et , toutefois , il ne nous paraît pas possible d'expliquer le cours plus rapide du fluide sanguin à travers cet engorgement , si l'on continue de placer le désordre inflammatoire dans un système de vaisseaux intermédiaire entre les artères et les veines , comme le font les modernes. Comment concevoir , en effet , qu'une masse considérable de vaisseaux capillaires gorgés de sang et d'humours , soit interposée entre les extrémités artérielles et veineuses sans arrêter de suite la circulation , sans produire promptement la gangrène ? On doit nier , malgré l'évidence , que le sang puisse circuler dans une partie enflammée , si l'on n'admet pas que l'afflux et l'engorgement

(1) Galien , en disant que toute inflammation est accompagnée de fièvre , ajoute que les plus considérables le sont de la fièvre générale , et les moindres d'une fièvre locale et bornée à la partie malade. (*De Pulsibus ad Tyrones* , cap. XII ; et de *Method. med. ad Glaucum* , lib. II , cap. I)

qui s'y forment s'opèrent dans un ordre de vaisseaux placé en dehors du cercle circulatoire, et tout-à-fait étranger aux mouvemens réguliers de cet appareil. Ce n'est qu'à l'aide de cette dernière explication qu'on peut concevoir les faits de pratique les plus avérés, quoique totalement en opposition avec la théorie de nos jours. C'est en sachant apprécier comme il convient le rôle des vaisseaux absorbans dans les phénomènes inflammatoires; c'est en plaçant le siège de ces phénomènes dans ce système, que l'on sauve l'apparente contradiction qui fait voir le cours du sang précipité dans une tumeur phlegmoneuse, en même temps qu'on est forcé de reconnaître que ce liquide s'y trouve stagnant, ou du moins ralenti dans sa progression.

Ne sommes-nous pas tous les jours les témoins de l'action au moyen de laquelle les vaisseaux absorbans irrités attirent le sang dans leur intérieur? Ne voyons-nous pas le tissu cellulaire, dans les plaies où cet organe est mis à découvert, passer successivement de la couleur blanche au rouge le plus vif par l'injection plus ou moins rapide des vaisseaux absorbans qui le composent? Ne voyons-nous pas les vésicules de ce tissu, diaphanes un instant avant, former dans le fond des plaies des bourgeons charnus uniformément

colorés par le sang artériel (1) ? Ne voyons-nous pas cette surface cellulaire , ainsi modifiée , retirer du sang qu'elle vient de s'approprier les matériaux de l'humeur purulente , et continuer d'exhaler le pus aussi long-temps que la cicatrisation ne la met pas à l'abri du contact des corps ambiants dont elle est jusque là sans cesse blessée ? Pouvons-nous douter que ces phénomènes , opérés sous nos yeux lorsqu'un instrument tranchant a divisé les tégumens , ne soient les mêmes que ceux qui s'opèrent au-dessous et dans l'épaisseur de ces tégumens pendant le cours des inflammations phlegmoneuses ? Pouvons-nous douter que cette matière purulente répandue chaque jour dans les appareils dont on recouvre les plaies , ne soit de la même nature , et ne se produise en vertu des mêmes lois que celle qui s'accumule dans les aréoles cellulaires , les distend avec violence , les déchire , renverse enfin et brise leurs cloisons pour former les collections humorales plus ou moins considérables , qu'on sait être le terme le plus ordinaire de ces sortes de tumeurs ?

(1) J. Hunter remarque avec sagacité que la couleur écarlate des inflammations est la même que celle du sang contenu dans les artères. (*Traité du Sang et des Inflammations* , t. II , pag. 173.)

S'il est difficile de se défendre d'attribuer les phénomènes dont nous venons d'exposer la marche et les résultats à un mode d'action réservé seulement au système des vaisseaux absorbans, il est peut-être encore plus difficile de ne pas reconnaître l'action et les propriétés vitales de ces vaisseaux dans la manière dont les inflammations phlegmoneuses, arrêtées avant le terme de la suppuration, s'affaissent, se résolvent et finissent par disparaître. Ne semble-t-il pas évident que, dans cette circonstance, les portions résorbantes de ce système disséminent peu à peu le sang accumulé sur le point irrité, le reportent dans les réseaux voisins dont la sensibilité est moins exaltée, dont les mouvemens sont moins irréguliers, et le font de là rentrer dans le torrent de la circulation générale? Ne regarde-t-on pas également comme prouvé que ces mêmes portions résorbantes font disparaître le pus des cavités cellulaires où l'exhalation morbifique l'avait d'abord versé, pour le diriger de là vers les capillaires veineux et vers les émonctoires? Nous ne connaissons, du moins, aucun autre genre de vaisseaux, dans l'économie animale, capable de produire des effets de cette nature (1). Disons plus encore ;

(1) On a vu dans la première partie toutes les raisons

le témoignage de Scemmering , qui cite des cas où l'on a vu le sang et le pus séjourner dans les vaisseaux absorbans lymphatiques au voisinage d'une inflammation (1), le témoignage de M. Ribes , qui , de son côté , dit avoir rencontré des humeurs ichoreuses et purulentes stagnant dans les veines, non loin de parties soumises à des altérations semblables (2), doivent nous faire comprendre que les deux fractions résorbantes du système absorbant , quoique appliquées à des fonctions distinctes , quoique chargées, dans l'état de santé, de recueillir des humeurs préparées pour une destination contraire , peuvent néanmoins concourir l'une et l'autre , dans le moment du désordre inflammatoire, à dégorger les parties malades.

qui doivent détourner de l'idée que les veines soient capables d'exécuter de tels mouvemens. Les livres sont remplis d'exemples où l'humeur purulente , déjà formée et rassemblée sous la peau , s'est tout-à-coup évacuée par les urines , les selles , les crachats , etc. Or , ces métastases subites et rapides ne peuvent s'exécuter que dans le vaste réseau de vaisseaux absorbans placés hors de l'influence du cercle circulatoire sanguin, dont la marche régulière se trouve peu , ou même ne se trouve point du tout altérée au milieu de ces rapides déplacemens d'humeurs.

(1) *De Morb. Vas. abs.* , pag. 2 et 8.

(2) *Mém. de la Soc. méd. d'Émul.* , t. VIII, pag. 621.

Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas venus jusqu'ici sans être frappés des nombreux rapprochemens qui existent entre l'affection dont nous venons de nous occuper et la fièvre inflammatoire. Cette première période d'irritation, dans laquelle le sang artériel, attiré dans le tissu cellulaire et les tégumens, les remplit et les colore; cette seconde période de suppuration ou de coction dans laquelle l'état moins violent des vaisseaux leur permet d'exercer des fonctions, vicieuses il est vrai, mais se rapprochant en quelque chose des actions naturelles; cette troisième période de résolution ou de crise dans laquelle la sensibilité se trouvant ramenée à l'état naturel, les vaisseaux absorbans résorbent l'humeur purulente produite par le travail morbifique, la disséminent et la dirigent vers le sang veineux et vers les émonctoires; la présence, enfin, de cette humeur, manifestée dans les deux circonstances par la couenne inflammatoire dont le sang des saignées se recouvre, manifestée bientôt après par le sédiment blanchâtre que les urines déposent; tout indique, tout démontre l'identité de nature des mouvemens qui président à ces deux états morbifiques. Mais, en même temps que ces sortes de phénomènes permettent d'établir cette analogie, n'oublions pas que l'inten-

sité beaucoup plus grande des accidens , leur évidente concentration sur un seul point , l'afflux de sang et d'humeurs , plus considérable dans le tissu cellulaire enflammé que dans le tissu cellulaire fébrile , l'extrême distension des cellules de ce tissu ne manquant jamais d'avoir lieu dans le phlegmon , la désorganisation qui se trouve la suite la plus ordinaire de cette distension , font assez connaître quelle est la nuance propre à distinguer les inflammations phlegmoneuses des fièvres dont la nature paraît leur correspondre , et l'on a pu voir que c'était par des nuances du même genre que l'érysipèle différait de la fièvre éphémère.

§ V. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans veineux du chorion et du tissu cellulaire sous-cutané.*

Que si l'intensité ou la persistance de la cause irritante , ou bien quelque fâcheuse prédisposition du sujet portent le sentiment au plus haut degré dans la partie enflammée ; si l'afflux humoral continue et devient démesuré , d'un côté la quantité des fluides n'est plus proportionnée à l'extension des solides , et ces derniers perdent leur ressort ; de l'autre , l'énorme et subite accumulation de ces fluides dans des canaux placés

en très-grand nombre autour des capillaires sanguins, comprime ces vaisseaux, intercepte enfin le cours du sang, et ce liquide se coagule et se décompose rapidement au milieu de ces parties que la vitalité vient d'abandonner (1). Telles sont la source et la marche des gangrènes qui peuvent succéder à des mouvemens inflammatoires aussi rapides que violens. Mais telle n'est pas l'origine de ces inflammations qui présentent dès le principe une teinte livide, une chaleur peu marquée, un très-faible développement de forces vitales et des mouvemens obscurs et languissans; de ces inflammations qui, froides au toucher, font éprouver dans leur intérieur un continuel sentiment d'érosion, une ardeur corrosive et brûlante; de ces inflammations qui, gangréneuses dès leur apparition, n'ont pour produit qu'une sanie brunâtre et ichoreuse, n'ont pour terme naturel que la mort des parties

(1) Le docteur Wilson a fait des expériences desquelles il résulte que la vélocité du sang se ralentit de plus en plus dans une partie enflammée, et qu'au plus haut degré de l'inflammation il paraît qu'elle s'arrête tout-à-fait. (*Annales de littér. étrang.*, novembre 1812, pag. 447.) J. Hunter, de son côté, a trouvé le sang coagulé dans les artères au voisinage et même à quelque distance d'une partie gangrénée. (*Traité du Sang et de l'Inflammation*, t. II, pag. 231.)

qu'elles envahissent ; de ces inflammations enfin qui naissent sur des sujets affaiblis par l'âge , la misère , les maladies , ou se produisent pendant le cours des fièvres adynamiques et pestilentielles. Tout manifeste ici que , par une funeste rétroversion des mouvemens, les vaisseaux absorbans veineux s'emparent du sang noir , le disséminent et l'accumulent dans la partie malade. Aussi ne retrouve-t-on plus dans ces pernicieux phlegmons ni la vive coloration qui manifeste la présence du sang artériel , ni la chaleur que les vaisseaux absorbans exhalans puisent surtout dans ce liquide , ni les douleurs pulsatives que peuvent seuls produire les battemens des artères participant à l'inflammation qui les entoure , ni la matière purulente , résultat constant de l'élaboration du sang rouge par les vaisseaux absorbans les plus naturellement en rapport avec ce liquide : aussi ne retrouve-t-on plus l'heureuse tendance des mouvemens d'où résulte presque toujours une favorable issue du mal dans le phlegmon légitime.

C'est donc avec grande raison que notre ingénieux Bichat assurait que ces sortes de tumeurs sont à la fièvre adynamique ce que le phlegmon légitime est à la fièvre inflammatoire. Il est impossible de douter que , dans les deux cas , les mouvemens ne soient de la même nature , et

n'aient pour siège la même espèce de vaisseaux. Nous avons déjà vu, dans l'un des chapitres précédens, que Ludwig s'était assuré, l'un des premiers, par les autopsies cadavériques, que les stases sanguines sont dans ces phlegmons adynamiques formées par le sang veineux. Le docteur Selle, Sarcone, Grimaud, connaissaient également la différence des inflammations formées par le sang artériel et des inflammations formées par le sang veineux : seulement ces auteurs regardaient de telles affections locales comme le produit des fièvres qui leur sont analogues, sans considérer que la pratique en offre souvent des exemples isolés de tout mouvement fébrile, ou du moins dans lesquels ces mouvemens ne sont que des effets consécutifs et secondaires. Ici, comme dans la fièvre adynamique, ce ne sont pas la faiblesse et l'atonie qui font passer le sang veineux dans le système cellulaire ; mais c'est bien plutôt un mode particulier d'action qui s'établit dans les vaisseaux absorbans veineux du point affecté ; action qui remplit cette partie d'un sang noir et délétère ; action qui devient manifeste par le sentiment particulier d'érosion qu'elle produit ; action qui, se propageant sur les veines qu'entourent les vaisseaux irrités, y détermine une phlogose violacée s'étendant assez souvent à quelque distance du siège du

Que la soudaine impression d'un courant d'air froid, qu'une transition brusque de température saisisse, par exemple, une femme récemment accouchée, frappe l'un ou l'autre de ses membres imprudemment découvert : presque tout-à-coup il se développe, sur le point irrité, de la douleur, de la chaleur et du gonflement. Mais ici la douleur, aiguë et non pulsative, répond surtout au trajet des vaisseaux absorbans lymphatiques, et se fait ressentir avec force dans les paquets glanduleux voisins ; mais ici la chaleur s'accompagne rarement de la rougeur de la peau, dont la couleur reste naturelle et blanchit même au contraire : du moins les veines qui formaient des traces bleues s'effacent et disparaissent (1) ; mais ici, bien que le gonflement soit rénitent et dur comme dans le premier phlegmon, il est moins circonscrit et peut facilement envahir tout le membre malade. Cette tumeur est d'ordinaire unie, luisante, pâle, égale au toucher, si ce n'est qu'on y sent quelquefois de petites élévations noueuses et dures dans les parties où se trouvent naturellement situées les glandes lymphatiques. A de telles apparences, on croirait reconnaître une

(1) White, *an Inquiry into the Nature and cause of that Swelling, etc.* London, 1792.

de ces infiltrations séreuses que produit l'anasarque, si le récit des souffrances de la malade, si la vive sensibilité de la partie et des glandes voisines, si l'absence de la couleur jaunâtre et *paillée*, compagne de ces infiltrations séreuses, ne détournent bientôt de cette idée, dont, au reste, on voit le peu de fondement si l'on pratique des mouchetures; car alors les petites plaies faites par la lancette ne laissent échapper aucune humeur, ce qui établit encore une notable différence entre cette *phlegmasie blanche*, nommée par Callisen *phlegmatia alba* (1), et l'anasarque ou les infiltrations séreuses analogues.

Les mouvemens fébriles que suscitent les phénomènes locaux dont nous venons de donner la courte description se marquent par des frissonnemens vagues parcourant tout le corps plusieurs fois le jour, à des heures indéterminées, et préluant ainsi à des redoublemens irréguliers, tels qu'on en voit dans les fièvres muqueuses (2). Ces mouvemens ont une tendance à se prolonger au-delà de plusieurs semaines, comme ceux des fièvres muqueuses, durent

(1) *Principia System. chirurg. hodiern.*, pag. 18, 20, § xxxiv, part. II.

(2) Voyez *Histoire de l'Éléphantiasis des Arabes*, pag. 259, not.

quelquefois plus long-temps que l'affection locale elle-même , et se convertissent en une sorte de consommation , comme on le voit souvent arriver à ces fièvres. Cette tendance à la chronicité est également l'un des caractères les plus saillans des tumeurs qui sont la cause de ces mouvemens fébriles. Souvent , au lieu de suppurer ou de se résoudre , le gonflement reste dans la partie qu'il occupe , et devient très-difficile à détruire. Le chorion et le tissu cellulaire sous-jacent conservent une grande épaisseur , tout en cessant d'être douloureux ; et la superficie de la peau , d'une blancheur transparente , est marbrée par les vaisseaux sanguins qui reparaissent sous l'épiderme après la chute des accidens aigus (1). Dans cet état , le mal peut rester plusieurs mois , et même des années , sans qu'on puisse le faire disparaître.

Au reste , il faut convenir que la disposition dans laquelle se trouvent les femmes après l'accouchement , surtout s'il a été difficile et laborieux , est très-favorable pour donner à cette phlegmasie , tout à la fois l'état de plus grande acuité et l'état de plus grande simplicité possible. Le profond ébranlement que les douleurs

(1) C. B. Lagrésie , *Mémoires et Observations de médecine-pratique*. Paris , 1805.

de l'enfantement viennent d'imprimer à la sensibilité d'une grande masse de vaisseaux absorbans ; l'exaltation des propriétés vitales, et l'accroissement de fonctions qu'ont dû nécessiter dans le système général de ces vaisseaux, et en particulier dans les vaisseaux absorbans lymphatiques, la nutrition, le développement du fœtus, ainsi que les efforts préparatoires d'où résulte l'importante sécrétion du lait ; enfin, l'énorme déperdition de sang que vient d'entraîner la délivrance, déperdition qui, privant les vaisseaux absorbans artériels d'une grande partie de leur stimulus le plus actif et le plus énergique, les plonge dans une espèce de sommeil : tout conspire, tout concourt à ce but dans cette circonstance.

Aussi, l'irritation de ces mêmes vaisseaux, née de causes semblables fixées sur les mêmes organes, revêt des apparences presque opposées, lesquelles en déguisent et masque la nature lorsqu'elle survient à toute autre époque de la vie, ou lorsqu'elle attaque des individus de l'autre sexe. Il est rare alors qu'aux douleurs et aux tuméfactions glandulaires, il ne se joigne pas une rougeur plus ou moins vive de la peau, rougeur symptomatique, rarement poussée au degré de l'inflammation, puisqu'elle ne produit pas les phlyctènes séreuses et la chute de l'épi-

derme ; rougeur superficielle et disparaissant sous la pression du doigt , parce que ce n'est pas le sang qui distend le chorion , mais une humeur blanche et lymphatique ; rougeur étendue et recouvrant toute la partie malade , mais toujours précédée d'une trace en forme de ruban , dessinant le trajet des principaux troncs des vaisseaux absorbans lymphatiques , et de laquelle la coloration semble partir pour se répandre sur le reste de la tumeur. Ce vif ébranlement produit par continuité dans les vaisseaux absorbans artériels du tissu réticulaire , s'accompagne de frissons plus marqués et plus intenses que dans le premier cas , bientôt suivis eux-mêmes de chaleur et de sueur ; et ces derniers phénomènes vasculaires reprenant après un repos plus ou moins prolongé , simulent les accès d'une fièvre intermittente. Mais on retrouve toujours , malgré ces nuances remarquables , le même fond de maladie , le même éloignement pour la suppuration , la même disposition à la chronicité , la même épaisseur du derme et du tissu cellulaire , et la même difficulté à réduire et à faire disparaître les engorgemens que laissent dans les parties ces sortes d'inflammations (1).

On doit même savoir que la tendance à l'état

(1) *Histoire de l'Éléphant. des Arab.* , pag. 218 ,

chronique est si naturelle aux phlegmons de cette nature, qu'il faut, pour les éloigner de cette forme particulière, des circonstances extraordinaires, telles que des couches pénibles et laborieuses (1), le séjour dans des climats souvent exposés à des constitutions éminemment inflammatoires (2), ou bien encore certaines dispositions individuelles assez rares, du moins parmi nous, et dans ce cas encore l'état aigu se trouve plutôt une phase de ces maladies que le caractère essentiel qu'elles revêtent. Mais le plus souvent, dans nos climats, l'inflammation des vaisseaux absorbans lymphatiques de l'organe dermoïde s'opère, en quelque sorte, à petit bruit, et ne se manifeste que par un engorgement peu douloureux et peu considérable, quelquefois recouvert d'une légère teinte érysipélateuse. Il ne faut rien moins que le retour plus ou moins fréquent de ces phénomènes,

chap. vii. *An Essay on the Glandular disease of Barbadoes* by Jam Hendy.

(1) Voyez les ouvrages de White, Callisen, Puzos, Astruc, etc.

(2) Voir à ce sujet les ouvrages de J. Hendy, *An Essay on the Glandular disease of Barbadoes, etc.* Hillary, *Observat. on the changes of the air, etc.* G. Casal, *Historia natural y medica de el principado de Asturias, etc.* Prosper Alpin, etc.

que les effets permanens qui en résultent , pour déceler en quelque sorte l'existence et découvrir la nature de ces obscures inflammations (1). Tel est , en général , le propre des affections de cette branche du système absorbant , comme nous avons eu déjà plus d'une occasion de nous en convaincre.

Quoi qu'il en soit , si le sang artériel abreuve le tissu cellulaire dermoïde et sous-cutané dans le phlegmon légitime ; si le sang noir pénètre ces parties dans le phlegmon gangréneux , c'est ici la lymphe qui s'y répand et s'y insinue. Mais une remarque essentielle à faire , c'est que la présence de cette humeur ne produit sur les vaisseaux qui s'en pénètrent accidentellement aucune modification propre à déterminer une excrétion morbifique semblable au pus et à la sanie. Cette lymphe se répand dans les aréoles du tissu cellulaire , les distend insensiblement , y séjourne sans altération , et s'y combine en quelque sorte. Cette lymphe s'introduit dans les imperceptibles vaisseaux des laminules cellulaires , les injecte et s'y fixe également sans produire la moindre action qui tende à la repousser , à la chasser au dehors, ou qui puisse la convertir en

(1) Voyez mes nouvelles observations sur l'Éléphant. des Arabes , 1811.

produits excrémentitiels d'aucune espèce. C'est ainsi que nous avons vu l'innocuité de cette humeur laisser les fièvres muqueuses se terminer sans évacuations critiques de nature particulière, lorsque ces fièvres ne recevaient aucune complication ; et c'est sans doute encore par cette disposition que ces mêmes fièvres établies sur les réseaux absorbans lymphatiques engendrent si souvent dans les viscères des engorgemens chroniques presque toujours incurables. Ici le nouvel état de choses qui s'établit dans le derme ne tend ni à la suppuration, ni à la gangrène, comme dans les précédentes phlegmasies ; c'est en quelque sorte un nouvel organe qui se forme, un nouveau mode de nutrition qui s'opère. On ne retrouve plus, dans les parties affectées de la sorte, la peau naturelle à l'homme ; on ne reconnaît plus cet organe souple et perméable, qu'un tissu cellulaire flexible et léger doit soutenir et pénétrer avec mollesse, dans l'enveloppe dure, lardacée, souvent même cartilagineuse, qu'on voit se former à la place de cette membrane. Lorsque, dans les autopsies cadavériques, on divise cette couenne quelquefois épaisse de plusieurs pouces, on aperçoit l'humeur gélatinoso-albumineuse, base principale de ces tumeurs superficielles contenue dans les aréoles du chorion et du tissu cellulaire pro-

digieusement distendues ; si l'on pénètre plus avant , on découvre les vaisseaux absorbans lymphatiques partant des tégumens pour se rendre aux glandes voisines, très-dilatés , gorgés de lymphe , et leurs parois affaiblies au point de ne pouvoir soutenir les injections ; les glandes elles-mêmes ont acquis un assez grand volume ; tandis que les artères , les veines et les nerfs ne s'éloignent presque jamais de leur état naturel. On est surpris , enfin , lorsqu'on a vu les dimensions énormes, les formes bizarres que cette affection peut donner aux membres sur lesquels elle est restée long-temps fixée , de trouver que tout le désordre se borne à l'organe dermoïde , et que les parties sous-jacentes sont , du moins à très-peu de chose près , dans l'état et les proportions convenables à l'intégrité des fonctions (1).

§ VII. *Complication des trois modes inflammatoires dans le tissu cutané et le tissu cellulaire.*

Il est naturel de penser que si la pratique journalière offre isolément les divers genres d'affections dermoïdes que nous venons de passer en revue , elle doit les présenter surtout

(1) *Hist. de l'Éléphant. des Arabes*, pag. 233 et suiv., chap. VIII.

compliquées et plus ou moins mêlées et confondues. En effet , tant de causes individuelles , tant de causes extérieures et de pur accident peuvent renverser les faibles barrières que la sensibilité ou la structure de l'organe paraissent établir entre les trois fractions du système absorbant , et leurs plans superficiels et profonds dont l'irritation spéciale produit ces sortes d'affections , qu'il n'est rien de plus fréquent que de voir les phénomènes des unes et des autres tantôt marcher de front , tantôt se succéder , et s'amalgamer , pour ainsi dire , en mille manières , suivant la multiplicité presque infinie des combinaisons de ces différentes causes. Un tel effet n'avait pu se dérober à la sagacité des anciens observateurs. Accoutumés à suivre pas à pas la nature , ces médecins s'étaient bientôt convaincus que les tumeurs phlegmoneuses ne se trouvaient pas toujours formées de sang pur ; mais que ce liquide s'y rencontrait quelquefois mêlé dans des proportions variables avec d'autres humeurs. L'étude attentive qu'ils faisaient de la marche des maladies leur avait également fait apercevoir que la superficie de la peau ne se bornait pas toujours à répondre à l'inflammation profonde de cet organe par une simple rougeur sympathique ; mais qu'un état vraiment érysipélateux venait quelquefois compliquer la tu-

meur phlegmoneuse. Ces données fournies par la plus scrupuleuse observation les portèrent à diviser ces tumeurs en autant d'espèces que nous y avons nous-mêmes reconnu de variétés susceptibles de marcher seules ou de se confondre, et à les distinguer par la nature des humeurs qu'ils croyaient y voir prédominer. Ainsi la tumeur formée par le sang pur fut pour eux le phlegmon légitime ou exquis ; la tumeur dans laquelle la bile ou la pituite paraissait mêlée au sang fut pour eux le phlegmon érysipélateux ou bien œdémateux, comme la tumeur formée par le mélange du sang et de la mélancolie fut pour eux le phlegmon schirreux. Désignant par ces sortes de dénominations tous les cas où le sang se trouvait en plus grande proportion que les autres humeurs, ils réservèrent pour les cas où la proportion de ces humeurs l'emportait sur celle du sang, les noms d'*érysipèles*, d'*œdèmes*, de *schirres phlegmoneux*, et ne virent dans la gangrène qu'un affreux état de dissolution et de mort imminente produit par un sang épais, noir et d'une âcreté corrosive (1), état qui règne et domine seul sur les parties qu'il occupe, soit qu'il se développe spontanément, soit qu'il re-

(1) Fernel, *Oper. de Extern. corpor. Affectib.* lib. VII, cap. VII.

connaisse pour cause les accidens d'un état contraire poussés au dernier degré de violence.

Les connaissances plus approfondies que les modernes possèdent sur la structure et le jeu des parties, confirment, à peu de chose près, ces aperçus de nos premiers maîtres. Mais ces connaissances, tout en nous autorisant à tracer, en général, les mêmes lignes de démarcation, nous font envisager, sous un autre point de vue, les humeurs qui forment ces engorgemens. Pour nous, ces humeurs ne sont pas les causes de ces maladies, mais les effets de quelque altération dans l'action de certains vaisseaux chargés de les faire mouvoir et de les élaborer, ou du moins qui se trouvent avoir avec elles un point quelconque de contact. Pour nous, la présence de l'une ou de l'autre de ces humeurs, dont la nature est d'ailleurs mieux appréciée de nos jours, est l'indice d'une irritation spéciale fixée sur l'une ou l'autre portions de ce système vasculaire auquel la nature a confié le soin d'assimiler les produits de la digestion, de nourrir, de faire croître et de renouveler incessamment la substance des corps animaux. Pour nous, le mélange de plusieurs de ces humeurs réunies dans un engorgement inflammatoire, est la preuve que l'irritation porte à la fois son influence sur plusieurs branches de ce système vasculaire

distinguées par leurs fonctions , ou que cette irritation s'est propagée de l'une à l'autre par continuité , en vertu des dispositions particulières dans lesquelles se trouvent les malades, et des effets que peuvent produire sur eux les circonstances qui les environnent ; et , loin que ces témoignages soient les seuls qu'on puisse alléguer en faveur de cette complication de mouvemens vasculaires , une judicieuse observation nous en fournit encore de plus certains dans la manière successive dont les symptômes se montrent et se développent.

En effet , que l'ébranlement produit par continuité dans le tissu cellulaire sous-cutané durant le cours d'un érysipèle simple , se convertisse en une véritable inflammation , et de suite l'on voit l'expansion qui tuméfie cet organe changer de nature. Les sucs séreux qui l'abreuvaient disparaissent pour faire place au sang qui vient le pénétrer , et la pression du doigt ne fait plus apercevoir le chorion blanchâtre au-dessous du réseau réticulaire injecté. L'action plus irritante, l'afflux , par cela même, plus impétueux du sang artériel , accroissant rapidement la turgescence cellulaire , ajoute à la distension des aréoles du chorion , et la dureté de la tumeur devient rénitente , et la douleur, sans cesser d'être cuisante, devient poignante et gravative. La disten-

sion toujours croissante des cellulosités qui sont le siège de l'inflammation exaltant de plus en plus la sensibilité de la partie, la pulsation des artères s'y fait sentir d'une manière pénible, et la dilatation artérielle devient douloureuse par elle-même, soit par l'effet du voisinage des phénomènes inflammatoires, soit par l'effet de la propagation de ces phénomènes sur les parois de ces vaisseaux, et les douleurs pulsatives se joignent aux premiers accidens : c'est ainsi qu'un œil attentif voit le phlegmon venir compliquer l'érysipèle, et former ce que l'on a coutume de nommer *érysipèle phlegmoneux*. Que l'ébranlement qui colore en rouge le tissu réticulaire pendant qu'une inflammation phlegmoneuse occupe le tissu cellulaire sous-cutané, se convertisse lui-même en une véritable inflammation, et l'on verra bientôt la douleur superficielle, d'abord légère, devenir cuisante, l'exhalation et la suffusion de la sérosité sous l'épiderme donner à la couleur rouge de la tumeur une teinte orangée, l'épiderme se soulever en vésicules plus ou moins grandes ou nombreuses, et tomber en écailles furfuracées dès que le mal commence à perdre de son intensité : c'est ainsi que l'érysipèle vient s'ajouter au phlegmon, et former ce que les auteurs connaissent sous le nom de *phlegmon érysipélateux*. Que l'une ou

l'autre de ces maladies vienne compliquer l'inflammation des vaisseaux absorbans lymphatiques du chorion et du tissu cellulaire sous-jacent, et bientôt à la douleur aiguë, à la trace rouge et bosselée qui marque le trajet des principaux troncs de ces vaisseaux, aux douleurs et aux gonflemens glandulaires viendra se joindre, si c'est l'érysipèle, la douleur cuisante de la peau; si c'est le phlegmon légitime, la douleur pulsative et poignante. L'engorgement, pâle et rénitent, prendra promptement une couleur rouge, laquelle disparaîtra dans le premier cas sous la pression du doigt, et ne pourra s'effacer dans le second. Cette couleur rouge, l'unique produit dans le principe d'un ébranlement de continuité qui n'est pas encore inflammatoire, se trouvera bientôt suivie, si l'exaltation des propriétés vitales monte au degré de l'inflammation, du travail morbifique, d'où résulte tantôt l'exhalation de la sérosité, tantôt l'exhalation de la matière puriforme; et, d'un côté, la nuance de la tumeur deviendra jaunâtre, l'épiderme se soulèvera sous forme de vésicules séreuses pour se détacher bientôt en écailles furfuracées; et, de l'autre côté, des foyers purulens se formeront dans l'épaisseur du derme et des cellulosités sous-cutanées, foyers moins vastes que dans le phlegmon légitime, mais beaucoup plus multi-

pliés , parce que les laminules cellulaires , déjà pénétrées de sucs lymphatiques qui les épaississent et les condensent , se déchirent moins facilement , et que le pus exhalé trouvant plus de résistance , brise et renverse un petit nombre de ces cloisons , et se trouve plutôt infiltré dans ces tumeurs que rassemblé sur un seul point en collections considérables , comme il arrive dans le phlegmon légitime dégagé de tout mélange. Que l'inflammation des vaisseaux absorbans lymphatiques se trouve enfin compliquer à son tour l'une ou l'autre de ces maladies , et les symptômes qui caractérisent cette sorte d'inflammation viendront se joindre aussitôt à ceux qui sont le propre des érysipèles et des phlegmons sanguins dans leur état de simplicité ; les glandes du voisinage deviendront ou douloureuses , ou gonflées , quelquefois l'un et l'autre ; des bosselures s'élèveront sur la tumeur et suivront le trajet des principaux troncs lymphatiques ; les phénomènes inflammatoires perdront de leur acuité , leur marche deviendra plus lente , et , loin de se terminer rapidement par la résolution , la suppuration ou la production de quelques sérosités , ils laisseront dans la partie une induration toujours difficile à détruire et trop souvent même incurable. Ajoutons encore que l'ébranlement inflammatoire des vaisseaux ab-

sorbans lymphatiques du chorion et du tissu cellulaire se propageant également dans cette circonstance à ceux de ces vaisseaux qui rampent dans les réseaux réticulaires , il est rare que les tumeurs nées d'une telle simultanéité de mouvemens vasculaires ne se recouvrent pas d'efflorescences dartreuses ordinairement assez rebelles : c'est , encore une fois , ainsi que l'on voit se former les *érysipèles* et les *phlegmons squirrheux* que mentionnent certains auteurs ; c'est ainsi que l'observation nous dévoile la marche et les principaux traits de toutes ces complications.

La fréquente confusion de ces divers élémens inflammatoires n'a pu manquer de répandre du vague dans les descriptions que nous donnent de l'érysipèle et du phlegmon la plupart des auteurs qui ne se sont pas rendu compte des effets de cette sorte d'amalgame. Rien n'est plus commun que de voir figurer dans le tableau de ces maladies des symptômes qu'elles ne présentent jamais dans leur état de simplicité, et dont la présence n'indique autre chose si ce n'est qu'elles sont arrivées à un état composé de plusieurs sortes d'affections. Rien n'est aussi plus commun que de voir attribuer à l'une ou à l'autre de ces maladies des résultats secondaires qu'elles n'offrent jamais que par suite de leur complication entre elles , ou bien avec de cer-

taines lésions spéciales capables d'entraîner ceux de ces résultats qui ne peuvent être les produits de ces deux affections. Rien n'est plus commun encore que de voir l'inflammation des vaisseaux absorbans lymphatiques de l'organe dermoïde méconnue, et regardée, par les observateurs, tantôt comme un dépôt laiteux, tantôt comme un érysipèle rare et singulier, tantôt comme une fièvre érysipélateuse, tantôt comme un phlegmon, tantôt même comme un squirrhe, suivant l'état de simplicité, le genre de complication, ou l'ancienneté plus ou moins grande que présente cette inflammation, tandis que ces mêmes observateurs ont été jusqu'ici peu frappés des modifications que l'irritation de cette sorte de vaisseaux peut apporter à l'érysipèle et au phlegmon légitimes, lorsqu'une telle irritation vient se joindre à celle des vaisseaux absorbans artériels, cutanés, superficiels ou profonds, qui constitue ces dernières maladies. Mais les développemens dans lesquels nous venons d'entrer au sujet de l'irritation inflammatoire de chacune des principales branches du système absorbant dermoïde, nous apprendront à mieux distinguer désormais, à travers cette apparente confusion de symptômes, ceux qui sont le propre de chacune de ces lésions combinées, et nous permettront de mieux apprécier

l'influence de ces combinaisons sur la marche , la durée et la terminaison des maladies qui s'en trouvent spécialement formées.

On peut, au reste , suivre de l'œil les différens effets de ces irritations spéciales , lorsqu'une solution de continuité met à découvert le derme ou le tissu cellulaire. On peut voir la même plaie tantôt fraîche et vermeille , tantôt noire et livide , tantôt recouverte d'un enduit jaune ou grisâtre , tantôt unie et superficielle , tantôt inégale et profonde , tantôt promptement cicatrisée , tantôt s'établissant obstinément sur les parties , s'agrandissant même et produisant une véritable perte de substance , suivant que l'inflammation d'où dérive cet ulcère passe elle-même par certaines nuances successives analogues à celles sur lesquelles nous avons précédemment fixé notre attention. On peut remarquer , d'un autre côté , que les ulcérations provenant de quelque cause interne présentent les caractères de la cause qui les a déterminées , et manifestent par des signes constans quelle est la portion du système absorbant le plus particulièrement lésée dans chacune de ces circonstances ; que , par exemple , à la suite de la disposition inflammatoire propre à faire naître sur la peau des clous , des furoncles , des anthrax , l'aspect rouge et granulé de l'ulcération

qui peut succéder à ces tumeurs, la suppuration qui s'en échappe, ainsi que la prompte cicatrisation qui la termine, indiquent suffisamment que les vaisseaux absorbans artériels sont, dans ce cas, l'unique siège de l'irritation; que l'apparence brunâtre et violacée des ulcères scorbutiques, la tendance de ces ulcères à devenir putrides, ichoreux et sanguinolens, leur difficile et lente cicatrisation font assez connaître que les vaisseaux absorbans veineux sont ici plus particulièrement affectés, comme les vaisseaux absorbans lymphatiques paraissent l'être d'une manière plus directe dans les ulcères pustuleux, croûteux, gommeux, muqueux, calleux, nés sous l'influence des diathèses vénérienne, herpétique, scrophuleuse, ou se montrant sur les tumeurs des éléphantiasis, ulcères non-seulement chroniques et souvent interminables, mais présentant en outre, pour l'ordinaire, une surface vicieusement absorbante qui détache et résorbe les molécules solides de la partie malade, corrode et ronge les tissus en même temps qu'elle renvoie les funestes produits du travail morbifique local vers les sources de la nutrition et de la vie.

§ VIII. *Rapprochement des phénomènes inflammatoires cutanés, et des phénomènes de même nature qui se fixent sur les autres corps membraneux.*

Au reste, si la nature expose à nos regards, dans les plaies et les ulcères, les phénomènes que recouvrent et voilent l'épiderme et les parties superficielles des tégumens dans les tumeurs érysipélateuses et phlegmoneuses, on peut dire avec autant de vérité qu'elle nous manifeste également, dans cette circonstance, ce qui se passe sur les autres organes membraneux, et particulièrement sur les surfaces muqueuses et séreuses, durant le cours de leurs inflammations. Le derme qu'on irrite, et qu'on fait suppurer à l'aide des épispastiques, n'a-t-il pas, en effet, la plus grande analogie avec les membranes muqueuses en état de catarrhe? La pellicule cellulaire qui revêt les bourgeons charnus ne se rapproche-t-elle pas essentiellement des membranes séreuses enflammées? Les phénomènes vasculaires ne sont-ils pas les mêmes, dans les deux cas, sur les unes et sur les autres de ces parties? Le premier effet de l'irritation n'est-il pas, sur ces membranes, comme sur la peau, l'afflux plus considérable du sang et des hu-

meurs, la suspension momentanée de toute exhalation, de toute sécrétion et de toute absorption? la partie malade ne rougit-elle pas à l'occasion du passage du sang dans des vaisseaux qui n'en contenaient pas un instant avant, ou qui n'en renfermaient qu'une quantité beaucoup moindre? Dès que l'irritation commence à perdre de son intensité, l'exsudation ou la sécrétion de ces membranes, d'abord suspendue, ne se rétablit-elle pas, comme celle de la peau dans l'érysipèle, comme celle du tissu cellulaire dans l'inflammation phlegmoneuse? Ne présente-t-elle pas le même genre d'altération que nous avons remarquée dans les produits vasculaires cutanés? Ne ressemble-t-elle pas d'abord aux sérosités érysipélateuses, et bientôt après aux matières puriformes du vésicatoire et du phlegmon? Si les ulcérations cutanées se recouvrent d'exsudations albuminiformes, susceptibles de s'organiser en cicatrices, les membranes muqueuses et les membranes séreuses n'ont-elles pas aussi leurs fausses membranes produites en vertu des mêmes lois et par l'action du même genre de vaisseaux? Il faut en convenir; si quelques différences se font apercevoir entre les affections inflammatoires de toutes ces parties, ces différences tiennent plus à la diversité de structure primitivement établie

dans chacun de ces tissus qu'à la diversité de nature des vaisseaux qui les composent. C'est parce que les membranes muqueuses et les membranes séreuses sont beaucoup moins épaisses que la peau, qu'on ne voit presque jamais les fluides s'y accumuler en tumeurs circonscrites, comme dans cette dernière; c'est parce que le tissu cellulaire qui pénètre et soutient le chorion muqueux est beaucoup moins abondant, beaucoup moins expansible que celui du chorion dermoïde, qu'on ne voit presque jamais le premier de ces organes être le siège d'engorgemens semblables aux engorgemens phlegmoneux. C'est par les mêmes raisons encore qu'on voit rarement l'inflammation se terminer en formant dans l'épaisseur de ces membranes des collections du produit de l'irritation inflammatoire, et que ce produit, déposé à la surface, se confond toujours pour nous avec celui de la sécrétion ou de l'exhalation cutanée, laquelle l'entraîne et lui donne, en s'y mêlant, une foule d'apparences diverses, comme on peut en juger par les mucosités jaunâtres, verdâtres, brunâtres, visqueuses des narines, des bronches, des poumons, des voies intestinales, de la vessie, de l'urètre, ainsi que par les sérosités grisâtres, lactescentes, floconneuses, rousâtres, ichoreuses du péritoine, de la plèvre,

du péricarde; humeurs qui s'écoulent en abondance au dehors, ou forment des épanchemens plus ou moins considérables dans les principales cavités, selon la disposition des parties affectées et les fonctions qui leur sont dévolues.

Sans doute, les points d'analogie que nous venons de remarquer ne sont applicables qu'à la circonstance où l'irritation est spécialement fixée sur les vaisseaux absorbans artériels, seuls vaisseaux de l'économie animale qui s'injectent, dans l'inflammation, d'un sang rouge et vermeil; seuls vaisseaux de l'économie animale dont le travail morbifique ait pour résultat la production de la matière puriforme. Mais on n'ignore pas que la pratique offre des exemples dans lesquels ces vaisseaux, frappés d'une sorte d'inertie, semblent ici, comme sur les tégumens, abandonner presque toute l'action inflammatoire à leurs antagonistes, les vaisseaux absorbans veineux, et que cette disposition fait naître des phlogoses violettes, noirâtres et gangréneuses, qui exfolient et dénudent les membranes muqueuses dans une étendue, tantôt limitée, tantôt plus ou moins considérable, ainsi que des espèces de *sidérations* qui frappent de mort certains points des membranes séreuses durant le cours des maladies adynamiques et pestilentiellles. On n'ignore pas davantage qu'il se forme parfois, sur

quelques portions des membranes muqueuses, telles que le cardia, le pylore, le col de la matrice, etc., des épaissemens chroniques et lardacés qu'on ne peut se défendre de regarder comme le produit de l'irritation inflammatoire des vaisseaux absorbans lymphatiques, de même qu'il n'est pas rare de rencontrer, dans les autopsies, les membranes séreuses transformées en un tissu blanc, quelquefois simplement lardacé, d'autres fois entremêlé de petits noyaux osseux ou tuberculeux, indices qui laissent peu d'incertitude sur le siège spécial de l'inflammation dans ces dernières circonstances.

Quoiqu'il soit vrai de dire que l'inflammation peut siéger isolément, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des trois branches principales du système absorbant qui font partie de la texture de ces corps membraneux, tout aussi-bien que du corps dermoïde, il n'est pas moins exact de reconnaître que la proportion dans laquelle ces vaisseaux s'y trouvent distribués peut influencer sur les particularités qui distinguent les inflammations de ces parties, en déterminant l'affection plus fréquente de l'une de ces branches plutôt que de l'autre, ou certaines complications de mouvemens vasculaires, de préférence à d'autres. Cette réflexion porte surtout sur les membranes muqueuses, d'une organisation plus com-

pliquée que les séreuses , lesquelles ne sont , à proprement parler , que de vastes toiles cellulaires. On voit rarement les phlegmasies des organes muqueux déployer le même caractère de simplicité que celles de la peau. Si quelques observateurs parlent de plaques érysipélateuses se promenant sur les réseaux muqueux , on ne peut douter que le plus fréquemment les causes irritantes ne produisent sur ces organes ce que l'on a coutume de désigner sous le nom de *catarrhes*, sorte d'affections composées de l'irritation et de l'injection sanguine des réseaux superficiels , de l'irritation des follicules et des glandules disséminées à la surface ou dans l'épaisseur de ces membranes , en même temps que de l'afflux des humeurs lymphatiques vers ces petits organes sécréteurs , d'où résulte l'écoulement abondant et de nature variée qu'on voit toujours accompagner et caractériser ces phlegmasies. L'irritation ainsi fixée d'une manière simultanée sur les vaisseaux absorbans artériels , et sur les vaisseaux absorbans lymphatiques , non-seulement donne lieu à des phénomènes locaux qui se distinguent par une physionomie propre , mais imprime encore aux phénomènes généraux qu'elle détermine des caractères spéciaux parfaitement saisis par les observateurs , et qui semblent tenir le milieu entre

l'état de vigueur et d'acuité des maladies sanguines , et l'état de langueur et de chronicité des maladies lymphatiques.

La différence que nous venons de remarquer entre les inflammations muqueuses et les inflammations dermoïdes n'est pas la seule qu'établisse la disposition variée des parties, quoique, au fond, les phénomènes aient toujours leur siège dans le même système de vaisseaux. Loin que ces membranes présentent une surface uniforme dans toute leur étendue, elles reçoivent, au contraire, dans chaque région qu'elles traversent, des modifications telles que certains anatomistes modernes sont tentés de les regarder plutôt comme une suite de parties distinctes et contiguës, que comme un vaste ensemble lié dans tous ses points, ainsi que paraît l'être le tissu cutané. Les muqueuses pectorales et supérieures, par exemple, sont fournies d'une proportion beaucoup plus grande de vaisseaux absorbans artériels que les muqueuses abdominales et inférieures, lesquelles reçoivent, au contraire, dans leur texture, beaucoup plus de vaisseaux absorbans veineux. Il est facile d'expliquer, d'après une telle disposition, pourquoi l'aspect, les phénomènes, la marche et la terminaison des inflammations qui se fixent sur ces différentes parties, sont aussi fréquemment

dissemblables ; pourquoi les phlegmasies des membranes supérieures vivement colorées en rouge , affectent une marche plus aiguë que celles des inférieures , et déterminent une abondante exhalation de matière puriforme qui se mêle aux mucosités que rejettent ces membranes , tandis que les phlegmasies des muqueuses inférieures , plus lentes , plus obscures , d'une teinte plus sombre , donnent presque toujours lieu à des produits morbifiques brunâtres , noirâtres et quelquefois sanguinolens , dans lesquels la matière puriforme ne se trouve jamais mêlée , ou se rencontre en si petite quantité qu'on ne peut l'y apercevoir. C'est en considérant une telle disposition qu'on explique pourquoi les phlegmasies des muqueuses supérieures , lorsqu'elles sont assez intenses pour déterminer un ébranlement pyrexique , suscitent des mouvemens qui se rapprochent de ceux de la fièvre inflammatoire que nous avons vu siéger dans les réseaux de vaisseaux absorbans artériels du tissu cellulaire général et sous-cutané , tandis que les phlegmasies des muqueuses inférieures , poussées au même degré de violence , entraînent plutôt des mouvemens fébriles qui prennent le caractère des affections adynamiques , dont le siège nous a paru se concentrer dans les réseaux des vaisseaux absorbans vei-

neux du tissu cellulaire , et surtout du tissu cellulaire abdominal. Ajoutons encore qu'indépendamment des deux principales divisions que semble autoriser dans les membranes muqueuses la différente proportion dans laquelle s'y distribuent ces vaisseaux , on y trouve un grand nombre de points qui servent d'aboutissans ou d'origine à de petits systèmes absorbans dont les propriétés vitales , adaptées aux fonctions diverses des organes que tapissent ces membranes doivent nuancer infiniment les phlegmasies qui peuvent y survenir , ce qu'on ne remarque dans aucune partie des tégumens. Mais quelle que soit la variété des résultats obtenus par la nature à l'aide des différentes proportions dans lesquelles se trouvent mêlées et distribuées les trois principales branches du système absorbant , à l'aide des modifications variées de sensibilité qu'elle leur imprime , on ne peut se dissimuler qu'en dernière analyse, l'action physiologique , ainsi que l'action morbide, n'a réellement d'autre base , soit sur la peau , soit sur les autres membranes , que les propriétés absorbantes dont se trouvent doués ces vaisseaux , propriétés électives et spécifiques tant que dure l'état de santé , mais que l'irritation altère d'une manière tellement uniforme , que ces vaisseaux s'emparent alors avec avidité , et s'injectent sans choix des

humeurs avec lesquelles leurs orifices se trouvent en contact. Aussi les caractères par lesquels les médecins distinguent l'inflammation de chacun de ces organes tiennent beaucoup plus à la différente structure qui leur est départie, qu'à la nature intime des mouvemens vasculaires, d'où dérive ce mode d'affection dans les uns et dans les autres.

Nous venons de voir, en effet, qu'il règne la plus parfaite uniformité dans les mouvemens inflammatoires des corps membraneux déjà soumis à notre examen. Si chacun d'eux, en vertu d'une disposition primordiale, présente un arrangement particulier des parties vasculaires qui en composent la texture intime; si chacun d'eux présente un mélange différemment proportionné de vaisseaux absorbans artériels, de vaisseaux absorbans veineux et de vaisseaux absorbans lymphatiques; si les fonctions de chacun de ces organes, d'accord avec les particularités de leur structure, dispose l'une ou l'autre de ces branches vasculaires absorbantes à recevoir plus facilement que les autres l'impression des causes irritantes, il n'est pas moins certain qu'une foule de circonstances individuelles ou accidentelles peuvent indifféremment établir l'irritation inflammatoire sur tous ces vaisseaux, quelle que soit d'ailleurs la différence

du tissu dont ils font partie. C'est ainsi que sur la peau, sur les membranes muqueuses supérieures, sur le tissu cellulaire sous-cutané, sur les membranes séreuses qui reçoivent une quantité prépondérante de vaisseaux absorbans artériels ou exhalans, les inflammations, quoique le plus souvent produites par l'irritation de ces vaisseaux, s'injectant du sang qui coule dans les artères, peuvent néanmoins siéger quelquefois, quoique plus rarement, sur les vaisseaux absorbans veineux, lesquels se remplissent alors de sang noir; peuvent d'autres fois se fixer sur les vaisseaux absorbans lymphatiques, lesquels pompent dans ce cas et dévient les sucs déjà dirigés vers le canal thoracique. C'est ainsi que sur les membranes abdominales dans lesquelles prédominent les vaisseaux absorbans veineux, les inflammations ordinairement produites par l'irritation de ces vaisseaux peuvent néanmoins abandonner leur teinte violacée pour la couleur vive que détermine l'irritation des vaisseaux absorbans artériels, ou pour la teinte jaunâtre et lardacée qui résulte de l'irritation des vaisseaux absorbans lymphatiques; et si nous poussions nos recherches jusqu'aux membranes fibreuses, nous verrions également que sur ces membranes, en grande partie formées de vaisseaux absorbans lymphatiques, les phénomènes

inflammatoires, quoique le plus souvent bornés à cette portion du système absorbant, quoique ne produisant, pour l'ordinaire, dans le rhumatisme, que la déviation et l'épanchement de sucs albuminoso-gélatineux, quoique ne produisant dans la goutte que l'épanchement d'humours de même nature, mêlées à des particules terreuses et calcaires, sans aberration du fluide sanguin, peuvent néanmoins, dans quelques circonstances très-rares, se fixer sur les vaisseaux absorbans artériels, ou même sur les vaisseaux absorbans veineux, comme l'indiquent dans ces circonstances et la teinte rouge différemment nuancée qui se répand sur les parties affectées, et la différence des produits que détermine l'inflammation, et la différence tout aussi marquée des accidens qui l'accompagnent. Il n'est pas, au reste, de tissu membraneux dans le corps humain qui ne puisse présenter ces trois modes d'inflammation, parce qu'il n'en est probablement pas qui puisse entièrement se passer de l'une et de l'autre des trois fractions du système absorbant, siège constant de ces phénomènes. L'anatomie pathologique en reconnaît même des traces jusque sur les tubes artériels et veineux, dont la sensibilité a été le sujet d'une si grande fluctuation dans les opinions des physiologistes et des médecins.

On sait aujourd'hui que, quelles que soient les variétés de structure qui distinguent les parois artérielles des autres membranes, quelque isolées que soient ces parties des influences extérieures, il est pourtant des circonstances capables de déterminer dans la texture déliée dont elles se composent des phénomènes tout-à-fait semblables à ceux que nous avons vu l'inflammation développer dans les autres corps membraneux. Les mouvemens inflammatoires qui s'établissent d'ordinaire sur les parois des artères y produisent une rougeur bien moins légère et superficielle, que très-vive, très-foncée, très-profonde, rougeur tantôt accompagnée d'une exhalation de matière puriforme, sans doute balayée par le courant sanguin, à mesure qu'elle se produit à la surface, où rarement il est possible d'en apercevoir des vestiges après la mort, mais retenue dans les cellulosités intérieures où nous la trouvons arrêtée et, pour ainsi dire, combinée avec le tissu très-épaissi de ces organes, tantôt accompagnée de l'exhalation d'une lymphe coagulable et adhésive, absolument semblable, et par ses qualités et par ses effets, à l'exsudation qui sert de base aux fausses membranes, aux brides cellulaires, aux cicatrices des tissus muqueux, séreux et dermoïde. Nulle part, même, ce mode inflam-

matoire n'est plus frappant, n'est plus simple, n'est plus exempt de complication. C'est ce procédé de la nature qui est ici plus directement, plus évidemment, que partout ailleurs, le premier agent réparateur; c'est cet épanchement lymphatique qui réunit les extrémités du vaisseau divisé, et qui, s'étendant à sa membrane interne, devient la base de l'adhérence finale. C'est au moyen de cet épanchement que les parois des artères piquées se referment et se réunissent; c'est à l'aide de ce procédé qu'une artère irritée par la compression se remplit, s'oblitère, et peut se convertir avec le temps en un cylindre plein, celluloso-fibreux (1). Mais tandis que ces parties affectent une si grande tendance à l'inflammation adhésive, nous devons avouer qu'elles se trouvent si rarement exposées à l'inflammation gangréneuse, qu'à peine en pourrait-on découvrir un exemple dans les recueils d'anatomie pathologique. Cela ne tiendrait-il pas à ce que les artères, destinées à de continus rapports avec le sang rouge, possèdent dans leur organisation capillaire une très-grande proportion de vaisseaux absorbans artériels, pendant que les vais-

(1) *Traité des Maladies des artères et des veines*
par Hodgson, t. 1.

seaux absorbans veineux, y sont, au contraire, très-rares? Telle est, du moins, l'induction naturelle qui résulte du point d'observation que nous venons de rappeler. Mais, quoi qu'on doive penser de cette exception à la loi générale, toujours est-il certain qu'elle ne porte que sur les vaisseaux absorbans veineux, et non sur les vaisseaux absorbans lymphatiques contenus en assez grande quantité dans les artères, comme le prouvent les altérations qu'on rencontre si souvent dans le tissu de ces vaisseaux, altérations sourdement établies, lentement développées, dans lesquelles les capillaires sont injectés de sucs grisâtres, jaunâtres et osseux; altérations qui nous indiquent suffisamment, par leur marche et par leur nature, que les mouvemens vasculaires qui leur ont donné naissance ont eu lieu dans la seule portion du système absorbant exclue par sa position de tout rapport direct avec l'une ou l'autre espèce de fluide sanguin.

D'autre part, on n'ignore pas que la même lumière qui vient d'éclairer les modernes sur les altérations inflammatoires des artères s'est également répandue sur celles des veines. L'anatomie pathologique a singulièrement multiplié de nos jours les exemples de ces dernières affections, beaucoup plus fréquentes qu'on ne se l'était figuré d'abord. On a pu reconnaître,

à l'aide des autopsies cadavériques plus soigneusement exécutées, non-seulement la présence de ces lésions sur ces organes, mais encore les caractères qui les distinguent des lésions de même nature fixées sur les artères; on a pu reconnaître leur moindre tendance à la terminaison adhésive, leur marche, en général, plus lente, leur facilité plus grande à devenir gangréneuses, facilité relative, toutefois, et qui ne paraît telle que par comparaison à l'inaptitude des artères pour une semblable terminaison. Il arrive, en effet, de rencontrer dans les parties frappées de gangrène les tuniques des veines devenues noires et se déchirant facilement, en même temps que ces vaisseaux contiennent de la sanie (1), ce qui paraît n'avoir jamais été remarqué sur les parois artérielles, d'après le témoignage de M. Hogdson. Ne semble-t-il pas naturel d'attribuer de telles nuances de vitalité développées dans les inflammations de ces deux ordres de vaisseaux, à ce que, tandis que les premiers reçoivent, dans leur texture intime, une proportion plus grande

(1) Voyez le Mémoire déjà cité de M. Ribes, *Mém. de la Société médic. d'Émul.*, t. VIII. Voyez aussi les notes dont M. Breschet a enrichi sa traduction de l'ouvrage de Hogdson.

de capillaires absorbans artériels, les seconds en contiennent un plus grand nombre d'absorbans veineux ? Mais cette proportion n'est pas telle qu'on ne puisse voir assez fréquemment les veines exposées à l'inflammation aiguë, dont le siège se trouve dans les vaisseaux absorbans artériels, à l'inflammation qui colore les surfaces d'un rouge vif, et donne pour produit la matière puriforme ; et si l'on ajoute que ces vaisseaux peuvent aussi se convertir en un tissu épais, gris, blanchâtre et fibreux, dont le développement se fait d'une manière insensible et lente, ne trouvera-t-on pas dans ces dispositions une nouvelle preuve que ces parties membraneuses sont, comme celles que nous venons de passer en revue, susceptibles de devenir le siège des trois modes d'inflammation qui dépendent de l'irritation fixée tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des trois principales branches du système absorbant, en rapport soit avec le sang rouge, soit avec le sang noir, soit enfin avec les humeurs lymphatiques ? Au reste, nous ne craignons pas de le répéter, il n'est pas de tissu membraneux dans l'économie animale qui ne puisse offrir ces trois modes inflammatoires, puisqu'on en pourrait même retrouver les caractères sur le périoste dans un certain nombre de circonstances.

§ IX. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans artériels du parenchyme pulmonaire.*

Si telle est la nature spéciale et le siège constant des phénomènes inflammatoires dans les membranes, on ne doit pas s'attendre à leur trouver une nature et un siège différens dans les parenchymes composés des mêmes élémens organiques. Il n'est besoin, pour s'assurer de l'entière analogie de ces sortes de phénomènes dans ces différentes parties, que d'examiner attentivement les inflammations qui se fixent sur les poumons. Ces inflammations pourront devenir le type de toutes les autres de même espèce, comme les phlegmasies cutanées et cellulaires viennent de nous en servir pour les inflammations membraneuses. Aucun organe intérieur ne s'enflamme, en effet, plus souvent et plus facilement que le poumon. Il n'en est aucun de plus exposé aux irritations directes de l'extérieur, soit par l'air qui le pénètre sans cesse et qui peut l'irriter au moyen des changemens brusques de température, soit par les substances hétérogènes dont cet air peut être le véhicule et l'introducteur. D'où vient que nulle partie de l'économie animale ne peut s'engorger avec autant de promptitude, ne peut

acquérir un aussi grand volume et un excès de pesanteur aussi considérable en si peu de temps ? Doit-on attribuer cette étonnante rapidité de l'engorgement inflammatoire à ce que ce viscère reçoit à lui seul autant de sang que tout le corps ensemble ? Sans doute que cette raison mérite d'être prise en considération ; mais est-elle vraiment la seule qu'on puisse trouver de cette singulière disposition ? Les ramifications artérielles et veineuses sont , il est vrai , très-divisées et très-multipliées dans le tissu pulmonaire ; mais le témoignage de plusieurs grands anatomistes nous donne la certitude que ces deux sortes de vaisseaux s'anastomosant ensemble , forment un canal continu , dans lequel la circulation n'est jamais interrompue tant que rien ne trouble les battemens réguliers du principal agent circulatoire ; mais ces anatomistes ont observé , sur des êtres vivans , le passage du sang de l'un à l'autre de ces vaisseaux sur l'organe même qui nous occupe. Tout se bornerait donc à la stérile progression du fluide sanguin à travers cet organe , si ces ramifications artérielles et veineuses n'étaient elles-mêmes plongées dans une masse de cellulosités composées de cloisons diaphanes , dans la texture desquelles entre , comme base principale , une multitude infinie de vaisseaux absorbans ,

chargés ici , comme par-tout ailleurs , de l'élabo-
ration qui préside à l'entretien de la vie. Ces
vaisseaux retirent de l'air introduit dans les
vésicules pulmonaires certains principes qu'ils
vont mêler au sang pour lui rendre d'éminentes
qualités vitales ; ces vaisseaux sont ici , comme
par-tout ailleurs , les instrumens et le siège de
cette circulation capillaire qui fait mouvoir les
fluides , indépendamment de l'impulsion du
cœur , et hors du cercle circulatoire sanguin ; ces
vaisseaux agissent ici , comme par-tout ailleurs ,
en vertu du mode de vitalité qui les caractérise,
et que les moindres irritations altèrent et déna-
turent ; ces vaisseaux s'implantent ici , comme
par-tout ailleurs , aux parois artérielles et vei-
neuses , ainsi qu'à toutes les autres surfaces ; en
un mot , ces vaisseaux se trouvant ici dans une
situation relative tout à-fait semblable à celle
que nous avons reconnue dans les autres parties
aux vaisseaux du même système , il est naturel
de penser que leur irritation doit y produire
des phénomènes analogues à ceux qui consti-
tuent l'inflammation dans les corps membra-
neux , phénomènes distingués des précédens par
quelques nuances tenant à la texture , à l'or-
ganisation , à l'usage des parties , plutôt qu'à
la nature spéciale des mobiles vaisseaux qui les
produisent.

Aussi, peut-on dire avec assurance que la péripneumonie n'est qu'un vaste phlegmon dégagé des entraves que le chorion cutané met à l'expansion inflammatoire du tissu cellulaire. Dans l'un et l'autre cas, les altérations locales présentent des apparences semblables; dans l'un et l'autre cas, le travail morbifique a les mêmes résultats; dans l'un et l'autre cas, les mouvemens généraux de sympathie se rapprochent par un grand nombre de caractères. Il est vrai que, dans cette affection profondément située, il ne nous est plus permis de voir naître et se développer, de suivre de l'œil, en quelque sorte, dans leur marche successive, les nouveaux mouvemens vasculaires qui s'établissent. Mais, au défaut des observations auxquelles se refuse la nature vivante, l'anatomie pathologique nous fournit un certain nombre de données propres à justifier de tels rapprochemens. On ne retrouve plus, en effet, à la suite de la péripneumonie, cet organe celluleux, mou, léger, crépitant, grisâtre, dont tous les points sont perméables à l'air durant la santé. Mais les poumons ne sont plus alors qu'une masse pesante, charnue, rouge, compacte, comme celle du foie, du moins dans les parties qui ont été le siège de la maladie. Or, d'après cette disposition, n'est-il pas évident que ce viscère, éminemment absor-

bant , se comporte , dans les inflammations , comme le tissu cellulaire sous-cutané ? N'est-il pas évident que les innombrables lacis de vaisseaux blancs et pellucides qui forment les cloisons de ses cellulosités se sont remplis de sang par l'effet de l'inflammation , comme ceux qui forment les cloisons cellulaires s'injectent de ce liquide dans le phlegmon ? C'est pour cette raison , sans doute , qu'il n'est besoin que d'une macération plus ou moins prolongée pour délayer et faire sortir ce sang nouvellement introduit dans ces vascularités absorbantes , et rendre au parenchyme pulmonaire sa légéreté et sa perméabilité naturelles. D'un autre côté , quoiqu'il semble , au premier aspect , qu'il suffirait de plonger le scalpel dans cette masse rouge et solide pour en faire ruisseler le sang , les incisions qu'on y pratique ne donnent pourtant issue qu'à des humeurs blanchâtres et puriformes que la pression fait surtout couler en assez grande abondance. Peut-on se refuser à reconnaître , dans cette dernière circonstance , un nouveau point d'analogie entre l'inflammation du tissu pulmonaire et celle du tissu cellulaire sous-cutané , puisque dans les deux cas on retrouve le pus exhalé dans des aréoles formées par des cloisons auparavant minces et diaphanes , et maintenant épaisses et colorées en rouge ?

Que si la matière purulente se trouve rarement rassemblée dans de grands foyers à la suite de la péripleumonie, comme on le voit presque toujours arriver à la suite du phlegmon, il est trop évident que cette légère dissemblance ne peut se rapporter qu'à la structure particulière de la partie, pour qu'il soit possible d'en rien préjuger contre l'identité de nature des vaisseaux mis en action dans les deux cas par l'irritation inflammatoire. Cette matière, épanchée dans les cellulosités pulmonaires, trouve une multitude d'issues naturelles qui la conduisent dans les bronches, d'où nous la voyons sortir avec les mucosités dès l'instant que le violent état de spasme et de constriction qui marque les premiers temps de l'inflammation, commence à diminuer. Ces sortes de voies sont si faciles qu'elles ne sont jamais entièrement fermées, même pendant la durée du premier temps de la maladie, comme le prouve le sang qui vient teindre les crachats à cette époque, et qui arrive d'un certain nombre de ces cellulosités dans lesquelles ce liquide se trouve épanché par suite des premiers efforts de l'absorption vicieuse qui vient de s'établir. On conçoit que, dans un organe construit de la sorte, le pus trouvant une multitude de points d'écoulement ne doit presque jamais faire effort contre les parois qui le

renferment, d'où il résulte que ces cloisons cellulaires conservent leur intégrité, et qu'il ne se produit pas de ces sortes d'excavations dans lesquelles se trouvent rassemblées les collections purulentes, dernier terme des phlegmons ordinaires.

Il faut dire aussi que les poumons n'offrant rien, dans leur structure, qui remplace les liens fibreux dans lesquels le chorion cutané retient et captive le tissu cellulaire, la turgescence inflammatoire peut s'y développer sans contrainte. La sensibilité des portions vasculaires enflammées ne s'y trouve pas accrue hors de certaines proportions, ne s'y trouve pas exaspérée par les compressions, les tiraillemens, les résistances que doit produire, et que produit, en effet, le chorion dermoïde, ce qui maintient la douleur locale de l'inflammation péripneumonique dans un degré de modération rarement suivi de la déchirure et de la destruction des tissus. Cette dernière modification organique, ainsi que la précédente, sont les deux principales causes qui font que, dans la plupart des autopsies cadavériques pratiquées à la suite des péripneumonies, les poumons ne se trouvent presque jamais que dans un état phlegmoneux commençant, connu des médecins sous le nom d'*hépatisation*; état qui n'eût été qu'une altération très - légère s'il

s'était fixé dans le tissu cellulaire sous-cutané , mais qui devient une affection mortelle dans les poumons , d'abord en raison de la facilité et de la rapidité avec lesquelles s'y peut étendre l'engorgement ; mais surtout en raison de l'extrême importance des fonctions de ce viscère pour le maintien de la vie générale. C'est encore par l'effet des mêmes causes que l'hépatisation chronique succède trop souvent à cette maladie. La turgescence sanguine peut , en effet , s'y trouver poussée à un point considérable , sans exciter le degré de douleur nécessaire pour l'établissement et le maintien de la réaction, qu'on a pu voir amener les tumeurs cutanées vers la résolution ou la suppuration. La première excitation, produite par la cause irritante , ne s'y trouve soutenue que par la présence du sang dans des vaisseaux qui n'ont pas coutume , à la vérité , d'en contenir ou de s'en trouver aussi long-temps gorgés , mais à la sensibilité desquels l'impression de ce fluide n'est pas tout-à-fait étrangère. On conçoit que, dans un tel état de choses, s'il arrive que la cause première soit éloignée , que l'irritation produite par la présence du sang, émoussée par l'habitude , devienne insuffisante pour la continuation du travail résolutif ou suppuratoire , la sensibilité des vaisseaux absorbans retombe alors rapidement au ton naturel , et même

au-dessous ; ces vaisseaux distendus au-delà de leur élasticité naturelle , privés d'ailleurs de l'utile soutien d'une enveloppe fibreuse semblable au chorion , hors de la portée des applications chimiques et des moyens mécaniques avec lesquels le chirurgien sait aider leur action ralentie et dissiper les engorgemens cutanés ; ces vaisseaux , disons-nous , restent engoués de sang , presque sans action ; l'organe, profondément altéré par cette sorte d'intùs-susception, devient de jour en jour plus impropre aux usages qu'il doit remplir, et la suffocation vient tôt ou tard mettre un terme aux souffrances des malades.

Toutefois, convenons avec franchise qu'une aussi funeste terminaison serait plus rare si le traitement de ces maladies se dirigeait toujours avec la prudence et la sagacité que mettent dans leur pratique les médecins dont l'expérience a mûri le jugement. Peut-être ici, comme dans tant d'autres circonstances, devons-nous accuser l'insuffisance des artistes plutôt que celle de la nature. Il est du moins incontestable que si , dans quelques occasions, qu'on pourrait rendre moins fréquentes, la structure particulière du parenchyme pulmonaire favorise l'établissement de ces engorgemens chroniques si difficiles à guérir , cette structure favorise bien plus souvent encore la résolution de la péripneumonie, au moyen d'une

certaine modération , d'une certaine régularité dans les mouvemens qui déterminent , en temps utile , l'expulsion du produit morbifique par les voies naturelles destinées aux mucosités. Il est certain , d'autre part , qu'une disposition contraire et qui rapprocherait le tissu pulmonaire de celui de l'organe dermoïde tendrait à développer dans l'intérieur des poumons, au sujet de la plus petite cause , des mouvemens inflammatoires d'une telle violence qu'on les verrait se propager, comme dans le phlegmon cutané, jusque sur les parois des artères et des veines , gagner , à cause du voisinage, le cœur lui-même, et faire de toute péripneumonie , quelque légère qu'elle pût être d'abord , une maladie presque inévitablement mortelle. C'est précisément ce qu'on voit arriver lorsque , par l'effet d'une grande susceptibilité vasculaire , par l'effet d'une irritation forte , prolongée , ou fréquemment renouvelée sur un sujet pléthorique , les accidens inflammatoires ont été poussés à un très-haut degré d'exaltation; il se rassemble alors des collections considérables de matière purulente dans de vastes excavations formées aux dépens des cellulosités pulmonaires déchirées et détruites , et l'inflammation s'établit en même temps sur la plèvre , sur les artères et les veines pulmonaires , sur la membrane qui tapisse l'intérieur des cavités du cœur,

et quelquefois même jusque sur les principaux troncs de l'aorte, comme le font assez connaître les traces profondes qu'on en découvre sur ces parties après la mort (1). N'est-il pas heureux que ces déplorables résultats ne puissent naître que d'un concours de circonstances difficilement réunies, du moins au degré nécessaire pour surmonter l'obstacle naturel que leur oppose la construction cellulaire, molle, expansive et lâche du parenchyme pulmonaire? N'est-ce pas une sage prévoyance de la nature qu'une telle organisation dans un viscère situé près du cœur et des gros vaisseaux, et toujours en contact avec l'air extérieur, ce qui doit l'exposer sans cesse à de brusques, à de fréquentes irritations?

Mais si ces altérations organiques, mises à découvert par l'exploration des cadavres à la suite des péripneumonies, nous permettent d'établir l'identité de nature des mouvemens vasculaires qui s'opèrent dans cette maladie et dans le phlegmon dermoïde, les phénomènes qui manifestent et caractérisent la première de ces inflammations durant la vie nous fournissent aussi de bonnes raisons en faveur de cette iden-

(1) Hogdson, *Maladies des Artères et des Veines*, t. 1. Dalbant, *Observ. sur l'Artérite*, dissertat. in-4^o, 1819. Paris.

tité. Sans doute ici nous devons nous attendre à trouver des symptômes uniquement dépendans de la spécialité et de l'importance de l'organe malade ; mais à côté de ces symptômes il en est d'autres qui tiennent davantage au fond et à l'essence des mouvemens suscités dans la texture intime des parties, et la nature de ces derniers s'accorde parfaitement avec celle des désordres que l'autopsie cadavérique nous découvre. Disons mieux encore ; les symptômes déterminés par la lésion des fonctions de l'organe malade sont eux-mêmes des indices qui concourent à prouver à l'observateur judicieux que la péripneumonie a son siège dans le même ordre de vaisseaux que la tumeur phlegmoneuse. Ainsi, l'oppression qui vient tout-à-coup gêner la respiration après un frisson intense et pénétrant, le sentiment d'ardeur qui se développe dans la poitrine, l'haleine chaude et brûlante qui s'en exhale, la douleur fixe, pongitive et profonde qui s'y fait sentir, la toux fréquente, d'abord sèche et bientôt suivie d'une expectoration sangainolente, tous ces symptômes, quoique présentant des nuances relatives à la structure particulière et aux usages de l'organe pulmonaire, n'indiquent-ils pas que l'afflux sanguin se fait ici, comme par-tout ailleurs, en vertu de l'action spéciale de ces vaisseaux irritables et mo-

biles, chargés des mouvemens irréguliers qui s'opèrent en dehors du cercle circulatoire sanguin ? N'est-ce pas à la subite exaltation des propriétés vitales de ces vaisseaux que l'on doit attribuer l'absorption excessive et déréglée qui engoue les poumons et les rend impropres à l'acte de la respiration, soit dans quelques-unes de leurs parties, soit dans leur ensemble ? N'est-ce pas à la même cause que se rapporte le grand dégagement de calorique manifesté par le sentiment d'ardeur et l'haleine brûlante ? L'expuition sanguine ne prouve-t-elle pas également qu'ici, comme dans le phlegmon, le sang peut être exhalé sur les surfaces et dans les cavités aréolaires, par l'effet de l'impétuosité des premiers mouvemens fluxionnaires ? En un mot, n'est-il pas évident, d'après ces symptômes, rapprochés des altérations qui subsistent encore dans la partie après la mort, que si les poumons étaient situés à l'extérieur comme la peau, nous pourrions facilement nous convaincre, par la vue et par le toucher, de l'exacte parité d'effets locaux produits par les mouvemens intestins desquels dérivent l'une et l'autre de ces affections ?

On est encore frappé de la même analogie lorsqu'on porte ses regards sur les accidens généraux et sympathiques déterminés par la péripneumonie. Un frisson intense saisit toutes les

parties ; une chaleur tantôt brûlante , tantôt halitueuse , se répand à la périphérie ; la peau , surtout vers les parties supérieures , se colore vivement en rouge ; les muqueuses des yeux , des lèvres , de la bouche et de l'arrière-bouche s'injectent profondément d'un sang vermeil ; le pouls est fort , fréquent et développé ; l'urine est rouge , claire , peu abondante ; on retrouve , en un mot , dans la fièvre née sous l'influence de cette affection locale , tous les caractères qui sont le propre de la fièvre inflammatoire , compagne ordinaire des tumeurs phlegmoneuses ; de la fièvre inflammatoire que nous avons vu dépendre de l'irritation générale de la portion du système absorbant le plus immédiatement en rapport avec les vaisseaux et le sang artériels ; de la fièvre inflammatoire à laquelle des auteurs recommandables ont trouvé de si frappantes analogies avec la péripneumonie elle-même. Tout , en effet , se trouve conforme dans ces deux affections , à cela près de l'étendue et de l'intensité de l'irritation. Dans l'une et l'autre , le sang artériel s'introduit en plus ou moins grande quantité dans des vaisseaux qui n'avaient pas coutume d'en contenir ; dans l'une et l'autre , la réaction du cœur est très-vive ; dans l'une et l'autre , le produit de l'action morbifique est tout-à-fait conforme ; dans l'une et l'autre ,

enfin, les vaisseaux absorbans peuvent être modifiés de telle sorte, qu'au lieu d'exécuter le travail qui doit fournir la matière purulente, ces vaisseaux exhalent le liquide sanguin sans l'altérer, et de là viennent ces funestes terminaisons de la péripneumonie, par de brusques hémorrhagies, lesquelles rappellent les exhalations de même nature qui s'établissent parfois sur toute l'étendue de l'organe cutané dans la fièvre inflammatoire.

Soit donc que l'on considère les altérations organiques trouvées dans les poumons à la suite des péripneumonies mortelles, soit que l'on considère les symptômes par lesquels cette affection locale se manifeste, soit que l'on considère les phénomènes généraux qu'elle détermine, on retrouve toujours des raisons de se convaincre de l'identité de nature des mouvemens vasculaires qui s'établissent dans l'intime profondeur des parties, aussi bien dans la péripneumonie que dans le phlegmon, et même que dans la fièvre inflammatoire. La seule différence notable qui distingue ces affections consiste uniquement en ce que, dans la première, le mal a son siège dans les poumons, tandis que, dans les deux dernières, il séjourne dans le tissu cellulaire dermoïde ou général; consiste encore en ce que, dans les deux pre-

mières, l'irritation se fixe sur un seul point avec plus ou moins de violence, tandis que, dans la dernière, cette irritation, plus légère, est en même temps plus expansible, s'étend sur une beaucoup plus grande surface, ou plutôt envahit tout l'ensemble du tissu cellulaire.

Quoiqu'il nous paraisse superflu de multiplier les preuves de cette vérité, nous ne pouvons nous défendre d'en produire une nouvelle, tirée de l'inspection du sang fourni par les saignées. On n'a sans doute pas oublié tout ce que nous avons rapporté touchant les particularités que présente ce liquide dans la fièvre inflammatoire. On n'ignore pas également qu'on y remarque des apparences tout-à-fait semblables durant les phlegmons d'une grande intensité. Voyons maintenant quel est l'état de ce liquide pendant le cours d'une péripneumonie.

Si l'on saigne dans le début de la maladie, le sang paraît écumeux, et rien ne prouve qu'il ait encore subi d'autre changement. Si l'on réitère cette opération, comme cela devient presque toujours nécessaire, le sang, à peine tombé dans le vase, prend une teinte si différente de celle qui lui est naturelle, que l'on ne peut douter qu'il n'ait subi de profondes altérations par le mélange accidentel d'une matière étrangère assez abondante pour en masquer la

couleur propre. Nous avons plusieurs fois été frappés de l'aspect, non-seulement verdâtre, mais même vert foncé, que nous offrait, quelques heures après la saignée, le sang de certains péripneumoniques, d'ailleurs très-vigoureux et très-bien constitués. Quelqu'attention que nous ayons pu mettre à considérer ce liquide dans ces circonstances, il ne nous a pas été possible d'y découvrir un atome de particule colorante rouge, et pourtant ce même sang, conservé douze heures dans un lieu frais, s'est trouvé très-exactement séparé en deux parties distinctes : une couenne purulente, épaisse, dense, jaunâtre, et un petit caillot rouge sous-jacent, formant au plus le tiers du volume total. Ce sang était encore, vingt-quatre heures après, en gâteau solide, sans la moindre sérosité. Quoique nous ayons été plusieurs fois le témoin de cette profonde altération, jamais nous ne l'avons trouvée si remarquable que chez un malade logé dans la maison que nous habitons. M. le professeur Hallé, que nous avons fait appeler en consultation, fut lui-même surpris de ce haut degré de décomposition, malgré sa longue expérience et les occasions fréquentes qui ne lui manquent pas de répéter ces sortes d'observations. Au reste, en cela comme en bien d'autres choses, chaque malade présente

des variétés qui lui sont propres , et qu'il tient de son tempérament ou de son genre de vie. Mais ce phénomène, bien que tantôt plus, tantôt moins prononcé, ne s'en présente pas moins constamment en pareille occurrence si la maladie marche régulièrement , parce qu'il est le résultat des lois de l'organisation.

Faut-il répéter ici les raisons qui nous induisent à croire que la principale de ces lois faites pour amener de tels résultats est cette faculté d'absorption dont se trouvent spécialement pourvus certains vaisseaux dans l'économie animale ? Il est plus simple de renvoyer à ce que nous avons déjà dit sur ce sujet en traitant de la fièvre inflammatoire. Toutefois , le sang des péripneumoniques est si loin de ressembler à tout autre , qu'il mérite de fixer notre attention d'une manière particulière. Pourquoi le sang tiré dans le début des péripneumonies est-il écumeux , tandis que celui qu'on tire dans le commencement des autres maladies aiguës est à-peu-près dans l'état naturel ? Pourquoi le sang extrait de la veine pendant la force des accidens péripneumoniques est-il presque entièrement converti en matière purulente ou couenneuse , tandis que celui des autres maladies aiguës inflammatoires présente toujours un caillot rouge très-considérable , et beaucoup plus con-

sidérable que la couenne qui le recouvre, couenne qui n'est le plus souvent qu'une pellicule grisâtre au travers de laquelle la couleur rouge du *coagulum* sanguin se laisse facilement apercevoir ? Nous allons voir que la solution de ces deux questions se rattache aux particularités de la structure et des fonctions de l'organe pulmonaire plutôt qu'à toute autre cause capable de détruire les analogies que nous venons d'établir. En effet, n'est-il pas constant qu'à la suite de l'irritation d'où naît la péripneumonie, le sang est rapidement attiré dans des vaisseaux consacrés un instant avant à la circulation des fluides aériformes, ou tout au moins à la combinaison de ces fluides avec le liquide sanguin ? Or, ce premier écart des propriétés vitales des vaisseaux absorbans cause le mélange sans combinaison de l'air répandu dans tous les points de l'organe pulmonaire avec le sang qui vient tout-à-coup affluer hors des limites qu'il doit parcourir, et ce sang, reporté dans le torrent circulatoire par les vaisseaux absorbans de résorption, pêle-mêle avec l'air dont il vient de s'imprégner, communique à toute la masse sanguine ces qualités spumeuses qui ont frappé les observateurs. N'est-il pas tout aussi constant qu'à l'absorption tumultueuse du sang dans le parenchyme pulmonaire succède un travail d'exhala-

tion propre à soustraire à ce liquide les matériaux de l'humeur purulente, laquelle, produite en très-grande quantité à cause de la multiplicité des surfaces ménagées dans l'organe où siège l'inflammation, s'accumule dans les nombreuses cellulosités où nous la retrouvons stagnante dans les cadavres ? Or, cette humeur est en partie retenue dans ces cavités aussi longtemps que l'inflammation propagée par continuité sur les membranes muqueuses en resserre et crispe les orifices bronchiques. A cette période de la maladie, les vaisseaux absorbans de résorption sont les seuls instrumens de dégorgeement qui puissent produire l'élimination de cette matière morbifique ; ils la puisent dans ces mêmes cavités où d'abord ils avaient trouvé du sang épanché, la conduisent de là dans les vaisseaux sanguins, et telle est la source de cette abondante matière couenneuse qui remplit les veines à cette époque. Ces vaisseaux en sont encombrés de la sorte, comme l'indique l'état du sang tiré par les saignées, jusqu'au moment où les mouvemens critiques s'établissent, c'est-à-dire, jusqu'au moment où le calme qui succède à l'irritation permet aux vaisseaux de reprendre leur action naturelle. Alors, d'un côté, les couloirs naturels des humeurs pulmonaires se rouvrant en enlèvent une grande quantité

qu'on voit sortir avec les mucosités ; et, de l'autre côté, les vaisseaux absorbans d'exhalation en produisant insensiblement beaucoup moins pour n'en exhaler bientôt plus, il arrive qu'on la voit diminuer progressivement dans le sang à mesure qu'il en paraît davantage dans les crachats, et que l'on se rapproche de la fin de la maladie, terme où s'arrête toute purification.

§ X. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans veineux du parenchyme pulmonaire.*

Il nous paraît superflu d'avertir que les considérations dans lesquelles nous venons d'entrer ne s'appliquent réellement qu'à l'état inflammatoire qui a pour principe l'irritation fixée sur les vaisseaux absorbans artériels ou d'exhalation. Mais, dans les poumons comme dans les autres parties, l'irritation peut se trouver placée sur d'autres vaisseaux, et donner naissance à des accidens qui portent le cachet de leur origine, et doivent ajouter un témoignage de plus en faveur des vérités que nous cherchons à faire prévaloir.

D'après ce que nous avons précédemment avancé sur la structure du parenchyme pulmonaire et sur la difficulté que les mouvemens

péripneumoniques y soient poussés à l'extrême, on aura de la peine à se persuader que ces mouvemens y puissent devenir jamais assez violens pour épuiser la vitalité des vaisseaux absorbans exhalans ou artériels, exalter la sensibilité de leurs antagonistes, les vaisseaux absorbans de résorption ou veineux, et produire ainsi la gangrène, comme on le voit quelquefois arriver dans le phlegmon. Aussi rien n'est plus rare que cette terminaison de la péripneumonie : aussi la gangrène, lorsqu'elle envahit les poumons, se présente-t-elle de prime-abord avec tous les funestes caractères des affections du système absorbant veineux. Les forces sont anéanties dès les premiers instans ; le malade tombe dans un état de prostration complète ; l'oppression devient sur-le-champ extrême ; le pouls est petit, déprimé et fréquent ; une toux faible, quoique souvent renouvelée, amène des crachats diffluans, d'une couleur verte très-remarquable ; l'odeur de ces crachats est fétide et tout-à-fait semblable à celle qu'exhale un membre sphacelé ; bientôt l'expectoration, d'abord assez abondante, se supprime par défaut de forces ; les bronches s'engouent, et le râle suffoque les malades (1).

(1) Laennec, de l'Auscult. médiate, t. 1, part. II, art. 3.

Si l'on veut s'assurer par l'autopsie cadavérique de la nature des altérations locales, que la situation profonde de l'organe affecté dérobaît à l'observation pendant la vie, on trouve le tissu pulmonaire noirâtre, mou, facile à déchirer; on trouve ce tissu bizarrement nuancé de teintes verdâtres et presque noires, jaunâtres ou d'un brun terreux; blanchâtres et sales, irrégulièrement mêlées, en même temps qu'une sérosité de couleur sombre et d'une puanteur insupportable est épanchée dans les plèvres et dans la cavité pectorale. On rencontre d'autres fois sur quelques points de ce viscère, lorsque la gangrène est partielle, des masses putrilagineuses, des espèces de bourbillons de diverses grosseurs, disséminés çà et là, et autour desquels se remarquent des portions pulmonaires injectées d'un sang livide, ou bien des excavations formées par ces escarres liquéfiées, et tenant en suspension des fragmens cellulaires encore teints du sang noir dont ils s'étaient pénétrés au commencement de cette sorte d'inflammation.

On le voit; tout annonce ici le sommeil des vaisseaux absorbans directement en rapport avec les artères, de ces vaisseaux absorbans qui ne peuvent recevoir la moindre irritation sans attirer le sang artériel dans leur intérieur; tout annonce, au contraire, l'ébranlement de cette au-

tre branche du système absorbant plus particulièrement liée aux parois veineuses, et dont nous avons déjà vu, dans plus d'une circonstance, l'irritation se manifester par le passage du sang noir dans ses innombrables ramifications. Ce n'est plus ici, comme dans la péripneumonie légitime, cette exubérance d'action et de sensibilité concentrée sur les poumons, ce grand dégagement de calorique, cette coloration rouge et animée du parenchyme pulmonaire, ainsi que des surfaces muqueuses et dermoïdes, cette force et ce développement que la continuité, plus encore qu'une vague sympathie imprime aux pulsations artérielles, ce n'est plus cette sérosité, cette matière purulente ou adhésive, produits variés de l'élaboration du sang rouge par les vaisseaux absorbans artériels, plus ou moins irrités : ces phénomènes, qui sont le propre d'une nature énergique, manquent dans cette affection née d'une disposition toute contraire. La pâleur du visage et de la peau, l'abattement des traits, la flaccidité des chairs, la faiblesse des mouvemens, y démontrent l'atteinte profonde portée à la force vitale des parties vasculaires le plus en rapport avec le sang rouge, tandis que l'aspect noirâtre et violacé de l'organe malade, suite évidente de l'abord plus ou moins rapide du sang veineux dans des vaisseaux capillaires

blanchâtres et pellucides un instant avant , tandis que le mode d'action morbifique qui s'établit , tandis que les produits nouveaux qui en résultent , tandis que la prompte et funeste influence que ces produits exercent sur la constitution , témoignent clairement que le mal siège cette fois dans cette autre branche du système absorbant , seule en communication avec le sang noir , et seule chargée de faire refluer dans le torrent circulatoire veineux les substances qui ne doivent plus désormais compter parmi les élémens du fluide nutritif ; siège dans cette portion du système absorbant dont les mouvemens sont d'autant plus rapides et violens , que la portion vasculaire qui doit lui servir de contre-poids se trouve plus affaiblie ; siège dans cette portion du système absorbant dont l'action déréglée menace toujours la vie d'un danger plus ou moins prochain , en répandant le sang veineux dans les parties, et en aggravant ainsi la faiblesse qui déjà les énerve , ce qui n'a de terme naturel que la décomposition et la mort ; siège , enfin , dans cette portion du système absorbant qui , par la nature des fonctions qu'elle remplit , verse dans le fluide sanguin les funestes élémens de corruption qui se préparent et s'accumulent dans le foyer gangréneux, et dissémine ainsi sur tous les points de l'économie animale

la mortelle impression du travail spécial qui s'établit dans la partie primitivement affectée.

Au reste, les profondes altérations que nous venons de remarquer dans les poumons, se rencontrent assez souvent à la suite de la fièvre jaune et de la peste, horribles contagions, que nous savons porter leur influence, avec une fatale prédilection, sur les vaisseaux absorbans veineux. Seulement, dans cette circonstance, ces organes ne sont pas seuls empreints des caractères propres à faire reconnaître la lésion de ces vaisseaux; en même temps que les poumons des victimes de ces maladies regorgent d'un sang noir et sanieux, en même temps qu'ils présentent une couleur livide, ou bien qu'ils paraissent d'un blanc terne entre-coupé de lignes noirâtres, les autres parties offrent des apparences semblables et le même genre d'altération. Les tégumens sont recouverts d'échymoses violacées, le tissu cellulaire est parsemé d'un laciné de vaisseaux pleins d'un sang noir et liquide, les intestins sont de couleur brunâtre; les plèvres, le péritoine, l'épiploon sont également marquetés de plaques violettes (1); en un mot, tout indique qu'il n'est pas une

(1) Senac, *Traité de la Peste*; Larrey, *Campagnes militaires*.

portion de l'économie animale qui n'ait éprouvé la même sorte d'ébranlement que le parenchyme pulmonaire. Mais si, dans le premier cas, l'affection se concentre sur un seul viscère, et s'y trouve en quelque sorte limité, elle n'en siège pas moins sur le même ordre de vaisseaux, elle n'en produit pas moins la même espèce de mouvemens ; elle n'en est pas moins suivie de résultats qui se rapprochent par de tristes analogies. Or, ces mouvemens s'exécutent, dans l'un et l'autre cas, au moyen de vaisseaux inaperçus avant la maladie, au moyen de vaisseaux que l'afflux du sang veineux vient teindre tout-à-coup d'une couleur sombre, ce qui prouve et que ces vaisseaux sont différens des veines uniquement consacrées au fluide sanguin qui les colore plus ou moins, et qu'ils se trouvent dans un rapport direct avec ces dernières. Ces mouvemens s'opèrent de la manière la plus instantanée, la plus irrégulière et la plus indépendante de l'impulsion du cœur ; ce qui prouve encore que les vaisseaux qui les produisent font partie du système absorbant, seul système vasculaire capable d'un mode d'action de cette nature.

§ XI. *De l'Inflammation dans les vaisseaux absorbans , lymphatiques du parenchyme pulmonaire.*

On sent très-bien qu'une affection telle que la précédente est toujours préparée par une disposition individuelle tout-à-fait contraire à celle qui détermine la péripneumonie légitime; mais cette disposition particulière n'est pas la seule sur laquelle puissent agir les causes ordinaires des maladies. Il en est une où les vaisseaux absorbans lymphatiques se trouvent avoir un surcroît plus ou moins grand d'action, ou du moins dans laquelle la sensibilité de ces vaisseaux est plus susceptible d'exaltation que celle des autres fractions du système absorbant. Les sujets ainsi prédisposés ont eu dans leur enfance des engorgemens glandulaires dans différentes parties, surtout au col et aux aisselles, des ophtalmies ou des maladies cutanées rebelles. Ces mêmes sujets, dans un âge plus avancé, se trouvent exposés à des affections du genre de la goutte, des rhumatismes, des exhalations blanches, et ressentent plus vivement que d'autres l'influence des constitutions atmosphériques, d'où naissent les épidémies catarrhales.

S'il arrive donc que les secousses réitérées de la toux, que les violens accès d'une coqueluche,

que la brusque suppression d'exhalations blanches devenues habituelles , que la rétrocession de la goutte , du rhumatisme ou de quelque efflorescence dartreuse ; que les brusques variations de la température pendant le cours d'une saison froide et humide , viennent porter l'irritation dans le parenchyme pulmonaire de ces sortes de personnes , les accidens qui surviennent n'ont plus aucun rapport avec ceux de la péripneumonie , n'en ont plus aucun avec ceux de la gangrène de ces viscères ; tandis que la marche lente et obscure qui les dérobe longtemps à la connaissance du médecin et des malades eux-mêmes , tandis que la nature des humeurs déviées ou extravasées , ainsi que celles des mouvemens sympathiques produits par cette espèce d'inflammation font assez connaître que l'irritation se trouve placée cette fois sur un autre genre de vaisseaux absorbans que ceux qui sont en rapport avec les artères , on que ceux qui sont en rapport avec les veines.

Toutefois ici , comme dans les inflammations blanches de la peau , le mal peut revêtir des formes assez aiguës et une marche assez rapide sous l'influence de certaines circonstances capables de porter l'exaltation de la sensibilité des vaisseaux absorbans lymphatiques à son plus haut période : c'est ce que nous voyons très-

fréquemment arriver chez les femmes , à la suite des couches , surtout chez celles qui , mariées trop jeunes , n'ont pas encore éprouvé tous les résultats de la révolution qu'amène la puberté , révolution chargée de contre-balancer l'action des vaisseaux absorbans lymphatiques par celle des vaisseaux absorbans artériels , qui prend de jour en jour plus d'empire à cette époque. Indépendamment de cette première cause , nous en trouvons encore ici de particulières à l'organe pulmonaire , puisque l'âge de la puberté est le moment choisi par la nature pour diriger les forces sensibles vers cet organe , en même temps que vers ceux de la génération. Le triple concours de circonstances qui résulte du tempérament lymphatique naturel aux jeunes personnes ; de la révolution de l'âge pubère , qui exalte les forces du système absorbant pulmonaire ; du travail de la grossesse et de l'enfantement , qui produit dans les vaisseaux absorbans lymphatiques en particulier le plus haut degré d'ébranlement que ces vaisseaux puissent atteindre , favorise donc ici le développement dans la texture des poumons de phénomènes , dont les suites sont plus funestes sans doute , à cause de l'extrême importance de ce viscère , mais dont la nature est analogue à celle des phénomènes que nous avons remarqués dans les tégumens et dans

le tissu cellulaire dermoïde, à l'occasion d'une irritation quelconque appliquée sur les membres peu de temps après l'accouchement.

D'abord, les symptômes qui se présentent rappellent ceux que nous avons vu caractériser la péripneumonie. La toux, la douleur pectorale, l'oppression indiquent assez que dans cette seconde maladie, comme dans la première, les poumons sont le siège d'un surcroît vicieux de sensibilité et d'un afflux humoral qui les obstrue et gêne leurs fonctions. Mais la fièvre, qui bientôt accompagne ces accidens, sujette à deux exacerbations journalières comme les fièvres muqueuses; mais les sueurs et les diarrhées colliquatives, qui ne tardent pas à s'y joindre, décèlent le véritable siège de l'irritation, et font pressentir sur quelle espèce de vaisseaux se rencontreront les désordres après la mort, qui, dans ce cas, arrive à-peu-près dans l'espace d'un mois ou six semaines.

En effet, loin de trouver, à l'ouverture des cadavres, cette pénétration, cette combinaison du sang rouge dans le tissu pulmonaire que nous avons vu constituer l'hépatisation, suite ordinaire de la péripneumonie légitime; loin d'apercevoir cette teinte sombre et livide qui résulte de la présence du sang veineux dans les inflammations gangreneuses, on rencontre, dans ce

dernier cas , les poumons gorgés de suc blancâtres , tantôt fondus dans la substance de ce viscère , de manière à lui donner quelquefois , et dans quelques portions de son étendue , l'aspect et la consistance du cartilage ou même de la corne , suivant M. Portal (1) ; tantôt rassemblés en un seul foyer , sous forme d'une humeur épaisse et filandreuse , mêlée d'un pus grisâtre ; tantôt disséminés çà et là , et farcissant les poumons de petites concrétions lymphatiques stéatomateuses ou tuberculaires , distinctes les unes des autres ; tantôt recouvrant la plèvre d'exudations très-épaisses , et parfois celluloso-membraniformes ; tantôt , enfin , épanchés dans la cavité pectorale , et formant dans les plèvres une collection de matières lactescentes , circonstance qui a fait donner à cette maladie le nom de *dépôt laiteux*. Et , dans le même temps que la déviation des suc lymphatiques manifeste ainsi dans le tissu pulmonaire la vicieuse exaltation qui devait exister , pendant la vie , dans la sensibilité et l'action des vaisseaux absorbans capillaires le plus naturellement en rapport avec ces liquides , les engorgemens plus ou moins nombreux , plus ou moins considérables , qu'on découvre assez souvent chez de tels sujets ,

(1) *Traité de la Phthisie pulmonaire.*

dans les glandes du col et du mésentère, les épanchemens subsistans dans le bas-ventre, le plus souvent composés de matières lactiformes et caséuses, tout-à-fait analogues à celles qu'on a vues dans la poitrine, achèvent de convaincre l'observateur, par les phénomènes sympathiques, dont ils sont les traces manifestes, que le siège spécial de cette affection, si différente de la péripneumonie légitime et de la gangrène du poumon, est exclusivement concentré dans les vaisseaux absorbans lymphatiques.

Mais, de même que les phlegmasies blanches, des tégumens ne se montrent dans un état aigu prononcé que lorsque des circonstances extraordinaires sont venues exalter outre mesure la sensibilité des vaisseaux absorbans lymphatiques, de même ces phlegmasies, lorsqu'elles siègent dans les poumons, n'abandonnent la lenteur et l'obscurité de leur marche qu'en de certaines circonstances qui sont loin d'être les plus ordinaires. Le plus souvent, au contraire, les indurations pâles et d'un gris cendré qui se développent dans le tissu pulmonaire ne sont pas la suite d'inflammations aiguës, puisqu'on les trouve sur les cadavres de personnes chez lesquelles aucun des caractères extérieurs de ces sortes de maladies ne s'était manifesté. Cette espèce d'inflammation, nommée *latente* par

quelques médecins , à cause de l'obscurité de ses signes , peut sourdement s'établir après de longs ou de violens catarrhes , après le croup , la coqueluche ou de certaines maladies éruptives , et les altérations locales qu'elle a coutume de produire et de laisser dans les poumons sont aussi considérables , dans ce cas , qu'elles pourraient l'être à la suite d'une maladie qui aurait présenté les symptômes de la plus violente inflammation. Les médecins qui se sont le plus livrés à l'ouverture des cadavres à la suite des maladies , pensent que de telles indurations sont le produit d'une humeur lymphatique , laquelle s'est insensiblement et lentement répandue et condensée dans les poumons en vertu de mouvemens qu'on suppose analogues à ceux des maladies aiguës , quoiqu'ils ne s'exécutent ni avec autant de promptitude , ni avec autant de violence. N'est-ce pas dire , en d'autres termes , que ces mouvemens siègent dans le système des vaisseaux absorbans lymphatiques , puisque nous avons reconnu que ces vaisseaux en produisent constamment de cette nature dans les maladies , et qu'eux seuls sont dévolus à la circulation de ces sortes d'humeurs ?

Au reste , ces condensations homogènes et compactes dont nous venons de parler , ne sont pas les seules ni les plus communes altérations

que puissent lentement produire dans le tissu pulmonaire les désordres de l'action naturelle aux vaisseaux absorbans lymphatiques et la déviation ou l'épanchement des humeurs le plus en rapport avec ces vaisseaux. Il en existe de beaucoup plus répandues encore , et qui moissonnent tous les ans un très-grand nombre de victimes. Les poumons ne forment plus dans ces dernières une masse imperméable et solide ; mais plusieurs centres isolés d'action morbide produisant l'exhalation d'une matière ou demitransparente et comme cartilagineuse , ou lardacée , ou caséuse dans certains points du parenchyme pulmonaire , on voit paraître çà et là dans ce parenchyme , d'ailleurs crépitant et sain dans le reste de son étendue , des tubercules de diverses grosseurs , tantôt ronds , tantôt ovoïdes , tantôt de forme plus ou moins irrégulière. Le volume de ces tubercules varie depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de poule. Il est très-rare de les rencontrer isolés , et quelquefois ils sont excessivement nombreux dans l'organe (1).

Les matières dont se composent ces petites tumeurs , versées dans les aréoles du tissu cel-

(1) Bayle , *Phthisie pulmonaire* ; Laennec , *Auscult. médiate*.

lulaire en distendent et irritent parfois les lamelles, et ces toiles diaphanes s'injectent plus ou moins de sang ; aussi les tubercules présentent-ils quelquefois, dans le principe de leur formation, une couleur rouge, tantôt claire, tantôt obscure et foncée, et ces différentes nuances permettant alors d'apercevoir dans leur intérieur les filamens cellulaires dans lesquels ils sont plongés, les font paraître de petits corps organisés. Mais insensiblement ces humeurs lymphatiques et albumineuses se pressant sur elles-mêmes et se condensant de plus en plus, compriment et oblitèrent les parties vasculaires qu'elles enveloppent, d'où il résulte que la couleur blanche gagne insensiblement du centre à la circonférence, et que l'on voit à mesure disparaître les traces de l'organisation.

Les choses arrivées à ce point, l'absence de toute circulation dans les parties envahies, et peut-être aussi une certaine action spécifique dont nous n'avons pas le secret, font tomber ces parties en une sorte de mortification, et les convertissent en putrilage. Le tubercule se ramollit alors, et la substance en étant ainsi liquéfiée, trouve dans les canaux bronchiques une issue naturelle au dehors. Il ne reste plus à la fin qu'une matière purulente enduisant les parois d'une espèce de kyste formé par une mem-

brane mince, lisse et transparente, évidemment cellulaire, laquelle est elle-même tapissée par une autre membrane plus épaisse, blanchâtre et tout-à-fait analogue à cette couche couenneuse que l'on observe sur les vieux ulcères. Ces parois, au reste, comme celles des autres kystes, peuvent être également membraneuses, cartilagineuses et même osseuses. Elles deviennent surtout cartilagineuses après une longue durée de la maladie, et cette élaboration des vaisseaux absorbans lymphatiques d'où peut résulter la formation d'un cartilage épais et solide au milieu du parenchyme pulmonaire, toute insolite et vicieuse qu'elle est elle-même, paraît une ressource ménagée par la nature pour arriver à la guérison par l'adhérence des surfaces exhalantes dont l'existence est beaucoup plus dangereuse que celle d'un cartilage bien organisé; c'est du moins ce qui paraît avoir été démontré par les intéressantes recherches et les observations d'un auteur moderne (1).

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas en considérant les tubercules un à un et d'une manière isolée qu'on peut être frappé du danger qu'entraîne leur présence dans les poumons. Ces petits

(1) M. Laennec, dans son ouvrage sur l'*Auscultation médiate*.

kistes, comme toutes les autres tumeurs de même nature, lorsqu'ils sont peu considérables et en petit nombre, ne menacent la vie d'aucun danger; ils ne sont des causes de mort que lorsque, par leur nombre ou par leur volume, ils dérangent l'action organique de ce viscère. Mais nous avons déjà vu qu'ils se présentent rarement isolés et peu nombreux; le plus souvent, au contraire, la modification imprimée à la sensibilité des vaisseaux absorbans lymphatiques par les causes de la maladie, en produit à la fois une quantité considérable sous la forme de petits grains demi-transparens, gris, quelquefois diaphanes et presque incolores, et les aberrations de la sensibilité de ces vaisseaux accumulant lentement, mais de jour en jour, de nouvelles matières, ces grains grossissent et deviennent jaunes et opaques. Les plus voisins se réunissent en se développant, et forment alors des corps assez volumineux d'une densité comparable à celle des fromages les plus fermes. L'ébranlement vasculaire qui a produit les humeurs lymphatiques d'où résultent ces petites tumeurs, se communique, à cette époque, au tissu pulmonaire environnant resté sain jusquelà, et ce tissu commence à devenir dur, grisâtre et demi-transparent autour des tubercules, par suite d'un nouvel épanchement de ces matières

qui s'infiltrent et produisent même quelquefois des masses tuberculeuses ou gélatineuses d'un grand volume par suite d'une semblable imprégnation.

L'irritation spéciale et la nouvelle action morbide des vaisseaux absorbans lymphatiques constatée par les phénomènes précédens, et pouvant même l'être quelquefois par l'altération et l'engorgement des glandes lymphatiques pulmonaires (1), en faisant pulluler ainsi les tubercules dans ce viscère, en le pénétrant de sucs que ce système vasculaire seul peut produire, dévier et faire mouvoir, se trouvent donc les premières et les principales causes de la gêne apportée dans l'exercice des fonctions de la respiration et de l'hématose par ce genre de maladies, comme elles le sont des mouvemens sympathiques ultérieurement produits dans les vaisseaux de même nature disséminés dans le reste de l'économie animale, accidens trop capables, les uns et les autres, de consumer les forces des malades, et de les conduire au tombeau par une route longue et douloureuse.

En effet, les traces de l'ébranlement de cet ordre de vaisseaux ne se bornent pas, chez les phthisiques, au seul organe pulmonaire. Il n'est

(1) M. Portal, *Phthisie pulmonaire*.

pas rare, au contraire, de voir l'affection tuberculeuse s'étendre sur le larynx ou la trachée, sur les intestins, sur les glandes mésentériques et sur les glandes cervicales. On voit s'élever de la surface des parties membraneuses de petits tubercules lenticulaires qui se ramollissent souvent, et produisent de petites ulcérations, lesquelles tantôt restent superficielles et s'élargissent, tantôt s'étendent en profondeur et percent les membranes sur lesquelles elles sont établies. Le cœur lui-même est souvent recouvert de ces petits corps lenticulaires blancs; mais sur cet organe les tubercules s'ossifient plutôt qu'ils ne suppurent.

D'un autre côté, les membranes muqueuses bronchiques sont quelquefois engorgées d'indurations polypeuses qu'on a vu les malades rendre en entier, quoique le plus ordinairement ils les rejettent par fragmens dans l'expectoration; les membranes séreuses sont recouvertes de couches albumineuses membraniformes et filamenteuses; enfin, chez quelques individus le foie est devenu jaune, volumineux et gras, tandis que chez quelques autres on rencontre, au milieu de l'amaigrissement le plus extrême, des concrétions graisseuses d'une grande consistance, soit autour du cœur, soit dans le médiastin, soit dans les interstices des

muscles du tronc et des extrémités (1). Et, lorsqu'après une existence plus ou moins ancienne dans l'intime profondeur des organes, cette affection détermine des symptômes généraux qui la décèlent aux yeux de l'observateur, la nature même de ces symptômes devient un nouveau témoignage du siège exclusif du mal dans le système de vaisseaux consacré d'une manière spéciale à la circulation des fluides blancs et lymphatiques, puisque la fièvre qui survient, presque toujours sujette à deux retours journaliers comme les fièvres muqueuses, dévie et consume les sucs nourriciers, et détermine des sueurs nocturnes qui deviennent facilement excessives; puisque le jeu déréglé de ces vaisseaux produit des diarrhées colliquatives, l'œdème des pieds et des mains, et souvent même la leucophlegmatie et d'autres espèces d'hydropisies.

C'était par des phénomènes analogues que se trouvaient marquées les épidémies muqueuses et catarrhales décrites par Sarcone et par Rœderer et Wagler; c'était le même genre d'altération qu'on retrouvait communément dans les viscères; c'était le même genre d'accidens sympathiques qu'on voyait se développer à la suite

(1) MM. Bayle, *ibid.*; Laennec, *ibid.*; Portal, *ibid.*

des affections locales , surtout lorsque la maladie abandonnait la marche aiguë que lui donnaient les causes de l'épidémie, pour en prendre une lente et prolongée plus conforme à son véritable caractère. Aussi les observateurs conviennent-ils, d'une voix presque unanime, que les épidémies catarrhales développent un grand nombre de phthisies. Plusieurs même vont jusqu'à dire qu'il se déclare des phthisies épidémiques sous la même influence atmosphérique, d'où résultent les premières maladies. C'est, du moins, ce qu'assurent avoir vu le docteur Pinel, Lepecq-de-la-Clôtüre, Huxam et Hippocrate lui-même; et ce qui doit nous paraître la conséquence naturelle du siège commun qu'affectent toutes ces maladies dans le même ordre de vaisseaux, les vaisseaux absorbans lymphatiques.

§ XII. *Complication des trois modes inflammatoires dans le parenchyme pulmonaire.*

Il est donc vrai que le parenchyme pulmonaire peut se trouver, comme les tissus membraneux, différemment affecté, suivant que l'irritation se fixe sur l'une ou sur l'autre des trois principales branches du système absorbant. Il est donc démontré, par les considérations précédentes, que chacune de ces circonstances

amène des résultats particuliers qui les distinguent , et que les altérations qu'on découvre dans les organes après la mort sont les témoignages irrécusables du siège qu'affectaient les mouvemens déréglés pendant la vie. Si l'examen attentif de ces altérations, comparées à la marche et aux divers symptômes des maladies , a pu nous aider à poser de justes démarcations entre ces trois genres d'inflammations , nous devons espérer que le même moyen va nous servir à dissiper l'obscurité causée par les complications qui peuvent les mêler et les confondre.

On ne peut nier , en effet , que la péripneumonie aiguë ou chronique ne coïncide quelquefois avec les tubercules. On conçoit que cette maladie peut devenir l'occasion de leur développement chez des sujets qui , d'ailleurs , s'y trouvent prédisposés , tandis que , d'autre part , l'irritation déterminée par la présence d'un grand nombre de ces tumeurs peut occasionner la péripneumonie chez des sujets très-irritables : l'histoire des maladies et l'ouverture des cadavres le démontrent d'une manière incontestable. Soit que les symptômes caractéristiques de la péripneumonie s'établissent tout-à-coup chez un sujet en qui , depuis quelque temps , une petite toux fréquente et obstinée ,

une certaine difficulté de respirer et quelques autres signes, font déjà craindre le développement des tubercules dans le tissu pulmonaire ; soit, au contraire, que ces derniers signes se montrent, pour la première fois, dans la convalescence d'une péricneumonie, persistent et s'aggravent de jour en jour, on trouve dans ces deux cas, après la mort, les poumons plus ou moins volumineux, plus ou moins durs, plus ou moins hépatisés, plus ou moins farcis de masses tuberculeuses, tantôt d'un blanc terne très-opaque, tranchant fortement avec le rouge des parties hépatisées, et tantôt d'une couleur rosée (1) que leur imprime le sang épanché dans le tissu de cet organe, sans doute en injectant les lamelles cellulaires qui les pénètrent, ou plutôt qui s'en trouvent enveloppées.

On sait aussi que la gangrène des poumons peut venir compliquer la phthisie tuberculeuse, puisque, indépendamment de la prostration subite des forces et de l'odeur fétide de l'haleine qui viennent, dans cette nouvelle circonstance, s'ajouter aux symptômes ordinaires de la phthisie, on a pu s'assurer de cette complication par l'état des poumons après la mort. Ces organes

(1) MM. Bayle, *ibid.* ; Broussais, *Phlegmasies chroniques*, t. 1 ; Laennec, *ibid.*

ont été vus, dans les autopsies pratiquées à la suite de ces accidens, parsemés de taches noires très-rapprochées, engorgés, d'un gris brun et sans consistance, dans les parties frappées de gangrène, en même temps qu'un grand nombre de tubercules étaient développés dans toute leur étendue. On a quelquefois rencontré ces tubercules si nombreux, que le tissu pulmonaire ne paraissait que sous la forme de points noirs, intermédiaires à ces concrétions blanchâtres; et les excavations formées par la fonte d'une certaine quantité de ces petites tumeurs se sont trouvées remplies d'un pus rougeâtre, bien différent de ce pus blanc, grisâtre, jaunâtre, caséux qu'elles contiennent ordinairement (1).

Il peut arriver encore que, par une fatale simultanéité d'ébranlement dans ces trois ordres de vaisseaux, les malades se trouvent en proie aux plus violens, aux plus douloureux accidens. La fièvre est alors très-forte, et redouble tous les soirs; la chaleur est ardente et s'accompagne de sueurs continuelles; la dyspnée est au comble; les crachats sont tour-à-tour sanguinolens, puriformes et d'un blanc opaque, ou lie de vin,

(1) Bayle, *Phthisie ulcéreuse*; Laennec, observation citée de M. Cayol, pag. 193.

grumeleux et fétides. A mesure que le mal fait des progrès, les accidens redoublent, quoiqu'avec des alternatives de calme et de récrudescence; une douleur cruelle et profonde se fait ressentir dans toute la poitrine et menace de suffocation; l'amaigrissement est très-rapide; la faiblesse devient extrême; la voix n'est plus qu'un souffle, et la mort survient dans l'espace de quinze à vingt à jours. A l'ouverture des cadavres, on trouve encore quelques points des poumons crépitans: tout le reste est dur et d'une couleur rouge mêlée de jaune et de taches blanches. La matière blanche se trouve répandue dans l'induration sanguine, sans être circonscrite dans des cavités régulières, comme il arrive le plus communément aux productions tuberculeuses nées dans des circonstances plus tranquilles; enfin, certaines portions du parenchyme pulmonaire paraissent tomber en *déliquium*, et présentent l'aspect d'une bouillie brune et fétide (1).

(1) Broussais, *Phlegmasies chroniques*, t. 1, observ. xxxvii, pag. 321.

§ XIII. *Rapprochement des phénomènes inflammatoires du parenchyme pulmonaire avec les mêmes phénomènes observés sur les autres parenchymes.*

Si tels sont les phénomènes que produisent dans les poumons les trois différentes sortes d'inflammations déterminées par les causes irritantes, selon qu'elles intéressent plus particulièrement ou l'une ou l'autre des trois principales branches du système absorbant, ou selon qu'elles les ébranlent deux à deux ou simultanément, on doit s'attendre à trouver dans les autres parenchymes des altérations analogues, puisqu'ils ont tous pour base la même nature de vaisseaux. Ces analogies déjà reconnues entre le tissu dermoïde, les autres corps membraneux et le poumon feront sentir de plus en plus l'étendue et l'importance du système vasculaire le plus spécialement affecté dans ces différentes circonstances, en montrant par-tout le même ordre de mouvemens, quelles que soient d'ailleurs les nuances qui résultent des nombreuses variétés de structure établies dans les parties, et de l'importance plus ou moins grande des fonctions attribuées aux divers organes.

La pulpe cérébrale ne prend-elle pas, en

effet, à la suite de certaines causes irritantes, une couleur rouge évidemment déterminée par l'injection du sang artériel dans une multitude de vaisseaux auparavant diaphanes? La substance du foie, naturellement rouge, n'acquiert-elle pas, à la suite de semblables irritations, une teinte purpurine foncée? Les reins ne présentent-ils pas quelquefois l'aspect phlegmoneux le plus intense (1)? Les autres corps glandulaires n'offrent-ils pas aussi des degrés divers de coloration rouge dans les inflammations aiguës qui peuvent les saisir? Les os eux-mêmes, malgré les matières terreuses qui les pénètrent et les durcissent dans l'état physiologique, n'échangent-ils pas ces matières contre le sang rouge dans certaines occasions? La substance de ces organes ne s'y montre-t-elle pas entièrement convertie en chair? Leurs fibres rougies, et ne paraissant plus être des fibres osseuses, ne saignent-elles pas quand on les divise? Leur consistance n'est-elle pas devenue molle à tel point qu'on les coupe facilement, et qu'ils sont devenus flexibles, ou du moins très-cassans, à cause de l'énorme déperdition de matière calcaire qu'ils ont éprouvée, matière réduite quelquefois à une couche très-mince, étendue à la

(1) Baillie, *Anatomie pathologique*.

superficie de l'organe ainsi carnifié ? D'un autre côté , le résultat du travail morbifique dans tous ces cas divers , lorsque l'importance ou la construction particulière de l'organe malade n'entraîne pas des accidens capables de compromettre promptement la vie , n'est-il pas toujours la production de l'humeur puriforme , de cette humeur que nous avons constamment retrouvée dans la peau , dans les membranes , dans le tissu cellulaire , dans les poumons , chaque fois que les vaisseaux absorbans artériels y sont devenus le siège d'une irritation plus ou moins durable ? Enfin , ces sortes d'altérations locales ne coïncident-elles pas le plus souvent avec des phénomènes généraux et sympathiques qui se rapprochent , tantôt plus , tantôt moins , de ceux que nous avons vus caractériser la fièvre inflammatoire ?

L'autopsie cadavérique démontre , avec autant d'évidence , qu'à la suite de causes tout-à-fait opposées aux premières , ou du moins appliquées sur des sujets différemment prédisposés , on voit ces mêmes organes plus ou moins profondément empreints d'une couleur sombre et livide , manifestement due au passage du sang noir dans des vaisseaux imperceptibles et pellucides durant l'état de santé. On voit que le sang , dont l'abord précède et pré-

pare la gangrène , injecte de la sorte , non-seulement l'organe malade , mais tous les liens circonvoisins ; on voit que le point sur lequel se concentre l'action morbide présente également sur tous ces organes , comme sur ceux qui ont été spécialement l'objet de nos précédentes recherches , une pulpe brune ou noirâtre , centre de pourriture et de corruption , au milieu duquel les solides n'ont plus aucune consistance , ou bien une sorte de sidération qui lui imprime la noirceur et la sécheresse du charbon , et constitue le sphacèle et la nécrose ; on voit encore que les exhalations produites à l'entour de ce foyer délétère , loin de présenter l'aspect et la nature d'un pus louable , ne se composent que de matières sanieuses , rougeâtres , noirâtres et fétides , telles que nous en avons toujours rencontré dans la peau et dans les corps membraneux , dans le tissu cellulaire et dans les poumons , chaque fois que ces parties ont été le siège d'un ébranlement plus ou moins violent des vaisseaux absorbans veineux. L'observation clinique nous apprend enfin que les phénomènes généraux qui naissent sous l'influence de cette affection locale , quel que soit celui de ces organes qu'elle envahisse , non-seulement rappellent la plupart des traits de la fièvre adynamique , mais encore , sans doute à cause de l'ac-

tion résorbante naturelle aux vaisseaux irrités dans ce cas, infectent toute l'économie animale des funestes produits du travail morbifique établi dans la partie malade, et font circuler dans les veines un poison mortel.

Mais n'est-il pas plus fréquent de rencontrer dans le cerveau et dans le foie une substance blanche, uniforme, lisse, compacte ou bien grasseuse et gélatineuse, tantôt disséminée dans tout l'organe, tantôt rassemblée en tubercules arrondis et moulés, pour ainsi dire, dans les parenchymes (1)? Ces dernières tumeurs circonscrites, ordinairement lymphatiques, sont la plupart du temps renfermées dans des kystes membraneux, cartilagineux et même osseux, qui rappellent les kystes qu'on a vu se développer dans les poumons, et dont on retrouve parfois les analogues dans la peau et dans le tissu cellulaire. Il est probable même que l'accroissement graduel de ces sortes de tubercules, et la fonte ou la liquéfaction qu'ils éprouvent, produisent dans ces organes les fréquents dépôts qu'on y remarque, dépôts devenus souvent considérables sans avoir fait sentir une douleur locale qui les décèle, quoique les malades aient été la proie des accidens sympathiques les plus

(1) Baillie, *Anat. pathol.*; Portal, *Anat. medic.*

violens , ou soient morts consumés par la fièvre hectique et le marasme. C'est ainsi que le ramollissement de certains tubercules , devenus très-volumineux , produit sourdement les vomiques et les grandes collections de matières grisâtres et caséuses qu'on trouve parfois dans le parenchyme pulmonaire , ou que les malades rendent tout-à-coup par la bouche , non sans un grand danger de suffocation.

N'est-il pas beaucoup plus fréquent encore de voir les autres corps parenchymateux glandulaires pénétrés de ces humeurs lymphatiques , soit uniformément répandues dans leur substance , soit divisées en tubercules plus ou moins nombreux ? Mais ce qui doit nous frapper bien plus que tout le reste , c'est l'état particulier dans lequel se trouvent quelquefois les os , et ceux même qui devraient être les plus durs ; état très-différent de la carnification rouge dans laquelle le sang artériel vient occuper la place des particules terreuses ; état très-différent de la nécrose , où le sang veineux paraît seul être mis en mouvement , du moins sur le point où s'opère le travail gangréneux ; état qui présente un aspect semblable à celui de ces engorgemens blancs que nous savons donner une si grande épaisseur au chorion et s'établir dans le tissu cellulaire sous-cutané ; état , enfin , qui se rap-

proche, par de frappantes analogies, des engorgemens blanchâtres et lymphatiques que nous venons de voir se développer dans toutes les parties molles, quelle que soit leur texture, quel que soit l'arrangement et le mélange de leurs parties vasculaires. On sait, en effet, que certaines maladies gonflent et ramollissent les os, en font disparaître les molécules calcaires pour y substituer des matières lymphatiques, albumineuses, graisseuses, qui donnent à ces organes l'apparence cartilagineuse ou lardacée, et les rendent, en général, peu différens des parties molles exsanguines. Or, ces altérations, ainsi que toutes celles de même nature qu'il nous a été facile de signaler également, et dans les tissus membraneux et dans les parenchymes, obscurément établies, lentement développées, s'accompagnent toujours d'un ébranlement, tantôt plus, tantôt moins considérable, et général des vaisseaux absorbans lymphatiques, marqué par de nombreux engorgemens glandulaires, par des épanchemens séroso-muqueux, incolores, de plus d'un genre, par des sueurs excessives, et, dans certains cas, ascitentes; par un état fébrile chronique et par la consommation, ce qui laisse peu de doute sur le siège de l'action spéciale qui les produit et qui les rend si durables et si difficilement susceptibles de guérison.

Nous ne pouvons nous défendre de remarquer, à ce sujet, que le grand nombre de ces sortes d'altérations blanches qu'on rencontre dans les organes, en même temps que la situation des parties où ces altérations se font remarquer, suivant l'âge des malades, doivent nous faire penser, avec Pujol, que, bien que la modification particulière des vaisseaux absorbans lymphatiques, d'où résultent dans l'enfance les scrophules et le rachitisme, ne se montre guère avec ses signes ordinaires au-delà de la vingtième année, cependant cette modification peut subsister encore, et se maintenir même jusque dans la vieillesse, sans donner de sa présence le moindre signe extérieur. N'est-ce pas à la même cause qui produisait dans l'enfance les engorgemens glandulaires du cou, les ophthalmies, les croûtes muqueuses du cuir chevelu, le ramollissement des os sur de frêles individus dont l'ossification était à peine ébauchée, qu'il faut attribuer les phthisies tuberculeuses dont meurent un si grand nombre de jeunes-gens ? Qu'il faut attribuer les obstructions abdominales qui font périr tant d'autres personnes plus avancées en âge, sans autre cause probable que cette modification des vaisseaux absorbans lymphatiques demeurée secrète, et dont le développement sur ces différentes parties est favorisé par les

mêmes mouvemens qui président à la révolution des âges de la vie ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'admirer l'étonnante simplicité des moyens employés par la nature pour arriver à la grande variété d'effets produits dans l'économie animale, soit pendant la santé, soit dans le cours des maladies. Une seule espèce de vaisseaux, douée par-tout des mêmes propriétés, entretient cette variété remarquable par la seule différence qui se trouve dans la position de ses branches principales. Les premières trames de ce système vasculaire projetées d'abord dans une masse de mucosités visqueuses, pompent et s'approprient les molécules qui peuvent les nourrir et les faire croître, et de là naissent les premiers rudimens des parenchymes de chacun de nos organes. Ces organes formés et désormais invariablement appliqués à la fonction qu'ils doivent exécuter, on voit encore les mêmes vaisseaux, doués toujours des mêmes propriétés, exécutant toujours le même genre de mouvemens, produire pourtant des résultats divers et même contraires, suivant les rapports multipliés qu'une organisation plus complète vient de leur donner.

On voit une portion de ce système vasculaire s'implantant aux parois des artères capillaires, puiser dans le sang rouge tous les matériaux de

la nutrition ; on la voit se pénétrer plus ou moins de ce liquide pour lui faire subir les différentes élaborations nécessaires au maintien de la vie. Ranimée, au moment de la naissance, par les qualités excitantes et vitales que la respiration donne au fluide sanguin artériel avec lequel les suçoirs qui lui servent d'origine se trouvent en contact , recevant un surcroît de forces de la révolution de l'âge pubère , on voit cette portion du système absorbant redoubler d'activité, continuer encore à pénétrer toutes les parties , ou de sang rouge , ou de fluides nourriciers , tant que doit durer le travail de l'accroissement, et former ainsi le tempérament sanguin , déjà développé dans l'adolescence , mais qui reçoit son complément dans la jeunesse. Aussi, par une triste compensation , la voit-on , à cette époque , plus susceptible de s'exalter à l'occasion des plus légères causes , et de là dériver certaines maladies connues sous le nom d'*inflammatoires* , lesquelles ne sont , à vrai dire , que les mouvemens exhalans et nutritifs poussés à l'extrême.

Comme la destination de cette importante branche du système absorbant est de répandre en tous lieux les matériaux de la nutrition , les mouvemens qui lui sont naturels sont excentriques , et portent les fluides du centre à la cir-

conférence. Il en résulte que l'irritation appliquée sur leurs bouches exhalantes intervertissant d'abord ces mouvemens, comme on le voit arriver d'une manière très-marquée dans le frisson de la fièvre intermittente, pourrait éteindre la vie, si la sensibilité bientôt exaltée jusqu'aux extrémités aspirantes de ces vaisseaux, en leur faisant ressentir plus vivement que jamais l'impression du sang qui coule dans les artères, ne les ramenait violemment à leur direction naturelle. Dès qu'ils reprennent cette direction, ils absorbent avec beaucoup d'avidité le sang rouge, sans lui faire subir le moindre changement, et l'accumulent dans les parties dont ils forment la base, jusqu'au moment où le calme commençant à se rétablir, ceux de ces vaisseaux restés libres au milieu de l'engorgement tendent à rentrer dans l'action qu'ils ont coutume d'exercer sur le fluide sanguin, commencent par produire la matière puriforme, et arrivent insensiblement à ne plus exhiler d'autres fluides que ceux qui conviennent à l'intégrité des fonctions. Telle est donc la salutaire tendance des mouvemens qu'exécute cette branche du système absorbant, que les irritations ne peuvent guère l'intervertir que momentanément, et qu'elle rend les maladies inflammatoires légitimes les plus simples, les moins dangereuses

de toutes celles qui peuvent troubler l'économie animale , puisque , dans une foule de cas , les seules forces de la nature suffisent pour en triompher et les faire disparaître.

Il en est bien autrement de cette branche du même système , dont les bouches aspirantes sont placées dans la profondeur des parenchymes et des aréoles cellulaires, tandis que les bouches exhalantes qui la terminent vont aboutir aux veines capillaires. Nous avons vu les vaisseaux de cette branche chargés de résorber les matières désormais inutiles à la nutrition , rester dans une faible activité pendant la croissance , temps où la nature utilise la plus grande partie des substances nutritives ; mais , dans l'âge mûr , où ces excédans deviennent nécessairement plus considérables , où surtout les forces vitales dirigées sur le foie déterminent une abondante sécrétion de bile , humeur spécialement propre à stimuler ces sortes de vaisseaux , nous les avons vus prendre une prépondérance d'action très - marquée , laquelle va croissant de jour en jour , et amène enfin la décrépitude. C'est surtout alors que , plus susceptibles de s'exalter par l'effet des irritations , les vaisseaux de cette branche nous ont paru disposés à produire les maladies connues sous le nom d'*adynamiques* ou de *gangréneuses*.

Nous avons trouvé que les mouvemens qui s'exécutent dans ce cas sont loin de présenter la tendance et la simplicité de ceux qui constituent les maladies inflammatoires. Il est vrai que d'abord les impressions reçues cette fois sur les bouches aspirantes, qui sont ici les plus extérieures, n'ayant d'autre effet primitif que d'augmenter leur action naturelle, produisent un ébranlement peu remarquable, ce qui fait que les préludes de ces maladies sont loin de trancher autant avec l'état de santé que le début des maladies dont le siège se trouve sur les vaisseaux absorbans artériels. Mais il s'établit enfin sur ces vaisseaux absorbans veineux une modification spéciale de sensibilité qui intervertit aussi, mais secondairement, l'action de leurs bouches exhalantes, les rend accidentellement aspirantes, et leur fait absorber le sang dont elles se trouvent baignées. Nous avons également vu que cette vicieuse direction introduisant peu à peu le sang noir dans les parties, y répand une couleur livide plus ou moins marquée, affaiblit le ton des solides, déjà profondément altéré, en leur présentant des quantités de plus en plus considérables de ce sang, dont les impressions sont éminemment sédatives, et finit par y éteindre la vie, si l'art ne vient promptement au secours de la nature, en cher-

chant à produire une réaction propre à rétablir la direction salutaire des mouvemens, par l'usage des moyens qui excitent et fortifient les vaisseaux absorbans artériels, dont la lassitude et le sommeil favorisent de tels phénomènes. Mais ce n'est guère que dans les mouvemens fébriles, lesquels ont plus d'étendue et d'expansibilité que de force, que l'équilibre peut se rétablir ainsi, que la vie peut être sauvée, sans qu'il en coûte une perte quelconque de substance. Dans les affections locales, où les mouvemens, plus concentrés, sont aussi beaucoup plus intenses, l'action ranimée des vaisseaux absorbans artériels ne devient presque jamais salutaire qu'en établissant une barrière propre à circonscire le point affecté, désormais perdu sans retour; barrière qui le sépare du reste de l'économie animale; barrière en dehors de laquelle tout rentre dans l'ordre des mouvemens qui surviennent lorsque les vaisseaux absorbans artériels irrités dévient et accumulent le sang rouge dans les parties.

Il en est bien autrement encore de cette troisième branche du système absorbant, exclusivement chargée de recueillir les sucs réparateurs; chargée seule de rassembler les premiers linéamens de l'embryon et du fœtus, avant l'existence des vaisseaux d'une structure plus com-

pliquée ; chargée seule de puiser dans le canal digestif les produits de l'alimentation après la naissance ; chargée seule , à toutes les époques de la vie , d'aller chercher dans la profondeur des parties l'excédant des sucs nourriciers susceptibles de rentrer , comme élémens , dans le fluide sanguin, et d'animaliser les produits de la digestion ; de cette branche enfin qui , devant exécuter des mouvemens concentriques comme la branche précédente , prend également naissance par des bouches aspirantes disséminées sur toutes les surfaces , et se termine par des bouches exhalantes , non plus sur les veines , mais dans les vaisseaux lymphatiques valvuleux capillaires. Nous avons vu les vaisseaux de cette branche , les premiers formés , les premiers agissans , présider à l'arrangement de tous les parenchymes primitifs , jouir d'une prépondérance marquée chez le fœtus , la conserver encore dans l'enfance , et ne la perdre qu'insensiblement et à mesure que les nouvelles qualités données au sang artériel par la respiration , répandent dans les parties un nouveau mode d'excitation , lequel réveille et ranime de plus en plus l'action des vaisseaux absorbans exhalans chargés de remplir chacun de ces parenchymes primitifs des matières qui doivent les différencier et les rendre propres à l'exercice de leurs fonctions

respectives. Nous avons vu que ces vaisseaux, doués des mêmes propriétés et de la même sensibilité que les autres vaisseaux absorbans, exécutent pourtant leurs mouvemens avec une lenteur qui n'a d'autre cause que la douceur et l'insipidité des suc avec lesquels ils sont le plus en rapport ; lenteur qui fait le caractère des mouvemens vitaux, lorsque, par un défaut quelconque de la digestion et de l'hématose, l'action de ces vaisseaux reste seule prépondérante dans l'économie animale, et ne se trouve pas suffisamment contre-balancée par celle des vaisseaux absorbans artériels, comme on le voit arriver dans les tempéramens lymphatiques. Nous avons vu que c'était surtout dans ces circonstances et dans celles qui s'en rapprochent, que ces vaisseaux recevaient plus facilement l'impression des causes irritantes, et que cette impression appliquée sur les bouches aspirantes, encore ici les plus extérieures, ne faisant d'abord qu'en augmenter l'action naturelle, produisait le plus souvent des phénomènes peu tranchés avec l'état de santé, lesquels n'arrivaient que lentement et insensiblement au degré qui les rend manifestes par la déviation et l'accumulation des humeurs lymphatiques résultant de la rétroversion des mouvemens de ces vaisseaux. Enfin, nous avons vu que, dans les mala-

dies qui dépendent de l'irritation fixée sur cette branche du système absorbant, l'innocuité des suc épanchés, loin de produire l'excitation déterminée par le sang artériel, et de laquelle résulte l'exhalation de la matière puriforme, loin de produire les funestes effets qu'entraîne la présence du sang noir et des suc corrompus que l'action pervertie des vaisseaux absorbans veineux peut en extraire, n'a d'autre effet que d'engouer les parties de suc inertes, lesquels sollicitent trop faiblement les vaisseaux pour que les engorgemens dont ils forment la base soient facilement dissipés, et ne deviennent pas chroniques, ou même le plus souvent incurables.

De tels rapprochemens font assez comprendre l'insuffisance de la définition vulgairement adoptée par les pathologistes pour donner l'idée de l'inflammation, puisqu'il en résulte que cette définition n'est applicable qu'au seul cas où les vaisseaux absorbans en rapport avec les artères sont irrités, tandis que la même irritation fixée sur les vaisseaux absorbans en rapport, soit avec les veines, soit avec les vaisseaux lymphatiques valvuleux, et produisant le même genre de mouvemens, détermine pourtant des apparences différentes, des phénomènes distincts, uniquement dus à la diversité de nature des humeurs déplacées dans l'un et l'autre cas, ce qui

forme des variétés d'une seule et même altération organique, variétés auxquelles devrait pouvoir se rapporter une bonne définition générale. On ne peut guère douter, en effet, d'après tout ce qui précède, que les médecins n'aient beaucoup trop restreint jusqu'à présent l'idée qu'on doit se former de l'inflammation, et qu'il ne soit convenable de l'étendre à toute exaltation des propriétés vitales des vaisseaux absorbans, circonscrite sur un point limité, assez forte et assez durable pour produire l'afflux et l'accumulation des humeurs sur ce point, devenu momentanément le centre d'une action vicieuse, quelle que soit d'ailleurs la branche de ce système soumise à l'influence des causes irritantes. C'est faute d'avoir considéré l'inflammation par toutes ces faces que l'on est tombé dans des erreurs qui ont pu devenir la cause de cruels mécomptes dans la pratique. N'avons-nous pas vu, par exemple, des médecins attribuer certains engorgemens des extrémités inférieures des femmes en couches à l'on ne sait quelle cause mécanique propre à s'opposer au cours de la lymphe, sans vouloir reconnaître une inflammation dans cette maladie, parce qu'on n'y retrouve pas la rougeur, l'un des trois caractères inflammatoires portés comme essentiels dans la définition vulgaire? En cherchant à combattre

cette erreur dans un ouvrage précédent , publié dans l'année 1806 , nous avons tâché de démontrer que les apparences particulières revêtues par cette maladie tenaient plus à la nature et aux fonctions de la branche du système absorbant lésée dans cette circonstance , qu'à l'absence de l'inflammation , et nous avons dû nécessairement en conclure qu'il existait plusieurs sortes d'inflammations , vérité accueillie et développée par M. Broussais , qui l'a étayée d'un grand nombre de preuves anatomico-pathologiques , dans son *Traité des Phlegmasies chroniques* , vérité que nous venons de présenter sous un nouveau jour , et que nous croyons avoir portée au dernier degré d'évidence dans ce chapitre.

D'un autre côté , les considérations dans lesquelles nous sommes entrés touchant le siège et la nature des phénomènes inflammatoires , rapprochées de celles que nous a suggérées l'étude des phénomènes fébriles , doivent servir à concilier les opinions des médecins , et à faire disparaître les contradictions qui séparent les doctrines professées de nos jours. On conçoit , en effet , qu'entre deux dérangemens organiques seulement distingués par des nuances d'étendue et de concentration , il doit se trouver une multitude de points de contact propres à jeter de

la confusion dans les symptômes qui les constituent, et de l'obscurité dans le diagnostic qu'en peuvent tirer les praticiens. Ce ne sont point les phlegmasies cutanées et superficielles, où tout se passe en quelque sorte à découvert, qui peuvent occasioner cette confusion ; il n'est jamais arrivé de prendre un érysipèle pour une fièvre éphémère, un phlegmon pour une fièvre inflammatoire. Les phlegmasies pectorales, quoique moins apparentes, se distinguent encore assez facilement des fièvres, ou, du moins, ne détournent pas, à l'aide d'insidieux symptômes, de la véritable direction qu'il faut donner au traitement pour le rendre salutaire. Mais les phlegmasies abdominales, situées plus profondément, et portant des influences directes ou sympathiques sur des organes dans la texture desquels prédominent les vaisseaux absorbans veineux, sont, par ces deux raisons, et plus difficiles à reconnaître, et plus facilement confondues avec les fièvres consistant dans l'ébranlement général de ces sortes de vaisseaux situés dans le tissu cellulaire, funeste erreur qui fait adopter un traitement justement regardé, dans cette circonstance, comme incendiaire et meurtrier, par un médecin moderne. C'est, en effet, un éminent service rendu à la science par M. Broussais, que d'avoir fixé l'attention sur la fréquence de

ces sortes d'inflammations; que d'avoir forcé les médecins à les reconnaître à travers les symptômes d'adynamie qui le plus souvent les accompagnent, ou plutôt les masquent entièrement. Il est trop certain que ces inflammations, qu'un si grand nombre de causes tendent à faire naître et à propager, sont beaucoup plus multipliées que les véritables fièvres adynamiques; il est trop certain que l'on voit encore tous les jours des praticiens aveugles et routiniers s'obstiner à les traiter par les moyens toniques et stimulans, malgré les mauvais succès qu'on voit ordinairement résulter de cette méthode.

Il est vrai qu'au point où en était la science, il était difficile de se persuader que la prostration des mouvemens musculaires, que la petitesse du pouls, rarement accompagnée de beaucoup de fréquence; que la couleur terne et plombée des surfaces, que la couleur brunâtre des mucosités et des déjections, en un mot, que tous ces signes d'une tendance plus ou moins rapide vers la faiblesse et la dissolution, lesquels servent le plus souvent d'escorte à ces phlegmasies intestinales, pussent venir d'une inflammation, comme la péripneumonie, par exemple, où toutes les surfaces sont colorées d'un rouge intense, où le sang rouge regorge évidemment des poumons, où le pouls a toujours de la plénitude et de la

fréquence, du moins dans les commencemens de la maladie, où la faiblesse n'est évidemment qu'une oppression des forces déterminée par l'embarras et l'engouement de l'un des principaux organes de l'économie animale. Quelques succès qu'on annonçât avoir obtenus de la méthode anti-phlogistique, il était difficile de se déterminer à l'application de cette méthode dans une circonstance qui paraissait si fort en opposition avec l'état inflammatoire, tel qu'on avait coutume de le concevoir. Mais une fois pénétré des vérités que nous nous sommes efforcés de démontrer dans ce chapitre et dans les chapitres qui précèdent, on n'aura plus aucune peine à se plier à une pratique justifiée par des succès dont la théorie pourra donner une explication satisfaisante. Le raisonnement concourant alors avec l'expérience, on verra les médecins adopter, d'un consentement unanime, une façon de voir qui les tiendra constamment en garde contre l'existence de pareilles inflammations cachées sous le masque de l'adynamie, et qui, par cela même, rendra leur pratique plus sûre, moins désagréable et beaucoup plus salutaire.

CHAPITRE IV.

De l'Influence des Vaisseaux absorbans sur les diverses exhalations morbifiques.

ON a pu juger , par la lecture des précédens chapitres , de toutes les raisons que nous avons de croire et de répéter que les fièvres et les inflammations , siégeant sur le même système de vaisseaux , ne diffèrent que par quelques nuances d'étendue , d'intensité et de concentration. Dans l'un et l'autre cas, le sang ou les humeurs lymphatiques déviés hors de leurs voies naturelles , séjournent dans les réseaux absorbans qui les exhalent et les versent dans les aréoles cellulaires. Dans l'un et l'autre cas, le fluide sanguin est soumis au travail d'où résultent les matières puriformes et ichoreuses ; et ces matières s'exhalent dans les cellulosités sous-cutanées durant les fièvres, s'exhalent dans celles de la partie malade , ou s'écoulent pêle-mêle avec les produits naturels des membranes muqueuses et des membranes séreuses durant les inflammations ; dans l'un et l'autre cas, enfin,

les sucs lymphatiques, lorsqu'ils sont les seuls mis en mouvement dans les réseaux cellulaires, abreuvent les parties de viscosités insipides, lesquelles, donnant peu d'action aux vaisseaux, tendent à séjourner dans les cavités aréolaires qui s'en trouvent accidentellement remplies; ou bien, si les couloirs cutanés ou muqueux en débarrassent l'économie animale, impriment les caractères qui leur sont propres aux sécrétions de ces organes.

Faudra-t-il donc chercher un autre siège à ces sortes d'altérations dans lesquelles ces humeurs sont aussi versées sur les surfaces et dans la profondeur des parenchymes, en plus ou moins grande abondance, parce que ces altérations ne produisent d'autre effet local qu'une légère turgescence suivie de l'écoulement ou de la stase de ces humeurs, sans élaboration suppuratoire? Nul doute que ces maladies, dont le principal phénomène est l'exhalation déréglée des liquides, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ne doivent être attribuées à l'action des mêmes vaisseaux que nous avons vu produire les déviations et les congestions fébriles et inflammatoires. La distinction qui sépare ces maladies de celles qui viennent de faire le sujet de nos recherches, n'est encore ici qu'une simple nuance; et cette nuance paraît tenir cette fois

plutôt à quelque nouvelle modification de sensibilité, qu'à la seule expansibilité ou à la concentration des mouvemens.

D'abord, l'irritation et le degré d'exaltation des propriétés vitales s'y trouvent presque toujours beaucoup moindres, et très-souvent même se rapprochent singulièrement de la légère excitation convenable à l'exercice des fonctions. En second lieu, tandis que, dans le début des fièvres et des inflammations, les plans superficiels des vaisseaux absorbans, et surtout les petites expansions exhalantes à l'aide desquelles ce système de vaisseaux s'ouvre sur toutes les surfaces, sont dans un état de constriction qui, le plus souvent, interdit la sortie de tout liquide; tandis que, dans les fièvres et les inflammations, cette constriction va même jusqu'à donner à ces vaisseaux une sorte de mouvement rétrograde qui pousse d'abord évidemment les fluides de la périphérie au centre; tandis que, dans les fièvres et les inflammations cette constriction, lors même qu'elle est contre-balancée par la réaction des couches absorbantes profondes, se maintient pourtant avec plus ou moins de force jusqu'au moment où le relâchement général amène la terminaison de la maladie, et laisse échapper les évacuations critiques; ici, au contraire, la sensibilité de ces petits vaisseaux est modifiée de

telle sorte , qu'au lieu de se resserrer ils se dilatent , s'épanouissent , attirent à eux les fluides bien au-delà de la juste mesure nécessaire au maintien des fonctions qui leur sont dévolues. Ce caractère de dilatation et d'épanouissement , cette tendance primitive des mouvemens du centre à la circonférence est donc le propre des altérations que nous allons passer en revue dans ce chapitre.

Toutefois , il ne faut pas s'attendre à voir les humeurs assumées par ce nouveau mode d'action , quelque'excentrique qu'on le suppose , sortir toujours par les surfaces extérieures de la peau et des membranes muqueuses. L'affection peut se borner à quelques portions vasculaires profondément situées , et , dans ce cas , les humeurs déviées produisent des épanchemens ou dans les grandes cavités , ou dans les cavités intersticielles des organes. Dans d'autres cas , certains vaisseaux peuvent être frappés de cette disposition en même temps que d'autres le sont d'une disposition toute contraire , ce qui doit donner lieu à des phénomènes variés , quoique partant toujours de la même cause , l'exhalation déréglée des liquides. D'un autre côté , tantôt les vaisseaux ainsi modifiés pompent et rejettent le sang pur ou la lympe , tantôt ces vaisseaux ne font sortir que les humeurs qu'ils

ont coutume d'extraire du fluide sanguin dans l'état de santé, tantôt enfin, recevant avec la première modification une altération de sensibilité plus grande encore, ils retirent du sang et versent dans les parties les matériaux préparés pour d'autres organes et à l'élaboration desquels ils n'étaient pas destinés. Ces différens genres d'exhalation constituent des maladies notées séparément par les nosologistes, à cause des symptômes différens qu'elles produisent et des indications importantes qui peuvent résulter, pour la pratique, de l'organe qu'elles affectent plus particulièrement; mais que nous renfermons ici sous le même cadre, parce qu'elles dépendent toutes d'une même modification de sensibilité, laquelle tient le milieu entre l'irritation fébrile et inflammatoire, et l'excitation modérée nécessaire au maintien des opérations de la vie, c'est-à-dire aux exhalations nutritives.

§ I^{er}. *Des Exhalations morbifiques directes ou immédiates.*

1^o. *Des Hémorrhagies actives, ou de sang artériel.*

Les mêmes analogies que nous avons reconnues entre les différentes espèces de fièvres et d'inflammations, nous allons les retrouver en-

core entre les différentes espèces d'exhalations et celles des précédentes maladies , suivant la portion du système absorbant qui se trouvera le siège de l'irritation. Par exemple , n'existe-t-il pas des rapports frappans entre les inflammations dites *légitimes* ou *exquises* , et les hémorrhagies actives ? Marquées également par un excès d'action de la part des vaisseaux absorbans artériels , le développement de ces maladies est favorisé par les mêmes circonstances ; les unes et les autres sont précédées constamment d'un état d'irritation et de spasme local qui amène la congestion du sang rouge sur l'organe affecté : seulement , d'un côté , ce liquide se fait jour au dehors, tandis que , de l'autre, il reste en partie fixé sur le point malade , pour y subir le travail de la puification ou se voir dissipé par la résolution. L'on cite même plusieurs faits qui prouvent qu'une inflammation avortée peut se convertir en fluxion hémorrhagique , et l'on voit également des personnes qui présentent toute leur vie la succession mutuelle des inflammations et des hémorrhagies. De ce nombre était ce jeune homme cité par M. le professeur Pinel, qui , tous les mois , éprouvait un érysipèle à la face , ou bien un écoulement excessif , continué pendant deux ou trois jours , d'un sang pur et vermeil par l'anus. On n'ignore pas également

que les organes par lesquels s'est opérée une effusion sanguine chronique présentent le plus souvent à la dissection la consistance et la couleur des parties enflammées (1).

D'autre part, combien de fois n'arrive-t-il pas que les hémorrhagies actives aient pour symptômes précurseurs des horripilations, la pâleur de la peau, ou quelque autre des modifications du froid fébrile ! Combien de fois ces maladies ne sont-elles pas précédées d'un pouls fort, vif, dur et fréquent ! Combien de fois ne les voit-on pas s'accompagner d'un état pyrexique général très-sensible, au moins pour celui qui l'éprouve ! Plusieurs médecins, du nombre desquels se trouvent Hoffmann, Cullen, Darwin et M. le professeur Pinel, ont déjà signalé les nombreux rapports qui lient les fièvres et les hémorrhagies. Mais c'est surtout la fièvre inflammatoire qui doit être rapprochée des hémorrhagies actives, puisque tout est commun entre ces deux sortes d'affections ; et les causes tirées de la pléthore et de l'excitabilité plus grande des vaisseaux absorbans artériels ; et le fluide dévié qui, dans les deux cas, est le sang rouge ; et la nature des mouvemens qui, dans les deux

(1) Voyez le *Traité des Hémorrhagies* de M. le professeur Lordat.

cas, ont plus de tendance à l'expansion qu'à la concentration, d'où il résulte que ces deux maladies ont souvent pour moyen de solution des sueurs générales. On doit ajouter encore que si les inflammations peuvent alterner avec les hémorrhagies, ou même se convertir en ces sortes d'exhalations, on peut voir aussi la fièvre inflammatoire causée par la suppression d'un flux hémorrhagique habituel; on peut voir, enfin, cette fièvre se terminer quelquefois par un flux sanguin, et même par une sueur de sang rouge, comme divers observateurs en rapportent des exemples (1).

Il n'est pas moins démontré que les circonstances qui favorisent le plus l'apparition et le développement des hémorrhagies actives sont le tempérament sanguin et l'âge de l'adolescence ou de la jeunesse, que nous avons vu si particulièrement disposer à la fièvre inflammatoire. C'est lorsque les organes chargés de l'hématose; c'est lorsque les exhalations nutritives sont dans la plus grande activité que l'on voit naître ces maladies dépendantes de l'action des vaisseaux chargés de ces importantes élaborations. Et la pléthore qui résulte de la disposition où se trouvent les mouvemens vitaux dans ces sortes

(1) *Traité des Hémorrhagies*, par M. Lordat.

de circonstances, la pléthore qui remplit les cavités intersticielles et cellulaires d'une certaine quantité de sang rouge, lequel colore même les sucs graisseux d'une teinte rose plus ou moins foncée, qu'est-elle autre chose qu'une ébauche d'hémorrhagie active, qu'un afflux du sang dans des vaisseaux et des cavités qui ne doivent pas le contenir, qu'une exhalation poussée au-delà de la juste proportion qui maintient l'équilibre d'où résulte l'intégrité des fonctions ?

Sans doute les maladies qu'on désigne plus particulièrement par le nom d'*hémorrhagies* sont d'ordinaire marquées par un écoulement plus ou moins abondant du fluide sanguin, et le plus souvent même cet écoulement s'opère par les surfaces muqueuses, dont la structure, mais surtout la position et les usages, qui les exposent à des irritations immédiates presque continuelles, favorisent la naissance de ce genre d'affections. Mais on sait aussi que les surfaces internes et externes ne sont pas les seuls endroits où le sang afflue et s'extravase spontanément, et qu'on le voit se répandre souvent dans le tissu des chairs, se former une cavité ou s'infiltrer dans le tissu celluleux qui pénètre tous les organes. On reconnaît que c'est ainsi que se forment les coups de sang, les apoplexies du cerveau et des poumons, les pétéchies rouges qui se montrent

dans certaines maladies , les engorgemens sanguins qu'on a parfois trouvés dans les muscles à la suite des rhumatismes devenus chroniques, etc. On convient que ces congestions et ces extravasations , pour n'être pas marquées par un écoulement sanguin , n'en sont pas moins des affections hémorrhagiques , et l'on n'aura pas de peine à comprendre que de ces sortes d'hémorrhagies à l'état de pléthore il n'existe réellement qu'un degré presque insensible.

Au reste , notre but ne doit pas être uniquement d'insister sur les rapports que tout le monde admet sans peine entre les hémorrhagies actives, les inflammations et la fièvre inflammatoire , mais de démontrer que les premières de ces maladies comme les dernières , ont également leur siège hors du cercle circulatoire sanguin , et dans le système absorbant dont les vaisseaux possèdent seuls les propriétés capables de produire les phénomènes qu'on remarque dans ces maladies. Peut-être , pour atteindre ce but , suffirait-il de faire observer que le système capillaire , qu'on s'accorde généralement aujourd'hui à regarder comme le siège des hémorrhagies , ne contient d'autres parties actives et susceptibles d'imprimer aux liquides des mouvemens irréguliers, que les seuls vaisseaux absorbans , comme la chose a été mise hors de doute

dans la première partie de cet ouvrage. Mais il vaut mieux négliger ici cette considération, afin que les preuves que nous allons tirer des phénomènes que présente l'état pathologique servent à corroborer celles que nous ont fournies l'anatomie et la physiologie, et que les unes et les autres, se prêtant un mutuel appui, concourent, par leur réunion et leur rapprochement, à porter la conviction dans les esprits les moins prévenus en faveur de la vérité que nous voulons établir.

Qu'il nous soit permis, avant d'aller plus loin, de demander s'il n'y a pas une sorte de contradiction à placer le siège des hémorrhagies dans le système sanguin, en même temps qu'on ne fait pas difficulté d'avouer que la disposition organique naturelle aux personnes éminemment sujettes à ces sortes de maladies est l'étroitesse du calibre des vaisseaux chargés de la circulation du sang? Cette petitesse des vaisseaux sanguins n'existe-t-elle pas dans l'âge et dans le sexe où les vaisseaux absorbans ont le plus d'activité, où leur action a le plus d'influence sur les opérations nutritives? N'est-ce pas, au contraire, lorsque les vaisseaux absorbans chargés d'extraire du sang les sucs nourriciers commencent à perdre de leur activité, qu'on voit le calibre des artères et des veines prendre plus d'étendue? N'est-ce pas, enfin, à cette période de la vie

qu'on voit , en général , cesser la disposition aux hémorrhagies qui marquait la période précédente ? Nous n'ignorons pas que les médecins auxquels on doit l'observation sur l'étréitesse des vaisseaux sanguins chez les personnes sujettes aux hémorrhagies , supposent que cette particularité s'accompagne d'une prépondérance plus grande des rameaux capillaires. Mais de ce qu'un tronc est au-dessous de ses proportions ordinaires , est-il naturel d'en conclure que les rameaux doivent en être plus multipliés ou plus volumineux ? Pourquoi ces derniers n'éprouveraient-ils pas le sort des premiers , puisqu'ils en sont une suite non interrompue , puisqu'ils doivent avoir la même organisation et qu'ils doivent subir les mêmes influences ? Si l'équilibre est rompu au désavantage du tronc et des branches , il doit l'être également au désavantage des rameaux ; si la balance penche d'un autre côté , convenons que cet autre côté ne peut être que le système des vaisseaux absorbans.

C'est la branche de ce système chargée de l'hématose et de la nutrition qui , dans une activité prépondérante et poussée au-delà de ses justes limites , ou qui , frappée d'une modification spéciale de sensibilité , en même temps qu'elle convertit en sang une plus grande quantité de substances alimentaires , entraîne ce li-

quide hors de ses vaisseaux sans lui faire subir en totalité les élaborations accoutumées, le répand dans les réseaux dont elle enveloppe et pénètre toutes nos parties, le promène dans ces réseaux, tantôt sur un point ; tantôt sur un autre, au gré d'une sensibilité très-délicate et très-mobile, et l'exhale enfin sur quelque surface en plus ou moins grande abondance. De là viennent ces fluxions rapides et instantanées, ces coups de sang qui frappent comme la foudre au milieu de la plus belle santé. De là viennent ces alternatives qu'on remarque souvent dans les hémorrhagies, et qui les font se porter avec la plus grande facilité d'un organe sur l'autre, revenir à leur siège primitif, et l'abandonner encore pour un troisième et même pour un quatrième siège. Trouve-t-on dans la progression nécessairement uniforme du cercle circulatoire sanguin des moyens d'expliquer une telle rapidité, une telle irrégularité de mouvemens ? Ne voit-on pas, au contraire, tandis que la face est rouge et vultueuse, que les yeux sont brillans et injectés, que la tête est lourde et embarrassée, que la chaleur est extrême vers les parties supérieures, que tout, en un mot, indique l'afflux d'une portion du fluide sanguin vers ces parties aux dépens des extrémités inférieures restées froides et décolorées ? Ne voit-on pas, disons-nous, que

le pouls n'éprouve d'autre altération que quelque peu de roideur, de fréquence ou de vivacité, sans que rien y puisse indiquer la profonde perturbation qu'aurait dû produire, dans le cours ordinaire de la colonne sanguine, la déplétion instantanée d'un aussi grand nombre de vaisseaux sanguins, le reflux et la rétroversion d'une aussi grande masse du liquide que ces vaisseaux contiennent ? Et qu'on ne dise pas que tous ces phénomènes se passent dans le système intermédiaire que l'imagination de Fabre a placé entre les artères et les veines ; car ce système, d'après même l'idée qu'on en conçoit, se trouvant indispensable pour l'ampliation des veines et pour la continuation du cours du sang dans ces vaisseaux, la circulation veineuse devrait être nécessairement privée d'aliment, et par là même les fonctions du cœur troublées et interrompues pendant la durée de ces rapides accidens, s'ils avaient pour siège un système vasculaire aussi essentiellement lié à la grande circulation.

De telles considérations nous paraissent assez importantes pour faire, au moins, élever des doutes sur l'opinion reçue de nos jours. Il est difficile de ne pas reconnaître que les phénomènes que nous venons de rappeler sommairement se rapportent, d'une manière beaucoup plus spéciale, aux propriétés vitales des vaisseaux

absorbans qu'à celles des vaisseaux sanguins. Et si nous ajoutons que l'on observe assez souvent, pendant que les hémorrhagies se font ou qu'elles se préparent, une grande diminution de presque toutes les sécrétions naturelles ; si l'on ajoute qu'on remarque souvent dans les hémorrhagies une complication ou des alternatives de l'effusion du sang avec un écoulement ou des congestions d'humeurs lymphatiques (1) ; si l'on ajoute que certaines hémorrhagies qui se montrent sans se compléter, laissent autour du siège qu'elles s'étaient choisi des grosseurs, des engorgemens glandulaires, lesquels se convertissent en concrétions lymphatiques chroniques, marquant chacun des mouvemens fluxionnaires (2) ; si l'on ajoute, enfin, que les hémorrhagies ont des rapports sensibles avec la goutte et le rhumatisme ; qu'elles peuvent précéder de quelque

(1) Stahl regardait les flux séreux et les hydropisies comme des évacuations sanguines médiates que précède une congestion sanguine formée en quelque lieu par un effort hémorrhagique. La plus séduisante des preuves que cet auteur apporte de son opinion, est que toutes ces maladies viennent assez souvent après la suppression d'une hémorrhagie habituelle, et que certaines sont allégées par les effusions sanguines artificielles ou spontanées. (Lordat.)

(2) Bordeu, *Analyse méd. du Sang*, pag. 552.

temps l'invasion de ces maladies, coïncider avec la solution d'une longue attaque, ou bien avec la terminaison de la fièvre qui les accompagne ordinairement quand elles sont violentes; que les hémorrhagies peuvent s'annoncer elles-mêmes par des douleurs arthritiques ou rhumatismales dont la durée n'égale pas celle d'une attaque ordinaire, et qui cessent dès que le sang coule; que les hémorrhagies peuvent être habituelles sur des personnes sujettes à la goutte et au rhumatisme, éloigner même ou bien adoucir les paroxysmes de ces dernières (1); pourrât-on se défendre de regarder le système des vaisseaux absorbans comme le principal, comme l'unique artisan de ces sortes d'affections?

Sans doute l'on retrouve ici les mêmes causes de déception qui ont induit à penser que la fièvre inflammatoire et les inflammations avaient pour siège le système sanguin. La rougeur insolite de la partie malade, la présence du sang accumulé sur ce point, la multitude de vaisseaux injectés de ce liquide qu'on y rencontre encore dans les autopsies cadavériques, la nature même et le bienfait de l'écoulement que l'art imite avec succès par les saignées dans les maladies inflammatoires, tout tend à persuader que les vais-

(1) Lordat, *ibid.*

seaux chargés de faire circuler le fluide sanguin sont aussi ceux qui impriment à ce liquide les mouvemens d'où proviennent ces maladies. Mais cette opinion ne se serait ni établie ni accréditée si l'on avait bien connu l'existence, l'étendue et les propriétés du système absorbant, et si l'on s'était fait une juste idée des limites dans lesquelles se trouve renfermée l'action des vaisseaux sanguins; si l'on avait compris qu'une partie ne peut se colorer d'un rouge plus ou moins vif et instantanément répandu, sans une extravasation du sang hors des canaux qu'il parcourt durant la santé, sans l'ampliation de certains autres canaux naturellement imperceptibles et diaphanes, lorsque rien ne trouble leurs fonctions; si l'on avait apprécié à sa juste valeur l'obscure sensibilité des vaisseaux sanguins, qui ne leur permet de répondre aux désordres de l'économie animale que par de faibles sympathies, marquées tout au plus par de la fréquence, de la vivacité, de la lenteur, ou de l'intermittence dans la progression de la colonne sanguine; si l'on avait réfléchi à la vie intérieure de ces vaisseaux, qui les met constamment à l'abri des impressions étrangères d'une autre nature que les blessures et les violences; si l'on avait connu la profonde perturbation de la circulation, l'imminent danger qui résulte

de l'inflammation de quelque branche artérielle ou veineuse , lorsqu'une blessure ou quelque autre cause semblable est parvenue à faire naître ce genre d'affections dans ces vaisseaux naturellement peu sensibles; si l'on avait enfin comparé, pendant le cours des grands ébranlemens hémorrhagiques , la régularité qui se maintient dans la circulation sanguine, avec l'irrégularité des courans que l'on voit quelquefois s'établir en tout sens dans cette circonstance.

Bien plus , il peut exister un orgasme général et une disposition singulière de toutes les parties du corps à donner du sang; disposition qu'il est impossible de regarder comme dépendante de l'action du cœur et des vaisseaux artériels ou veineux. Thomas Bartholin parle d'une femme pléthorique , laquelle , à l'époque de ses règles , n'avait besoin que de se gratter légèrement la joue pour en faire jaillir le sang. Le journal d'Huffeland rapporte , d'après Consbruch , l'exemple d'une famille dans laquelle les enfans mâles étaient sujets dès l'enfance à des hémorrhagies fatales qui survenaient spontanément par le nez , ou qui avaient lieu à l'occasion de la plus légère blessure. Quelquefois ces hémorrhagies ne pouvaient être arrêtées par aucun moyen , et deux personnes de la famille en étaient mortes, quoi qu'on eût pu faire pour leur

sauver la vie. Ce qui est surtout remarquable , c'est que , si ces hémorrhagies étaient longtemps à reparaître , les individus en question éprouvaient de violentes attaques de goutte dont les paroxysmes se terminaient par de grandes ecchymoses recouvrant les parties qui en avaient le plus souffert (1).

Nous avons nous-mêmes eu l'occasion d'observer une de ces effroyables dispositions hémorrhagiques sur une jeune personne de la ville de Saint-Denis. Cette jeune personne avait été sujette , depuis l'âge de dix à onze ans , à de fréquentes effusions sanguines , tantôt par le nez , tantôt par la matrice ; et , quoique ces hémorrhagies excédassent la mesure de celles qui sont le propre de cet âge , les parens n'y firent d'abord aucune attention , parce que , malgré ces trop nombreuses déperditions , la croissance , le développement , l'embonpoint même étaient ce qu'ils devaient être. Vers l'âge de dix-huit ans , les hémorrhagies commencèrent à devenir plus fréquentes , plus irrégulières , et celles du nez coïncidèrent avec celles de la matrice. On employa des remèdes qui semblèrent quelque temps en abrégier le cours , en diminuer la fréquence. Mais à l'âge de vingt ans , une

(1) *Bibliothèque médicale étrangère* , 1812 , p. 313.

époque menstruelle se convertit tout-à-coup en perte de sang considérable. Le traitement le mieux dirigé, les astringens les plus énergiques, les dérivatifs, les narcotiques mêmes furent employés tour-à-tour et combinés, sans diminuer en rien la force et la gravité de l'accident. On prit le parti de tamponner, et pendant vingt-quatre heures on conçut de fausses espérances. Au bout de ce temps, le sang prit cours par le nez et l'écoulement fut énorme. On se mit à tamponner encore cette partie, et le sang, regorgeant dans l'estomac, sortit par les vomissemens et par les garde-ropes. Il est probable même que ces vomissemens et ces déjections de matières sanglantes étaient entretenus par la même disposition hémorrhagique propagée sur toute la surface muqueuse alimentaire. Ce qui doit le faire penser, c'est que les muqueuses des yeux et même des oreilles participaient à la maladie, et que le sang coulait de ces parties par gouttelettes qu'on était forcé d'essuyer à tout instant. La malade était dans ce triste état lorsque nous fûmes appelés en consultation : le pouls avait perdu toute sa force ; mais il était régulier ; la faiblesse et la fréquence étaient les seuls caractères qu'on y distinguât. Comment, d'après cela, ne pas croire que les hémorrhagies siègent spécialement sur un ordre de vaisseaux entière-

ment indépendant dans ses mouvemens des lois qui régissent la grande circulation ; siègent sur un ordre de vaisseaux doué d'une sensibilité et d'un mode d'action qui diffèrent essentiellement des propriétés et de l'action reconnue des artères et des veines ? Comment ne pas croire que les exhalations de sang rouge , en particulier , s'opèrent au moyen de vaisseaux liés aux tubes artériels par des rapports de continuité , et destinés à retirer le sang de ces vaisseaux , en quelque sorte , molécule par molécule , pour lui faire subir les changemens nécessaires à la nutrition , à l'aide d'une certaine sensibilité élective qui leur est dévolue , ainsi que d'une propriété absorbante naturelle au système vasculaire dont ils font partie , facultés qui s'accroissent hors de mesure , et sont dérégées dans la disposition de l'économie animale qui produit les hémorrhagies ?

C'est ainsi que l'on voit dans le tube digestif les alimens reçus par la bouche , successivement présentés par des mouvemens péristaltiques mesurés aux diverses élaborations de l'estomac et des intestins , tout le temps que la santé n'est pas altérée , traverser rapidement ce canal dans certaines maladies , poussés par des mouvemens trop précipités qui ne leur laissent pas le temps de subir le travail assimilatoire. Rien ne res-

semble , en effet , davantage à l'action des vaisseaux absorbans , que celle de ce long canal spécialement consacré à la digestion. Dans l'un et l'autre cas , il existe un orifice pour assumer les matières , et un autre pour les rejeter ; dans l'un et l'autre cas , les matières ne sont point mécaniquement et en quelque sorte irrésistiblement poussées ; mais elles sont choisies en vertu d'un mode de sensibilité dont le sens du goût est le type ; mais elles sont transportées avec plus ou moins de rapidité vers l'orifice excréteur ou exhalant à l'aide d'une force puisée dans ces canaux eux-mêmes , et ne dépendant d'aucune autre impulsion , si ce n'est qu'elle est subordonnée à toutes les variations d'une sensibilité très-mobile ; dans l'un et l'autre cas , enfin , les irritations diverses peuvent accélérer , précipiter même ce mouvement progressif , et bien plus encore le dérégler et lui donner une direction inverse et rétrograde. La pratique nous fournit journellement l'occasion d'observer ces différens désordres dans la lienterie , dans le cholera-morbus , dans la passion illiaque pour ce qui concerne le canal intestinal ; et dans les différentes espèces d'hémorrhagies et d'exhalations pour ce qui concerne les vaisseaux absorbans. Car les mêmes mouvemens qui s'exécutent en quelque sorte sous nos yeux dans le tube

digestif, s'exécutent et se répètent presque à l'infini dans chacun des vaisseaux absorbans ; quelle qu'en soit l'extrême petitesse , et telle est en dernière analyse l'unique essence de toutes les actions nutritives et morbifiques dont les unes soutiennent la vie , et les autres altèrent d'une manière quelconque l'équilibre des fonctions.

A quel autre genre de mouvemens pourrait-on attribuer , non-seulement les effusions sanguines instantanées irrégulières, ou périodiques qu'on observe si souvent , mais encore l'abondante hématoze qui peut les entretenir et les rendre parfois nécessaires ? On n'ignore pas , en effet, qu'il est des circonstances où les hémorragies , loin d'être un accident funeste , entraînant au dehors le sang nécessaire au maintien de la vie , deviennent , au contraire , un phénomène indispensable par l'activité trop exaltée qu'ont acquise les organes chargés de la sanguification. Nous trouvons dans les écrits des médecins un grand nombre d'exemples d'hémorragies énormes qui , loin d'épuiser les forces , ont été alimentées , sont rappelées par une quantité toujours nouvelle de fluide sanguin. M. Chrestien cite un malade qui rendit beaucoup de sang par les poumons , fut saigné treize fois , conserva toujours le pouls

plein et mourut d'apoplexie sanguine. Le recueil d'Amatus Lusitanus renferme des exemples d'hémorrhagies de vingt-deux, vingt-six et quarante livres qui se sont faites dans un temps assez court, et même sans mettre les malades en grand danger. Keil et Haller ont rassemblé beaucoup de faits de cette espèce. Il en est même dans lesquels on porte la quantité du sang perdu en divers paroxysmes très-rapprochés à cent dix-sept, à deux cent deux livres.

Est-il probable qu'il existe habituellement dans un homme, de quelque structure, de quelque tempérament qu'on le suppose, une aussi grande quantité de sang, outre celui qui est nécessaire au maintien de la vie, s'il ne s'est pas établi dans les propriétés vitales des vaisseaux chargés de convertir les substances alimentaires en fluide sanguin, une modification telle qu'ils excèdent de beaucoup la mesure d'action qui leur est naturelle ? Or, ces sortes de dispositions hémorrhagiques composées d'un double mouvement, l'un qui produit le sang en quantité surabondante, l'autre qui le verse au dehors par des mouvemens spontanés, irréguliers, s'arrêtant et se renouvelant sans ordre ni suite, et n'intéressant que faiblement les fonctions vitales, peuvent-elles dépendre en quelque chose des organes de la circulation sanguine assujettis

à des mouvements réguliers qui ne peuvent ni s'altérer ni s'interrompre sans un imminent danger pour la vie, sans une profonde perturbation de l'économie animale ? Il est évident que cela ne peut être, et que le système absorbant possède seul les propriétés et les attributions d'où peuvent dériver les phénomènes que développent ces dispositions.

Au reste, les hémorrhagies actives siégeant sur la branche du système absorbant particulièrement appliquée à la sanguification et aux exhalations nutritives, présentent seules les doubles mouvements dont nous venons de parler, et les présentent dans des proportions diverses entre eux. Tantôt les réseaux répandus sur les différentes surfaces acquièrent sur ceux qui sont spécialement chargés de l'hématose une prépondérance telle que la quantité de sang entraînée au dehors excède de beaucoup la quantité qui s'en trouve formée, et, dans ce cas, les hémorrhagies, quoiqu'offrant tous les caractères de l'activité, quoique naissant sur des sujets jeunes et pléthoriques, deviennent funestes par l'épuisement des forces ; tantôt, au contraire, la prépondérance d'action est plus considérable dans les premiers réseaux que dans les seconds, et, dans ce cas, les malades semblent toujours regorger de sang, malgré des effusions sanguines

fréquemment renouvelées. C'est surtout sous l'influence de cette dernière disposition que naissent les hypertrophies du cœur et des organes musculaires, les hémorrhagies intersticielles qui éteignent plus ou moins rapidement la vie dans les viscères parenchymateux, ainsi que les complications de l'état inflammatoire qui viennent quelquefois ajouter de grandes douleurs à ces maladies.

2°. *Des Hémorrhagies passives, ou de sang veineux.*

Mais, indépendamment de ces sortes d'hémorrhagies qu'on a coutume de nommer *actives*, en raison des circonstances qui paraissent les préparer et des accidens qui les accompagnent, il en est d'autres qui reconnaissent des causes tout-à-fait opposées, et présentent une série de symptômes qui les distinguent essentiellement des premières. Une constitution faible, un régime débilitant, des veilles prolongées, des maladies de longue durée, particulièrement des affections chroniques des viscères de l'abdomen, des passions tristes semblent disposer de préférence au genre d'effusion sanguine dont il est ici question. Le caractère particulier de ces effusions est de n'être précédées, la plupart du temps, d'aucune excitation générale ou locale préliminaire, ni

par conséquent d'aucune congestion sanguine dans la partie où elles doivent s'établir ; de n'y point déterminer de picotement ou de sentiment d'ardeur , de ne point montrer d'inégale répartition de chaleur comme les hémorrhagies actives. La pâleur de la face, la faiblesse du pouls, la chute rapide des forces , les fréquentes lipothymies accompagnent , au contraire , ces hémorrhagies , leur impriment un cachet particulier , les rendent inquiétantes et trop souvent même funestes. Le sang qui s'écoule possède rarement ses qualités naturelles , et surtout ne possède jamais les qualités du sang artériel : il est noirâtre ou pâle et aqueux ; il se coagule difficilement, et semble , dans certains cas, avoir subi quelque commencement de décomposition.

D'un autre côté , les principales affections avec lesquelles on voit ces hémorrhagies s'associer sont des fièvres adynamiques , la peste , la fièvre jaune , le scorbut , le squirrhe du foie , l'ictère ; et les espèces de poisons qui déterminent des accidens analogues aux symptômes dominans dans ces dernières maladies, c'est-à-dire la prostration des forces , un surcroît de bile-cence , des ecchymoses , des tâches gangréneuses , la gangrène profonde des parties lésées et des viscères , sont également celles qui déter-

minent des écoulemens souvent intarissables d'un sang noir et fluide, écoulemens qui présentent les mêmes caractères que ceux qu'on reconnaît à ce nouveau genre d'hémorrhagies, désignées aujourd'hui sous le nom d'*hémorrhagies passives*.

Des analogies aussi multipliées et aussi frappantes entre ces effusions sanguines et les maladies que nous avons vu siéger dans la portion du système absorbant directement en rapport avec les veines, doivent nous laisser peu d'incertitude sur les organes qui peuvent en être les instrumens et se trouvent mis en jeu pour les produire et pour les entretenir; avec d'autant plus de raison que nous ne retrouvons plus ici, comme dans les hémorrhagies actives, les indices d'un ébranlement sympathique du cœur et des artères; que nous ne retrouvons plus la couleur rouge du sang artériel dans le liquide qui s'écoule; que nous ne retrouvons plus l'irrégulière production d'une chaleur plus ou moins élevée; que tout, en un mot, annonce l'extrême faiblesse et le sommeil des vaisseaux le plus intimement liés aux tubes artériels, et par l'unique action desquels ces phénomènes s'effectuent dans l'économie animale.

L'anéantissement des forces qu'une mauvaise nourriture, ou toute autre cause, a pu pro-

duire dans la constitution individuelle , étant une des principales conditions qui préparent ces fluxions hémorrhagiques , on a pensé que de la seule atonie des vaisseaux dépendait l'écoulement sanguin dans cette circonstance. Préoccupés de cette idée , les médecins se sont servis pour désigner ces maladies de la plus fautive des dénominations. En effet , peut-il y avoir quelque chose de passif dans les phénomènes de la vie qui produisent le déplacement des liquides ? Les vaisseaux qu'on suppose laisser échapper le sang par faiblesse le contiennent-ils durant la santé ? Ne doivent-ils pas le puiser , avant de le répandre , dans le torrent circulatoire sanguin ? Le laissent-ils échapper ainsi chaque fois que le corps est exténué , à la veille de la mort , par exemple , ou bien encore lorsque la vie s'est éteinte ? S'il suffisait de la faiblesse des vaisseaux pour rendre raison de ces hémorrhagies , pourquoi ne les verrait-on pas se présenter au terme de l'existence de tous les hommes ? Jamais la faiblesse n'est plus grande que dans cet instant , et toutefois nous n'y voyons rien de semblable se produire , du moins dans les cas les plus ordinaires. N'arrive-t-il pas , d'ailleurs , qu'une hémorrhagie , après avoir réduit un malade à l'extrémité , cesse pour reparaitre quelque temps après ? Le malade est-il devenu plus faible après

huit jours, après un mois de repos, qu'il ne l'était lorsque le sang a cessé de couler (1) ?

Convenons donc qu'ici, comme dans la fièvre adynamique, comme dans les affections gangréneuses, il ne suffit pas uniquement de la faiblesse pour faire naître les accidens qui se manifestent, et que, pour rendre raison de ces accidens, on doit avoir recours à d'autres causes. Il faut, de toute nécessité, qu'à la profonde énévation des vaisseaux absorbans artériels se joigne une irritation capable de pervertir le jeu des vaisseaux absorbans veineux, de telle sorte que ces vaisseaux, les seuls de l'économie animale en communication avec les veines, les seuls conduits par où le sang veineux puisse se dévier de la route qu'il suit vers le cœur, soient déterminés à s'emparer de ce liquide pour le verser ensuite dans les réseaux exhalans, d'où il s'épanche au dehors. Il faut, de toute nécessité, qu'il s'établisse des mouvemens excentriques et expansifs tels que ceux qui produisent les hémorrhagies actives, mais occupant une autre branche du système absorbant, mais déviant une autre espèce de fluide sanguin, mais s'éloignant beaucoup plus de la direction natu-

(1) Broussais, *Examen de la Doctrine médicale*, pag. 241.

relle des mouvemens nécessaires au maintien de l'existence , et , par cela même , étant plus dangereux et plus indomptables.

Il est si loin de la vérité que ces hémorrhagies aient quelque chose de passif , dans le sens rigoureux de ce mot , qu'on les voit quelquefois revêtir des apparences pyrexiques tout aussi-bien que les hémorrhagies actives. Ces sortes de mouvemens fébriles , connus sous le nom de *fièvres tachetées hémorrhagiques* , produisent , indépendamment de l'effusion d'un sang noirâtre , une éruption générale de taches purpurines et livides , lesquelles peuvent varier de grandeur depuis celle de la pétéchie jusqu'à celle d'une large ecchymose. On voit ces mouvemens fébriles accompagner le développement du scorbut ; tantôt arrêter les progrès de cette maladie , tantôt l'aggraver par de fréquentes récidives ; mais toujours présenter dans leurs symptômes des analogies frappantes avec les fièvres adynamiques et le scorbut lui-même ; de manière qu'il est difficile de ne pas reconnaître que toutes ces maladies occupent le même siège et dépendent de la lésion des mêmes vaisseaux , lésion essentiellement distincte de la faiblesse , puisqu'elle offre souvent tous les caractères d'une action violente et désordonnée.

Comment se rendre raison d'une autre ma-

nière de ces brusques mouvemens qui transportent tout-à-coup le sang veineux dans les réseaux cellulaires superficiels et membraneux, couvrent en un instant le corps d'ecchymoses violacées, et font rapidement périr par d'énormes déperditions d'un sang noirâtre s'exhalant de toutes les surfaces muqueuses, comme les auteurs en rapportent de terribles exemples? Comment se rendre compte d'une autre manière de la tenacité de ces mouvemens que les astringens les plus énergiques semblent plutôt accroître qu'arrêter; de ces alternatives qui les font, sans cause appréciable, s'interrompre parfois, reparaître, cesser et reparaître encore? Comment expliquer autrement la prédilection qu'on leur voit affecter pour les fièvres adynamiques et pestilentielles, pour la fièvre jaune, le scorbut, les affections chroniques des viscères abdominaux, surtout pour les affections des organes hépatiques, ces principaux centres du système absorbant veineux; tandis qu'on voit d'ailleurs une foule d'autres maladies entraîner la plus grande faiblesse, et même consumer la vie sans produire de tels accidens, sans éveiller de telles sympathies?

Plus nous réfléchissons sur la nature des mouvemens d'où naissent les hémorrhagies passives, plus nous serons frappés des caractères

de spécialité qui les distinguent, et plus nous aurons la certitude qu'ils prennent leur source dans une modification de sensibilité propre à mettre en jeu, d'une manière particulière, certains vaisseaux de l'économie animale. Or, nous savons qu'il n'existe qu'un seul système vasculaire susceptible d'obéir ainsi aux diverses impulsions de la sensibilité, d'assumer, de faire mouvoir et de rejeter toutes les sortes de fluides au gré de cette sensibilité si mobile, si facilement exaltée ou pervertie, et que ce système de vaisseaux est le système absorbant : ce n'est donc pas sans raison que nous regardons ce système comme le siège et le principal instrument des effusions sanguines qui constituent les hémorrhagies passives, de même que nous l'avons considéré comme l'unique instrument des hémorrhagies actives. Nous savons également qu'une des principales branches de ce système s'implante par d'innombrables radicules aux parois des veines capillaires, et que nul autre débouché n'est ouvert au sang veineux pour sortir des voies de la grande circulation : ce n'est donc pas encore sans raison que nous regardons cette importante branche du système absorbant comme la seule qui ait pu détourner le sang veineux ; tantôt le conduire dans les réseaux cellulaires où nous le voyons séjourner sous

forme d'ecchymoses ou de pétéchies ; tantôt l'amener jusqu'aux expansions exhalantes qui le versent parfois avec une effrayante rapidité, et une profusion qui ne devient que trop souvent mortelle.

Au reste, s'il est vrai que l'état de la constitution qu'on désigne sous le nom de *pléthore*, aidée d'une certaine susceptibilité vasculaire, dispose éminemment aux hémorrhagies actives et en offre souvent les préludes, il est tout aussi vrai que celui que l'on désigne sous le nom de *cachexie scorbutique* dispose également aux hémorrhagies passives et en présente de fréquens vestiges. On n'ignore pas que si le premier de ces états colore d'un vif incarnat les tégumens et les surfaces muqueuses, le second leur imprime une teinte sombre et livide ; que si l'un entraîne avec les hémorrhagies actives les maladies inflammatoires, l'autre produit avec les hémorrhagies passives les affections adynamiques et gangréneuses ; que si l'un détermine l'hypertrophie des organes musculaires par une sorte d'intus-susception de sang rouge qui augmente l'énergie de ces organes, l'autre les pénètre d'un sang noir qui les affaiblit et paralyse même entièrement leur action. On n'ignore pas, enfin, que si l'ébranlement pléthorique engendre une surabondance de sucs nutritifs qui surcharge

toutes les parties, l'état scorbutique fait qu'il s'échappe dans les aréoles cellulaires une grande quantité de sucs mal élaborés, en même temps qu'il s'établit un travail de résorption qui consume l'économie animale, prive même les os de leur substance calcaire, et les rend fragiles et sans consistance, comme ils le sont dans l'extrême décrépitude. Dans l'un et l'autre cas, les modifications de sensibilité sont peut-être semblables; mais placées sur des vaisseaux différens, elles produisent des effets absolument contraires.

Quoi qu'il en soit, il est trop certain que les conditions ne sont pas égales des deux parts. La pléthore n'est que l'excès des mouvemens qui entretiennent la vie et la santé; aucune altération ne l'a précédée ou préparée: en modérant ces mouvemens on rétablit facilement l'équilibre; tandis que le scorbut est le résultat d'un affaiblissement préliminaire, et se compose de mouvemens, ou totalement contraires à la marche naturelle des fonctions, ou détruisant rapidement la cohésion des parties, sans qu'il nous soit toujours facile d'en arrêter le cours. Mais de tels contrastes ne peuvent-ils pas s'expliquer par la position et les usages des deux fractions du système absorbant qui sont le siège du désordre dans les deux circonstances? Car, de même que nous avons vu la pléthore dépendre

d'une sur-excitation des vaisseaux absorbans artériels , de même le scorbut a pour cause la sur-excitation des vaisseaux absorbans veineux préparée par la destruction de l'utile antagonisme des premiers vaisseaux. En d'autres termes , ce que la pléthore est aux maladies inflammatoires et aux hémorrhagies actives , le scorbut se trouve l'être aux maladies adynamiques et aux hémorrhagies passives ; il est donc naturel que le scorbut présente l'ébauche des funestes caractères qui marquent toujours les affections dépendantes de la lésion des seuls vaisseaux absorbans directement en rapport avec les veines , comme la pléthore présente l'ébauche des principaux caractères des affections qui dérivent de la lésion des seuls vaisseaux absorbans directement en rapport avec les artères.

Déjà plusieurs médecins avaient reconnu , malgré les apparences contraires , l'influence du système absorbant dans la production de la cachexie scorbutique. J. J. Hachstedt , dans une dissertation publiée en 1792 , avança le premier que le scorbut était une maladie du système des vaisseaux absorbans dans laquelle la faiblesse de ces vaisseaux permettait aux liquides de stagner et de se corrompre. Sœmmering , de son côté , attribua , quelque temps après , à la résorption trop rapide de ces vaisseaux la fragilité des par-

ties osseuses qui , dans cette disposition de l'économie animale , détermine les fractures qu'on a coutume de nommer *spontanées* ou de *cause interne* ; d'où il conclut que le scorbut consistait dans l'augmentation du jeu de ces vaisseaux (1).

Les deux façons de voir de ces auteurs , conformes en un point , sont d'autre part tellement contradictoires qu'elles ont dû paraître inconciliables ; et pourtant elles sont l'une et l'autre le résultat de l'expérience et de l'observation. Instruits par ce qui précède , il doit nous paraître évident que ces médecins ne diffèrent d'opinion sur l'état où se trouve le système absorbant dans cette disposition de l'économie animale , que parce que le premier n'a été frappé que de la faiblesse dans laquelle sont tombés les vaisseaux absorbans exhalans , faiblesse qui leur fait abreuver les parties de sucs mal élaborés ; tandis que le second a remarqué davantage l'action dérégulée des vaisseaux absorbans résorbans , action qui , dans ce cas , détruit la consistance et jusqu'à la contexture des parties les plus dures , lorsque les secours de l'art ne viennent pas à bout d'arrêter cette funeste tendance des mouvemens. Car , nous devons nous rappeler sans cesse que le

(1) *De Morbis Vas. abs.*, pag. 98 et suiv.

propre des maladies situées sur les réseaux absorbans veineux est de ne jamais présenter la simplicité des maladies fixées sur les réseaux absorbans artériels, et d'être, au contraire, toujours compliquées des effets qui résultent du profond affaiblissement de ces derniers vaisseaux.

Sæmmering ajoute que le scorbut est pour les adultes ce que le rachitis est pour les enfans ; que ces deux maladies proviennent des mêmes causes, se guérissent par les mêmes remèdes, et qu'elles ne diffèrent l'une de l'autre qu'autant que le corps d'un enfant diffère de celui d'un adulte. Cette observation pleine de sagacité s'adapte parfaitement à nos développemens antérieurs. Nous avons eu jusqu'ici plus d'une occasion de nous convaincre que dans l'enfance les causes de faiblesse qui déterminent les digestions imparfaites, et laissent les vaisseaux absorbans artériels dans le relâchement et l'inaction, décident, au contraire, un accroissement vicieux dans le jeu des vaisseaux absorbans lymphatiques, prolongent leur prépondérance au-delà des justes limites nécessaires à l'établissement d'une bonne constitution, et que de là naissent les cachexies rachitique et scrophuleuse ; que dans la maturité de l'âge les mêmes causes déterminant également, et des digestions imparfaites et la faiblesse des vaisseaux absor-

bans artériels , produisent néanmoins des phénomènes qui ne ressemblent nullement à ceux qu'on observe dans l'enfance , parce qu'après l'accroissement les forces vitales tendent à se porter sur les vaisseaux absorbans veineux qui doivent être les artisans de la décomposition , comme les vaisseaux absorbans lymphatiques. l'ont été de l'accroissement ; et que la vicieuse prépondérance qui s'établit alors en faveur des premiers vaisseaux est la véritable source de la cachexie scorbutique. Enfin , nous ne pouvons plus ignorer , après tous les faits consignés dans cet ouvrage , que c'est en vertu des mêmes lois qu'une trop forte alimentation , qu'un excès de sensibilité et d'action dans les vaisseaux absorbans artériels entraîne la pléthore proprement dite , qui n'est elle-même qu'une sorte de cachexie produite par le sang rouge ; comme le scorbut est une cachexie produite en grande partie par le sang noir ; comme les scrophules et le rachitisme sont des cachexies produites par les sucs lymphatiques imprégnant toutes les parties.

3°. *Des Phlegmatorrhagies.*

Si la pléthore de sang rouge dispose éminemment aux maladies inflammatoires légitimes et aux exhalations sanguines actives ; si la pléthore de sang noir dispose aux maladies adynamiques ,

gangréneuses et aux exhalations sanguines passives, il est tout naturel de penser que la pléthore de sucs lymphatiques doit disposer aux phlegmasies blanches et aux exhalations d'humours lymphatiques, qu'il faut soigneusement distinguer des inflammations catarrhales avec lesquelles on a l'habitude de les confondre.

Juncker et Salmuth (1) donnaient le nom de *phlegmatorrhagie* à une affection semblable à l'hémorrhagie des narines, qui fait couler pendant quelques jours, et même pendant quelques heures seulement, une grande abondance de pituite claire et limpide. Cette dénomination prouve que ces médecins attachaient à ces sortes de flux une toute autre idée qu'aux affections catarrhales. Plusieurs autres médecins ont également senti la différence qui existe entre ces écoulemens pituiteux et l'inflammation des membranes muqueuses désignée sous le nom de *catarrhe*. *Les maladies catarrhales*, dit Sauvages, *diffèrent des pituiteuses en ce qu'elles sont l'effet de l'impression brusque du froid reçue pendant que le corps est échauffé; en ce qu'il y a toujours sur le siège du mal une phlogose plus ou moins vive qui donne lieu à la douleur, phlogose suivie d'un écoulement mé-*

(1) *Cent. I, Obs. xxxvii.*

diocre et souvent accompagnée de fièvre. Les maladies catarrhales, ajoute cet auteur, lorsqu'elles sont récentes, ont beaucoup de rapports avec les inflammations modérées; lorsque, au contraire, elles sont anciennes, elles deviennent pour ainsi dire pituiteuses (1).

On peut donner encore plus de force à ces rapprochemens en faisant observer que les inflammations des membranes muqueuses auxquelles les modernes ont spécialement appliqué le nom de *catarrhe*, ont, comme toutes les autres inflammations, une marche uniforme et constante qui leur fait parcourir les trois périodes de l'augment ou de la crudité, de l'état ou de la coction, du déclin ou de la crise; tandis que ces sortes de flux sont, ainsi que les hémorrhagies, le résultat d'un mouvement vital moins violent et moins suivi que celui des inflammations; tandis que ces flux affectent la même périodicité que les hémorrhagies, apparaissent instantanément et indépendamment des influences atmosphériques comme les hémorrhagies, et disparaissent brusquement comme les hémorrhagies, sans laisser sur les parties qui en ont été le siège plus de traces de phlogose ou d'engorgement que ne le font les hémorrhagies.

(1) *Nosol.*, t. 1 de la traduct. in-12, art. *Mal. pituit.*

Des considérations de cette nature paraissent avoir déterminé, de nos jours, l'illustre Cabanis (1) et M. Alibert (2), à croire que les modernes ont trop circonscrit le tableau des affections catarrhales. Toutefois, n'est-ce pas à tort que ces deux célèbres écrivains témoignent des regrets pour la doctrine des anciens sur ces maladies? Les modernes ont sans contredit éclairé, par des recherches anatomiques multipliées, par des connaissances positives judicieusement appliquées, l'histoire des inflammations des membranes muqueuses, auxquelles ils ont spécialement réservé la dénomination de *catarrhe*. Rien n'était si vague et si obscur que les idées des anciens sur ces maladies; rien n'est plus clair et plus précis que ce que les modernes nous ont enseigné sur la nature et la marche de ces affections. Leurs recherches nous ont appris à rapprocher ce que les anciens séparaient, et nous ont fait embrasser d'un coup-d'œil des maladies liées par de nombreuses analogies que n'avaient pu saisir nos devanciers. Ce qui concerne les catarrhes aigus a été, surtout, traité par les modernes de manière à ne rien laisser à désirer. Mais nous devons convenir qu'ils n'ont

(1) Nouvelles observations sur les affections catarrhales.

(2) *Nosol. naturelle.*

pas mis la même exactitude dans l'histoire des catarrhes chroniques. Loin de répéter, avec les écrivains que nous venons de citer, le reproche d'avoir trop restreint le tableau, nous leur en adresserons un diamétralement contraire. Il est trop évident, en effet, qu'ils ont surchargé cette division, non-seulement des phlegmatorrhagies qui peuvent succéder aux inflammations comme les hémorrhagies leur succèdent parfois, mais qu'ils y ont encore inséré des flux pituiteux et lymphatiques, lesquels n'ont été ni précédés, ni accompagnés, ni suivis d'aucun phénomène inflammatoire, ainsi qu'ils en conviennent eux-mêmes en plus d'un lieu. Or, nous le demandons; n'est-ce pas commettre la même faute que si l'on confondait les inflammations avec les hémorrhagies?

Rien ne manquerait donc à la doctrine des modernes s'ils s'appliquaient à soigneusement distinguer les catarrhes chroniques de ces mouvemens tout-à-fait analogues aux mouvemens hémorrhagiques, et que l'on voit entraîner au-dehors des flots de matières visqueuses, diaphanes et lymphatiques, ne présentant aucun des caractères de cette excrétion moitié lymphatique, moitié purulente, toujours de plus en plus épaisse, que rendent les membranes muqueuses à la fin des catarrhes, ou lorsque ces

maladies se prolongent au-delà du terme ordinaire. C'est à bien reconnaître le point de séparation de ces deux genres d'altérations ; c'est à saisir l'instant où l'un se change en l'autre ; c'est à déterminer le degré de leurs complications que les médecins de nos jours doivent mettre tous leurs soins. C'est ainsi qu'ils pourront ajouter encore à la précision des connaissances qu'ils viennent d'acquérir sur les inflammations catarrhales , et que les vues qui leur auront été suggérées par l'anatomie se trouveront d'accord avec les observations , nous oserions presque dire brutes , mais exactes des anciens.

Comme il nous semble que pour atteindre ce but , le premier soin qu'on doit avoir consiste à désigner par un nom particulier ces exhalations lymphatiques et visqueuses , que la plupart des écrivains ont jusqu'ici confondues sous la même dénomination avec les affections catarrhales , nous appliquons à ces maladies, dans l'intérêt de la science, le nom de *phlegmatorrhagie* que leur avaient imposé déjà les premiers médecins qui s'étaient fait une juste idée de leur véritable nature. Ce nom nous paraît joindre à l'avantage de correspondre parfaitement à celui d'*hémorrhagie* , l'avantage de faire en même temps comprendre l'espèce d'exhalation qu'il indique spécialement. Mais , au lieu que Salmuth et

Juncker ne l'ont employé que pour désigner un flux pituiteux, coulant des narines, comme l'hémorrhagie nasale, nous en étendons l'usage à tous les flux analogues qui peuvent avoir lieu sur les autres parties, en vertu de mouvemens d'exhalation semblables à ceux des hémorrhagies, mais ébranlant cette fois les réseaux absorbans lymphatiques.

On ne peut douter, en effet, qu'il ne s'établisse fréquemment des mouvemens de cette nature chez les personnes d'un tempérament lymphatique bien prononcé, surtout chez celles où ce tempérament se trouve renforcé par une mauvaise alimentation et certaines autres causes de faiblesse; surtout encore chez celles en qui des circonstances d'âge ou de sexe, des chagrins ou des excès ont exalté outre mesure la susceptibilité nerveuse. On voit souvent, chez des individus ainsi prédisposés, ces sortes d'exhalations d'humeurs séroso-lymphatiques s'effectuer soudainement et d'une manière plus ou moins irrégulière et durable, tantôt par des sueurs générales ou partielles, tantôt par des *fontes de cerveau*, selon l'expression vulgaire, tantôt par l'expectoration d'une grande quantité de crachats aqueux et visqueux, tantôt par des vomissemens, des espèces de régurgitations de matière glaireuses et vitrées, tantôt par des

écoulemens leucorrhœïques limpides ou blanchâtres, tantôt, enfin, par des selles abondantes et de qualité tout-à-fait analogue aux flux précédens. Ce qui est surtout digne de remarque, c'est que de tels accidens, ainsi que les hémorrhagies, ne peuvent être arrêtés inconsidérément sans qu'il n'en résulte quelque danger, ou des douleurs plus ou moins vives; ou bien encore sans qu'ils ne reparassent avec soulagement sur d'autres parties que sur celles qu'ils occupaient.

Les auteurs rapportent une foule d'exemples où l'on voit ces flux lymphatiques passer rapidement d'un lieu sur un autre, et présenter des alternatives semblables à celles qu'on observe dans les effusions sanguines. Tantôt ce sont des vieillards tourmentés de picottemens dans la gorge, d'où résultent des quintes de toux très-fatigantes; d'autres fois douloureusement affectés de cardialgies, et qui rendent, à la suite de ces accidens, une grande quantité de mucosités filantes et glutineuses, comme du blanc d'œuf, alternativement par les vomissemens ou par les garde-robes. Tantôt ce sont des femmes faiblement constituées et leucorrhœïques chez lesquelles des pertes blanches se changent en vomissemens glaireux, en salivations abondantes, en flux pituiteux des narines qui ressemblent

aux catarrhes de la membrane muqueuse de ces parties , chez lesquelles encore des *fontes de cerveau* , selon l'expression très-impropre du vulgaire , des vomissemens , des expultions et des expectorations séreuses plus ou moins considérables , se changent tout-à-coup en flux leucorrhœïques excessifs. Tantôt, enfin , ce sont des enfans scrophuleux chez lesquels on voit à tout instant et pour les moindres causes , des flux abondans de pituite s'établir dans les narines , se convertir brusquement en diarrhées , ou bien engouer la poitrine d'humidités parasites , remonter bientôt vers la tête pour redescendre encore sur les poumons ou sur les intestins , sans autre règle que les incitations d'une sensibilité très-mobile qui met en jeu les réseaux vasculaires le plus directement en rapport avec les humeurs blanches et lymphatiques.

Il existe surtout des individus , lesquels , indépendamment des causes générales relatives au tempérament , au genre de vie et aux affections de l'âme , présentent d'une manière toute particulière ce transport rapide d'humeurs , ces évacuations subites et excessives de sucs lymphatiques plus ou moins ténus ou consistans. Car , de même que nous avons vu certaines modifications de la sensibilité des vaisseaux absorbans artériels déterminer une disposition

de l'économie animale dans laquelle la moindre cause produit une hémorrhagie , de même on ne peut méconnaître qu'une modification semblable se fixe parfois sur les vaisseaux absorbans lymphatiques , modification d'où résulte une extrême propension aux phlegmatorrhagies.

Nous connaissons un jeune magistrat à peine âgé de trente ans , offrant l'apparence de la force et de la plus belle santé , quoiqu'il tienne de ses parens une de ces dispositions singulières. Son aïeule , qui vit encore , est parvenue à l'âge le plus avancé , à travers les orages suscités par les brusques irruptions de flux séroso-lymphatiques d'une abondance telle qu'ils semblent intarissables. Quoique ces flux s'établissent tantôt sur la membrane pituitaire ou pulmonaire , tantôt sur les membranes intestinales , ils s'effectuent de préférence sur les organes de la génération ; c'est là surtout qu'ils deviennent si considérables , que les linges les plus épais sont bientôt imbibés , et que la malade n'a d'autre ressource que de se tenir quelques heures sur une garde-robe pour éviter l'inconvénient d'avoir son lit ou ses vêtemens traversés. Son père , fils de cette dame , enlevé à l'âge de trente ans par la petite-vérole , fut sujet dès son enfance , quoique d'une constitution vigoureuse , à des phlegmatorrhagies nasales

très-souvent renouvelées et très-violentes qui lui prenaient subitement et par accès, et dont le début se trouvait toujours marqué par des étternuemens et par la brusque turgescence du tissu cellulaire de la face. Ce magistrat lui-même, à qui nous donnons des soins depuis long-temps, éprouva, dès sa septième année, les mêmes accidens qui tourmentaient son père. La susceptibilité des vaisseaux de sa membrane pituitaire était telle, qu'il suffisait de la poussière d'une chambre qu'on balayait pour faire couler abondamment les mucosités nasales pendant plusieurs heures. Vers l'âge de vingt ans, ces phlegmatorrhagies éprouvaient beaucoup de variations; tantôt elles prenaient au moment du réveil et duraient pendant les deux ou trois premières heures de la matinée; tantôt elles cessaient entièrement pendant quelque temps, reparaissaient ensuite avec une abondance incroyable, et duraient huit ou dix jours d'une manière continue; d'autres fois ces flux pituiteux s'arrêtaient tout-à-coup au milieu de leur violence, et de suite la poitrine paraissait se remplir, et le malade rejetait, sans avoir été enrhumé, une grande quantité de crachats de la couleur et de la consistance des mucosités qu'il rendait auparavant par le nez. Enfin, à ces sortes d'expectorations succédait un dévoiement de quel-

ques jours que suivait un assez long intervalle de santé parfaite.

Dans l'année 1814, des travaux de cabinet très-prolongés, des chagrins, des inquiétudes, ajoutèrent aux accidens précédens de légers accès de suffocation qui réveillaient la nuit en sursaut, duraient jusqu'au jour, puis se terminaient par une expectoration visqueuse et des urines claires et limpides, rendues en très-grande quantité. A cette époque, l'usage du tabac ayant supprimé les flux pituiteux des narines, les étouffemens redoublèrent d'intensité, jusqu'au moment où de grandes évacuations, par les voies naturelles, vinrent rétablir le calme, du moins pour quelque temps. Depuis lors, plusieurs récidives de ces différens maux se sont alternativement présentées, quoiqu'à tout prendre, la santé se trouve aujourd'hui très-améliorée; mais le sentiment du bien-être n'est jamais si grand que lorsqu'il s'établit de temps en temps; au réveil, de légères phlegmatorrhagies nasales, dont il ne reste plus aucune trace dans le reste de la journée.

C'est, selon toute apparence, à des dispositions semblables qui, tantôt, se transmettent de génération en génération, et tantôt sont dues à des causes individuelles, qu'il faut attribuer ces exhalations excessives d'humeurs séro-

lymphatiques, dont les observateurs rapportent des exemples remarquables. Au nombre des plus curieux est celui que cite Fernel dans sa Pathologie (1), d'une femme qui rendait tous les mois, par la vulve, cinq à six bassins d'une sorte de sérosité citrine, après quoi les règles coulaient dans l'ordre naturel. On peut encore rappeler ici l'exemple d'une femme bien constituée et bien portante d'ailleurs, quoiqu'elle rendit depuis dix ans, de la même manière que la précédente, une très-grande quantité de fluide aqueux; l'exemple, bien plus extraordinaire, d'une dame qui devint sujette, à la suite d'une couche laborieuse, à des écoulemens séro-lymphatiques, si considérables, qu'elle en remplissait tous les jours deux grandes cruches (2). De tels faits, rapportés isolément, n'ont dû paraître qu'étonnans et bizarres; mais rapprochés de leurs analogues, et classés d'une manière convenable, ils tirent de ce rapprochement un intérêt tout nouveau qui les recommande à notre attention, quoique l'état de la science, au moment où ils ont été recueillis, n'ait pas permis aux médecins qui les rapportent de donner à leur histoire tout le détail

(1) *Lib. vi, cap. 15.*

(2) Blatin, *du Catarrhe uter.*, pag. 58.

et toute la précision nécessaires pour en faire au juste apprécier la véritable nature.

Au reste , si nous avons reconnu , dans le commencement de ce chapitre , que les inflammations des personnes pléthoriques peuvent se convertir en exhalations sanguines , il est encore plus fréquent de voir celles des personnes phlegmatiques ou pituiteuses se terminer en exhalations lymphatiques. Chez ces derniers sujets , les mouvemens inflammatoires n'ébranlent que très-imparfaitement les vaisseaux absorbans artériels , et la faible excitation que les vaisseaux absorbans lymphatiques reçoivent des fluides qu'ils contiennent ou qu'ils dévient , n'élevant pas leur sensibilité beaucoup au-dessus du ton naturel , du moins dans les cas les plus ordinaires , rapproche leurs mouvemens de ceux que nécessite l'exhalation dans l'état physiologique. On conçoit que les choses étant ainsi , le passage de l'inflammation à l'exhalation doit être , dans ce cas , facile et presque insensible. Aussi voit - on , surtout , les inflammations fixées d'une manière exclusive sur les vaisseaux absorbans lymphatiques , se distinguer difficilement dans beaucoup de circonstances des simples exhalations , et montrer la plus grande tendance à devenir chroniques et à se convertir en une sorte de nutrition accidentelle des par-

ties affectées, lorsque ces parties n'ont que de petites cavités sans issue au dehors, ou bien en des épanchemens internes et des écoulemens extérieurs, si les parties malades tapissent de grandes cavités ou servent d'émonctoires à l'économie animale.

On doit attribuer à des causes de cette nature la facilité particulière avec laquelle les inflammations catarrhales se changent en phlegmatorrhagies. Ces inflammations étant, comme nous l'avons vu, d'une nature mixte, et se composant de la double excitation des réseaux absorbans artériels et des réseaux absorbans lymphatiques, il arrive souvent que, vers le déclin de la maladie, les premiers vaisseaux reprennent leur action naturelle plutôt que les derniers, toujours plus lents dans leurs mouvemens, à cause de l'innocuité des liquides qu'ils font mouvoir. On s'aperçoit alors que la matière purulente, effet constant de l'irritation prolongée des vaisseaux absorbans artériels, laquelle teignait en jaune les produits morbifiques, disparaît insensiblement et laisse, en quelque sorte, à nu la matière limpide et visqueuse, effet tout aussi constant de l'irritation des vaisseaux absorbans lymphatiques. Lorsque des dispositions constitutionnelles favorisent cette transition, on n'est pas long-

temps sans voir l'écoulement de ces matières limpides et visqueuses prendre de l'accroissement, surpasser beaucoup en quantité l'écoulement que l'inflammation produisait auparavant, revêtir, en un mot, les caractères des flux morbifiques, et présenter de frappantes analogies avec les effusions sanguines.

Non-seulement les phlegmatorrhagies sont susceptibles de s'établir ainsi à la suite de l'inflammation des membranes muqueuses, mais encore on peut les voir naître à l'occasion de la brusque disparition ou de la terminaison naturelle de certaines maladies des vaisseaux absorbans lymphatiques. Cabanis parle d'une femme de quarante ans, chez laquelle une dartre répercutée avait produit un écoulement abondant d'une humeur âcre et limpide par le nez et par les yeux. Chez une autre dame, une dartre ancienne ayant disparu d'elle-même, il s'établit bientôt par les gencives un écoulement d'eaux claires et visqueuses que la malade rendait par gorgées. M. Blatin assure, d'autre part, que l'amollissement et la disparition successive de tumeurs cancéreuses des seins donna lieu, chez une fille de dix-huit ans, à un écoulement leucorrhœique (1). Raulin vit paraître également des

(1) Blatin, *Catarrhe utérin*, pag. 102.

fleurs blanches à des femmes qui avaient des fluxions à la tête et au visage, aussitôt que ces tumeurs se furent dissipées. On trouve encore dans Cabanis l'exemple d'un homme âgé qui fut pris, après la cessation d'un rhumatisme très-douloureux, d'un flux de pituite par les narines, lequel dura deux ans. Il n'est pas, enfin, jusqu'aux maladies nerveuses et spasmodiques, que l'on qualifie pourtant de maladies sans matière, *morbi sine materiâ*, qui ne puissent être suivies de ces exhalations lymphatiques, puisque, d'après M. Alibert, des femmes qui venaient d'être délivrées d'attaques convulsives, rendaient par les narines des flots de mucosités.

Il est vrai que les vaisseaux absorbans lymphatiques, instrumens de ces mouvemens fluxionnaires et de cette abondante exhalation de liquides, ont de si intimes rapports avec les organes nerveux, que lorsque les premiers sont affectés, les derniers ne doivent pas tarder à s'en ressentir d'une manière plus ou moins sensible, et réciproquement. Aussi remarque-t-on souvent, chez les personnes faibles et irritables, particulièrement chez les femmes, que les affections de l'âme produisent, sur les vaisseaux absorbans lymphatiques, des effets rapides, se manifestant par des exhalations souvent énor-

mes, et pouvant même devenir funestes. Tissot cite l'exemple de plusieurs femmes chez lesquelles la frayeur ou les chagrins causaient sur-le-champ une si grande quantité de fleurs blanches, que c'était un véritable flux, les obligeant de se tenir assises et quelquefois couchées, et les laissant dans une grande faiblesse pendant quelques heures. Raulin parle d'une dame qui fut tellement affligée de la mort de son mari, que le lendemain elle eut une perte blanche très-abondante, laquelle alterna bientôt avec une diarrhée, et ces deux accidens firent promptement périr la malade. Sans avoir à citer des exemples aussi déplorables, nous pouvons assurer avoir rencontré, dans le cours de notre pratique, un très-grand nombre de femmes sujettes à des accidens de même nature et par l'effet des mêmes causes. Il nous est arrivé plus d'une fois d'épuiser inutilement toutes les ressources de l'art pour tarir de certains écoulemens qui se trouvaient ensuite guéris, par cela seul que les motifs de chagrins qui les entretenaient ne subsistaient plus. Enfin, nous connaissons un homme de soixante ans, faible et valétudinaire, condamné par état à mener une vie sédentaire, et qui se trouve sujet, par suite d'une triste hérédité, à de fréquentes phlegmatorrhagies, lesquelles reparais-

sent compliquées d'une irruption considérable de flatuosités, pour peu que cet homme éprouve de contrariétés ou de pénibles affections de l'âme.

On voit, d'après ce qui précède, par combien de points les phlegmatorrhagies se rapprochent des effusions sanguines, et par quelles nuances elles se distinguent des inflammations catarrhales. Ajoutons que les mouvemens exhalatoires qui s'emparent des vaisseaux absorbans lymphatiques, dans ces sortes de circonstances, ne peuvent se confondre avec les catarrhes que lors seulement qu'ils se fixent sur les vaisseaux des membranes muqueuses : par-tout ailleurs ces exhalations lymphatiques prennent un autre nom, quoique partant de la même source, dernière analogie que nous ferons remarquer entre ces exhalations et les exhalations sanguines. Les praticiens savent en effet que, s'il est ordinaire de trouver, chez les personnes sujettes aux hémorrhagies, des congestions de fluide sanguin qui engouent les viscères parenchymateux, des courans rapides du même liquide, qui se portent tantôt sur un point, tantôt sur l'autre, l'hypertrophie de certains organes accoutumés à s'imprégner de fibrine, on trouve de même, et plus facilement encore, chez les sujets éminemment disposés aux phlegmator-

ragies, des amas de matières glutineuses et lymphatiques, tantôt formant accidentellement une sorte de nutrition intersticielle des parties accoutumées à recevoir les fluides blancs, tantôt rassemblées dans des kystes plus ou moins considérables, qui semblent s'être remplis, sans inflammation préliminaire, par le simple effet d'une exhalation déréglée, tantôt épanchées dans les cavités articulaires, tantôt, enfin, inondant certains viscères où se sont brusquement produits des *coups de lymphe*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tout-à-fait analogues aux *coups de sang* que détermine souvent la disposition hémorrhagique.

§ II. *Des exhalations morbifiques indirectes ou médiatees.*

Mais, indépendamment de ces exhalations simples et en quelque sorte directes, qui font sortir les liquides tels qu'ils circulent dans les vaisseaux artériels, veineux et lymphatiques valvuleux, il en est d'autres qui présentent une action plus compliquée et se composent des mouvemens qui puisent dans le sang les matériaux des humeurs dérivées de ce liquide, et nécessaires au maintien de la vie. Dans cette nouvelle espèce d'altération morbifique, le sang ne traverse plus

les vaisseaux absorbans sans subir quelque élaboration : seulement cette élaboration elle-même devient excessive, et détermine l'exubérance des produits qui en sont les résultats ordinaires.

1°. *Des Flux séreux et des Hydropisies.*

L'exhalation de la sérosité, par exemple, est une opération très-naturelle et très-considérable dans l'économie animale. Contenue dans de justes bornes, loin d'être nuisible, elle sert à l'intégrité des fonctions; poussée au-delà du nécessaire, elle devient une cause de trouble, et l'on voit survenir des accidens qui présentent plus d'un rapprochement avec la plupart des phénomènes que nous offrent les hémorrhagies et les phlegmorrhagies.

Nous devons rappeler à ce sujet que l'étude des symptômes de l'érysipèle, de la fièvre éphémère et de l'intermittente, nous a donné de fortes raisons de croire qu'il peut s'établir sur les vaisseaux absorbans artériels une modification de sensibilité capable de placer l'économie animale dans une disposition propre à déterminer l'exhalation d'une quantité surabondante de sérosités. C'est en vertu d'une telle modification que nous avons vu cette humeur

s'accumuler sous l'épiderme durant le cours de l'érysipèle, s'exhaler en sueurs, se répandre, se disséminer dans le tissu cellulaire, et sortir enfin par les urines, après la terminaison des accès fébriles. Ne peut-on pas attribuer à une disposition semblable, quoique née dans d'autres circonstances, les sueurs générales ou partielles, continues ou périodiques, modérées ou excessives, auxquelles on voit certains individus être sujets? Ne peut-on pas lui attribuer les flux de ventre séreux, les leucorrhées de même nature qui s'établissent de prime-abord ou qui viennent parfois remplacer ces sueurs? Ne peut-on pas lui attribuer, enfin, les gonflemens œdémateux qui se forment dans le tissu cellulaire, les hydropisies qui distendent les grandes cavités, tantôt spontanément, tantôt à l'occasion d'un grand nombre d'affections différentes, mais se rapprochant toutes par la longue durée de leur marche et par une lésion plus ou moins profonde de quelque fraction du système absorbant?

Il est, du moins, certain que la production des sérosités qui imprègnent les tissus ou fournissent matière à des écoulemens, à des sueurs, à des épanchemens plus ou moins considérables, en de certaines circonstances, ne peut pas plus être attribuée à la seule faiblesse que les exhalations de sang noir et de sucs lymphatiques,

auxquelles on a souvent voulu trouver une semblable cause. Elle le peut bien moins encore, puisqu'elle suppose toujours un travail préliminaire propre à séparer la sérosité du fluide sanguin, et qu'on ne peut admettre ici de simple transsudation mécanique, comme on l'a fait quelquefois pour expliquer les hémorrhagies. On doit même dire avec assurance que des trois sortes d'affections dont nous venons de parler, c'est l'exhalation séreuse qui se rapproche le plus des maladies inflammatoires proprement dites, surtout lorsque ces exhalations sont primitives, et ne dérivent pas d'une influence sympathique plus ou moins éloignée. On n'ignore pas que les sueurs s'établissent facilement et tendent à devenir abondantes chez les personnes d'un tempérament sanguin; on sait qu'elles se montrent d'une manière très-marquée chez les femmes de quarante-cinq ans, pendant la pléthore accidentelle que détermine la cessation du flux menstruel; on sait qu'il n'est pas rare de les voir succéder à des hémorrhagies actives, suppléer parfois ces effusions sanguines, et souvent alterner avec elles; on sait, d'autre part, que l'inflammation du réseau réticulaire de la peau produit une surabondance de sérosités à la superficie du chorion et au-dessous de l'épiderme; que l'irri-

tation fébrile et éphémère en produit également une quantité considérable dans le tissu cellulaire sous-cutané ; que certaines inflammations de l'encéphale et de ses membranes , des poumons et des plèvres , des viscères du bas-ventre et du péritoine se terminent par l'hydrocéphale, l'hydro-rachis , l'hydrothorax et l'ascite ; on sait enfin que les praticiens de nos jours s'accordent à dire que dans un grand nombre de cas, les exhalations séreuses s'exaspèrent sous l'influence des drastiques , des irritans qu'une aveugle routine leur oppose , et qu'elles cessent au contraire dans ces circonstances par l'usage des saignées et des délayans.

C'est , au reste , bien à tort que quelques modernes ont donné comme une pratique nouvelle l'emploi des adoucissans , des délayans , des tempérans dans le traitement des hydropisies. Hippocrate , comme l'a prouvé Milmann , regardait ces moyens comme indispensablement nécessaires pour assurer la guérison de ces maladies. Il y avait même une espèce d'hydropisie qu'il faisait uniquement dépendre d'une intempérie chaude des viscères , et pour la guérison de laquelle il n'avait d'autre objet que de calmer cette intempérie par l'usage du lait. Ce n'est que depuis le retour de la bonne méthode d'observation employée par le père de

la médecine qu'on s'est aperçu de nouveau de cette affinité des exhalations séreuses avec les maladies inflammatoires exquises ou légitimes. C'est depuis que l'on observe plus attentivement qu'on a découvert, comme l'avait fait Hippocrate, que les mêmes causes pouvaient indifféremment produire, ou une inflammation, ou une exhalation séreuse. Barraillon s'est assuré par cette méthode que la boisson d'eau froide pendant que le corps est échauffé, peut tout aussi-bien produire l'hydro-thorax et l'ascite que la péri-pneumonie, la gastrite ou l'entérite; qu'un homme en sueur qui s'expose subitement au froid peut être atteint d'anasarque aussi-bien que de fièvre éphémère (1). De nos jours, surtout, on a singulièrement multiplié les exemples de ces exhalations séreuses actives qui reconnaissent les mêmes causes que les inflammations et nécessitent un traitement analogue. L'attention est tellement fixée sur ce point, qu'il est maintenant peu de praticiens qui n'aient eu l'occasion d'en observer en plus d'une circonstance.

On va plus loin encore; on cite des hydro-pisies inflammatoires dont le propre est de se compliquer avec des inflammations érysipéla-

(1) *Mémoires de la Société royale de Médec.*, t. VII

teuses ; on cite des hydropisies qui s'accompagnent d'une fièvre intense, de l'aridité de la peau, d'une chaleur âcre sur les tégumens, de la sensation intérieure d'un feu dévorant, d'une altération excessive, de la sécheresse de la langue, et qu'on n'a pu guérir qu'en ouvrant dix-huit fois la veine, encouragé qu'on était par l'extrême soulagement qui résultait de chaque saignée ; on cite des espèces d'œdèmes fébriles paraissant sous le type tierçaire, rendant en peu de jours le corps d'un volume monstrueux, et que des saignées répétées ont pu seules dissiper (1). Comment, après de tels faits rapprochés des faits analogues qu'on trouve dans les ouvrages de Deidier, de Méad, de Stoll, de Bacher, où l'on voit des hydropisies guéries par des saignées répétées, comment ne pas croire que ces maladies, ainsi que les autres exhalations séreuses, dépendent moins d'une prétendue faiblesse des solides, qui laisserait transsuder les humeurs, que d'une action dérégulée des vaisseaux qui produisent naturellement la sérosité, action dérégulée qui peut naître à l'occasion de certains mouvemens fébriles et inflammatoires, mais qui peut être aussi le résultat de mouvemens moins prononcés et moins intenses.

(1) Barraillon, *ibid.*

Quoique la plupart des hydropisies soient bien loin d'approcher des exemples précédens , on ne peut néanmoins se défendre de les regarder , ainsi que toutes les autres exhalations séreuses , comme dépendantes d'un certain degré d'exaltation des propriétés vitales des vaisseaux absorbans artériels , exaltation de bien peu supérieure au mode de sensibilité qui constitue l'état de santé. C'est la moindre des irritations susceptibles de se fixer sur cette espèce de vaisseaux qui donne naissance à ces maladies ; mais ce n'en est pas moins une irritation , et s'il est permis d'y concevoir quelque chose qui rappelle la faiblesse , ce ne peut être que relativement et en mettant en parrallèle cette irritation avec l'irritation plus violente dont ces vaisseaux peuvent être frappés dans certaines inflammations et dans certaines fièvres. Y a-t-il , en effet , une de ces maladies qui ne s'accompagne d'un plus ou moins grand nombre de signes attestant qu'il s'est établi dans l'économie animale une augmentation vicieuse d'action ? Y a-t-il une de ces maladies qui ne manifeste le désordre du jeu des vaisseaux absorbans par des déplacements plus ou moins rapides des fluides , par des mouvemens qui portent ces fluides , tantôt des surfaces muqueuses et cutanées vers les aréoles cellulaires , tantôt de l'intérieur de ces aréoles , et sur ces premières

surfaces, d'où elles peuvent s'écouler comme par torrens, sous forme de sueurs ou de diarrhées colliquatives, et sur les membranes séreuses, qui les versent en abondance dans les cavités qu'elles forment et qu'elles sont chargées de revêtir? Ces courans divers, l'avidité qui attire les fluides sur un point; l'effort, pour ainsi dire, convulsif qui les rejette hors des vaisseaux sur un autre point, sont autant de phénomènes qui doivent éloigner toute idée que la faiblesse joue un rôle essentiel dans la production des exhalations séreuses.

S'il en était autrement, comment se rendrait-on raison d'une observation journalière qui fait voir les maladies chroniques se terminer toutes par l'hydropisie et le marasme? Il paraît d'abord inconcevable que le même chemin puisse mener à des termes en apparence si éloignés; mais la distance qui les sépare aux yeux du vulgaire disparaît aux yeux du médecin physiologiste. Dans les hydropisies et dans le marasme, celui-ci retrouve la même action vasculaire; dans l'une et dans l'autre il aperçoit des humeurs rejetées hors des vaisseaux. La différence qu'il y remarque, c'est que, dans le marasme, ces humeurs sont plus essentielles à la nutrition et sont expulsées au dehors; tandis que, dans les hydropisies, les humeurs épanchées sont moins

élaborées, moins importantes et sont versées dans les cavités intérieures où elles séjournent long-temps sans causer d'irritation, ce qui, peut-être, n'arriverait pas aux sucs qu'entraîne le marasme. Notre but n'est pas, au reste, de prouver qu'il y ait parité complète entre ces deux états; car il existe entre eux des différences essentielles que nous ferons bientôt remarquer; mais nous voulons seulement faire voir que l'un ne tient pas plus à la faiblesse que l'autre, et qu'ils naissent également d'une action vicieuse et déréglée, souvent produite dans l'économie animale par l'existence d'un foyer d'irritation sur quelque organe plus ou moins essentiellement lié à l'ensemble des fonctions vitales.

Toutefois, il faut convenir que s'il est facile d'expliquer les sueurs et les différens flux séreux, par la simple exhalation naturelle, devenue trop abondante, il est bien plus difficile de se rendre raison, par cette seule cause, de la stagnation des fluides séreux dans le tissu cellulaire et dans les grandes cavités. Comment ces fluides ne sont-ils pas résorbés dans la même proportion qu'ils sont produits, comme on le voit arriver en santé? Cet effet ne tient-il pas à un état maladif, à un resserrement, à quelque défaut d'action des vaisseaux résorbans qui devraient les reconduire dans les veines ou vers les

émonctoires ? On ne peut se défendre de croire que les choses ne se passent ainsi. L'irritation, fixée sur les vaisseaux absorbans exhalans, paraît déterminer constamment, sur les vaisseaux résorbans, un état de gêne et d'astriction qui suspend ou diminue beaucoup leurs mouvemens : du moins, voyons-nous le même phénomène se présenter dans les congestions inflammatoires et hémorrhagiques, tout aussi bien que dans les hydropisies. On ne peut même concevoir qu'un épanchement, de quelque nature qu'on le suppose, puisse avoir une certaine durée, s'il n'est entretenu par une cause semblable. Il ne se passe donc rien ici que l'on ne voie également arriver dans toutes les sortes de pléthores, de cachexies ou de collections humorales établies dans l'économie animale; dans toutes, les fluides stagnent dans les cavités et ne sont qu'imparfaitement résorbés. On les voit seulement s'accumuler en bien plus grande quantité dans les hydropisies, par des raisons qui tiennent à l'étendue et à la nature des fonctions de l'organe, qui se trouve le siège de ces dernières affections.

Le tissu cellulaire paraît être, en effet, un vaste organe sécréteur de la sérosité, chargé d'entourer le corps, ainsi que chacune des parties qui le constituent, d'une humidité propre

à donner de la liberté et de la souplesse aux mouvemens. Comme la surface en est immense, les produits qui s'en exhalent présentent une quantité proportionnée, quantité qui échappe facilement à l'observation lorsqu'elle se maintient dans des limites convenables, et qu'un juste équilibre se conserve entre le jeu des vaisseaux exhalans et celui des vaisseaux résorbans, mais qui devient de suite exorbitante lorsque cet organe est frappé de la modification particulière de sensibilité d'où résulte l'état d'exhalation morbifique. Sans doute que tous les fluides peuvent aboutir et stagner dans cet organe, si généralement répandu, et dont les rapports sont si multipliés; mais il est naturel aussi que ceux de ces fluides, à la sécrétion desquels il est plus spécialement destiné, s'y trouvent plus facilement épanchés et en quantité beaucoup plus grande.

2°. *De la Polysarcie et des Flux graisseux.*

C'est encore, selon toute apparence, parce que le tissu cellulaire contient, avec les vaisseaux chargés d'exhaler les sérosités, ceux que la nature destine à la séparation des sucs adipeux, qu'il est le siège de ces énormes amas de graisse qu'on voit se former, tantôt lentement, tantôt d'une manière plus ou moins rapide, et

constituer les polysarcies générales ou locales ; du moins on ne peut douter que ces dernières maladies ne soient le résultat du même genre de mouvemens et de l'exaltation des propriétés vitales de certains vaisseaux appartenant au même système que ceux dont l'action produit les hydropisies et les exhalations séreuses, quand on voit les liquides qui s'y trouvent exubérans quelquefois s'accumuler dans toute l'étendue du tissu cellulaire ; quelquefois se concentrer sur quelques points de cet organe ; quelquefois s'exhaler sur les surfaces intestinales ; quelquefois se rassembler en tumeurs, en pelotons graisseux dans les cavités que tapissent les membranes séreuses ; quelquefois s'engendrer avec rapidité ; et quelquefois, enfin, être brusquement résorbés, de telle sorte que des personnes très-grasses sont frappées d'une maigreur presque subite. Il est évident que les alternatives que présentent ces divers mouvemens, alternatives qui peuvent porter les sucs graisseux, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, dépendent des mêmes lois que celles qui président aux divers genres d'exhalations, et qu'elles supposent, dans les vaisseaux qui les produisent, des propriétés tout-à-fait analogues à celles des vaisseaux, qui déterminent les fluxions hémorrhagiques, phlegmatorrhagiques et séreuses.

Il ne faut pas croire , au reste , que le vicieux accroissement de l'exhalation graisseuse soit toujours et uniquement le produit d'une alimentation trop abondante : il n'est pas rare, au contraire, de voir cette exhalation succéder brusquement , comme les autres exhalations , à des maladies de diverse nature. Bordeu cite, dans son *Traité de l'Analyse du sang*, une fièvre de vingt-un jours, qui se termina par une monstrueuse pousse de graisse. Le même auteur a vu trois jeunes filles devenues épileptiques à l'âge de la puberté, et que chaque attaque engraisait au point qu'elles devinrent colossales. Nous avons nous-mêmes observé une semblable pousse de graisse , à la suite d'une grossesse pénible et d'une couche laborieuse , sur une jeune femme de vingt-cinq ans. Nous en avons maintenant sous les yeux une assez considérable, coïncidant avec une sorte d'affection nerveuse qui fait constamment rejeter, par le vomissement , une très-grande partie des alimens aussitôt qu'ils sont ingérés. Ces sortes de faits ne sont pas rares , surtout chez les personnes du sexe , qui s'y trouvent , en général , plus disposées que les hommes.

D'un autre côté , nous lisons dans le *Journal de Médecine* (1) l'histoire d'un homme chez le-

(1) Tome XLVIII, pag. 114, année 1777.

quel une exhalation semblable s'établit sur les intestins à la suite de fréquentes hémorrhagies. On avait trouvé le moyen de le soulager, en lui donnant de temps à autre des purgatifs qui lui faisaient rendre un grand nombre de masses graisseuses. La quantité en devint à la fin si considérable que ces corps parasites opposèrent un obstacle invincible au passage des excréments et causèrent la mort du malade. A l'ouverture du corps, on vit l'intérieur du tube alimentaire parsemé de plusieurs masses graisseuses contenues dans des poches adhérentes aux parois des intestins. Le foie était aussi chargé de ces masses graisseuses.

On sait combien il est fréquent de rencontrer, surtout dans les grandes villes, des œdèmes graisseux, des congestions adipeuses, qui paraissent d'ordinaire dans l'âge de la vie qui succède aux âges marqués par de fréquentes hémorrhagies et par les exhalations véritablement nutritives. Ces sortes de polysarcies sont tellement vulgaires qu'à peine sont-elles remarquées; d'autant plus que, lorsqu'elles restent concentrées dans le tissu cellulaire sous-cutané ou dans le tissu cellulaire épiploïque et abdominal, il n'en résulte que peu d'altération dans les fonctions de la vie générale. Cette disposition est, d'ailleurs, comme celle qui déter-

mine les hémorrhagies et les phlegmatorrhagies, tellement prononcée chez certains individus, que l'on en voit devenir monstrueux dès l'enfance, et frapper d'étonnement par l'énormité de leur masse; de même qu'elle peut être individuelle ou héréditaire, sans qu'on puisse l'attribuer, dans la plupart de ces circonstances, à une nourriture trop substantielle, cause qui, dans d'autres cas, peut cependant entraîner une polysarcie accidentelle plus ou moins considérable.

3°. *Des Pneumorrhagies et de l'Emphysème.*

Mais, indépendamment des sérosités et des graisses que certains vaisseaux absorbans peuvent extraire du sang et verser dans le tissu cellulaire ou sur les surfaces extérieures, on ne peut plus douter qu'il ne se fasse dans le corps une sécrétion de gaz ou de matières aériformes semblables à la sécrétion de ces humeurs, produites dans les mêmes organes, et versés sur les mêmes surfaces. Or, il arrive souvent que ces gaz sont développés en beaucoup plus grande quantité qu'il n'est nécessaire, ce qui constitue un genre d'exhalations vicieuses, qu'on peut mettre à côté de celles que nous venons d'examiner. S'il existe, en effet, dans le tissu cellu-

laire et dans les tissus muqueux et dermoïdes , certains vaisseaux spécialement destinés à mouvoir les liquides dont nous venons de voir l'exhalation intempestive ou trop abondante , on ne peut se défendre de croire qu'il existe également dans ces parties d'autres vaisseaux dont la destination paraît être de produire et de faire circuler les fluides aériformes , d'agir même sur ces fluides comme les autres parties vasculaires agissent sur les matières plus solides. Cette vérité semble du moins résulter des expériences de certains physiciens , qui prouvent que la peau absorbe l'air ambiant et le décompose à la manière des poumons ; paraît résulter encore des observations des médecins , qui démontrent que l'air introduit par voie d'expérience ou par accident , que l'air développé spontanément dans le tissu cellulaire ou dans le canal intestinal , peut être résorbé comme les autres fluides , d'après des modifications de sensibilité irrégulières et tout-à-fait inappréciables.

C'est sous l'influence des mêmes causes qui favorisent la production des phlegmatorrhagies et des exhalations séreuses , qu'on voit le plus souvent naître les maladies pneumatiques résultant de ce nouveau genre d'exhalations. Mais ici , comme dans les exhalations séreuses , la

faiblesse ne peut être considérée comme une cause réelle et essentielle, pas plus que la fermentation, cause physique et hors du domaine de la vitalité, à laquelle on voulut jadis attribuer la production morbifique des gaz dans l'économie animale ; mais ici, comme dans les exhalations séreuses, l'irritation spéciale d'où naît la maladie peut revêtir un caractère aigu et s'associer à un état fébrile et inflammatoire. La brusque exposition à un froid vif et pénétrant lorsque le corps est échauffé, imprudence que nous avons déjà vu produire certaines fièvres, certaines inflammations, certaines hydroisies, détermine également l'emphysème universel, suivant l'observation de J. P. Frank, qui dit en avoir vu plusieurs exemples (1). Nous pouvons en extraire nous-mêmes un, fort remarquable, du Journal de Médecine (2), où l'on voit qu'un homme s'étant plongé dans le Rhône aussitôt après s'être échauffé par un emportement de colère, devint tellement enflé dans l'espace de vingt-quatre heures, depuis les pieds jusqu'à la poitrine, que le scrotum avait le volume d'une tête d'enfant. Le malade éprouvait une soif que

(1) *De Curand. homin. Morb.*, tom. VI, part. I, pag. 40 et suiv.

(2) Tome LXV, pag. 245.

rien ne pouvait éteindre , et une oppression si considérable , qu'on craignait pour sa vie. La saignée et les délayans calmèrent peu à peu les accidens. Il peut donc arriver que tout soit commun , causes et traitement , entre l'inflammation et l'emphysème ; il peut même arriver que l'érysipèle et l'emphysème marchent ensemble et s'associent dans la même épidémie , comme Frank dit encore l'avoir observé dans certaines constitutions épidémiques.

D'un autre côté , ce même Frank cite deux épidémies d'emphysèmes spontanés , fébriles : l'une , qui s'était montrée dans l'Italie ; l'autre , qui régna dans l'Allemagne. Pendant le cours de cette dernière épidémie , tantôt les membres inférieurs , tantôt le cou , tantôt la face , tantôt l'universalité du corps se gonflait à la suite des accès fébriles ; les malades étaient hideux ; les paupières étaient entièrement fermées par la tuméfaction , et la bouche restait continuellement béante. Barraillon fait aussi mention d'une épidémie du même genre , qui sévit en France dans l'année 1782 , principalement sur les enfans. Après un accès de fièvre plus ou moins fort , les jeunes malades devenaient monstrueux de la tête aux pieds ; et , chez quelques-uns , le gonflement tympanitique de l'estomac coïn-

cidait avec le boursoufflement du tissu cellulaire (1).

Ces faits doivent nous rappeler le météorisme qui survient dans le cours de certaines fièvres, et qui est bien loin d'être un phénomène passif, si l'on en juge par l'état de violente irritation fixée sur les entrailles au moment où ces fluides gazeux sont versés dans les intestins; ils doivent nous rappeler également que la tympanite déterminée par certains poisons est très-aiguë, très-douloureuse et quelquefois subitement mortelle: il est facile d'en juger par l'effet du fruit du mancelinier. Barraillon fut appelé pour un jeune homme, très-robuste et auparavant bien portant, chez lequel l'usage de ce fruit déterminait une colique horrible d'un seul quart d'heure de durée, à la suite de laquelle le malheureux se sentit tout-à-coup gonfler, comme s'il eût été soufflé; il ne cessait de dire à ceux qui l'entouraient que son ventre et son estomac allaient éclater: en effet, il enfla prodigieusement, et mourut trois heures après l'invasion.

Il suffira d'avoir réuni sous les yeux de tels exemples pour faire sentir combien l'action qui détermine l'émission de ces matières aériiformes est loin d'être une dilatation passive

(1) *Mémoires de la Société royale de Médec.*, t. VII.

des pores ou des vaisseaux, et pour faire comprendre que des gaz répandus dans les cavités, en quantité plus ou moins considérable, ou repris et résorbés avec plus ou moins de célérité, suivant que l'irritation augmente ou diminue, ne peuvent être les produits d'une prétendue fermentation, qu'on sait n'avoir dans les corps vivans aucune existence réelle, du moins sans être le prélude et le présage d'une mort plus ou moins prochaine. Les phénomènes que présentent les gonflemens et les flux de matières aériennes tiennent donc essentiellement à la même nature de mouvemens que nous savons produire les gonflemens et les flux séreux, gras, lymphatiques et même sanguins. C'est une irritation spéciale, c'est une modification particulière de la sensibilité des vaisseaux absorbans chargés de ce nouveau genre d'exhalation qui, dans ce cas, produit l'exubérance et l'afflux des matières gazeuses, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Aussi voit-on les personnes chez lesquelles des chagrins, des travaux d'esprit, ou des excès ont développé une grande susceptibilité vasculaire et nerveuse, être souvent tourmentées par des ventosités de toute sorte; mais surtout par des accidens qu'on pourrait à juste titre qualifier de *pneumorrhagies*.

Il s'établit effectivement dans ces sortes de

maladies, comme dans les autres exhalations morbifiques, des espèces de courans qui vont du tissu cellulaire aux intestins et des intestins au tissu cellulaire. Les hypochondriaques connaissent et apprécient ces effets mieux que les meilleurs médecins. Combien de fois ne les voit-on pas soulagés d'une douleur vive et incommode de l'épaule ou du côté par une irruption soudaine de flatuosités ? On sait aussi que l'œsophage se remplit quelquefois tellement de vents, pendant les accès hystériques, que la suffocation est imminente, jusqu'à ce qu'il s'opère une explosion flatulente plus ou moins considérable et prolongée. On sait également que l'estomac est, chez les personnes nerveuses, le siège des ventosités les plus douloureuses ; que mille causes directes ou sympathiques peuvent y faire exhaler en abondance des fluides aériformes. Nous avons eu l'occasion d'observer une femme âgée d'environ cinquante ans, chez laquelle cet organe, non-seulement se remplissait ainsi, mais encore semblait être le siège d'une exhalation aériforme exorbitante et continuée pendant plusieurs heures tous les jours. Cette femme, après une cardialgie plus ou moins vive et le gonflement très-manifeste de l'estomac, était comme forcée à une éructation continue et assez bruyante, laquelle, après une

ou plusieurs heures de durée , cessait pour reparaître le lendemain , toujours précédée des mêmes accidens. On sait enfin qu'il arrive parfois que le ventre se gonfle, qu'on y entende des borborygmes , qu'on y ressente des douleurs , ainsi que dans les lombes, et qu'il survienne à la suite de ces premiers symptômes une violente explosion de vents par haut et par bas , un *cholera* sec , comme le disent les pathologistes , tant est grande la variété des flux et des courans que peuvent affecter les fluides gazeux dans l'économie animale ; tant est grande l'irrégularité des mouvemens et de la sensibilité des vaisseaux qui les produisent.

Peut-être nous accusera-t-on de confondre , dans ce chapitre , des maladies que les pathologistes divisent ordinairement en deux sections distinctes : les *flux* et les *intumescences* ou les *réentions* ; mais nous appellerons à notre justification le témoignage non équivoque de l'illustre médecin moderne qui a le dernier adopté cette classification. Tout en la mettant en usage , Frank ne se dissimule pas que les *réentions* n'ont pas d'autres sources que les *flux* , quelle que soit la différence des symptômes des deux maladies. Ce médecin convient qu'il est facile de voir que ces deux états ont une même cause, soit par le raisonnement , soit par la facile con-

version qui s'opère souvent de l'un en l'autre, soit enfin par les remèdes qui conviennent également à tous deux (1). La différence consiste seulement en ce que les fluides exubérans sont tantôt versés sur les surfaces cellulaires et sereuses, tantôt sur les surfaces muqueuses et dermoïdes; mais l'action qui produit ces fluides, et qui les produit en quantité démesurée, est toujours l'action dérégulée des vaisseaux chargés de les exhiler, de les extraire de la masse sanguine. C'est une irritation, une modification de sensibilité moindre que celles d'où résulte l'inflammation; mais une irritation qui en accélère et précipite le jeu et le mouvement: c'est, en un mot, dans l'un et l'autre cas, une exhalation vicieuse et morbifique.

Remarquons, au reste, qu'il n'existe que trois sortes de fluides susceptibles de produire, par leur accumulation plus ou moins rapide, ces intumescences générales connues sous les noms d'*hydropisie*, de *polysarcie*, d'*emphysème*. Tous les autres liquides, la bile, l'urine, les mucosités, la lymphe, le sang lui-même, peuvent bien se répandre en certaine proportion dans le tissu cellulaire, y produire des cachexies, l'état qu'on nomme *pléthore*, des tumeurs cir-

(1) *Ibid.*, t. VI, part. I, pag. 25.

conscrites plus ou moins volumineuses , mais jamais ces vastes inondations , ces gonflemens énormes , instantanés , mobiles de la périphérie du corps , que produisent les liquides séreux , grassex ou bien les fluides aériformes. N'en doit-on pas conclure que le tissu cellulaire est exclusivement l'organe sécréteur de ces trois différens produits , et qu'il se gorge de sérosités , de graisse , de fluides gazeux dans certaines circonstances , absolument de la même manière et en vertu des mêmes lois que les seins , par exemple , se gorgent de lait dans des circonstances analogues ; que d'autres fois il verse ces fluides dans les cavités intérieures et sur les surfaces muqueuses et cutanées , au moyen d'innombrables canaux excréteurs , absolument de la même manière et en vertu des mêmes lois que les glandes salivaires , le foie , les reins , versent les leurs dans les réservoirs qui leur sont destinés , à la vérité , par le moyen de canaux plus circonscrits et beaucoup moins multipliés ?

C'est à des dispositions organiques de cette nature ; c'est à l'immense étendue du tissu cellulaire , comparée au petit volume de ces corps glanduleux , plutôt qu'à toute autre cause , qu'on doit attribuer la grande différence de résultats que produit sur l'ensemble de l'économie ani-

male , l'exhalation déréglée des vaisseaux de chacune de ces parties. Les vaisseaux chargés d'extraire du sang les matériaux de la salive acquièrent-ils un surcroît vicieux d'action , le désordre ne peut de beaucoup dépasser la sphère d'activité des glandes salivaires. La quantité plus considérable de fluide qui en résulte engoue bien , sans doute , ces glandes comme la sérosité remplit le tissu cellulaire ; le fluide s'écoule bien sur les surfaces muqueuses , comme la sérosité s'y trouve versée parfois à l'occasion de l'exhalation morbifique du tissu cellulaire ; mais il ne s'écoule que par quelques débouchés peu nombreux ; mais les désordres généraux sont en proportion de l'organe malade , quoique , en dernière analyse , les mouvemens vasculaires qui en sont la première cause soient absolument , dans l'un et l'autre cas , de la même nature. C'est ainsi que la bile , devenue exubérante , peut se disséminer dans le foie , remplir la vésicule , se répandre et couler par les intestins , être même détournée sur la peau et sur les autres parties , où elle stagne et produit des phénomènes variés de coloration , sans jamais déterminer ces vastes intumescences qui résultent de l'épanchement de la sérosité de la graisse et des fluides aériformes. C'est encore ainsi que l'urine peut être exhalée dans les reins,

de manière à les gonfler , à les distendre , comme la graisse et la sérosité distendent le tissu cellulaire ; couler en assez grande abondance pour simuler le flux diabétique , peut-être même être résorbée dans le tissu cellulaire , sans jamais rien produire de semblable aux hydropisies , aux polysarcies et aux emphysèmes , quoique , après tout , il n'y ait aucune de ces maladies qui ne soit le résultat de la même modification de sensibilité fixée sur les vaisseaux absorbans chargés d'extraire du sang les matériaux des humeurs qui deviennent trop abondantes dans chacune de ces circonstances , modification qui est la source commune de toutes les sortes d'exhalations directes ou indirectes ; c'est-à-dire , de toutes les exhalations qui font sortir hors des vaisseaux , et versent au dehors en quantité démesurée , tantôt les fluides sanguins et lymphatiques , tantôt les produits naturellement séparés de la masse sanguine.

§ III. *Des Exhalations morbifiques dépravées.*

Nous regardons comme naturellement séparées du sang les humeurs ou les matières qui sont fournies par les vaisseaux que la nature destine à cet usage ; mais si , par une sorte de perversion de leurs propriétés vitales , ces vais-

seaux , au lieu d'extraire les matières qu'ils sont chargés de fournir, en produisent de totalement différentes , nous trouvons , dans ce nouveau genre de désordre , une nuance particulière qui mérite d'être soigneusement distinguée. Les exhalations dépravées , dont il est ici question , se rencontrent assez fréquemment dans la pratique, et sont la base et l'essence d'un grand nombre de maladies chroniques. On les voit quelquefois naître primitivement dans les organes qui les présentent , et d'autres fois elles prennent leur source dans des parties éloignées , dont l'affection produit l'exubérance des humeurs qui leur sont propres, en même temps que certains mouvemens de rétroversion dans les réseaux absorbans cellulaires , d'où résultent ces déviations.

1°. *Des Exhalations dépravées primitives.*

Parmi les altérations qui peuvent être la suite de l'exhalation primitivement dépravée, et dont les ouvrages d'anatomie pathologique renferment de nombreux exemples , on peut surtout compter les changemens profonds qui , par une sorte de transformation , rendent certains organes semblables à d'autres parties avec lesquelles ils n'avaient d'abord aucune ressemblance : des cartilages devenus osseux ; des mus-

cles changés en un tissu graisseux ; des tendons convertis en membranes ; les poumons présentant la couleur et la consistance du foie ; la substance parenchymateuse des viscères ramollie en matières pulpeuses, blanche comme la pulpe cérébrale ; le tissu cellulaire cartilagineux ou fibreux ; le cerveau changé en solide osseux ou durci comme la pierre ; les os plats devenus flexibles et de la couleur des membranes muqueuses, ou bien amincis et tendineux ; enfin, des tumeurs cellulaires ou parenchymateuses dans lesquelles on voit rassemblées pêle-mêle plusieurs de ces substances étrangères l'une à l'autre et à la partie qui les renferme : tels sont les phénomènes extraordinaires qui peuvent naître de cette modification particulière de la sensibilité des vaisseaux absorbans fixée tantôt sur un point, tantôt sur l'autre de l'économie animale.

Mais combien plus extraordinaires et plus formidables encore doivent être les résultats de cette sorte de dépravation du goût des vaisseaux absorbans, si cette expression peut nous être permise, lorsque cette dépravation envahit tous les tissus à la fois, et tend à gagner de proche en proche toutes les parties du corps, quelle que soit la différence de leur structure ! Un tel déplacement des molécules constitutives,

un tel désordre de l'exhalation nutritive , ne se présente jamais d'une manière générale , ou ne se présente que très-rarement dans nos climats tempérés. Mais n'est-ce pas à une cause de cette nature qu'on doit attribuer l'éléphantiasis des Grecs , nommé *lèpre* par les Arabes , maladie commune dans les contrées brûlantes de l'Asie et de l'Afrique ? C'est du moins dans cette seule maladie qu'on trouve universellement répandue cette profonde transmutation des parties dont nous ne voyons en Europe que quelques exemples isolés et partiels , concentrés tantôt sur un organe , tantôt sur l'autre , et le plus souvent même limités sur un point circonscrit d'un seul organe. C'est dans cette affection seule qu'on peut voir les parties les plus dures, les parties osseuses , devenues charnues, comme dans le *spina ventosa* , et converties en une masse ramollie , sans cavité médullaire ; qu'on peut voir les phalanges des doigts des pieds et des mains , ainsi ramollies et gonflées , se joignant entre elles et ne formant plus qu'un tout , comme si elles étaient composées d'une cire malléable (1) ; qu'on peut voir le parenchyme des viscères naturellement consistans et rouges , de-

(1) Schilling , de *Lepra* , pag. 17 , in-8. 1778.

venu blanchâtre et mollasse (1) ; qu'on peut voir les tendons et les muscles réunis et confondus en une masse dure et lardacée , plus adhérente à l'os qu'elle entoure que les lames osseuses ne le sont restées entre elles ; qu'on peut voir les artères , les veines et les vaisseaux lymphatiques , ordinairement apparens , totalement effacés , et ne laissant aucune trace de leur existence dans l'intérieur de ces parties (2) ; qu'on peut voir le derme , inégalement épaissi , devenu sur certains points huileux et glabre ; sur d'autres points , dur , sec , rugueux , coriace ; sur toute son étendue , imperspirable , insensible , et surmonté de végétations épidermoïdes ou fongueuses , de produits crustacés , ainsi que de tubercules calleux , et comme cartilagineux. Enfin , c'est dans cette seule maladie qu'on peut observer avec épouvante la dégénérescence spontanée et insensible d'une multitude de parties différentes , qui coucouraient auparavant à la formation et aux fonctions des membres , en un tissu cellulaire uniformément imprégné de sucs visqueux , lymphatiques , graisseux ; tel , à-peu-près , qu'on le voit dans l'embryon et dans les zoophytes ; d'où il résulte

(1) Ruelle , *Essai sur l'Eléphantiasis* , pag. 21.

(2) Schilling , *ibid.* , pag. 18.

que ces membres ainsi dégénérés peuvent être séparés du corps, soit par l'effet de la maladie, soit par les procédés de l'art, sans notable hémorrhagie, et quelquefois même sans la moindre effusion sanguine (1), comme la chose a lieu pour les membres de certains insectes.

Ne pourrait-on pas croire que cette funeste disposition, transplantée des pays lointains à des époques reculées, s'est perpétuée parmi nous au moyen de la contagion favorisée par l'union des sexes, et qu'elle y règne encore sous le nom de *maladie syphilitique*? Si telle était l'origine de cette dernière affection, il serait facile de concevoir pourquoi les livres des observateurs n'ont commencé d'en faire mention qu'à-peu-près vers l'époque où les accidens de la lèpre ont cessé de se montrer en Europe dans toute leur intensité, comme l'a remarqué le célèbre historien de notre art, M. Sprengel. L'énorme différence qui sépare ces maladies, aujourd'hui totalement distinctes, s'expliquerait dans ce cas par l'heureuse influence de nos climats tempérés, laquelle aurait fait subir des modifications successives à la lèpre, au point de l'amener à n'être plus que ce que nous voyons être maintenant la syphilis. D'ailleurs on trouve

(1) *Ibid*, pag. 18 et 19.

dans cet état d'extrême modification lui-même une égale tendance à bouleverser la contexture des organes, à déplacer et à transplanter les matières solides et liquides contenues dans les différens parenchymes, à créer, en quelque sorte, de nouveaux tissus, à détruire et faire disparaître les anciens, à verser et à combiner dans les parties des sucs visqueux et lymphatiques, à produire des végétations cellulaires, sarcomateuses et cartilagineuses même sur les surfaces intérieures et extérieures; en un mot, à déterminer dans toutes les parties les désordres qui résultent de la dépravation des exhalations, dépravation que nous avons vue poussée à un si haut degré dans l'éléphantiasis des Grecs ou lèpre des Arabes.

2°. *Des Exhalations dépravées secondaires.*

Quel que soit le degré de confiance que méritent ces rapprochemens, il est du moins certain que ces deux maladies se composent l'une et l'autre d'exhalations vicieuses dont les produits s'accumulent dans les parenchymes et dans les aréoles cellulaires, ou pullulent à la surface de la peau sous forme de tumeurs, de végétations, de productions crustacées d'un aspect bizarre et dégoûtant, sans qu'il soit de leur essence de

verser le produit de ces exhalations dépravées sur les surfaces muqueuses, et de consumer ainsi l'économie animale par d'énormes colliquations. Ce caractère est réservé à une autre sorte de dépravation de la vitalité et du jeu des vaisseaux absorbans, laquelle fait sortir du corps, tantôt par la voie des urines, tantôt par les voies intestinales, tantôt par la voie des sueurs, tantôt par tous ces couloirs à la fois, non-seulement les matières alimentaires qui, venant de l'estomac et des intestins, sont destinées à réparer nos parties, mais sans doute encore les molécules nutritives qui, déjà rendues à leur destination, sont déposées dans les divers parenchymes. C'est ainsi que certains *cholera-morbus* épuisent la vie en quelques heures, et que les moins graves de ces maladies produisent, en deux ou trois jours, une maigreur très-rapide et très-considérable. C'est encore ainsi que, dans le diabète, toutes les substances propres à servir au renouvellement de la nutrition se trouvent dirigées sur les reins et sortent avec les urines, comme l'indiquent assez et le changement de nature de cette liqueur excrémentitielle, et l'extrême abondance avec laquelle cette liqueur s'écoule, et le peu de matières fécales que rendent les malades malgré la grande quantité d'alimens qu'ils engloutissent, et la consommation qui les dessèche

et les entraîne plus ou moins rapidement au tombeau. C'est encore ainsi que, dans le marasme, l'exhalation dépravée qui le constitue fait que la peau, les membranes muqueuses, les reins, rejettent incessamment au dehors, pêle-mêle avec leurs produits naturels, les molécules nutritives les plus essentielles à l'entretien des organes; d'où il arrive que les parties molles, surtout, sont réduites aux cylindres primitifs de leurs parenchymes presque entièrement désemplis et affaissés sur eux-mêmes, et qu'une affreuse émaciation ne laisse apercevoir, après une certaine durée de la maladie, d'autres formes extérieures que celles de la charpente osseuse (1).

Nous n'ignorons pas que l'anatomie, n'ayant pu démontrer encore la nature et l'existence des mouvemens qui dépouillent ainsi l'économie animale des molécules contenues dans les divers parenchymes, on a voulu regarder comme hy-

(1) Le marasme enlève donc les parties contenues pour ne laisser subsister que les parties contenant, c'est-à-dire, les innombrables divisions du solide vivant. Aussi les organes nerveux, qui sont en grande partie composés d'un entrecroisement très-serré de ces cylindres primitifs abreuvés d'une matière uniquement destinée à l'entretien de ce solide vivant, ne partagent-ils jamais la di-

pothétique l'opinion qui tendait à faire admettre, dans la théorie des précédentes maladies, ces sortes de déviations opérées par le système absorbant. Toutefois, des auteurs recommandables n'ont pas fait difficulté d'en reconnaître l'existence et de la prendre pour base de leurs explications. Haller rapporte, dans sa grande Physiologie, des observations desquelles il lui paraît résulter que le chyle avait été dévié sur les glandes iliaques et lombaires. On connaît les expériences sur lesquelles Darwin s'appuie pour croire, avec quelques autres physiologistes, que le diabète est produit par une semblable déviation sur les organes sécréteurs de l'urine. Mais négligeons ces autorités et toutes celles que des recherches plus étendues pourraient nous fournir. L'observation clinique suffit pour nous convaincre, mieux que ne pourrait le faire la froide inspection des cadavres, que, dans les maladies qui viennent de nous occuper, il existe des mou-

minution de volume du tissu cellulaire et des muscles dans cette maladie. Ce fait, qui vient d'être démontré par M. le docteur Desmoulins, dans un mémoire intéressant lu à l'Académie des Sciences, cadre parfaitement avec les idées que nous nous sommes faites du système nerveux, et donne la raison de l'extrême susceptibilité qui se développe chez les personnes consumées par le marasme.

vemens désordonnés au moyen desquels les substances nutritives, ou sont directement enlevées au fluide sanguin par les organes qui les versent au dehors, ou sont enlevées de toutes les parties pour être dirigées sur ces organes, qui, frappés d'une modification insolite, s'en emparent malgré leur destination contraire, et les exhalent avec une funeste profusion : il n'est pas un phénomène de ces maladies qui ne le prouve d'une manière évidente. Or, peut-on ne pas convenir que l'un et l'autre cas ne se rapporte à la dépravation du jeu des vaisseaux absorbans, sans laquelle ces sortes de déviations ne sauraient exister ?

Il ne nous paraît pas plus difficile de croire à ces déplacemens d'humeurs qu'à quelques autres déplacemens dont on ne doute plus aujourd'hui, parce qu'on les voit s'opérer à la suite de l'affection de certains organes dont les molécules constituantes ou les sécrétions habituelles portent un tel caractère, qu'on peut les suivre partout où les mouvemens irréguliers des vaisseaux les transportent. Par exemple, les observations récentes et les recherches d'anatomie pathologique des docteurs Hamilton (1) et J. Moo-

(1) *Bibliothèque médicale étrangère*, cahier d'avril 1812, pag. 385.

re(1), en Angleterre, et celles que vient de faire M. Guilbert, en France (2), ne permettent guère de douter que l'effet principal de la goutte ne soit de mettre en aberration une matière salino-terreuse qui se répand à la surface des extrémités osseuses et des articulations, y produit des épanchemens d'une humeur d'abord visqueuse et limpide, infiltrée dans le tissu cellulaire, entourant la partie affectée, et même dans les cavités articulaires et les bourses muqueuses qui les avoisinent, laquelle, par la résorption des parties les plus ténues, se convertit en une substance sèche, opaque et calcaire. On sait également que cette substance calcaire s'échappe souvent par les urines; que d'autres fois elle s'arrête sous la peau, et produit, dans le tissu cellulaire, des concrétions tophacées; que d'autres fois elle sort par les sueurs et reste fixée sur la surface cutanée qu'elle recouvre d'une sorte d'enduit terreux; que d'autres fois même elle se mêle aux mucosités qui enduisent la langue, et qu'on voit, chez certains gouteux, ces mucosités ramassées et desséchées se durcir et se lapidifier; que d'autres fois enfin, elle se porte sur les pou-

(1) *Transactions médico-chirurgicales de Londres*, pag. 155 de la traduction

(2) *De la Goutte et des maladies gouteuses*, p. 89.

mons et rend les crachats crayeux , ou farcit ces organes de petites productions calculeuses qu'il n'est pas très-rare de voir rejetées par l'expuition.

D'un autre côté , les auteurs sont remplis d'exemples où l'on voit , à l'occasion d'une affection du foie , la peau s'imprégner de l'humeur bilieuse , le sang devenir jaune , ainsi que Winger dit l'avoir découvert en saignant quelques ictériques ; les viscères , les intestins , les muscles perdre également leur couleur naturelle et prendre une teinte plus ou moins jaunâtre , suivant l'observation de Thomer (1) et de Bartholin (2) ; les os eux-mêmes recevoir cette nuance , non - seulement chez les ictériques , mais encore chez les enfans renfermés dans le sein d'une mère attequée de cette maladie , au rapport de Dolceus , dans son *Encyclopédie médicale* (3). Ces faits , et beaucoup d'autres de même nature qu'on pourrait rassembler , sont incontestablement analogues à tous ceux que présentent les autres espèces d'exhalations dépravées. La route que suivent les sucs osseux pour se porter vers les pœmons ou vers les au-

(1) *Obs.* 1 , *lib.* III.

(2) *Act. Hoffn.* , *vol.* III , *obs.* XXVIII , *pag.* 58.

(3) *Lib.* III , *cap.* 8.

ires parties, chez les gouteux, est-elle donc plus naturelle que celle que Darwin fait prendre aux sucs chyleux chez les diabétiques? Non, sans doute. Toutefois, on admet sans difficulté la déviation des premières humeurs et l'on révoque en doute celle des secondes. L'exhalation pulmonaire n'a-t-elle pas besoin, pour répandre dans la substance des poumons la matière tophacée qui se dépose et s'engage dans les aréoles bronchiques, d'être dépravée, de la même manière que l'exhalation des reins à besoin de l'être pour verser les matières sucrées et nutritives qu'entraîne le flux de certains diabètes? Il est impossible de le méconnaître. Convenons donc que toutes ces circonstances dépendent d'une modification de sensibilité très-analogue, modification qui ne peut se fixer que sur le seul ordre de vaisseaux capable de recevoir ces différentes nuances, et de varier ses mouvemens au gré de cette sensibilité, que mille causes peuvent à tout instant exalter ou pervertir; dépendent d'une modification de sensibilité fixée sur cet ordre de vaisseaux qui, selon le degré ou la nature des irritations, tantôt assume le sang avec violence, le retient sur le point irrité et lui fait subir le travail de la purification; tantôt l'absorbe et l'exhale au dehors sans le décomposer; tantôt retire de ce fluide

et verse avec profusion sur les différentes surfaces les humeurs qu'il a coutume d'en extraire, suivant les organes dont il forme la base; tantôt enfin, par un renversement plus funeste des lois de la vie, accumule dans les os les matières destinées à composer les muscles et les parties molles, accumule dans les muscles et les autres parties molles les matières destinées à former les os et les cartilages, ou transporte sur les émonctoires les substances préparées pour l'entretien et le renouvellement de la nutrition, soit avant qu'elles n'aient atteint leur destination dans les parenchymes, soit après qu'elles y sont parvenues; tandis que la circulation sanguine n'éprouve aucun dérangement durant ces désordres, si ce n'est qu'on aperçoit, dans certains cas où toute l'économie animale est intéressée à la fois, plus de rapidité dans la progression de la colonne sanguine; si ce n'est encore que, la plupart du temps, le sang éprouve une profonde altération à la suite et par l'effet de ces bouleversemens.

CHAPITRE V.

De l'Influence des vaisseaux absorbans dans les maladies du système nerveux.

DANS la rapide succession de tableaux et d'aperçus que nous venons de voir passer sous nos yeux, nous avons pu remarquer combien d'effets variés, et plus ou moins importants, résultaient de l'irritation des vaisseaux absorbans, suivant que cette irritation se fixait sur l'une ou l'autre des branches de ce système, ou suivant le mode spécifique d'action des causes irritantes. Cette multitude de mouvemens fébriles, inflammatoires ou d'exhalation qui naissent ensemble ou séparément dans l'économie animale, et qu'on voit à tout instant se mêler et se confondre à la moindre cause intérieure ou extérieure, prennent tous leur source dans les réseaux infiniment menus et multipliés, qui forment la base première de nos tissus. On a coutume de rapporter ces diverses altérations au système vasculaire, et de traiter séparément de certains désordres qu'on attribue de préférence au système

nerveux, les supposant d'une nature distincte: Il nous paraît intéressant d'examiner ici jusqu'à quel point on peut être fondé à considérer les choses de cette manière.

Dans ce dessein, rappelons-nous encore ce qu'étaient l'ovule et l'embryon dans les premiers momens de l'existence. Saisissons les premières dispositions organiques manifestées dans le tissu cellulaire mince et diaphane dont se compose le petit corps qui vient de recevoir la vie. Voyons-en les filamens, d'abord épars, se rassembler bientôt en faisceaux et prendre la forme d'un petit ver, lequel ne tarde pas à se montrer divisé en deux parties, dont la supérieure, renflée et grossie, va devenir le cerveau, et dont l'inférieure, restera la moelle épinière; voyons de ces deux bases naître successivement les rudimens, et des nerfs, et des vaisseaux, et du cœur, et des membres, et de tous les organes. N'oublions pas que ce tissu cellulaire, avant de recevoir cette première forme, est un composé de petits cylindres imperceptibles qui s'approprient déjà les substances nutritives contenues dans les humeurs avec lesquelles leurs orifices sont en contact, ce qui démontre dans ces canaux la faculté de sentir et d'agir, de se contracter et d'absorber, principal caractère du solide vivant et des vaisseaux absorbans, qui ne

sont que ce solide vivant divisé en cylindres infiniment petits et multipliés. Suivons ces cylindres primitifs dans les différentes positions où vont les placer les progrès toujours croissans d'une organisation plus compliquée, et nous trouverons que le renflement supérieur du faisceau primordial, développé en une multitude de cylindres diaphanes, contournés et repliés sur eux-mêmes, dirigés en une multitude de sens différens, dont on ne peut pénétrer le dédale, s'enveloppe insensiblement de membranes, dont les unes semblent destinées à présenter aux cylindres qui le composent les matériaux de leur nutrition dans des réseaux où le sang se divise à l'infini, et peut être élaboré, pour ainsi dire, molécule par molécule; et dont les autres, par leur cohésion et leur fermeté, paraissent faites pour le garantir des offenses extérieures, dont une boîte osseuse le protégera plus efficacement encore. Nous trouverons que la partie inférieure du petit ver, conservant la forme oblongue, présentera les mêmes apparences cylindriques et pulpeuses, s'enveloppera des mêmes membranes, et recevra la même protection d'un étui solide et osseux. Nous verrons certains faisceaux de cylindres, absolument de la même nature que les précédens, remplis de la même matière pulpeuse, plus rapprochés les uns des autres,

plus serrés , plus intimement collés entre eux , partir de ces principaux centres , revêtus d'un appareil membraneux tout-à-fait analogue à celui qui enveloppe le cerveau et la moelle épinière , appareil , non-seulement propre à les garantir du frottement et de la compression des parties , mais présentant aussi à l'élaboration des cylindres nerveux , des réseaux sanguins très-fins et très-déliés. Nous verrons, enfin, ces faisceaux de cylindres , parvenus dans l'intime profondeur des parties auxquelles la nature les destine , sortir de leurs gâines fibreuses et solides , s'épanouir , s'éparpiller , se diviser à l'infini , se convertir en tissu cellulaire , ou plutôt reprendre cette première forme , et constituer ainsi le parenchyme primitif et le canevas de tous les organes , dont ils serviront par suite l'accroissement en venant se perdre et se confondre dans les fibrilles et les filets cellulaires déjà formés. Dans ce nouvel état d'expansion , d'épanouissement et d'extrême division , ces cylindres primitifs du solide vivant manifestent des nuances très-variées de sensibilité qui les mettent en rapport avec une foule de matières différentes dont ils se pénètrent et s'abreuvent : de là , naissent les phénomènes de la nutrition. Dégagés d'entraves , en même temps que dénués de protection , dès qu'ils ont abandonné leur étui fibreux ,

ces canaux deviennent soumis à toutes sortes d'irritations, et ces irritations leur impriment des mouvemens plus ou moins désordonnés, et de là, naissent les maladies que nous venons de passer en revue.

Il est donc évident, d'après ces considérations, que toutes les parties de l'économie animale reposent sur le même fond, possèdent une base commune, que par-tout les irritations y doivent produire des phénomènes analogues, quelle que soit d'ailleurs l'étonnante variété qui résulte de l'arrangement diversifié des innombrables canaux qui forment chaque partie. Le système nerveux lui-même n'obéit pas à d'autres lois que les autres systèmes. Là, comme par-tout ailleurs, les mouvemens morbifiques produisent ou des inflammations ou des exhalations, tantôt dérégées, tantôt perverties, et ne produisent pas autre chose. Les maladies du cerveau et des nerfs ne se distinguent réellement des maladies du cœur et des artères, des maladies des muscles, des maladies des os, que par le siège qu'elles occupent dans le cerveau et les nerfs, plutôt que dans les autres organes. Car les nerfs, le cerveau, la moelle épinière, sont eux-mêmes des composés où l'on retrouve un assemblage de vaisseaux absorbans et de vaisseaux sanguins, de tissu cellulaire et de membranes.

Aussi, les autopsies cadavériques démontrent-elles que les désordres locaux résultant de l'irritation des vaisseaux absorbans de ces parties sont tout-à-fait analogues à ceux qui s'observent partout ailleurs, à quelques nuances près qui tiennent à des différences de structure (1). On conçoit qu'il n'en doit pas être de même des phénomènes subordonnés aux fonctions que ces organes sont chargés d'exécuter dans l'économie animale. Ici nous trouvons des différences tranchées que l'observation clinique recueille et que le praticien doit soigneusement étudier; mais qui n'intéressent en rien la nature intime de la

(1) M. Lallemand, professeur à la Faculté de Montpellier, vient de prouver jusqu'à l'évidence que les ramollissemens du cerveau avec injection, etc., ne sont autre chose que de véritables inflammations arrêtées par la mort dans leur première période, la période d'acuité. Le cerveau est celui de tous nos organes qui présente le moins de cohésion entre ses molécules; il est presque entièrement dépourvu de ce tissu cellulaire libre et vague dans lequel s'opèrent par-tout ailleurs les mouvemens des liquides; l'inflammation n'y doit donc pas produire d'augmentation de densité faute d'un réseau qui emprisonne, en quelque sorte, les liquides attirés par l'irritation; mais l'inflammation achèvera de détruire le peu de cohésion que possédait cet organe, et réduira le point malade en une espèce de bouillie sans traces d'organisation. Les analogies qu'un tel état présente avec l'apoplexie sanguine tiennent

maladie. Qu'une congestion sanguine ou lymphatique engoue le poumon, par suite d'un surcroît local de sensibilité de l'une ou de l'autre des branches du système absorbant en rapport avec ces humeurs, et de suite vous voyez survenir la toux, l'oppression, les différens désordres de la respiration et la suffocation même. Qu'une irritation inflammatoire ou exhalatoire se fixe sur le cœur ou sur les vaisseaux sanguins, et vous ne tardez pas à voir paraître des palpitations, des syncopes, l'intermittence ou l'irrégularité du pouls, le trouble extrême et l'arrêt de la circulation. Par la même raison, lorsque de semblables altérations se fixent dans

aux rapprochemens qui existent, et qu'on ne peut méconnaître, entre les congestions inflammatoires et les congestions hémorrhagiques (*). On peut voir, au reste, combien la différence de structure des organes en établit dans les apparences du même mouvement morbifique par l'exemple de la péripleurésie. Lorsque cette inflammation est violente, la mort l'arrête également dans sa période d'acuité; mais comme les humeurs attirées par l'irritation ont trouvé dans les poumons une multitude d'aréoles cellulaires vides qu'elles ont pu remplir, ces organes présentent alors une densité bien plus grande que dans l'état physiologique : ils sont hépatisés.

(*) *Recherches anatomico-pathologique sur l'encéphale et ses dépendances*, 1^{re} lettre. Paris, 1820.

le cerveau, la moelle épinière ou les nerfs, il est naturel d'en voir résulter des convulsions, des paralysies, des épilepsies, des manies, des névralgies ou la perte totale du sentiment. Tous ces formidables symptômes, qu'on a long-temps regardés comme des maladies essentielles, se rattachent presque toujours à l'une ou à l'autre des altérations du système absorbant que nous venons d'étudier, altérations fixées plus ou moins profondément, ou dans la masse encéphalique, ou dans les méninges, ou dans la pulpe nerveuse, ou dans le névrilème : c'est ce qu'on ne peut plus contester depuis que l'anatomie pathologique, mieux cultivée, a mis cette vérité dans tout son jour, grâce aux travaux de M. Récamier et de quelques-uns de ses élèves les plus distingués.

Ce n'est pas que les désordres vasculaires qui constituent ou les inflammations ou les exhalations soient poussés, dans les organes du système nerveux, aussi loin que dans les autres parties. Au contraire, ces organes, par la nature et l'importance de leurs fonctions, étant susceptibles de produire des symptômes effrayants et funestes, par suite d'une irritation légère, on voit souvent une inflammation peu considérable et peu étendue du cerveau, ou le simple début d'une vive inflammation entraîner des accidens

très-graves et même une mort prompte , sans laisser dans la partie des traces bien évidentes de son existence. On voit souvent des engorgemens à peine sensibles , et qui seraient par-tout ailleurs inaperçus , produire dans les nerfs des douleurs, des névralgies intolérables, quoique la plus scrupuleuse dissection ne puisse les faire retrouver, après la mort, que lorsque la maladie a été d'une assez longue durée pour donner une sorte de stabilité et de consistance à ces petits engorgemens. La rapidité des affections cérébrales , qui tuent le plus souvent , dans leur première période ; la mollesse et le peu de cohérence du tissu du cerveau ; l'intrication et les rapports mystérieux de toutes ses parties ; l'exakte juxta-position des faisceaux nerveux, si étroitement unis entre eux ; la manière vicieuse de procéder à l'exploration de ces organes, jusqu'à présent en usage ; le peu d'attention qu'on donne dans les autopsies à l'état dans lequel peuvent se trouver la moelle épinière et les branches nerveuses , sont autant de causes qui empêchent de retrouver après la mort les traces des affections qui avaient leur siège sur ces organes pendant la vie. Ce sont ces causes qui ont si fort et si singulièrement arriéré les médecins dans la connaissance de ces maladies, et qui les leur ont fait envisager comme des maladies *sans*

matière, selon l'expression des anciens, si peu versés dans l'anatomie.

A la vérité, l'organe encéphalique et le système nerveux étant composés de faisceaux très-ramassés et très-concentrés de cylindres de ce solide vivant, dans lequel la sensibilité est généralement diffuse, et ce système étant l'aboutissant de toutes les sensations, il est plus susceptible que tout autre d'être irrité sympathiquement; et, comme tout paraît disposé dans son organisation pour donner le plus de latitude possible à la première des facultés du solide vivant, la *sensibilité*, et pour restreindre, au contraire, le plus possible, la seconde de ces facultés, l'*action*, ainsi qu'il est facile d'en juger par l'isolement dans lequel la nature a placé la pulpe nerveuse et par la texture serrée et pourtant molle et sans consistance qu'on y remarque, il en résulte que ces irritations sympathiques, tout en produisant, et des douleurs de diverse nature, et le trouble des fonctions cérébrales et nerveuses, et une foule de maux très-variés et très-bizarres, ne laissent pourtant après la mort aucune trace qui puisse attester qu'il se soit opéré quelque dérangement vasculaire dans ces parties; mais alors, si l'on y regarde avec attention, on trouve toujours sur quelque viscère important un centre d'irritation fixe, un travail sourd et plus ou

moins ancien d'inflammation ou d'exhalation , véritable foyer d'où partent les influences qui disposent tout le système des nerfs à ces accidens multiformes que Sydenham attribuait à l'*ataxie des esprits*.

Il n'est plus possible d'admettre ces expressions vagues d'*ataxie des esprits* , de *maladies sans matière* dont se servaient les anciens , faute de connaissances plus positives. Le judicieux Pujol affirmait , il y a déjà quarante ans , qu'il n'avait jamais vu dans la pratique aucun sujet affecté de ces maux spasmodiques , chez lequel un examen sérieux et opiniâtre ne lui eût fait découvrir des indices plus ou moins prononcés d'inflammation lente , ou dans la matrice , ou dans le foie , ou du moins dans quelques-unes des parties renfermées dans le crâne ; d'où il concluait que les affections nerveuses sans matière sont de véritables chimères , et que ces affections supposent toujours pour cause primitive quelque inflammation interne et cachée dont elles sont une dépendance symptomatique. Les progrès de l'anatomie pathologique ont donné de nos jours une telle certitude à cette opinion , qu'il ne nous paraît pas possible de soutenir avec avantage l'opinion contraire.

Les anciens eux-mêmes , tout en admettant leurs *maladies sans matière* , n'avaient pas laissé

que de s'apercevoir que ces maladies prenaient leur source dans quelques dérangemens de l'organisation. Ils regardaient l'hypochondre droit, c'est-à-dire, le foie, comme l'unique siège de l'hypochondrie, et la matrice comme celui de l'hystérie. En examinant, en effet, les désordres fréquens trouvés par les observateurs dans les cadavres des hypochondriaques, on peut se convaincre aisément que, dans cette maladie, non-seulement le foie, mais aussi les autres viscères de l'abdomen, se trouvent altérés de diverses manières, non pas toujours ensemble, mais tantôt les uns, tantôt les autres. On peut également parcourir les nombreuses observations cadavériques faites à la suite de longues hystéries, et d'on se convaincra facilement que, dans ces maladies, la matrice, les trompes ou les ovaires se trouvent ordinairement dans un état quelconque d'altération, et que ces parties offrent le plus souvent les empreintes les moins équivoques de l'inflammation chronique dont elles ont été long-temps affectées. Ces sourdes et obscures inflammations sont, d'ailleurs, presque toujours rendues manifestes pendant la vie même par la sensibilité douloureuse de l'hypogastre, signe presque inséparable de l'hystérie, par la diminution, la suppression ou l'augmentation du flux sanguin de l'utérus et par l'écoule-

ment des fleurs blanches, accidens très-ordinaires dans cette sorte d'affection (1). Il en est de même lorsque la matrice est tenue par la grossesse dans un état habituel d'irritation. Ne voit-on pas alors germer, par cela même, mille accidens nerveux et vraiment hystériques, qui n'existaient pas auparavant et qui ne survivent pas à l'accouchement? Les mêmes symptômes n'arrivent-ils pas aux femmes en couches dont la matrice a été fatiguée par des manœuvres maladroites, et ces accidens hystériques ne prennent-ils pas fin dès que l'organe, irrité par les causes précédentes, se trouve rétabli dans son état naturel?

D'un autre côté, l'attention vient d'être fixée tout récemment par deux médecins anatomistes, M. Prost et M. Broussais, sur les sympathies qui, prenant leur source dans le tube intestinal frappé d'une inflammation aiguë, produisent sur le cerveau et sur les organes nerveux des phénomènes analogues à ceux des fièvres ataxiques, et donnent lieu à des délires plus ou moins violens et durables. Avant que les travaux de ces médecins n'eussent donné l'éveil sur l'existence de ces espèces de sympathies, les accidens symptomatiques étant, dans ces circonstances, beaucoup plus saillans que ceux

(1) OEuvres de Pujol, t. 1, pag. 113 et suiv.

de la maladie primitive essentielle , on ne cherchait , après la mort , la cause des désordres qu'on avait observés pendant la vie , que dans l'organe encéphalique ; et n'y trouvant aucune lésion manifeste , on se confirmait de plus en plus dans les idées erronées qui faisaient considérer les maladies nerveuses comme des maladies sans matière , erreur funeste , surtout dans ce cas , en ce qu'elle encourageait à porter sur le siège ignoré du mal des remèdes incendiaires , qui augmentaient la violence des accidens et les rendaient plus promptement et plus sûrement irrémédiables et mortels.

D'après toutes ces considérations , que les développemens consignés dans les chapitres précédens nous dispensent d'étendre davantage , nous nous croyons en droit de conclure que les organes du système nerveux sont exposés comme tous les autres organes à deux sortes de lésions , les unes qui intéressent primitivement leur texture intime , et les autres qui leur arrivent à l'occasion de l'état de souffrance d'un autre organe , et par l'effet de la liaison sympathique dont se trouvent unies toutes les parties de l'économie animale ; que toutes ces lésions sont dans ces organes , comme dans les autres , des inflammations qui envahissent plus ou moins rapidement , plus ou moins profondément leur

tissu, et l'imprègnent ou de sang rouge ou de sang noir, ou de lymphe; et des exhalations qui, tantôt font sortir des vaisseaux l'un ou l'autre de ces fluides, tantôt versent ou le pus ou des sérosités abondantes, et tantôt soutirent du fluide sanguin des matières étrangères à la pulpe cérébrale, et destinées à d'autres parenchymes. Que, si ces sortes de lésions ne sont jamais poussées aussi loin dans le cerveau et dans les nerfs que dans les autres parties, cela tient à l'extrême importance de ces organes et aux particularités de leur structure, qui permettent rarement que des mouvemens vasculaires et des déplacemens de liquides aient lieu dans leur intérieur, surtout d'une manière prompte et rapide, sans qu'il en résulte les plus graves accidens, et même la perte du sentiment et de la vie; que si, enfin, ces altérations sont aussi rarement aperçues après la mort, cela tient encore à ce que ces altérations, ayant promptement détruit la vie, la mort en fait disparaître les traces, comme elle fait toujours disparaître les congestions inflammatoires et exhalatoires récentes, et qui n'ont pas une grande étendue ni une grande profondeur: à quoi nous pouvons ajouter qu'il n'est point d'organes dont l'exploration soit plus difficile que celle de l'encéphale, et, en général, que celle de tout le système nerveux.

Toutefois ne perdons pas de vue que le solide vivant, quoique par-tout continu, se trouve divisé, par les différences de l'organisation, en deux principaux systèmes dans lesquels la sensibilité, qui est le premier attribut de ce solide, non-seulement offre des nuances très-marquées, mais encore s'accumule en plus ou en moins, d'après des circonstances difficilement appréciables, mais dont la plus essentielle paraît être le volume relatif de chacun de ces systèmes. Ce seul défaut de proportion peut établir dans l'économie animale de telles dispositions qu'il en résulte une mobilité plus grande, ou dans les nerfs, ou dans les vaisseaux, ou même dans quelque fraction considérable du système vasculaire, mobilité qui n'a pour cause aucune maladie, mais qui entraîne elle-même de plus ou moins graves. C'est ainsi que nous avons vu les individus chez lesquels les vaisseaux absorbans lymphatiques restent prépondérans être sujets aux maladies que la trop grande susceptibilité de ces vaisseaux entraîne; c'est ainsi que nous avons vu ceux chez lesquels les vaisseaux absorbans artériels ont une prépondérance marquée se trouver exposés aux maux qui dépendent de la trop grande sensibilité de ces vaisseaux, c'est-à-dire, aux inflammations et aux hémorrhagies de sang rouge. Le système nerveux peut également of-

frir un tel défaut de proportion avec tous les accidens qui en sont la suite nécessaire et inévitable. Tissot en rapporte un exemple remarquable dans quatre enfans de la même mère, qui, dès leur naissance, furent sujets à des convulsions presque continuelles, sans qu'on pût soupçonner la moindre irritation, ni dans l'estomac, ni dans le bas-ventre. Les trois aînés périrent dans les six premières semaines. Le quatrième vécut huit ou neuf mois, et devint même beaucoup plus gros que les autres enfans du même âge. Enfin, cette masse vint à fondre tout-à-coup; l'enfant tomba dans un marasme très-prompt; et, presque sans évacuation, il parvint, dans quelques jours, à un état de dépérissement que l'on ne peut dépeindre. Continuellement tourmenté par des alternatives de paralysie et de convulsions, il périt dans l'espace de six jours (1). Sans avoir besoin de recourir à des exemples à ce point extraordinaires, l'observation journalière nous apprend combien les enfans à grosse tête, quelque beaux, quelque vigoureux qu'ils paraissent, courent de dangers, par ce seul défaut de proportion. On sait également que l'enfance, époque de la vie où le système nerveux prédomine évidemment

(1) *Maladies des nerfs*, t. II, part. I, pag. 16.

sur les autres systèmes, est aussi l'époque où l'on voit arriver le plus de convulsions, d'épilepsies et d'affections nerveuses et cérébrales. On n'ignore pas, enfin, que le sexe, qui se rapproche le plus de l'organisation de l'enfance, est aussi celui qui conserve toute la vie le plus de mobilité nerveuse et le plus de facilité à se trouver en proie aux maladies dépendantes du système nerveux, qui reste prédominant.

On conçoit facilement que cette inégale répartition de sensibilité établie par certaines dispositions organiques entre les cylindres du solide vivant renfermés dans le névrilème et constituant les cordons nerveux, et ceux de ces cylindres qui, dégagés de leur enveloppe fibreuse, forment le tissu cellulaire et les parenchymes, peut également survenir d'une manière instantanée par des causes accidentelles. C'est ce qu'on voit arriver dans certaines maladies qui présentent tour-à-tour des phénomènes nerveux et des phénomènes vasculaires, ou qui les présentent réunis, et dans un certain état de combinaison. Les fièvres pernicieuses, par exemple, offrent souvent ces sortes de transports soudains de la sensibilité des vaisseaux aux nerfs et des nerfs aux vaisseaux. Peut-être même n'est-il pas de maladie qui ne présente plus ou moins cette alternative, tant se trouve

faible la barrière posée par l'organisation entre les deux systèmes nerveux et vasculaire , qui , d'ailleurs , sont liés par une continuité non interrompue ! Aussi voit-on les auteurs frappés des nombreuses analogies qu'ils ont aperçues entre la marche et les phénomènes des maladies nerveuses et la marche et les phénomènes des fièvres (1), des inflammations (2) et des hémorrhagies (3) : aussi voit-on des paralysies, des épilepsies, en un mot, des maladies du système nerveux, se guérir si la fièvre survient ; et, réciproquement, ces accidens faire cesser une fièvre rebelle s'ils s'établissent dans le cours de ces fièvres, comme Berchelman en rapporte un exemple (4). Tous ces phénomènes, et tant d'autres de même nature qu'on pourrait citer, s'expliquent aisément, si l'on reconnaît que les affections nerveuses sont le produit de l'irritation du même genre de vaisseaux qui détermine dans les tissus cellulaire, dermoïde et muqueux, les mouvemens fébriles ; qui détermine sur ces organes, comme par-tout ailleurs, les

(1) Dumas, *Mémoire sur la fièvre.*

(2) Voullone.

(3) Stahl.

(4) Trnka, *de Febris intermitt.*

mouvements inflammatoires et d'exhalation d'où dérivent toutes les espèces de maladies, dont les différences seraient très-peu marquées et très-peu nombreuses si ces maladies ne pouvaient se fixer sur une multitude d'organes dont la structure et les fonctions diffèrent essentiellement.

CHAPITRE VI.

De l'Influence du système absorbant dans la propagation des maladies épidémiques et contagieuses.

INDÉPENDamment des imprudences et des erreurs de régime auxquelles chacun peut se laisser entraîner, indépendamment des circonstances particulières qui produisent isolément et les fièvres, et les inflammations, et les différens genres d'exhalations, nous avons pu remarquer qu'il existait encore des causes générales de maladies, lesquelles, frappant sur des masses entières de population, déterminent ou des épidémies, ou des contagions. Trouverait-on, dans la manière d'agir de ces causes générales, des raisons de croire que le système absorbant a moins d'influence que nous ne lui en supposons dans les phénomènes des maladies ? Ou n'y pourrait-on

pas découvrir, au contraire, de nouvelles preuves de l'action toujours présente des vaisseaux de ce système dans la propagation comme dans le développement et la marche des altérations diverses de l'économie animale, soit que ces altérations se montrent isolément, soit qu'elles s'étendent sur un grand nombre d'individus à la fois ? Il nous semble qu'il ne sera pas difficile de prouver que, dans l'un et l'autre cas, le système absorbant est le premier frappé, comme il est l'unique siège des désordres que suscitent ces causes particulières et générales.

Hippocrate, Ramazzini, Sydenham, Arbuthnot, Mosca, Piquer et la plupart des médecins reconnaissent que presque toutes les maladies aiguës prennent leur source dans les qualités viciieuses de l'air. Les révolutions des saisons en reproduisent tous les ans de la même nature, et ces maladies, qui tiennent aux qualités physiques de l'air, sévissent de préférence sur des sujets déjà prédisposés par le tempérament, l'âge, le sexe et le genre de vie. Rien ne distingue ces maladies des maladies accidentelles ou sporadiques ; ce sont ou des fièvres ou des inflammations semblables à celles qui sont la suite ou de l'insolation prolongée, ou de la brusque exposition à l'air froid, ou de la boisson fraîche pendant que le corps est échauffé, ou de l'in-

tempérance, ou de toute autre cause semblable. L'atmosphère qui nous environne devenant sèche ou humide, froide ou chaude, plus ou moins mêlée de ces qualités, ou modifiée d'une façon qui nous est inconnue, imprime aux vaisseaux absorbans cutanés qui en sont constamment frappés et imprégnés des dispositions de force ou de faiblesse, d'excitabilité ou d'atonie qui sont les sources d'où dérivent toutes ces maladies constitutionnelles.

Nous pourrions reproduire ici, en faveur de cette vérité, tous les développemens dans lesquels nous sommes entrés en donnant l'analyse des phénomènes fébriles et des phénomènes inflammatoires; nous pourrions rappeler la position superficielle des réseaux absorbans, la sensibilité et la mobilité particulière de ces vaisseaux, seuls vaisseaux de l'économie animale susceptibles de recevoir les impressions des irritations étrangères et d'entrer en action en conséquence de ces irritations; mais ces répétitions n'ajouteraient rien à l'évidence des preuves que nous avons données dans le cours de cet ouvrage. Disons seulement que ces constitutions annuelles, qui se montrent la dépendance nécessaire des qualités physiques de l'air, sont elles-mêmes de nouveaux témoignages propres à confirmer la réalité du siège que nous avons reconnu aux

mouvements fébriles. N'est-ce pas, en effet, l'organe dermoïde qui se trouve le premier frappé par toutes ces vicissitudes? N'est-ce pas cet organe qui doit en être le plus offensé? N'est-ce pas de cette vaste surface que partent les irradiations qui vont émouvoir, tantôt le foie et les organes épigastriques dans la saison brûlante de l'été, tantôt les follicules muqueux, lactés et lymphatiques dans la saison froide et humide de l'automne, tantôt les organes pulmonaires dans les saisons froides et sèches de l'hiver et du printemps? N'est-ce pas, enfin, à cause des modifications que les températures extrêmes qui ressemblent à l'une ou à l'autre de ces saisons, impriment à cet organe, modifications qui le tiennent dans une disposition prochaine à l'excitation fébrile, qu'on voit dans ces sortes de circonstances les irritations directement appliquées sur les membranes muqueuses produire si facilement la fièvre, tandis que, dans d'autres circonstances, des irritations plus fortes ne produisent aucun ébranlement général?

C'est, à n'en pas douter, à la pénétration de l'air atmosphérique dans les vaisseaux absorbans cutanés et aux impressions qu'en reçoivent ces vaisseaux, qu'on doit attribuer les constitutions annuelles qui produisent en grand nombre, tantôt des fièvres inflammatoires, tantôt des fièvres

bilieuses ou bilioso-putrides , tantôt des fièvres muqueuses, et tantôt des inflammations qui s'accompagnent de fièvres symptomatiques dont le caractère se rapproche toujours plus ou moins de celui de la constitution régnante. L'observation prouve même qu'il est de certaines qualités de l'atmosphère que nos instrumens ne peuvent saisir , et qui échappent à nos recherches , lesquelles paraissent avoir une action spécifique sur telle ou telle fraction du système absorbant , et maintiennent, en vertu de cette action spécifique, la même disposition dans l'économie animale, quelquefois pendant plusieurs années , et cela , d'une manière tout-à-fait indépendante de la rotation des saisons. Nous avons pu remarquer, il y a quelque temps, une de ces constitutions stationnaires de plusieurs années de durée , et pendant laquelle les vaisseaux absorbans artériels paraissaient tellement affaiblis et relâchés , qu'on ne voyait presque plus de maladies inflammatoires, et que le petit nombre de ces maladies qui se présentaient paraissaient être d'une nature beaucoup moins franche et moins décidée. Les affections les plus fréquentes étaient des fièvres muqueuses , catarrhales et adynamiques, des phthisies, des scrophules, en un mot, toutes celles que peuvent engendrer l'irritation et l'exaltation des propriétés vitales , des vaisseaux absor-

bans veineux et lymphatiques favorisées par l'atonie des vaisseaux absorbans artériels et par la suppression de l'antagonisme nécessaire qui en résulte dans l'état de santé. Un tel état de choses avait fait presque entièrement oublier l'usage de la saignée, et les praticiens ayant obtenu de bons résultats des médicamens toniques, en avaient beaucoup multiplié l'emploi et beaucoup exagéré les avantages. Cette constitution stationnaire s'est assez prolongée pour qu'on ait eu le temps de croire que l'espèce humaine avait dégénéré, comme quelques médecins ont tenté de le prouver par la disparition des maladies inflammatoires, qu'ils croyaient définitive, et pour faire naître des systèmes qui ont entièrement changé la face de la médecine. Nous pouvons remarquer aujourd'hui une constitution stationnaire d'une nature toute opposée, constitution qui fait revivre les maladies dépendantes de la sur-excitation des vaisseaux absorbans artériels, et fait dominer le caractère inflammatoire sur toutes les nuances morbifiques déterminées par les différentes saisons; de telle sorte qu'on se voit forcé d'abandonner les méthodes thérapeutiques fondées sur l'emploi des toniques, et de reprendre l'usage des saignées et des anti-phlogistiques dans presque toutes les époques de l'année. Le défaut de réflexion peut

bien faire mettre ce changement de méthode sur le compte de l'esprit de système ; mais, en y regardant de près, on voit clairement que les nouvelles doctrines ont dû se trouver amenées elles-mêmes par le changement qui s'est opéré dans le caractère des maladies.

Mais les constitutions épidémiques ne sont pas les seules causes des maladies populaires ; il en est qui ne dépendent ni de l'action ni de l'état de l'atmosphère, mais bien d'une matière particulière engendrée dans un corps déjà malade, d'où elle peut se communiquer à d'autres corps, et produire des maladies analogues à celles qui leur ont donné naissance : ce sont les contagions, qui peuvent accidentellement s'ajouter aux épidémies, quoiqu'elles doivent en être soigneusement distinguées (1). Il arrive, en effet, que les contagions fébriles survenant pendant le cours des constitutions épidémiques prennent plus ou moins facilement la forme de l'épidémie régnante. Ces contagions, venant frapper des corps déjà prédisposés par certaines impressions de l'atmosphère, se cachent sous l'apparence des maladies qu'elles trouvent éta-

(1) Voyez le discours préliminaire que M. Gasc a mis à la tête de sa traduction de l'excellent ouvrage de Hildenbrandt sur le *Typhus*.

bles, sans rien perdre de leur activité, et peuvent offrir par ce mélange une multitude d'anomalies. C'est ainsi que le typhus paraît quelquefois sous forme de fièvre catarrhale, de pleurésie, de péripneumonie, de dysenterie; c'est ainsi que la peste peut revêtir quelques apparences muqueuses, adymaniques et même inflammatoires. Comme on doit, sans doute, à ces trompeuses apparences d'avoir parfois vu des médecins nier l'existence de la contagion quoiqu'elle eût déjà fait périr de nombreuses victimes, on peut juger combien il importe d'appliquer tous ses soins à se garantir d'une si funeste erreur.

Les opinions ont, au reste, beaucoup varié sur la manière dont les contagions s'introduisent dans le corps humain; mais quel que soit l'organe qui les y laisse pénétrer, que ce soit la peau, que ce soit la membrane muqueuse alimentaire ou pulmonaire, on ne peut méconnaître que les vaisseaux absorbans de ses parties se chargent spécialement d'en favoriser et d'en effectuer l'introduction. Il suffirait, pour s'en convaincre, d'observer les modifications de sensibilité qui président à ce phénomène, modifications au moyen desquelles certains virus paraissent porter une action plus directe sur les membranes muqueuses, et certains autres affec-

ter de préférence le tissu dermoïde, et même quelques parties de ce tissu plutôt que d'autres parties, et se fixent, tantôt sur les racines des poils, tantôt sur les glandes cutanées, tantôt sur le tissu réticulaire de Malpighi, et tantôt, enfin, se propagent sur tout le système cutané général, et, par suite, sur le système nerveux, lymphatique et glanduleux (1). Il s'en faut même que ce mode d'action spécifique soit le seul indice du rôle que jouent les vaisseaux absorbans dans cette circonstance. On voit encore la faculté d'aspirer les matières contagieuses soumise à l'habitude, de telle sorte qu'elle peut être complètement détruite par l'application constante et répétée des mêmes miasmes à la surface de la peau; d'où il résulte que la contagion épargne les habitans des lieux infectés et frappe cruellement les hommes qui ne sont pas habitués à vivre sous l'influence d'une atmosphère ainsi corrompue; d'où il résulte qu'une maladie contagieuse accidentellement transférée loin des régions où elle a pris naissance, y fait de plus terribles ravages que dans son propre climat. On voit, d'un autre côté, l'habitude imprimer quel-

(1) Schnurrer, *matériaux pour servir à une doctrine générale sur les Épidémies et les Contagions*, traduit par MM. Gasc et Breslau. Paris, 1817.

quelquefois aux vaisseaux absorbans certaines modifications singulières qui leur donnent la faculté d'admettre de certains miasmes dont l'effet eût été nul sur eux s'ils n'avaient été d'abord familiarisés avec leur impression ; et , dans ce cas , ce sont les habitans qui sont plus cruellement frappés que les étrangers , comme la chose est arrivée dans la première suette observée en Angleterre et dans la peste qui régnait à Constantinople vers la fin du huitième siècle. On voit également que , dans toutes les contagions , il faut , indépendamment de l'application du virus , une certaine disposition à le recevoir que tous les hommes ne possèdent pas , et surtout ne possèdent pas dans tous les temps. De telles particularités ne sont-elles pas des caractères conformes à la seule vitalité des vaisseaux absorbans , vitalité en vertu de laquelle ces vaisseaux prennent ou laissent les substances appliquées à leurs orifices d'une manière indéterminée , et suivant l'impulsion irrégulière d'une sensibilité dont nous sommes loin de pouvoir apprécier les nuances et les effets divers ?

Il est encore un autre phénomène très-remarquable des contagions fébriles que nous ne craignons pas de donner comme l'une des plus fortes preuves qu'on puisse alléguer en faveur de l'action spéciale des vaisseaux absorbans dans la

propagation et le développement de ces sortes de maladies. On sait que nous avons plus d'une fois reconnu que ces vaisseaux étaient les derniers à perdre la vie, et que leur action se continuait quelque temps lorsque déjà les fonctions vitales étaient arrêtées. Or, quoiqu'à la mort la faculté de produire et de transmettre une contagion doive cesser, il ne s'ensuit cependant pas que cette propriété s'éteigne dès l'instant que le malade a rendu le dernier soupir. La vie ne disparaît pas à la fois de tous les organes et de tous les systèmes; le système absorbant survit constamment à tous les autres, surtout chez les individus atteints de maladies contagieuses, dans lesquelles ce système est dans un état d'extrême sur-excitation. Aussi n'est-il pas rare de se trouver frappé de contagion pour avoir rendu les derniers devoirs au cadavre de son parent ou de son ami; aussi l'on a quelquefois observé chez des personnes qui venaient de succomber à la peste, des bubons survenir et se développer après la mort; aussi l'on a remarqué, dans la petite-vérole, des boutons qui prenaient, après que la vie avait cessé, un certain degré d'élévation et de rougeur; aussi Storck, dit-il avoir vu, dans une épidémie de fièvres pétéchiales, que les cadavres, pendant qu'ils étaient encore chauds, devenaient pourpres et livides, et ne reprenaient

leur couleur ordinaire que lorsque la chaleur s'é-
tait entièrement dissipée. Ces mouvemens , qui
s'aperçoivent encore lorsque l'action du cœur et
des vaisseaux sanguins est éteinte sans retour, ne
prouvent-ils pas qu'ils se sont opérés pendant la
maladie , comme ils s'opèrent encore après la
mort générale , dans le système absorbant , seul
système vasculaire indépendant de la grande
circulation , et seul susceptible de conserver
plus long-temps que les autres la vitalité qui
lui fait imprimer des mouvemens variés aux
fluides ?

C'est la grande quantité de vaisseaux absor-
bans qu'on sait entrer dans la texture de la peau,
quantité qui est telle que toutes les veines sous-
cutanées en sont entourées et comme inves-
ties , et qu'un plan d'absorbans , disposé en
couches rapprochées , semble séparer dans les
membres l'aponévrose de la peau ; c'est le
grand nombre de ces vaisseaux répandus dans
le tissu réticulaire qui donne à l'organe der-
moïde une telle force inhalante , que cet organe
a plus de facilité que tous les autres à recevoir
les différens miasmes contagieux ; car il paraît
constant que cette voie est la plus ordinaire que
ces miasmes choisissent , comme le prouve l'ana-
logie des contagions locales et artificielles. Par
des raisons qui tiennent à la texture particulière

de cet organe et à la grande-masse de vaisseaux absorbans qu'il renferme, les impressions qui viennent s'y appliquer s'étendent à des distances plus ou moins grandes, s'il est permis d'en juger par l'extension successive et quelquefois illimitée de l'érysipèle et des dartres, s'il est permis d'en juger encore par l'effet de certaines irritations locales, par exemple, de celle de la chaleur, qui se porte successivement sur toute la superficie des tégumens. On doit concevoir, d'après de telles dispositions, que l'irritation propre à la contagion peut se propager, en plus ou moins de temps, sur toute la peau, et que son premier effet doit être de passer du point d'attouchement, comme d'un centre particulier, à la surface générale de cet organe, à-peu-près de la même manière que des rayons divergens se portent vers une périphérie (1).

Sans doute que cette faculté inhalante est favorisée par une disposition de l'économie animale, dans laquelle les vaisseaux absorbans ont acquis une sensibilité déjà trop exaltée ou très-susceptible de le devenir, disposition qui peut être commune aux sujets forts et aux sujets faibles. Toutefois on observe que, le plus souvent, le système absorbant reçoit de certaines

(1) Hildenbrant, *du Typhus, etc.*

conditions de maladie ou de certaines causes accidentelles, cette activité inhalante qu'il n'avait pas auparavant. Cela paraît avoir lieu surtout à la suite des couches, après de grandes hémorrhagies, et, en général, à l'occasion de toutes les causes physiques et morales qui, déterminant la faiblesse, accroissent la proportion des mouvemens concentriques. Du moins est-il certain qu'une personne faible est beaucoup plus exposée aux dangers de la contagion qu'une personne vigoureuse et active. La première est toujours prête à recevoir, la seconde semble repousser toute cause de destruction. Voilà pourquoi la sécheresse de l'atmosphère est peu propre à favoriser la propagation des contagions, tandis que l'humidité, au contraire, lui est extrêmement favorable. L'air sec augmente la transpiration en stimulant l'activité des vaisseaux absorbans artériels, de manière que les corps exhalent plus qu'ils n'absorbent; l'air humide relâche, affaiblit ces vaisseaux, diminue par cela même la transpiration, et favorise l'inhalation, c'est-à-dire, les mouvemens des vaisseaux absorbans destinés à porter les fluides de la circonférence au centre.

Les effets de ces mouvemens de résorption, à la faveur desquels l'économie animale se pénètre des miasmes délétères appliqués à la

superficie des tégumens , peuvent être sensibles sur les individus mêmes qui restent bien portans au milieu de la contagion générale. L'influence en est telle que ces individus éprouvent une altération , sous quelques rapports , analogue à celle que présente la maladie régnante. Rusch assure , par exemple , que dans la plus grande force de la contagion de la fièvre jaune , les personnes épargnées par ce fléau n'en avaient pas moins les conjonctives et l'organe cutané d'une couleur extrêmement jaune avec des sueurs abondantes et jaunes. Orrœus dit , de son côté , que pendant la peste de Jassi , les personnes bien portantes étaient sujettes , tantôt à des furoncles , dont la suppuration avait un caractère particulier ; tantôt à des douleurs comme rhumatismales dans les membres , et ceux qui avaient eu des bubons dans les pestes précédentes éprouvaient des douleurs assez vives dans les parties où s'étaient autrefois développés ces bubons. C'est par de tels accidens et beaucoup d'autres de la même nature , qu'on voit se manifester la prédilection que les contagions affectent , et pour l'organe cutané et pour le système absorbant , lequel , dans ce cas , se trouve mis en action par ces sortes de causes extérieures , plus vivement que dans toute autre circonstance , et d'une manière tout-à-fait spéciale.

On ne peut douter que ce ne soit à l'infection primitive de l'organe dermoïde , laquelle prépare le développement des maladies contagieuses febriles , qu'on doive attribuer l'avantage reconnu dans tous les temps aux vésicatoires , aux cautères et , en général , à tout ce qui peut entretenir , sur les tégumens , un courant d'humeurs s'exhalant au dehors , d'être des préservatifs contre les effets de la contagion. On sait que la plupart des médecins qui ont eu l'occasion d'observer la peste vantent les bons effets qu'on a retirés de ces ouvertures artificielles ou accidentelles ; ils ont bien soin de recommander de les maintenir ouvertes tout le temps que le danger subsiste. Zacutus-Lusitanus , en donnant des conseils analogues , les motive même positivement sur ce que les matières contagieuses qui commencent à pénétrer dans le corps peuvent s'échapper par ces espèces d'égouts. Galien paraît avoir eu la même idée , puisque , dans une occasion où il se livrait au soin des malades , dans une peste qui ravagea l'Asie , se sentant les premières atteintes du mal , il se fit des scarifications à la cuisse , et parvint ainsi à se soustraire au danger. Ce médecin assure d'ailleurs avoir vu réussir la même pratique sur plusieurs personnes. On possède enfin des exemples dans lesquels l'application successive de

deux ou trois vésicatoires, après avoir déterminé la sortie de bubons et de charbons d'une nature suspecte, a produit les mêmes avantages. Si la réussite de semblables moyens prouve que les matières contagieuses, reçues d'abord par l'organe cutané, peuvent, dans certains cas, y séjourner un temps plus ou moins long avant de pénétrer dans le reste de l'économie animale, il est d'autres faits qui, s'ils étaient plus multipliés et mieux constatés, tendraient à confirmer que les vaisseaux absorbans lymphatiques sont les parties de cet organe qui se chargent le plus spécialement de l'introduction des miasmes contagieux, puisque des médecins rapportent que les personnes chez lesquelles ces vaisseaux se trouvent déjà modifiés, et pour ainsi dire occupés par certaines maladies qui leur sont propres, telles que la gale, les dartres, la syphilis, peuvent séjourner impunément au milieu des contagions les plus funestes.

Qu'est-il besoin de plus amples témoignages en faveur de ces sortes de faits? qu'est-il besoin d'en accumuler d'une autre nature, et de répéter ce que nous pouvons avoir exposé déjà dans le chapitre relatif aux contagions fébriles? Qu'est-il besoin de pousser plus loin les inductions pour amener dans les esprits une conviction qu'ils possèdent sans doute? Quel est

le médecin qui n'admet pas aujourd'hui , sans hésiter, l'influence des vaisseaux absorbans dans la propagation des maladies contagieuses? Ajoutons qu'il n'est pas un phénomène de ces maladies dont on ne puisse tirer la preuve que ces vaisseaux y ont été mis dans un état violent d'ébranlement. Cet ébranlement se rencontre , au reste , quoiqu'à des degrés divers , dans toutes les opérations de la vie , soit en santé , soit en maladie ; car , de quelque côté qu'on porte ses regards , soit qu'on envisage les phénomènes physiologiques, soit qu'on veuille considérer les phénomènes pathologiques , on voit par-tout ce système de vaisseaux , le premier mis en mouvement et le dernier à cesser d'être en action ; le seul en contact avec les substances étrangères , et le seul susceptible de réagir en conséquence des impressions qu'il reçoit de ces substances ; impressions qui varient sans cesse d'intensité et de nature , depuis la douce excitation , d'où résulte la nutrition , jusqu'aux irritations spécifiques et meurtrières d'où naissent les maladies pestilentiennes.

CHAPITRE VII.

De l'Influence des vaisseaux absorbans dans les médications.

CETTE sensibilité élective et toujours agissante, l'attribut spécial du système absorbant, que nous venons de voir, dans le cours de cet ouvrage, présider à tous les phénomènes de la santé et des maladies; cette propriété qui donne aux vaisseaux de ce système la faculté de choisir, dans les molécules alimentaires, celles qui conviennent aux organes dont ils forment la base; cette propriété qui détermine l'établissement des tempéramens et des constitutions des âges, uniquement par l'augmentation et la diminution successives ou accidentelles de l'action ou de la prépondérance des branches absorbantes lymphatiques et nerveuses, absorbantes artérielles et pulmonaires, absorbantes veineuses et hépatiques; cette propriété en vertu de laquelle on voit sortir du liquide sanguin, liquide en apparence homogène, un si grand nombre d'humeurs de nature diverse; cette propriété qui fait que chaque fraction du système absorbant est susceptible de recevoir l'impression de

certain irritans dont elle est affectée d'une manière toute particulière ; cette propriété suscite encore les mouvemens d'où dérivent les médications que l'art cherche à produire , à l'aide des substances naturelles différemment combinées dans les médicamens.

On sait , en effet , et un ingénieux auteur l'a déjà dit , qu'une médication et une maladie doivent se considérer de la même sorte : l'une et l'autre se ressemblent par leur cause et par leur essence (1). Un agent médicamenteux est le plus souvent comme une cause de maladie , un objet contraire à nôtre corps, et qui n'y peut pas entrer sans troubler son état et sa tranquillité ; les effets que suscite le premier , comme les symptômes qui caractérisent la maladie , sont le produit de la réaction des forces naturelles ; c'est , des deux côtés , un aiguillon qui irrite et stimule une partie vivante. Mais si la plupart des médicamens sont des êtres contraires à notre nature , et si leurs facultés médicales naissent de cette contrariété même , n'est-il pas naturel de penser qu'ils ont le même mode d'action que les virus morbifiques , et que cette action porte sur le même ordre de vaisseaux que nous avons vu s'ébranler à l'oc-

(1) M. Barbier , dans ses *Éléments de Pharmacologie*.

casation de ces dernières causes ? Aussi les effets d'une médication peuvent-ils varier suivant la différente organisation des parties , et suivant le mode de sensibilité des vaisseaux qui les composent ; aussi le même médicament produit-il des médications différentes , suivant qu'il opère sur la surface buccale , gastrique , pituitaire , dermoïde , etc. ; aussi voit-on certains médicamens exercer une action spécifique sur quelques organes , et agir sur ces organes , lors même qu'ils sont injectés dans les veines ou qu'ils sont appliqués sur la peau , leurs particules s'y trouvant amenées par la voie de l'absorption , à l'aide des mêmes vaisseaux qui transmettent les miasmes morbifiques dans l'économie animale.

Il suffit , pour se convaincre de cette vérité , sur laquelle , au reste , il subsiste aujourd'hui peu d'incertitude dans les esprits , de jeter un rapide coup d'œil sur les phénomènes que produisent les différentes préparations médicamenteuses. Le premier fruit de cet examen sera d'abord de reconnaître que , de même que les causes des maladies , les substances naturelles qu'emploie le médecin portent , en général , sur les parties vivantes , une impression de force ou de faiblesse d'où il résulte qu'on pourrait les diviser en deux grandes classes : l'une qui renferme les corps susceptibles d'augmenter ,

d'une manière quelconque , la force et l'action de nos parties , c'est-à-dire , les toniques et les excitans ; l'autre qui se compose des corps propres à ralentir , diminuer , affaiblir le jeu trop exalté de nos organes , c'est-à-dire , les adoucissans, les rafraîchissans , les anti-phlogistiques, les calmans. Pour peu qu'on y réfléchisse avec attention , il est facile de voir que les phénomènes développés à l'aide des substances prises dans la première classe se rapprochent tous plus ou moins des mouvemens fébriles et inflammatoires , dans lesquels le sang artériel se trouve mis en mouvement ; tandis que les effets produits par les substances de la seconde classe tendent presque tous à établir dans l'économie animale un état analogue au tempérament pituiteux et aux maladies dans lesquelles la sensibilité émoussée des vaisseaux mis en action dans le tempérament sanguin, et les effervescences fébriles inflammatoires se trouvent remplacées par un accroissement du jeu des vaisseaux absorbans lymphatiques. Aussi peut-on remarquer que la plupart de ces dernières substances sont mucilagineuses et féculentes ; en un mot , sont de nature à s'adresser directement aux vaisseaux absorbans lymphatiques par les canaux lactés , et à produire , par leur usage abusif , les accidens contraires à

un resserrement qui les empêche de verser les fluides sur les surfaces , mais encore quelquefois une véritable impulsion rétrograde propre à repousser les fluides de la circonférence au centre. On voit , du moins , sous l'influence de quelques-uns de ces agens , les surfaces naturellement rouges pâlir et se décolorer , les congestions hémorrhagiques et inflammatoires nouvellement formées et peu douloureuses s'affaïsser et disparaître ; on voit l'absorption d'une certaine quantité de leurs molécules dans la masse des humeurs arrêter les sécrétions et les exhalations , et tarir même ou beaucoup diminuer les sueurs colliquatives et symptomatiques.

Bien différens des médicamens précédens, les toniques excitans sont doués d'une vertu stimulante qui , pénétrant à la fois toutes les parties, au moyen du vaste réseau des vaisseaux absorbans cellulaires , produit la plus forte exaltation possible de mouvemens vitaux. L'action de quelques-unes de ces substances paraît aiguillonner tous les systèmes indifféremment , accroître la chaleur animale et la rougeur des surfaces ; tandis que des agens plus doux suscitent un trouble moins impétueux , mais déterminent une congestion vitale , une sorte de fluxion sur une partie où toute leur force active semble réunie ou plutôt accumulée. De cette

propriété dérivent leurs vertus purgatives , diurétiques , sudorifiques , emménagogues ; et ce qui prouve que l'action spéciale de ces agens sur les divers organes qu'ils affectent tient à cette sensibilité élective que nous savons caractériser le système absorbant , c'est , d'un côté , que ces agens appliqués successivement sur plusieurs surfaces n'agissent pourtant que sur celles où ils rencontrent des vaisseaux dont la sensibilité se trouve dans un certain rapport avec leurs molécules ; c'est que les différens purgatifs , par exemple , quoique traversant toute l'étendue du canal digestif , affectent pourtant de préférence , les uns l'estomac et le duodénum , les autres les intestins grêles , et quelques autres les gros intestins ; c'est , d'un autre côté , que ces substances peuvent provoquer leur médication spéciale sur les organes intérieurs lors même qu'on se borne à les mettre en contact avec la peau et le tissu cellulaire sous-cutané.

La voie de l'absorption est encore celle que choisissent les narcotiques pour exercer leur action accoutumée sur le cerveau et sur les organes nerveux. Les propriétés de ces substances paraissent également tenir à des causes de même nature que celles des autres agens pharmaceutiques. C'est une sorte d'irritation du cerveau qui produit l'assoupissement et la sédation lors-

qu'elle décide une congestion vers cet organe ; ou plutôt disons que le narcotisme et la sédation paraissent être une modification particulière de la sensibilité du solide vivant , modification que nous observons sans pouvoir l'expliquer.

Mais ici se présente une remarque importante à faire. On s'est assuré qu'après l'action funeste des narcotiques , en général , le cerveau et les méninges présentaient souvent des stases plus ou moins considérables de sang veineux. La présence de ce sang ne doit-elle pas singulièrement accroître les effets de l'action sédative directe dont ces substances peuvent être douées ? N'en doit-on pas inférer , d'autre part , que , dans ces circonstances , l'irritation s'était plus particulièrement fixée sur les vaisseaux absorbans veineux ? Il est pourtant vrai de dire que tous les agens qui portent une influence marquée sur le système nerveux ne paraissent pas agir de la même manière , ni sur ce système ni sur l'ensemble de l'économie animale , ce qui doit faire supposer qu'ils mettent en jeu plusieurs fractions du système absorbant , et qu'ils agissent spécialement sur les portions différentes de l'organe encéphalique. Il en est qui portent sur les facultés intellectuelles , et produisent différentes sortes de délires et de manies ; il en est qui affectent davantage les or-

ganes de la vision , et déterminent des scintillations, des éblouissemens, des vertiges , la cécité momentanée; il en est qui semblent anéantir les mouvemens musculaires; il en est qui produisent des commotions douloureuses dans les muscles, des mouvemens tétaniques, d'horribles convulsions; il en est qui peuvent altérer en même temps l'action pulmonaire et celle du cerveau; il en est dont le propre est d'augmenter la force des pulsations du cœur et des artères; il en est qui ralentissent et dérèglent ces pulsations: en un mot, ces sortes d'excitans, comme ceux d'une classe moins dangereuse, présentent une si grande variété dans leur manière d'agir, qu'il est évident que le système absorbant, au reste le seul système vasculaire de l'économie animale qui puisse communiquer avec les corps extérieurs, le seul qui puisse les introduire dans l'intime profondeur des organes, est aussi le seul capable de présenter à leurs molécules une quantité de rapports de sensibilité proportionnée à leurs nombreuses variétés.

Les effets des rubéfiens et des escharrotiques manifestent aussi, d'une manière évidente, l'action du système absorbant dans les différens phénomènes d'où dérivent les médications qu'ils entraînent. On voit, dans ce cas, un point d'irri-

tation produit artificiellement, changer la direction des mouvemens fluxionnaires qui menacent quelqu'organe important, ou convertir un mode d'action vicieux en un travail inflammatoire naturel. Où trouver ailleurs que dans le système absorbant cette indifférence pour telle ou telle direction des humeurs ? Où trouver cette irrégularité des mouvemens qui porte les fluides tantôt sur un point , tantôt sur un autre , par le seul effet d'une irritation nouvelle et plus ou moins vive ? Ces sortes de procédés par lesquels on développe sur la peau de la rougeur, de la douleur, du gonflement , déterminent presque toujours en même temps une affection du tissu cellulaire sous-cutané , qui se propage de proche en proche , et peut aller jusqu'à produire un véritable état fébrile. Poussée plus loin que nous ne le faisons d'ordinaire avec les moyens rubéfiants généralement en usage parmi nous , cette médication peut être suivie des plus heureux succès et produire des cures inespérées, et telles que nos praticiens n'en citent guère de semblables , si nous devons en juger par le fait consigné dans le tome xxvi de l'ancien Journal de Médecine , et dont voici la substance : Un homme , attaqué d'un mal de gorge violent , ne pouvait presque plus respirer , et se trouvait dans le cas pour lequel on recommande la broncho-

tomie. Il eut recours à un remède usité dans les contrées où nos dogmes sont inconnus. Deux nègres vigoureux prirent chacun un bras et l'oignirent avec du beurre de cacao ; ils le frottèrent ensuite si fort et si long-temps , que les bras devinrent gros comme les cuisses. Le mal se dissipait à mesure que les bras grossissaient. On renouvela les frictions , et le malade se trouva guéri peu de temps après. Y a-t-il , dans de pareils procédés , rien qui intéresse les artères ou les veines , et les mouvemens fluxionnaires qu'ils suscitent ne se passent-ils pas , au contraire , hors du cercle circulatoire sanguin, dans ce vaste réseau de vaisseaux absorbans que nous avons vu constituer les organes cellulaire et dermoïde ? Nous pensons qu'il serait difficile d'en douter au point où nous en sommes , et nous regardons comme superflu de reproduire ; en faveur de cette vérité , les argumens par lesquels nous avons prouvé , dans le cours de cet ouvrage , que le système absorbant est l'unique siège de tous les mouvemens indépendans de l'impulsion du cœur , qui s'exécutent , soit durant la santé , soit dans le cours des maladies , comme il doit l'être de tous ceux que provoque l'usage des médicamens et d'où résultent les médications diverses.

Quelque faible qu'on suppose l'action des

agens atoniques et émoulliens, c'est également à la faveur de leurs rapports avec le système absorbant que ces moyens agissent dans les maladies. On sait qu'on les emploie surtout dans les affections où il y a chaleur, rougeur, douleur, tension; en un mot, dans toutes les affections qui montrent un caractère inflammatoire. Les vertus de ces substances se font principalement ressentir sur les parties où les forces vitales sont accumulées; elles modèrent l'irritation qui produit l'afflux des liquides; elles ralentissent les mouvemens trop exaltés des organes; elles détruisent enfin l'appareil morbide, tandis que les parties du corps où l'état physiologique s'est maintenu dans son intégrité ne paraissent pas en ressentir l'influence d'une manière très-marquée. La dissemblance de ces effets paraît tenir à ce que les vaisseaux absorbans irrités ne sont capables de recevoir, dans cet état d'irritation, de la part de ces substances, que la seule impression émoulliente, au moyen de laquelle ils sont ramenés au ton naturel de la santé; au lieu que ceux de ces vaisseaux qui ne sont pas en état de maladie et qui remplissent leurs fonctions accoutumées, assimilent ces substances, presque toutes composées d'éléments nutritifs susceptibles d'être facilement combinés avec les

matières qui forment la base des corps animaux. Ces particules élémentaires, féculentes et mucilagineuses, tout en portant le calme dans les mouvemens désordonnés des vaisseaux absorbans, déterminent toutefois sur ces vaisseaux la douce excitation qui soutient et ranime les fonctions digestives et nutritives, et parvient de la sorte à les rappeler, plus efficacement que tout autre moyen, au rythme qui leur est naturel. Cette observation est, au reste, très-ancienne, puisque le père de la médecine avait déjà remarqué de son temps les bons effets de la décoction d'orge, qu'il employait dans toutes les maladies aiguës, à titre de rafraîchissant, et comme propre à calmer la soif, la chaleur et la fièvre bien plus puissamment que l'eau pure. Prosper Martian dit, à ce sujet, que les boissons chargées de quelque principe nutritif se distribuent dans la masse du corps avec bien plus de facilité, opinion partagée par Grimaud dans son *Traité des fièvres*.

On conçoit ; d'après ce que nous venons d'exposer, que, quelque douce que soit l'action des médicamens atoniques et mucilagineux sur l'économie animale, ces agens sont loin de mériter l'espèce de mépris qu'on affecte pour eux, et qui va si loin que certains écrivains doutent s'ils doivent faire partie d'une matière médicale.

Ne les oppose-t-on pas tous les jours, avec avantage, à la classe la plus nombreuse des maladies, les maladies aiguës inflammatoires? et n'est-ce donc rien que d'arrêter le cours, que de diminuer l'intensité de la plupart des fièvres, des inflammations, des exhalations produites par les mouvemens exaltés des vaisseaux absorbans artériels? Il est vrai que ces agens ne peuvent pas toujours produire seuls un tel effet, et qu'il faut souvent y joindre l'usage des évacuations sanguines. Ces deux moyens concourent au même but, quoique par des voies différentes, dont il n'est pas de notre objet de nous occuper en ce lieu. Le seul point de vue sous lequel nous ayons à faire considérer les déplétions sanguines, est celui des saignées capillaires, dont nous faisons un emploi si fréquent dans nos temps modernes, par le moyen des sangsues appliquées ou sur la poitrine ou sur le bas-ventre, dans la vue de calmer les effervescences fébriles, qui semblent avoir leur siège primitif dans les organes contenus dans ces cavités. Nous pensons que les nombreux succès que l'on obtient de ces sortes d'applications doivent confirmer les idées que nous avons émises précédemment sur le siège des mouvemens fébriles. Le premier effet de ces applications, lorsqu'elles sont faites dans le principe, est presque toujours de di-

minuer ou d'éteindre ces mouvemens morbifiques , ce qui n'arrive pas aussi promptement à la suite des saignées veineuses , comme il est aisé de s'en assurer par les fréquens exemples connus de fièvres inflammatoires que l'usage des saignées répétées n'a pas empêché de parcourir une période de sept ou quatorze jours. Cette brusque disparition de la fièvre à la suite de l'application des sangsues sur quelque point de l'organe cutané , ne vient-elle pas à l'appui de l'opinion qui place le siège des mouvemens fébriles dans cet organe et dans le tissu cellulaire sous-cutané ? Ne prouve-t-elle pas que les irradiations et les mouvemens expansifs qui partent quelquefois de l'estomac et quelquefois des poumons , suivent cette voie pour se propager dans toute l'économie animale ? N'est-ce pas en dégageant le siège immédiat du mal , la peau et le tissu cellulaire , que ces espèces de saignées font aussi promptement cesser les mouvemens fébriles ? On conviendra que le succès de cette méthode propre à soustraire une grande partie du sang que les vaisseaux absorbans de ces parties viennent d'attirer dans leur intérieur , par suite de l'exaltation de leurs propriétés vitales ; du sang devenu , à cause de cette exaltation de sensibilité , un irritant énergique pour ces vaisseaux ; on conviendra , disons-nous , que le

succès de cette méthode se présente comme un puissant argument en faveur de notre opinion , et confirme tout ce que nous avons avancé précédemment touchant la coïncidence d'affection qui règne entre la peau , le tissu cellulaire et les membranes muqueuses dans les effervescences fébriles , et touchant l'existence du siège des mouvemens pyrexiques essentiels hors du cercle circulatoire sanguin , et dans le système absorbant, seul système vasculaire qui puisse recevoir l'influence d'un mode de déplétion sanguine , résultant de plusieurs points d'irritation locale et de l'afflux du sang vers ces petits centres d'irritation , tel que se trouve être la saignée par les sangsues.

CHAPITRE VIII.

Conclusion et Résumé de cet ouvrage.

Nous venons de parcourir successivement toutes les phases de la santé , toutes les périodes des maladies ; nous venons d'étudier la manière d'agir des causes morbifiques et des substances médicamenteuses , et , de quelque côté que nous ayons porté nos regards , nous avons toujours vu le même genre d'action présider aux phéno-

mènes les plus essentiels que présentent ces différentes circonstances ; présider aux opérations de la vie qui s'exécutent à l'aide d'une sensibilité spéciale et d'une propriété tout-à-fait exclusive au système absorbant.

Un assemblage de canaux divisés à l'infini , formant la base du corps , et se trouvant , en dernière analyse , dans le fond des parties les plus dures, comme dans la texture des parties les plus déliées ; ces canaux communiquant tous les uns dans les autres , et n'étant séparés, durant la vie, que par les frêles barrières placées entre eux par une sensibilité très-variable et très-mobile ; les différences de la structure et des usages faisant reconnaître dans cette suite de cylindres continus trois sortes de vaisseaux : 1^o les artères qui portent le sang du cœur à toutes les parties , et font circuler ce liquide , moins par une force dépendante de leur sensibilité, que par l'impulsion du mobile qui le pousse dans leur intérieur ; 2^o les veines s'anastomosant avec les artères, et reportant le sang des extrémités au cœur, aidées et de l'impulsion continuée de cet organe , et de l'obscur tonicité qui leur est dévolue , et des valvules dont elles sont garnies d'espace en espace (1) ; 3^o les vaisseaux absor-

(1) Oubliant les expériences positives qui établissent

bans , doués d'autant de sensibilité et d'irritabilité que les artères en ont peu , se remplissant et se vidant par une force qui leur est propre , et chargés d'élaborer les humeurs hors du cercle circulatoire sanguin ; ce système absorbant couvrant toutes les surfaces de bouches inhalantes et exhalantes , et formant à lui seul la base active du système capillaire et du parenchyme de

d'une manière irréfragable la continuité de la colonne sanguine dans tout le cercle circulatoire sanguin , Bichat s'est efforcé de démontrer la séparation du système artériel et du système veineux , par une série d'argumens qu'il a crus plus forts que l'observation oculaire même.

Voici les principaux points du parallèle qu'il établit dans la vue de fonder son opinion. Il fait d'abord remarquer la pulsation générale qu'on voit dans les artères , et l'absence de cette pulsation dans les veines. Mais le défaut de pouls dans les veines ne tient-il pas à la structure des parois de ces vaisseaux , qui plus souples , moins épaisses , moins dures que celles des artères , n'éprouvent pas à chaque impulsion donnée par le cœur le soulèvement de totalité , le déplacement qui forme le pouls dans les artères ? Les artères des grenouilles , souples comme les veines de ces animaux , ne donnent point de battemens , quoique le cœur pousse évidemment le sang dans leur intérieur. Il parle , en second lieu , de la rapidité du cours du sang dans les artères , et de la lenteur de ce même cours dans les veines. Il met en opposition la nécessité des secours accessoires pour la circulation veineuse ,

tous les organes ; ce système absorbant agissant le premier dans l'embryon , avant que les artères et les veines soient formées , agissant le dernier au terme de la vie , quelque temps encore après que les artères et les veines ont cessé tout mouvement ; ce système absorbant , dépourvu de centre d'impulsion , sans liaison dans ses parties , morcelé , pour ainsi dire , en autant

et l'inutilité de ces secours pour la circulation artérielle , l'influence de la pesanteur sur la première , la nullité de cette influence sur la seconde. Mais le sang dans les artères , plus près du principal mobile , est poussé dans des canaux décroissans , tandis que dans les veines il coule dans des canaux qui vont toujours en augmentant de diamètre , ce qui justifie , d'un côté , la lenteur avec laquelle il coule vers le cœur , et , de l'autre , suppose jusqu'à un certain point le besoin des secours accessoires et l'influence de la pesanteur surtout , quand à l'augmentation du nombre et de la capacité des vaisseaux se joint l'éloignement de la force impulsive. Encore cette influence des secours accessoires et de la pesanteur a-t-elle été beaucoup exagérée par ce physiologiste pour donner de l'avantage à son système ; car on ne voit pas la circulation veineuse s'arrêter ou s'embarrasser après plusieurs heures d'un repos absolu , ou bien après une station long-temps prolongée. Il passe ensuite à la capacité plus grande et aux parois moins épaisses des veines , qu'il compare à la moindre capacité des artères et à la plus grande épaisseur des parois de ces vaisseaux. Mais cette différence de

de fractions qu'il y a d'organes , quoique toutes ces fractions puissent se rapporter à trois espèces principales , l'une se chargeant de puiser dans le sang artériel les matériaux de l'accroissement et de la nutrition ; l'autre se chargeant de recueillir l'excédant de ces matériaux analogue aux principes du solide vivant , et de le verser pêle-mêle avec les produits de la diges-

structure suffit-elle pour démontrer qu'il ne peut y avoir de continuité entre ces deux ordres de vaisseaux ? Les membranes muqueuses ne sont-elles pas continues avec la peau , quoiqu'il n'y ait pas une entière analogie de structure et d'épaisseur entre ces deux organes ? C'est surtout du jet en saccades que forme le sang artériel en sortant des vaisseaux qui le font circuler , et du jet uniforme qu'offre le sang veineux dans la même circonstance , que Bichat tire l'argument qui lui paraît le plus victorieux ; mais ce jet en saccades du sang artériel ne s'explique-t-il pas d'une manière aussi simple que naturelle par le mouvement de locomotion qu'éprouvent les artères à chaque pulsation du cœur ? N'est-ce pas cette sorte de locomotion qui imprime au sang artériel les secousses que présente le jet qu'il forme en sortant des artères ? Voyez une pompe bien servie et en temps égaux : quoique les mouvemens du piston soient alternatifs , le jet du liquide est continu , si le tuyau qui lui donne issue est immobile ; qu'on imprime à ce dernier des mouvemens alternatifs de soulèvement , et le jet perdra de son uniformité pour présenter des saccades plus

tion dans le sang prêt à subir l'élaboration pulmonaire ; la troisième se chargeant de résorber et de conduire vers les extrémités veineuses et les émonctoirs tout ce qui ne doit plus servir à réparer le sang artériel ; ce système absorbant formant enfin , à l'aide des vastes réseaux qui constituent en grande partie les organes der-

ou moins régulières. Enfin , la variété des mouvemens dans toutes les parties du système veineux mise en opposition avec la régularité constante des mouvemens du liquide artériel , n'est pas un argument plus solide en faveur de la séparation de ces deux ordres de vaisseaux , puisqu'il est vrai que cette variété se borne à plus ou moins de lenteur , plus ou moins de plénitude dans les veines , et tout au plus au mouvement rétrograde du sang entre deux anastomoses pour rétablir l'équilibre , lorsqu'un obstacle quelconque s'oppose à la circulation dans ces vaisseaux. Or , nous le demandons , tout cela prouve-t-il que l'agent d'impulsion qui est à l'origine des artères n'a plus aucune influence sur la circulation veineuse ? En peut-on déduire l'existence d'un système de vaisseaux intermédiaire entre les artères et les veines ? Et les différentes assertions que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur balanceront-elles , dans son esprit , les expériences exactes et irrécusables de Malpighi , de Leuwenhoeck , de W. Cooper , de Vieussens , de Mascagni , de Spallanzani et de plusieurs autres célèbres anatomistes , qui tous ont vu , sur les animaux vivans , les artères se continuer d'un canal continue avec les veines ?

moïde , cellulaire et muqueux , une sorte de système capillaire général , dont la sensibilité répond à toutes les parties intérieures , dont les mouvemens irréguliers transportent tantôt sur un point , tantôt sur l'autre , toutes les humeurs indifféremment , et qui , par la propriété que possèdent ces vaisseaux de sécréter le calorique comme les autres fluides gazeux , comme les liquides , enveloppe et pénètre les corps animaux d'une température capable de se maintenir à-peu-près toujours la même , malgré l'extrême inégalité des milieux qu'ils parcourent : telle est l'économie animale que nous représentent les faits rassemblés dans cet ouvrage ; tel est l'imposant ensemble qu'elle nous offre , envisagée sous le nouveau point de vue qui vient de fixer notre attention.

Que si nous avons plus particulièrement examiné les périodes des âges , il nous a été facile de reconnaître que la sensibilité inégalement répartie dans le système absorbant , suivant les vues de la nature , détermine les forces vitales à se porter , vers le premier âge , sur les vaisseaux absorbans lymphatiques chargés de l'assimilation , de l'accroissement , de la réparation du fluide sanguin ; à se porter , vers l'adolescence , sur les vaisseaux absorbans artériels chargés d'exécuter l'hématose et d'extraire du

sang rouge les humeurs prolifiques et les matériaux qui doivent remplir les cylindres du solide vivant ; à se porter , vers l'âge mûr , sur les vaisseaux absorbans veineux chargés des résorptions qui effectuent le décroissement et préparent la dernière scène de la vie.

Que si, de la considération des constitutions naturelles à chaque âge, nous sommes passé à celles des maladies, nous avons constamment retrouvé les mêmes fractions du système absorbant , divisant ces maladies comme elles divisent les tempéramens , et comme elles le sont elles-mêmes ; nous avons constamment remarqué des phénomènes semblables pour chacune de ces fractions , quelles que soient les parties devenues le siège des affections morbides , et quelles que soient les formes que revêtent ces affections. C'est ainsi que l'irritation fixée sur les vaisseaux absorbans artériels , qu'il en résulte ou des fièvres , ou des inflammations , ou des exhalations ; que ces inflammations ou ces exhalations se montrent sur la peau , sur les membranes séreuses , ou sur les viscères les plus importans , n'en produit pas moins , par-tout où elle s'établit , l'afflux du sang artériel dans les réseaux irrités ; et , quel que soit le lieu que cette irritation puisse occuper , quelles que soient les nuances qu'elle présente , quel que

soit le nom qu'on lui impose : qu'on la nomme *fièvre inflammatoire*, *phlegmon*, *péritneumonie*, *hépatite*, *phrénésie*, *apoplexie*, *hémoptysie*, etc., les praticiens ne peuvent la combattre et ne la combattent, en effet, que par un seul genre de traitement : les délayans, les mucilagineux, les saignées, en un mot, les médications atoniques. C'est ainsi que l'irritation fixée sur les vaisseaux absorbans veineux, qu'elle produise ou des fièvres, ou des inflammations, ou des exhalations, et, que ces inflammations ou ces exhalations se fixent ou sur la peau, ou sur les organes intérieurs les plus importants, n'en produit pas moins, en quelque lieu qu'elle s'établisse, l'afflux du sang veineux dans les réseaux irrités ; et quoique les praticiens se servent pour la désigner des noms différens de *fièvre adynamique*, de *scorbut*, de *charbon*, de *mæléna*, de *gangrène*, etc., ils ne peuvent, toutefois, la combattre et ne la combattent, en effet, que par une seule méthode de traitement : les toniques et les excitans, qui réveillent l'action endormie des vaisseaux absorbans artériels, laquelle contrebalance et détruit les mauvais effets de la présence du sang veineux et du travail morbifique résultant de cette lésion, ou du moins enveloppe et sépare du corps, dans les inflammations gangréneuses, le point

déjà frappé de mort, au moyen d'un appareil salulaire instantanément formé, et dans lequel le sang artériel afflue et s'élabore. C'est encore ainsi que l'irritation fixée sur les vaisseaux absorbans lymphatiques, qu'elle produise ou des fièvres, ou des inflammations, ou des exhalations, n'en détermine pas moins, par-tout où elle s'établit, l'afflux des sucs lymphatiques dans les réseaux irrités; et, qu'il en résulte ou la fièvre muqueuse, ou des engorgemens glandulaires, ou des indurations blanches des viscères, de la peau, des articulations, ou des scrophules, etc., c'est toujours par le même genre de médications qu'on cherche à combattre ces diverses nuances de la même irritation, irritation qui se distingue, au reste, des précédentes, par le peu d'acuité et par la lenteur de la marche que présentent les phénomènes qu'elle produit; de telle sorte que ces phénomènes persistent souvent avec obstination et deviennent même incurables. Plus on y réfléchit, et moins il est possible de concevoir une maladie qui ne puisse rentrer dans l'une des trois classes précédentes, ou qui ne présente la complication des traits qui appartiennent à l'une ou à l'autre de ces divisions. Les blessures elles-mêmes ne sont que des causes déterminantes à l'occasion desquelles il s'établit constamment un travail in-

flammatoire , ou dans les vaisseaux absorbans artériels , ou dans les vaisseaux absorbans veineux , ou dans les vaisseaux absorbans lymphatiques , suivant les âges , les dispositions individuelles , et les circonstances particulières qui ont accompagné ces blessures.

De ce qui précède , on peut donc conclure , que , sous quelque face que nous considérons l'économie animale , nous avons toujours de nouvelles raisons de nous convaincre qu'un seul mode d'action produit les mouvemens morbifiques , et que de la différence du siège de l'irritation dépend uniquement la différence des maladies ; c'est ce que chaque page de ce livre démontre évidemment ; c'est ce qu'avait dit , avec autant de justesse que de pénétration , cet ancien dont nous avons emprunté les paroles qui nous servent d'épigraphe : *Morborum omnium unus et idem modus est : locus verò ipse eorum differentiam facit* (1).

(1) Hippocrate , *de Flatibus*.

Sans vouloir discuter ici l'authenticité du livre dont nous tirons ces paroles , et sans vouloir garantir qu'il soit véritablement du père de la médecine , dans les ouvrages duquel il se trouve compris de nos jours , nous pouvons assurer qu'on rencontre dans les écrits d'Hippocrate sur la vérité desquels il existe le moins de doutes , des passages aussi surprenans , des traits de lumière , des éclairs qu'on

voit briller de temps à autre au milieu de l'obscurité des raisonnemens de l'ancienne philosophie. La force du génie de ce grand médecin, la sagacité et l'exactitude avec laquelle il observait, lui tinrent, en quelque sorte, lieu de connaissances plus positives. Pour ne pas sortir du sujet qui nous concerne, on voit avec étonnement qu'il avait, pour ainsi dire, deviné le système absorbant, malgré le peu de connaissances anatomiques qu'il possédait; tantôt, en effet, il assure que les chairs attirent et par le ventre et par les parties extérieures (1); tantôt il définit l'inflammation, l'afflux du sang dans des parties qui n'en contenaient pas auparavant (2); tantôt il prononce que la matière des abcès peut être détournée, attirée par une douleur éloignée (3); tantôt il avance que ceux qui sont menacés d'un abcès dans quelque partie en sont délivrés par l'évacuation d'une grande quantité d'urines à sédiment blanc, telles que celles qu'on rend dans la crise des fièvres (4); tantôt il annonce que les fluxions qui parcourent le corps engendrent les maladies (5). En un mot, il n'est peut-être pas un seul livre d'Hippocrate qui ne contienne la preuve que ce médecin concevait les mouvemens vitaux tels, à-peu-près, que la connaissance approfondie du système absorbant nous apprend qu'ils existent réellement.

(1) *Popular.*, sect. vi, in *Vander-Linden*, t. 1, pag. 811.

(2) *De Capit. Vulner.*, pag. 663; cité dans l'*Histoire de la Médecine* de M. Sprengel, t. 1, pag. 311.

(3) *Hipp.*, *Vander-Lind.*, t. 1, pag. 165.

(4) *Ibid.*, pag. 567; 111, 290.

(5) *Ibid.*, de *Glandul.*, 418.

FIN.

